

## **NOTE TO USERS**

**The original manuscript received by UMI contains pages with print exceeding margin guidelines, and is slanted.**

**This reproduction is the best copy available**

**UMI**



**DÉPARTEMENT DES LETTRES ET COMMUNICATIONS**  
**Faculté des lettres et sciences humaines**  
**Université de Sherbrooke**

**L'ÉDITION FRANCISCAINE AU QUÉBEC**  
**ET LA CRÉATION LITTÉRAIRE**

**Le cas Alfred DesRochers**

par

**Simone Vannucci**

**Bachelière ès Arts (Études françaises)**  
**de l'Université de Sherbrooke**

*I-1500*

**MÉMOIRE PRÉSENTÉ**  
**en vue de l'obtention de la**  
**MAÎTRISE ÈS ARTS (option littérature)**

**Sherbrooke**  
**JUIN 1997**



**National Library  
of Canada**

**Acquisitions and  
Bibliographic Services**

**395 Wellington Street  
Ottawa ON K1A 0N4  
Canada**

**Bibliothèque nationale  
du Canada**

**Acquisitions et  
services bibliographiques**

**395, rue Wellington  
Ottawa ON K1A 0N4  
Canada**

*Your file Votre référence*

*Our file Notre référence*

**The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.**

**The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.**

**L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.**

**L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.**

0-612-35751-1

## Résumé du mémoire

Ainsi que l'indique le titre de ce mémoire: *L'édition franciscaine au Québec et la création littéraire. Le cas Alfred DesRochers*, notre recherche porte sur l'édition des franciscains du Québec au cours de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle et son influence sur la littérature moderne de ce pays.

Cette période, qui n'a pas été choisie au hasard, couvre la phase d'expansion de la communauté franciscaine au Canada français au début du siècle, les trente-deux années de publication ininterrompue de l'édition québécoise de l'*Almanach de Saint-François* (1917-1949), ainsi que les trois décennies correspondant à la période pendant laquelle la littérature moderne du Québec s'est édifiée.

Un rapide parcours historique retrace l'histoire de la communauté franciscaine en Nouvelle-France, au Canada français, puis au Québec (1615-1949). Cette histoire définit les différents apostolats de la congrégation et met en lumière l'enracinement de la communauté dans le Québec du XX<sup>e</sup> siècle (chapitre 1).

Le second chapitre, «L'édition populaire franciscaine», insiste sur la présence de la communauté dans le monde de l'édition religieuse. À travers l'*Almanach de Saint-François*, espace éditorial privilégié, qui paraît une fois l'an, on découvre comment cette communauté se sert de l'édition et de la littérature (la poésie particulièrement) pour communiquer le message franciscain à un public populaire qui, ainsi, associe l'œuvre des frères mineurs à une certaine forme de littérature et à une certaine esthétique.

«L'éducation franciscaine, la littérature et l'édition», le troisième chapitre, montre de quelle façon, par le biais de l'édition de revues étudiantes (*Les cahiers franciscains, Nos cahiers et Cartons violés*), la communauté transmet son capital culturel à ses étudiants et ses futurs clercs. L'espace éditorial constitué par les revues des collèges et des «studium» sert aussi d'outils pédagogiques pour les jeunes auteurs franciscains qui y font leurs premières armes.

Enfin, « L'influence de la tradition franciscaine sur le champ littéraire du Québec. Le cas Alfred DesRochers» (chapitre 4), démontre concrètement comment la formation scolaire des collèges séraphiques a imprimé chez un poète québécois des habits dont on retrouve l'empreinte dans certains de ses textes ultérieurs, transportant ainsi l'action d'une spiritualité, celle de François d'Assise, hors du strict domaine religieux, dans le champ littéraire proprement dit.

## **Remerciements**

En premier lieu je veux dire à Yvan Cloutier et Richard Giguère combien j'ai apprécié leur codirection attentive, rigoureuse et coordonnée. Leur passion à tous deux pour la recherche m'a incitée à pousser mon travail aussi loin que possible et la rédaction de ce mémoire fut, grâce à eux, plus un plaisir qu'un travail. Je les en remercie du fond du cœur.

Mes remerciements vont également à monsieur Joseph Bonenfant et monsieur Jacques Michon pour les précieux conseils qu'ils m'ont prodigués au cours du séminaire de mémoire. Leurs conseils et leurs suggestions ont été d'une grande importance dans la poursuite de cette recherche.

J'ai une pensée spéciale pour les Pères franciscains des couvents de Lennoxville et de Rosemont qui m'ont ouvert leurs bibliothèques, leurs archives et leur mémoire. Un merci particulier au père Georges-A. Robert, o.f.m., pour les renseignements qu'il m'a communiqués et à monsieur Marc Barrette, archiviste au couvent des Franciscains de Rosemont, pour sa disponibilité.

Je remercie également le Groupe de recherche sur l'édition littéraire de l'Université de Sherbrooke qui m'a permis de poursuivre cette recherche et d'écrire ce mémoire en toute tranquillité d'esprit et qui a mis à ma disposition les compétences et les outils nécessaires pour le mener à bien.

Je veux dire à mon amie Marie-Jane Haguel qui m'a fait bénéficier de sa science informatique que j'ai apprécié sa très grande patience.

Je désire que mes filles Chrystel et Chloé sachent combien le support et la confiance sans faille qu'elles m'ont toujours manifestés m'a aidée.

Enfin je dédie ce mémoire à mon premier lecteur et auditeur infatigable, Robert Black, qui a partagé mes bons moments, mais m'a surtout écoutée et soutenue inconditionnellement dans les périodes de doutes, merci pour ton calme, ton énergie et ton enthousiasme communicatif.

\*\*\*\*

L'illustration de la page couverture de ce document est un dessin signé F. Jul., très certainement Julien Déziel, o.f.m.. Il accompagne l'éditorial du numéro de 1934 de *L'Almanach de Saint-François*, intitulé: «25» qui souligne les vingt-cinq ans de l'édition canadienne de cette publication.

## Sommaire

<b>Résumé</b> .....	2
<b>Remerciements</b> .....	3
<b>Sommaire</b> .....	4
<b>Introduction</b> .....	5
<b>Chapitre 1: Les franciscains au Québec</b> .....	21
<b>Une histoire faite de départs forcés et de retours attendus     1615-1949</b> .....	21
<b>Chapitre 2: L'édition populaire franciscaine</b>	
Mode de production des livres et des périodiques Une publication populaire: L'Almanach de Saint-François.....	58
<b>Chapitre 3: L'éducation franciscaine, la littérature et l'édition</b>	
La formation littéraire chez les franciscains L'édition au service de l'enseignement .....	128
<b>Chapitre 4:Influence de la tradition littéraire franciscaine sur le champ littéraire du Québec</b>	
Le cas Alfred DesRochers.....	169
<b>Conclusion</b> .....	222
<b>Bibliographie</b> .....	230
<b>Annexes</b> .....	240
<b>Table des tableaux et graphiques</b> .....	244
<b>Table des illustrations</b> .....	246

## **Introduction**

C'est moé, bon saint François d'Assise,  
M'sembl' qu'on peut s'comprend'tous les deux:  
T'étais pauvr'puis poèt', c'qui disent,  
Tu vois, moé, j'rim' puis j'suis quéteux.

C'est pourtant vrai, t'étais poète!  
Pauvr' mais l'cœur toujours su'la main  
T'aimais les oiseaux puis les bêtes...  
Ell's sont moins bêt's que l'genre humain.

[.....]

Qu'on soit quéteux, qu'on soit poète,  
Y'a du bonheur, j't' en donn' mon r'çu,  
À manger du pain qu'est honnête  
Quand mêm' qu'on s'ébréch'les dents d'ssus.

Toi qu'as su rimer des cantiques,  
Bon saint François, te v'la aux cieux;  
Pense aux quéteux, c'est tes pratiques,  
Pense aux poètes, c'est des quéteux.

Jean Narrache<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> NARRACHE, Jean, (Émile Codère), «Jasette de Jean Narrache à François d'Assise», *Almanach de Saint-François*, Montréal, Éd. des RR. PP. franciscains, 1935, p. 78.

Depuis sept siècles la figure du patriarche d'Assise a inspiré de nombreux créateurs. Ces quelques vers du grand ami d'Alfred DesRochers qu'était Jean Narrache, publiés en 1935 par l'*Almanach de Saint-François*, sont l'illustration de la pérennité d'une spiritualité et d'une image qui à travers le temps et l'espace ont inspiré un poète populaire d'un continent inconnu au XIII<sup>e</sup> siècle. François d'Assise, le «Jongleur de Dieu», le «lumineux mendiant de l'Ombrie», poète de l'amour et premier socialiste, devient sous la plume de Jean Narrache le «quéteux poète» du Québec.

Au cours de ce presque millénaire, bien des penseurs, des philosophes et des artistes se sont plus inspirés de la vie du saint d'Assise que de ses écrits. Son œuvre la plus importante, «Cantique des créatures», par le simple fait qu'elle est la première œuvre poétique en langue vernaculaire italienne, illustre les préoccupations sociales de son auteur qui désire avant tout être entendu et compris des plus simples. L'humanité de François d'Assise, son enseignement plein de poésie et de joie, sa sérénité inspirent confiance et sympathie. Il plaît autant aux pauvres qui se retrouvent en lui qu'aux riches qui voient dans sa bonté et son désintéressement une possibilité de salut.

Ennemi de la sophistication, «le Petit Pauvre» aime le peuple. C'est la raison pour laquelle il calque les quelques préceptes qui vont diriger sa vie et celle de ses adeptes sur l'existence des plus humbles parmi les plus humbles, faisant de la «Pauvreté» la règle absolue de l'Ordre qu'il crée: l'Ordre mendiant des frères mineurs. Le franciscain devient l'amant de «Dame Pauvreté», pour le meilleur et pour le pire. Poursuivant la même ligne de pensée, François voit également dans le savoir livresque de l'époque, qui était alors l'apanage des religieux, un modèle que les frères mineurs doivent éviter afin de garder leur simplicité pour convaincre les pauvres de la sincérité et de la vérité de leur enseignement.

L'Ordre mendiant fondé par Francesco di Bernardone, au XIII<sup>e</sup> siècle, à Assise en Italie, devient rapidement, malgré les réticences de son fondateur, un ordre intellectuel qui

offrira à l'humanité d'éminents savants, des philosophes, des artistes, des poètes qui enrichiront le patrimoine culturel mondial. Les traits communs à l'ensemble de ces savants et artistes seraient une fraîcheur d'âme et une originalité de pensée que nous croyons pouvoir rattacher à l'image de saint François. Nous pensons particulièrement à des clercs comme saint Bonaventure, Duns Scot ou Roger Bacon, à des artistes membres du Tiers-ordre (branche laïque de l'Ordre), poètes, écrivains, musiciens comme Dante, Pétrarque, Cervantès, Lope de Vega, Michel-Ange, Raphaël, Murillo, Liszt ou Gounod, et plus près de nous, à des intellectuels, des hommes de foi et des révolutionnaires qui ont dit se référer à la figure de François d'Assise, comme Gandhi, Gabriel Marcel, Emmanuel Mounier<sup>2</sup>, l'abbé Pierre qui fut pendant quelques années moine capucin<sup>3</sup>, une des branches de l'Ordre franciscain, ou Leonardo Boff<sup>4</sup> l'un des théoriciens de la «théologie de la libération». C'est tout un pan de la pensée occidentale qui, durant les sept siècles qui nous séparent du «Poverello» d'Assise, semble s'être inspiré et nourri de son message et de sa vie, et comme le dit Omer Englebert dans la préface de sa *Vie de saint François d'Assise*: «Ce ne sont pas seulement les catholiques qui forment le cortège de ses admirateurs; protestants, panthéistes, rationalistes et indévots y ont aussi leur place»<sup>5</sup>.

L'un des fondements de la spiritualité de François d'Assise, qui fait sa singularité et son importance, c'est qu'elle tente de réconcilier la nature et la grâce dans un dépouillement total. En outre cette spiritualité donne la primauté à l'esprit d'amour, de joie et d'enfance, devenant ainsi universelle et intemporelle. L'un des plus importants biographes du «Poverello», le protestant Paul Sabatier, dit de François et de son enseignement:

[Il] a été attendu, désiré, souhaité, préparé par le soupir de l'humanité chrétienne. Toutes ses idées, empruntées à l'Évangile, peuvent se retrouver dans une foule d'efforts antérieurs ou parallèles. Prêchées par d'autres, elles échouent, gâtées par

---

<sup>2</sup> GOBRY, Ivan, *Saint François d'Assise et l'esprit franciscain*, Paris, le Seuil, 1959, p.115, (coll. «Maîtres spirituels»).

<sup>3</sup> Abbé PIERRE et Bernard Kouchner, *Dieu et les hommes*, Paris, Robert Laffont, 1993, p. 150.

<sup>4</sup> BOFF, Leonardo, *François d'Assise, force et tendresse. Une lecture à partir des pauvres*, Paris, Les éditions du Cerf, 1986, 217 p., (coll. «Théologies»).

<sup>5</sup> ENGLEBERT, Omer, *Vie de saint François d'Assise*, Paris, Albin Michel, 1947 et 1972, p. 11.

**l'orgueil; lui en avait tiré un esprit nouveau, une âme nouvelle; il les vivifiait par l'humilité, l'amour, la soumission.<sup>6</sup>**

**Porteuse d'espérance, particulièrement en période de crise et de mutation profonde, la spiritualité de François d'Assise parle à tous ceux qui se cherchent une identité. Ses composantes, porteuses de convictions, nous ont semblé favoriser l'expression artistique, en particulier la poésie car elles n'ont pas peur de faire appel à l'irrationnel pour apprendre l'espoir, faisant fi des certitudes logiques des intellectuels.**

**\*\*\*\*\***

**Au Québec, où les tout premiers missionnaires, introduits par Champlain, ont été des récollets, frères mineurs de l'Ordre de saint François, l'esprit franciscain a fait souche malgré maintes difficultés. L'image du bon récollet s'est implantée dans l'inconscient populaire, inspirant, dès le XIX<sup>e</sup> siècle, récits et hagiographies. Au XX<sup>e</sup> siècle, des poètes canadiens-français comme Clément Marchand, Jean Narrache, Roger Brien ou Alfred DesRochers ont chanté le «petit Pauvre» et le franciscanisme dans des textes que publient essentiellement des périodiques franciscains. La Nouvelle-France, puis le Canada français et enfin le Québec ont été nourris par la spiritualité du «Poverello» grâce à la présence des récollets et des franciscains qui ont été actifs au pays durant de longues périodes au cours des trois siècles qui nous séparent de l'installation de Champlain en Canada. Les franciscains et le franciscanisme ont marqué ce pays par leur action missionnaire en tout premier lieu, mais aussi par les apostolats que l'Église leur a confiés, particulièrement à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>. Ces apostolats ont été à l'origine d'une activité éditoriale importante et originale.**

**Cet ensemble d'observations nous amène à nous poser certaines questions en ce qui concerne l'influence des franciscains. Cet ordre qui a formé de nombreux artistes, écrivains et poètes, et dont le fondateur était lui-même un amateur de poésie et un poète lui-même, cet**

---

<sup>6</sup> SABATIER, Paul, *Études inédites*, p. 215-216, cité par Omer Englebert, *op. cit.*, p. 122.

ordre donc, représenté au Québec par une communauté importante au XX<sup>e</sup> siècle, aurait-il pu avoir sur certains écrivains du Québec et sur une partie de la littérature québécoise une certaine influence?

Nous sommes entrée dans le monde du franciscanisme et en particulier dans celui de la congrégation franciscaine canadienne par le biais de revues et de publications éclectiques. Ces revues, nous les avons consultées pour un travail que nous avons effectué pour le Groupe de recherche sur l'édition littéraire au Québec de l'Université de Sherbrooke, le GRÉLQ. L'histoire de l'Ordre au Québec a fait l'objet d'une étude, *Les franciscains au Canada, 1890-1990*, produite sous la direction de Jean Hamelin. Ce collectif présente un portrait d'ensemble de la congrégation au cours des cent dernières années et donne un aperçu de l'action diversifiée des frères mineurs au Canada. Le chapitre intitulé «L'apostolat de la presse» de Jean-Marie Lebel, analyse la production éditoriale de la communauté au cours du XX<sup>e</sup> siècle.

Pour ce qui est de la part de la littérature dans l'édition franciscaine, nous avons consulté différents articles d'Yvan Cloutier, dont un publié dans les *Cahiers de la société bibliographique du Canada*, «L'"incursion" des communautés religieuses dans l'édition littéraire: les franciscains, les dominicains, les frères et les pères de la Congrégation de Sainte-Croix»<sup>7</sup>, et un deuxième intitulé «L'activité éditoriale des communautés religieuses au Québec», un document de travail rédigé pour le HÉLQ (*Histoire de l'édition littéraire au Québec*)<sup>8</sup>. Nous avons également consulté le chapitre intitulé «Du prêche et de l'imprimé: hégémonie et orthodoxie. L'Église catholique face à l'imprimé» dans *Édition et pouvoir*<sup>9</sup>, du même auteur. Dans ces articles, Yvan Cloutier met en évidence les conditions d'émergence

<sup>7</sup> CLOUTIER, Yvan, «L'incursion des communautés religieuses dans l'édition littéraire: les franciscains, les dominicains, les frères et les pères de Sainte-Croix», *Cahiers de la société bibliographique du Canada*, vol. 32, no 2, automne 1994, p. 121-134.

<sup>8</sup> CLOUTIER, Yvan, «L'édition littéraire des communautés religieuses», «L'édition littéraire au Québec, I, 1900-1919: Une édition en gestation», document produit par le Groupe de recherche sur l'édition littéraire au Québec, près-publication, Archives du Groupe de recherche sur l'édition littéraire au Québec, GRÉLQ, Université de Sherbrooke, 1995, 69 f.

<sup>9</sup> CLOUTIER, Yvan; «Du prêche et de l'imprimé: hégémonie et orthodoxie. L'Église catholique face à l'imprimé», *Édition et pouvoir*, (sous la direction de Jacques Michon), Sainte-Foy, PUL, 1995, p. 89-97.

d'une production littéraire typiquement franciscaine, qui recourt essentiellement au récit et à la poésie pour populariser son image et soutenir ses apostolats.

De plus, les franciscains canadiens eux-mêmes ont procédé à une analyse de leur production littéraire, notamment Hugolin Lemay, o.f.m., dans son introduction à *Vingt-cinq ans de vie franciscaine* en 1915. De plus le père Hugolin Lemay publie de 1916 à 1932 des *Bibliographies franciscaines*<sup>10</sup> qui offrent un inventaire des livres, revues et autres écrits publiés par la communauté franciscaine au Canada. Luchésio Bourque, o.f.m. et François Rompré, o.f.m., font paraître respectivement en 1946, «Nos publications»<sup>11</sup> et «Nos anciens dans l'arène»<sup>12</sup>, dans le numéro souvenir des vingt-cinq ans de la revue des étudiants franciscains du «studium» de philosophie de Québec, *Studium*, qui prit la suite de *Cartons violés* en 1946. Ces publications sont la preuve que la communauté a toujours eu le souci de mettre en lumière sa production éditoriale, production que les religieux considèrent comme faisant partie de leurs apostolats, comme l'écrit Jean-Marie Lebel dans son article «L'apostolat de la presse»: «Dans la règle de saint François d'Assise, la prédication était proposée comme une œuvre privilégiée. À la parole se joignit l'écrit»<sup>13</sup>.

Par ailleurs, le séminaire<sup>14</sup> de Richard Giguère portant sur «Les correspondances littéraires» a fait naître en nous le désir de chercher des rapports d'influence entre le

<sup>10</sup> LEMAY, Hugolin, o.f.m., *Bibliographies franciscaines*, Inventaire des revues, livres, brochures et autres écrits, Québec, Imprimerie franciscaine missionnaire, 1916, 143 p.

LEMAY, Hugolin, o.f.m., *Bibliographies du Tiers-Ordre séculier de saint François au Canada*, Montréal, Imp. Adjutor Ménard, 1921, 149 p.

LEMAY, Hugolin, o.f.m., *Bibliographies franciscaines*, Inventaire des revues, livres, brochures et autres écrits, Québec, Imprimerie franciscaine missionnaire, 1932, 214 p.

LEMAY, Hugolin, o.f.m., *Biobibliographies du R.P. Éphrem Longpré, o.f.m.*, Québec, Imprimerie franciscaine missionnaire, 1931, 40 p.

LEMAY, Hugolin, o.f.m., *Bibliographies du R.P. Joachim-Joseph Monfette, o.f.m.*, Québec, Imprimerie franciscaine missionnaire, 1931, 42 p.

LEMAY, Hugolin, o.f.m., *Bibliographies et iconographie du Serviteur de Dieu le R.P. Frédéric Janssoone, o.f.m. (1838-1916)*, Québec, Imprimerie franciscaine missionnaire, 1932.

LEMAY, Hugolin, o.f.m., *Bibliographies du R.P. Hugolin, o.f.m., de la Société royale du Canada*, Montréal, 1932.

<sup>11</sup> BOURQUE, Luchésio, o.f.m., «Nos publications», *Studium*, Montréal, Édition les étudiants franciscains du Canada, vol. I, no 4, p. 426-447.

<sup>12</sup> *Ibid*, p. 509-547.

<sup>13</sup> LEBEL, Jean-Marie, «L'apostolat de la presse», *Les Franciscains au Canada*, Sous la direction de Jean Hamelin, Sillery, Éditions du Septentrion, 1990, p. 251.

<sup>14</sup> Séminaire sur «Les correspondances littéraires», professeur Richard Giguère, Faculté des lettres et sciences humaines, Université de Sherbrooke, janvier-mai 1995.

franciscanisme et la littérature québécoise. Dans le cadre de ce séminaire, nous avons été amenée à consulter le fonds Alfred-DesRochers déposé aux Archives nationales du Québec à Sherbrooke. Or, ce fonds possède une correspondance d'une quarantaine de lettres entre Alfred DesRochers et des franciscains du Collège séraphique de Trois-Rivières<sup>15</sup> où il fut étudiant pendant trois ans. Ces lettres sont écrites essentiellement par deux correspondants de DesRochers, le père Adélarde Berthold, son ami d'enfance qui l'avait, avec Aimé Cayer, attiré au Collège séraphique, et le père Gilles Labelle, un de ses anciens confrères de classe. Ces lettres ont pour unique sujet, non pas, comme il serait raisonnable de le penser, la spiritualité, mais la littérature, en particulier la littérature québécoise qui était au début des années trente la préoccupation majeure de nombreux jeunes écrivains. De plus, toujours dans le fonds DesRochers, nous avons pu consulter une courte correspondance que le poète des Cantons de l'Est a entretenue avec le père Carmel Brouillard, o.f.m., auteur d'un ouvrage de critique littéraire controversé, *Sous le signe des muses*.

En ce qui concerne le journaliste, poète et critique des Cantons de l'Est, Alfred DesRochers, nous avons lu le dossier publié sous la responsabilité de Richard Giguère dans *Voix et Images*<sup>16</sup>, à l'automne 1990, de même que l'introduction à l'édition critique d'*À l'ombre de l'Orford* et de *L'offrande aux vierges folles*, préparée également par Richard Giguère<sup>17</sup>. Dans *À l'ombre de DesRochers. Le mouvement littéraire des Cantons de l'Est (1925-1950)*<sup>18</sup>, nous nous sommes particulièrement intéressée au chapitre consacré à «La bibliothèque d'Alfred DesRochers», toujours du même auteur.

---

<sup>15</sup> Le Collège séraphique de Trois-Rivières fut fondé par les franciscains en 1911 dans le but de recruter et de former leurs futurs clercs, il n'était alors qu'une succursale du Collège séraphique de Montréal fondé en 1892. En 1916 cette succursale devient le seul collège séraphique de la Province. BÉLANGER, Noël, «Les franciscains et l'éducation», *Les Franciscains au Canada, Op. cit.*, p. 211.

<sup>16</sup> «Dossier» intitulé: «Les correspondances littéraires d'Alfred DesRochers», sous la responsabilité de Richard Giguère, *Voix et images*, vol. XVI, no 1, automne 1990.

<sup>17</sup> GIGUÈRE, Richard, «Introduction» à l'édition critique d'*À l'ombre de l'Orford* précédé de *L'offrande aux vierges folles*, d'Alfred DesRochers, Montréal, PUM, 1993.

<sup>18</sup> BONENFANT, Joseph, Janine Boynard-Frot, Richard Giguère et Antoine Sirois, *À l'ombre de DesRochers, Le mouvement littéraire des Cantons de l'est (1925-1950), L'effervescence culturelle d'une région*, Sherbrooke, La Tribune et Les éditions de l'Université de Sherbrooke, 1985, 379 p.

Nous avons constaté que les franciscains et le franciscanisme avaient occupé une place constante et non négligeable dans la vie et l'œuvre du poète de *l'Offrande aux vierges folles* et d'*À l'ombre de l'Orford*, ce qui nous a encouragé à le prendre comme cas type pour étayer la thèse que nous soutenons. Cette thèse est la suivante: la communauté franciscaine a sans doute eu une certaine influence sur la littérature québécoise en mutation durant la période charnière des années de l'entre deux guerres, cette période qui a vu l'éclosion d'œuvres essentielles.

Nous ne devons pas oublier que le compagnon de classe de DesRochers, Romain Légaré, franciscain qui sera chargé à la fin des années cinquante de s'occuper avec le poète de l'édition de ses œuvres poétiques chez Fides, a dit de lui que pendant trois ans, au Collège séraphique de Trois-Rivières, «il a rimé à tour de bras en découvrant "les chers, les bons, les braves Parnassiens"»<sup>19</sup>. DesRochers se met à écrire des vers au Collège séraphique de Trois-Rivières et, sous l'influence de ses professeurs, se nourrit de poésie classique, romantique et parnassienne que par la suite il adaptera à sa propre personnalité.

Nous nous sommes demandé comment cette communauté, qui accorde une place importante à la littérature et en particulier à la poésie, comme l'atteste le dépouillement de ses revues, a pu laisser des traces dans notre littérature et quelles sont-elles? Ces traces et influences possibles, nous les rechercherons bien entendu chez les écrivains eux-mêmes, dans leurs œuvres, mais aussi chez le lecteur qui, par le biais du Tiers-Ordre, branche laïque de la congrégation, agit comme un propagandiste mais est également le premier public ciblé par les éditions de la communauté<sup>20</sup>.

Pour comprendre de quelle façon l'esprit franciscain a pu influencer des écrivains du Québec, nous avons recherché dans l'histoire le souvenir tenace que les récollets, issus de

---

<sup>19</sup> LÉGARÉ, Romain, Allocution prononcée à l'occasion du lancement des œuvres complètes d'Alfred DesRochers aux Éditions Fides, le 6 octobre 1977, f.3. Fonds Romain Légaré, Archives franciscaines, couvent de Rosemont, Montréal.

<sup>20</sup> En 1921, le Tiers-Ordre de saint François comptait 65 780 membres et en 1935, 98 500. CAULIER, Brigitte «L'ordre franciscain séculier (Tiers-Ordre)» *Les franciscains au Canada 1890-1990*, (sous la direction de Jean Hamelin), Sillery, Éditions du Septentrion, 1990, p. 103.

la branche française de l'Ordre des frères mineurs, premiers missionnaires de Nouvelle-France<sup>21</sup>, y ont laissé. Après la Conquête de 1760, le nouveau pouvoir britannique interdit les communautés religieuses, mais le souvenir des récollets demeurera vivace dans la population; leur retour, espéré et attendu par celle-ci pendant plusieurs décennies, s'effectuera à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Au XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle, les récollets qui se sont illustrés en Nouvelle-France, feront l'objet de nombreuses biographies et hagiographies écrites par des franciscains, dont les ouvrages de Jean Hamelin<sup>22</sup> et de Serge Gagnon<sup>23</sup>, font état. Il nous a paru important de tenir compte de l'histoire et de l'hagiographie écrite par les franciscains sur les récollets pour identifier la représentation ou l'image de marque que les franciscains diffusaient d'eux-mêmes au début du XX<sup>e</sup> siècle. À ce sujet, la figure du père Frédéric Janssoone est exemplaire puisqu'il écrit, édite et vend lui-même ses livres.

Ce que nous désirons mettre en évidence, ce n'est pas tant une production franciscaine importante dans la littérature du Québec, que des marques caractéristiques d'une spiritualité et d'une esthétique proprement franciscaines dont certaines œuvres et certains écrivains seraient porteurs. Ces empreintes, ces traces nous avons cherché à les retrouver et à démontrer qu'elles sont des signes propres à l'Ordre franciscain. Nous verrons comment cet esprit, tout imprégné d'une spiritualité directement issue du XIII<sup>e</sup> siècle de François d'Assise, se manifeste dans le contexte littéraire et artistique québécois. Nous tenterons de mettre en évidence les traces et les empreintes qu'il a laissés en particulier dans la poésie québécoise.

Plusieurs facteurs, dont le plus important est imputable à la politique intérieure française, contribuent au fait que la congrégation franciscaine fut autorisée à se réimplanter au

---

<sup>21</sup> Les récollets se sont dès le début de la colonisation, installés sur les bords du Saint-Laurent et en Acadie afin d'évangéliser les populations autochtones. Voir Jean Hamelin, *op. cit.*, p.14.

<sup>22</sup> HAMELIN, Jean, *Les franciscains au Canada, 1890-1920*, Sillery, Éditions du Septentrion, 1990, 438 p.

<sup>23</sup> GAGNON, Serge, *Le Québec et ses historiens, 1840 à 1920. La Nouvelle-France de Garneau à Groulx*, Québec, PUL, 1978, («Les cahiers d'histoire de l'Université Laval»).

Québec à partir de 1890<sup>24</sup>, ce qui entraîne l'immigration de nombreux clercs français<sup>25</sup>. Ce sera pour la Province Saint-Joseph (Province franciscaine du Canada)<sup>26</sup> une période faste où le recrutement est important, ce qui se traduit par la création de couvents, et de séminaires séraphiques, dans lesquels de jeunes recrues canadiennes-françaises seront formées par des maîtres souvent venus de France qui ont importé leurs habits et en particulier leur vision du littéraire et du beau en général<sup>27</sup>. À ce sujet, on peut citer le Père Adrien-M. Malo, qui, dans *C'était mon frère*, écrit à propos du Père Valentin-Marie Breton, résident au Québec de 1903 à 1920, rédacteur à la *Revue franciscaine*, secrétaire du Commissariat Saint-Joseph et gardien du couvent de Rosemont, qu'il fut :

Le principal représentant de la spiritualité franciscaine à son époque. De bonne heure engagé dans une action religieuse d'un très large rayonnement, il participa aux grands événements de l'histoire publique, à la vie littéraire et au mouvement social alors naissant. Son action s'exerça non seulement dans les cloîtres, mais aussi dans les centres intellectuels<sup>28</sup>.

À partir des années vingt, ces religieux seront épaulés et parfois même remplacés par leurs élèves québécois qui auront à cœur d'adapter la pensée franciscaine venue d'Europe à un contexte québécois fait de régionalisme et de nationalisme. Ce fut le cas de certains clercs qui ont entouré Alfred DesRochers à Trois-Rivières, comme Adélarde Berthold qui lui écrivait le 2 novembre 1930: «On est toute sa vie de la maison où pour la première fois on a communiqué en esprit avec les seules choses qui fassent le prix de l'existence, avec la vérité et la beauté»<sup>29</sup>, comme Gilles Labelle, avec lequel DesRochers entretient une correspondance portant sur les conditions d'existence d'une littérature nationale, un enjeu primordial pendant l'entre-deux-guerres.

<sup>24</sup> Jean Hamelin, *op. cit.* p. 18-19.

<sup>25</sup> Damien Vorreux, *op. cit.*, p. 21-38.

<sup>26</sup> Jean Hamelin, *op. cit.* L'établissement franciscain canadien a été érigé en commissariat, le commissariat Saint-Joseph, en 1920, et en province franciscaine en 1927. (p. 50-57).

<sup>27</sup> Les restaurateurs de l'Ordre franciscain au Canada provenaient de la province d'Aquitaine, dite province de la Stricte Observance, qui pratiquait un rigorisme austère et des formes de spiritualité peu accordées à la modernité. Voir Jean, Hamelin, *op. cit.* p.14-15.

<sup>28</sup> MALO, Adrien-Marie, o.f.m., *C'était mon frère... Soixante-quinze ans de vie franciscaine au Canada, 1890-1965*, Montréal, Librairie Saint-François, 1965, p. 99.

<sup>29</sup> Lettre du 2 novembre 1930 d'Adélarde Berthold, o.f.m., à Alfred DesRochers, Fond Alfred-DesRochers, Archives nationales du Québec à Sherbrooke.

L'esprit de François d'Assise, qui inspire encore de nos jours des penseurs aussi importants que l'abbé Pierre ou Albert Jacquart (qui vient de publier *Le souci des pauvres, l'héritage de François d'Assise*)<sup>30</sup>, peut être à l'origine de bien d'autres œuvres, surtout quand leurs auteurs ont été directement en contact avec la spiritualité franciscaine pendant leur adolescence. Cet âge propice à l'assimilation des influences correspond à la période des études secondaires.

\*\*\*\*\*

La période 1917-1949 correspond à la publication de la version québécoise de l'*Almanach de Saint-François*. Ces trente-deux ans couvrent les trois décennies pendant lesquelles la littérature moderne du Québec s'est édifiée. C'est également une période prospère pour la congrégation franciscaine au Québec. Pour ces deux raisons, elle nous est apparue particulièrement propice à notre recherche.

Le corpus que nous avons choisi d'étudier provient essentiellement de quatre publications éditées par les franciscains. La première, l'*Almanach de Saint-François* (1917-1949), peut être classée comme périodique populaire en raison de son tirage important (20 000 à 30 000 copies). Nous l'avons prise comme objet d'étude à cause de sa qualité esthétique et de son contenu éclectique (poésie, récits, biographies et hagiographies, essais, chroniques). Les trois autres périodiques sont des revues étudiantes, internes à la congrégation, mais d'une tenue typographique et esthétique remarquable. Il s'agit des *Cahiers franciscains* (1931-1935), de *Nos cahiers* (1936-1939) et de *Cartons violés* (1932-1945), (à partir de 1946 *Cartons violés* change de nom et devient *Studium*).

Pour les franciscains, l'édition de leurs propres textes et l'impression des revues de leurs étudiants font partie d'un processus de valorisation de leur image<sup>31</sup> et de soutien apostolique en même temps que de support éducatif. L'analyse de revues comme *Cartons*

<sup>30</sup> Renseignement recueilli à l'émission du matin de Joël Le Bigot, «C.B.F. Bonjour», à Radio-Canada.

<sup>31</sup> Yvan Cloutier, «L'édition littéraire des communautés religieuses», «L'édition littéraire au Québec, I, 1900-1919: Une édition en gestation», Archives du GRELQ, *op. cit.*, f. 50.

*violés*, *Les cahiers franciscains* et *Nos cahiers* offre une mine de renseignements sur la vision que cette communauté avait de son rôle culturel et littéraire au Canada. Nous devons préciser que les revues étudiantes retenues ne commencent à être éditées qu'au début des années trente et que la décennie qui nous semble la plus riche, dans l'*Almanach*, est celle qui va de 1929 à 1939.

Nous avons dépouillés ces publications et regroupé dans des catalogues les informations recueillies sur les textes littéraires qu'elles publient. Inscrites dans une base de données informatisée, ces informations nous ont fournis les statistiques et les renseignements nécessaires pour appuyer notre recherche. Certains articles, comme l'«Enquête sur la littérature» de Carmel Brouillard, paru dans *Les cahiers franciscains* en 1934<sup>32</sup>, ou comme «L'âme poétique» du frère Juvénal Daoust, o.f.m.<sup>33</sup>, paru dans *Studium* en 1946, font l'objet d'une attention particulière puisqu'ils véhiculent, avec leur vision de la littérature, la représentation que les franciscains eux-mêmes ont de leur production littéraire<sup>34</sup>.

La revue *Studium* qui est la suite de *Cartons violés* à partir de 1946, a été dépouillée jusqu'en 1949. Nous n'avons pas procédé de la même façon pour la revue *Culture* qui remplace *Nos cahiers* en 1940, sa politique éditoriale ayant complètement changé. Nous restons cependant consciente que les comptes rendus littéraires de cette revue ont été très importants. Nous avons exclu la *Revue franciscaine* et *La tempérance* parce que, même si elles font une large place à l'imaginaire, elles offrent une production littéraire négligeable.

Nous devons préciser que l'Ordre franciscain n'a pas édité que des revues au Québec, il a aussi édité des livres. Un corpus important a été répertorié pour les périodes

---

<sup>32</sup> «Enquête sur la littérature», sous la direction de Carmel Brouillard, *Les cahiers franciscains*, vol. III, no 2, Montréal, Éditions des étudiants franciscains du Studium de théologie, 1934, p. 129-164.

<sup>33</sup> DAoust, Juvénal, o.f.m., «L'âme poétique», *Studium*, vol. I, no 4, Québec, Éditions des étudiants franciscains du Studium de philosophie, 1946, p. 304-327.

<sup>34</sup> Déjà en 1915, dans *Vingt-cinq années de vie franciscaine au Canada, 1890-1915*, dans un chapitre intitulé «L'activité littéraire franciscaine au Canada, de 1890 à 1915», l'auteur (probablement Hugolin Lemay), fait état d'une production éditoriale importante dans laquelle les revues tiennent une grande place. *Vingt-cinq années de vie franciscaine au Canada, 1890-1915*, «L'activité littéraire franciscaine au Canada, de 1890 à 1915», Montréal, Éditions revue du Tiers-Ordre et de la Terre-Sainte, 1915, p. 301-316.

1900-1930<sup>35</sup> et 1930-1939. Cependant le contenu littéraire de ce corpus est pratiquement nul, alors que paradoxalement, des auteurs franciscains publient à la même époque de la poésie, du théâtre ou des récits chez des éditeurs laïcs.

Dans le cas DesRochers, nous limiterons notre corpus à *L'offrande aux vierges folles*, à sa poésie d'inspiration religieuse et à certains poèmes inédits publiés dans *l'Almanach de Saint-François* et dans les *Annuaire des finissants du Collège séraphique*. Nous nous servirons également de certaines correspondances (avec le collège séraphique, avec Carmel Brouillard) qui se trouvent dans le fonds DesRochers, et de textes de conférences, par exemple celle sur l'humanisme prononcée par DesRochers au Collège séraphique, en 1930, et celle consacrée à la poésie religieuse prononcée en 1950 au collège Rivier, à Ottawa. Nous examinerons également les cahiers de collège du poète, ceux dans lesquels il répertoriait ses poèmes favoris ainsi que ceux où il écrivait ses propres textes.

Enfin, nous aurons recours à plusieurs ouvrages traitant de l'histoire de l'Ordre au Québec, de François d'Assise, de la spiritualité franciscaine et de l'esprit franciscain. *Les franciscains au Canada 1890-1990*, publié sous la direction de Jean Hamelin, nous a été très précieux car il nous a fourni, entre autres, la matière de deux développements importants du chapitre historique de notre mémoire, «Le retour des frères mineurs au XIX<sup>e</sup> siècle» et «Les apostolats franciscains au Canada»; de plus tout au long du présent mémoire nous avons abondamment consulté le chapitre de Jean-Marie Lebel intitulé «L'apostolat de la presse».

Dans un premier temps, nous utiliserons pour notre étude une approche historique qui nous permettra de situer l'Ordre franciscain dans le monde catholique, en Europe, en France particulièrement, puis au Canada afin de définir ses caractéristiques historiques et la singularité de sa mission. Nous préciserons aussi les principaux champs d'apostolats concédés aux franciscains à leur retour au Canada, en 1890.

---

<sup>35</sup> TANGUAY, Jasmin, (*Catalogue des bibliographies franciscaines du R.P Hugolin-Marie Lemay, o.f.m.*) Groupe de recherche sur l'édition littéraire au Québec, Université de Sherbrooke, 1995, f. 169.

Grâce à cette approche historique qui nous permettra de délimiter les apostolats franciscains, nous étudierons, dans un deuxième temps, les activités éditoriales de la congrégation, selon une méthode bibliographique. Nos catalogues informatisés des périodiques franciscains seront des sources de renseignements importantes sur les genres privilégiés et les auteurs publiés.

À partir de ces renseignements, nous entreprendrons une étude sociologique afin de comprendre comment, dans le cas précis de la communauté franciscaine au Québec, elle transmet son capital culturel et ses habitus. Pour vérifier que l'école est bien le lieu de transmission de ce capital culturel, nous prendrons un cas type, celui du poète Alfred DesRochers. Nous nous référerons au livre de Renée Balibar, *Les français fictifs*,<sup>36</sup> dans lequel elle démontre comment l'apprentissage scolaire détermine l'écriture des futurs écrivains et comment on retrouve dans leurs textes des traces des méthodes pédagogiques auxquelles ils ont été soumis. Une partie du chapitre sur DesRochers et l'influence franciscaine s'en inspirera.

Le premier chapitre de notre mémoire, «Les franciscains au Québec. Une histoire faite de départs forcés et de retours attendus, 1615-1949», fera une synthèse historique de la présence franciscaine en Nouvelle France, puis au Canada. Il donnera des exemples des apostolats franciscains au Canada à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>, apostolats qui seront à l'origine de plusieurs livres, publications et périodiques.

Dans le deuxième chapitre, «L'édition populaire franciscaine. Mode de production des livres et des périodiques. Une publication populaire, l'*Almanach de Saint-François*», nous insisterons sur la présence de la communauté dans le monde de l'édition religieuse. L'œuvre éditoriale franciscaine n'est en fait qu'un soutien aux apostolats de la communauté. L'*Almanach*, espace éditorial privilégié, qui paraît une fois l'an, a l'avantage de viser un large public qui l'identifiera à la communauté franciscaine. Ainsi ce public

---

<sup>36</sup> BALIBAR, Renée, avec la collaboration de Geneviève Merlin et de Gilles Tret, *Les Français fictifs, Le rapport des styles littéraires au français national*, présentation Étienne Balibar et Pierre Macherey, Paris, Hachette littérature, 1974, 295 p. (Collection «analyse»).

associera l'œuvre des franciscains à une certaine forme de littérature et à une certaine esthétique.

«L'éducation franciscaine, la littérature et l'édition. La formation littéraire chez les franciscains. L'édition au service de l'enseignement», le troisième chapitre, tentera de montrer de quelle façon la communauté transmet son capital culturel en se servant entre autres de l'édition de revues étudiantes qui sont utilisées comme outil pédagogique.

Enfin le dernier chapitre, « Influence de la tradition franciscaine dans le champs littéraire du Québec. Le cas Alfred DesRochers», a comme objectif de démontrer concrètement comment la formation scolaire au secondaire a pu imprimer de façon permanente, chez un auteur québécois une spiritualité et des habitus qui font que plusieurs décennies plus tard, nous en retrouvons l'empreinte dans ses textes.

**Chapitre 1**  
**Les franciscains au Québec**

**Une histoire faite de départs forcés et de retours attendus  
1615-1949**

Fondé en Italie, au XIII<sup>e</sup> siècle, par François d'Assise, l'Ordre franciscain a toujours eu comme mission essentielle de prêcher et de porter la parole du Christ aux infidèles. Cet apostolat, les frères mineurs semblent avoir toujours eu à cœur de le remplir. Ils s'embarqueront avec le découvreur des Amériques Christophe Colomb et ils seront les premiers à célébrer la messe au Nouveau-Monde.

À la fois ordre prêcheur et ordre missionnaire, il n'est donc pas étonnant que les premiers hommes d'Église à s'embarquer vers la Nouvelle-France pour évangéliser les populations autochtones, dites alors «sauvages», aient été des récollets, une branche de l'Ordre des frères mineurs, qui, à l'exemple de leur père fondateur, François d'Assise, avaient à cœur de ne pas laisser les incroyants dans l'erreur. L'épopée des récollets en Nouvelle-France a laissé des traces non seulement dans la littérature du pays mais aussi dans l'inconscient populaire<sup>37</sup>.

Premiers missionnaires du Canada, les récollets feront plusieurs fois l'aller-retour entre leur terre d'apostolat et la France (trois fois en trois siècles), pour s'implanter définitivement au Canada à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Leur image de religieux simples, proche du peuple et de la nature, qui était resté vivante dans la population, associée à une utilisation hagiographique de figures de récollets célèbres, leur servira lors de leur retour définitif au Canada. Les apostolats qu'ils seront alors amenés à assumer viseront essentiellement le peuple, ils seront chargés de lutter contre l'«intempérance», ils feront du Canada français une pépinière de missionnaires. En tant que prêcheurs ils organiseront les retraites et les pèlerinages.

---

<sup>37</sup> Les premiers récollets ont écrit sur leurs voyages d'évangélisation: Gabriel-Théodat Sagard, frère récollet, *Le grand voyage au pays des Hurons*, et Sixte Le Tac, récollet, *Histoire chronologique de la Nouvelle-France ou Canada depuis sa découverte (Mil cinq cent quatre) jusque en l'an mil six cent trente deux*. Mais ils sont également les héros de contes et de légendes qu'a rapporté un auteur comme Philippe Aubert de Gaspé.

Grâce à une activité éditoriale très particulière, ils éditeront et imprimeront un nombre considérable de revues qui prolongeront leurs prédications. La personnalité du fondateur de l'Ordre franciscain, l'originalité des activités des frères mineurs, le fait qu'ils se soient investis dans des œuvres simples et populaires, mais que d'autre part ils fassent de la poésie et du beau en général une forme de célébration de Dieu en fait une congrégation particulière à plusieurs égards.

\*\*\*\*

## Les récollets en Nouvelle-France

### *L'avant-garde missionnaire*

En 1614, le Sieur de Champlain, qui, en 1608, avait fondé la ville de Québec et dont l'œuvre canadienne commence à atteindre une certaine stabilité, suscite la création, en France, de la compagnie des Marchands, laquelle s'engage, comme l'explique Hugolin Lemay dans *Les récollets de la Province de l'Immaculée Conception en Aquitaine, missionnaires en Acadie*, «[à] passer au Canada annuellement six missionnaires pour l'évangélisation des sauvages»<sup>38</sup>.

Champlain choisit les récollets parce que, au XVII<sup>e</sup> siècle, ceux-ci remportaient d'immenses succès dans le domaine de la propagation de la foi, notamment en Amérique orientale où ils avaient enregistré un nombre prodigieux de conversions, 900 000 rien qu'au Mexique, selon le premier archevêque de ce pays<sup>39</sup>. Samuel de Champlain voit en ces religieux pleins de zèle, de douceur et de dévotion, les qualités qu'il recherche pour une évangélisation rapide du Canada<sup>40</sup>. De plus, le secrétaire du roi et contrôleur des salines de

---

<sup>38</sup> LEMAY, Hugolin, o.f.m, *Les Récollets de la Province de l'Immaculée Conception en Aquitaine, missionnaires en Acadie*, Lévis, 1912, p. 7.

<sup>39</sup> DESROSIERS, Léo-Paul, «Les commencements de l'œuvre des Récollets», *Les Récollets et Montréal*, Montréal, Éditions franciscaines, 1955, p. 25.

<sup>40</sup> «En Amérique espagnole, outre le fait qu'ils ont baptisé de nombreux Mexicains, les récollets ont détruit une infinité de temples païens, construit des chapelles et des oratoires et aboli les sacrifices d'enfants. En 1631, ils compteront [dans cette région du monde] vingt-deux provinces et cinq cents couvents», Léo-Paul Desrosiers, *op cit*, p. 26. De plus, Odoric-Marie Jouve fait remarquer que la découverte du Nouveau-

Brouage, le sieur de Houel<sup>41</sup>, lui recommande les bons Pères de l'Ordre des récollets, particulièrement ceux de la Province de l'Immaculée Conception en Aquitaine. Dans *Histoire chronologique de la Nouvelle-France*, le Père Sixte le Tac, récollet, écrit à ce sujet:

Le même Sieur de Champlain représenta aussy la necessité d'avoir de fervents et désintéressés missionnaires soit pour les François, soit pour les Sauvages du Canada. Il en communiqua à quelques-uns de ses amys et entr'autres au Sieur Houël secrétaire du Roy et controlleur general des salines de Brouages. Cet homme qui estoit devot et très zellé pour la Religion catholique luy dit qu'il avait assés d'accés auprès des PP. Récollets, et qu'il s'appuyoit si fort sur leur vertu qu'il esperoit qu'ils ne refuseraient pas ce saint employ<sup>42</sup>.

Mais comme différentes difficultés empêchèrent les religieux de la province d'Aquitaine de s'embarquer pour le Nouveau-Monde, le fondateur de Québec dut s'adresser aux récollets de la province Saint-Denis ou de Paris qui ont accepté le défi proposé par le représentant du roi en Nouvelle-France. Au printemps de 1615, quatre récollets s'embarquent donc à Honfleur pour la traversée de l'Atlantique nord<sup>43</sup>.

Qui sont-ils ces récollets qui partent vers les rives inconnues du Saint-Laurent? Le Père Odoric-Marie Jouve les dit frères mineurs, appartenant à la famille de l'Observance, branche de la grande famille franciscaine, qui doit son nom à la fidélité que certains religieux ont déployée en maintenant la règle primitive instaurée par saint François<sup>44</sup>.

Le 24 mai 1615, sept ans après la fondation de Québec par Champlain, les récollets posent le pied sur le sol canadien à Tadoussac, Denys Jamay, Jean Dolbeau, Joseph Le Caron et Pacifique Duplessis<sup>45</sup> commencent alors leur travail d'évangélisation. Ils vont offrir «les prémices de leur saint ministère»<sup>46</sup> à quelques Français établis au pays, mais surtout ils commencent avec un zèle remarquable leur travail d'évangélisation auprès des autochtones.

---

Monde est due à un Tertiaire de saint François, Christophe Colomb, accompagné et conseillé par les frères mineurs. La première messe célébrée sur le continent américain le fut par un des leurs, le Père Jean Pérez de Marchena. Odoric-Marie, JOUVE, o.f.m., *Les frères mineurs à Québec 1615-1905*, Québec, Éditions du Couvent des Ss. Stigmates, 1905, p. 25.

<sup>41</sup> La rivière d'Houel ou d'Ouelle au Québec tient son nom de ce personnage.

<sup>42</sup> LE TAC, Sixte, récollet, *Histoire chronologique de la Nouvelle-France ou Canada depuis sa découverte (Mil cinq cent quatre) jusque en l'an mil six cent trente-deux*, Montréal, Éditions Élysée, 1975, p. 89.

<sup>43</sup> JOUVE, Odoric-M., o.f.m., *op.cit.*, p. 10-13.

<sup>44</sup> *Ibid*, p. 15-16.

<sup>45</sup> *Ibid*, p. 41.

<sup>46</sup> *Ibid*, p. 43.

Plusieurs chroniqueurs, récollets eux-mêmes, rapportent les débuts de l'évangélisation du Canada par les pères récollets. Ces derniers sont à considérer comme des précurseurs de la littérature québécoise au même titre que les jésuites qui ont écrit les *Relations*. Ces premiers auteurs sont le frère Gabriel Sagard, que l'abbé Lionel Groulx dit être «[un] simple frère... mais fort instruit [à qui nous devons] les deux volumes du *Grand Voyage au pays des Hurons*, et les quatre volumes de l'*Histoire du Canada*. Ces ouvrages complètent, sur les premiers temps de la Nouvelle-France, Champlain et Lescarbot...»<sup>47</sup>, le Père Louis Hennepin qui donne au voyage de Cavalier de La Salle un retentissement international, le Père Chrestien Leclercq qui, après le retour des récollets en Nouvelle-France en 1670, s'applique dans ses écrits à donner une vision réaliste des difficultés rencontrées par les missionnaires dans leur travail d'évangélisation<sup>48</sup>. Enfin, le controversé père Sixte Le Tac qui, pendant treize ans, de 1676 à environ 1689, fut missionnaire au Canada. Ce séjour sera le sujet de son *Histoire chronologique de la Nouvelle-France ou Canada*.

Cette *Histoire chronologique*, Hervé Blais, o.f.m, dans sa présentation de l'édition québécoise de 1975 aux Éditions Élysée, a des difficultés à en attribuer la paternité au père Le Tac<sup>49</sup>. La présentation des débuts de la Nouvelle-France qui y est faite en offre un portrait beaucoup moins idyllique que chez d'autres auteurs, notamment ceux du XIXe siècle. Le pouvoir, dans *Histoire chronologique*, l'emporte sur la fraternité, et l'entente, semble-t-il, entre les détenteurs de la puissance religieuse n'était pas sans nuages. Les relations entre les récollets et les jésuites expriment davantage l'antagonisme que la fraternité. De la même façon les rapports entre les récollets et le premier évêque de Québec, Monseigneur de Laval, semblent également empreints de défiance et de suspicion.

Les récollets, religieux mendiants, n'ont pas été de taille à lutter contre la force financière de la Compagnie de Jésus et contre la puissance politique des Grands représentés

---

<sup>47</sup> GROULX, Lionel, «Les récollets- Leurs premières missions», *Les récollets et Montréal*, Montréal, Éditions franciscaines, 1955, p. 59.

<sup>48</sup> *La vie littéraire au Québec, 1764-1805*, tome I, sous la direction de Maurice Lemire, «L'héritage, les récollets», Sainte-Foy, PUL, 1991, p. 45-51.

<sup>49</sup> BLAIS, Hervé, o.f.m, «Présentation», *Histoire chronologique de la Nouvelle-France ou Canada*, par le Père Sixte Le Tac, Montréal, Éditions Élysée, 1975, p. VI.

par Monseigneur de Laval. Sixte Le Tac (ou celui qui aurait emprunté son nom) dit clairement que les récollets idéalistes et confiants, à la limite de la naïveté, ont été trompés par plus adroits qu'eux. À propos de leurs rapports avec les jésuites, l'*Histoire chronologique* rapporte ceci:

Le P. Noyrot de la compagnie de Jésus confesseur de Monseigneur de Ventadour détourna son penitent de rien faire pour les PP. Recollects et le porta à y envoyer plutôt des religieux de la Compagnie. Monseigneur le Viceroy ainsi inspiré conseilla aux PP. Recollects, vû la pauvreté de leur ordre et le peu d'assistance qu'ils recevoient des associés, de mener avec eux des PP. Jésuites qui pouvoient par leurs biens fournir aux frais et à la nourriture des barbares qui se convertiroient. [Cette<sup>50</sup> proposition étoit captieuse, parce qu'il est constant que quoyque les PP. Jésuites soient fort riches et reçoivent de grandes ausmosnes pour donner aux Sauvages, cependant ils ne leur donnent jamais du leur ny meme des ausmosnes qu'ils ont reçû à distribuer qu'il ne leur fassent payer six fois plus que ne valent les denrées qu'ils leur distribuent au retour de leur chasse. Ce que n'auroient pas fait les PP. Recolects qui ne courent ny après les pelleteries ny après le bien ].<sup>51</sup>

Ces propos fort peu amènes pour les Jésuites, Hervé Blais a du mal à les attribuer au Père Le Tac. Il met en doute le fait que ce récollet, reconnu pour son tempérament aimable et pacifique, ait écrit le texte acerbe d'*Histoire chronologique de la Nouvelle-France ou Canada*<sup>52</sup>.

Les ouvrages de Gabriel Sagard sur les débuts de la Nouvelle-France ont été rapidement oubliés. À ce sujet le Père Archange Godbout, o.f.m., écrit dans *Les récollets et Montréal*:

Ces ouvrages du Père Sagard[...] ont vite sombré dans un profond oubli: biographes et bibliographes les ignorent; notre historien national, Garneau lui-même, ne les connaît pas; l'abbé Ferland ne semble pas les avoir lus. Le P. Charlevoix, S.J., résume sa pensée sur Sagard par cette phrase: "Du reste, il nous apprend peu de choses intéressantes."<sup>53</sup>

<sup>50</sup> Le passage entre crochets est rayé dans le manuscrit avec cette mention à la marge: «Vous pouvés lire si vous voulés ce qui est rayé.», Sixte Le Tac, *op. cit.*, p. 123.

<sup>51</sup> Sixte Le Tac, *op. cit.*, p. 123.

<sup>52</sup> Hervé Blais, o.f.m. objecte que «La seule preuve apportée par l'éditeur [d'*Histoire chronologique* en 1888] est une ressemblance avec l'écriture du P. Sixte Le Tac. Benjamin Sulte s'en porterait garant: "L'écriture du Fr. Le Tac, aux registres de Trois-Rivières, ressemble beaucoup à celle du fac-simile que vous m'avez envoyé. L'un des prêtres qui ont comparé ces écritures m'assure qu'il ne doute pas le moins de l'identité"», *op. cit.*, p. VI.

<sup>53</sup> Archange Godbout, o.f.m., «Sagard», *Les récollets et Montréal*, *op. cit.*, p. 90.

Or ces ouvrages sont d'un grand intérêt pour la géographie et l'anthropologie car Sagard ne s'est pas uniquement attaché à rapporter son voyage d'évangélisation chez les Hurons, mais il a également décrit avec minutie la faune, la flore et l'hydrographie des régions où il a vécu. Il donne des renseignements ethnologiques sur les mœurs des autochtones (les Hurons) dont il veut faire connaître les habitudes et les coutumes<sup>54</sup>.

Il termine son *Grand voyage au pays des Hurons* par un *Dictionnaire de la langue huronne* dont le Docteur Percy J. Robinson, professeur à Aurora, en Ontario, dira «que cet ouvrage a une valeur inappréciable, car c'est le monument le plus complet qui existe de ce qu'on a appelé "l'ancien dialecte huron"»<sup>55</sup>.

Nous pouvons supposer que l'œuvre écrite des récollets sur les débuts de la colonisation aurait été occultée parce qu'elle ne correspondait pas aux critères philosophiques du pouvoir religieux de l'époque, qui considérait les sauvages comme des suppôts de Satan et des sous-hommes. À l'instar de leur saint patron, François d'Assise, qui a vu un frère dans le sultan Melek-el-Kamel, qu'il tenta de convertir par la seule force de son amour et de son amitié, les récollets du Canada ont vu eux dans les autochtones de ce pays des frères qu'ils ont tenté de séduire et de convertir en se servant de leur douceur, de leur tendresse, de leur goût des choses simples et naturelles. Ces habits, propres à l'Ordre des frères mineurs, qui datent de l'époque de François d'Assise, se retrouvent tout au long des siècles. Ils seront et sont toujours la marque de la communauté, son originalité, mais aussi la cause des problèmes que l'Ordre a à affronter.

Il apparaît que les récollets, très pauvres parce que soumis à une règle qui leur interdit de posséder de l'argent, et même de le toucher, ne pouvaient subvenir à leurs besoins

---

<sup>54</sup> À titre d'exemple, on peut lire sous le titre «De la naissance, nourriture et amour que les sauvages ont enuers leurs enfants», la description de la façon dont les femmes emmaillotent et portent leurs bébés nouveau-nés.

«Durant le iour ils emmaillotent leurs enfants sur une petite planchette de bois, où il y a à quelques unes un arrest ou petit aiz plié en demy rond au dessous des pieds[...] s'ils ne les portent promener avec cette planchette derrière leur dos, attachée avec un collier qui leur prend sur le front, ou que hors du maillot ils ne les portent enfermez dans leur robe ceinte devant eux, ou derrière le dos presque tout droit». SAGARD, Gabriel Théodat, *Le grand voyage au pays des Hurons*, Nouvelle édition publiée par Émile Chevalier, Paris, Librairie Tross, 1865, p. 118-119.

<sup>55</sup> Archange Godbout, o.f.m., «Sagard», *Les récollets et Montréal*, op. cit., p. 92.

en Nouvelle-France, car les colons français, qui par leurs aumônes auraient dû voir à leur entretien, étaient trop peu nombreux pour les assister dans leurs œuvres. De plus, les troubles qui secouaient la mère patrie au début de la colonisation du Canada, les guerres de religions<sup>56</sup>, les guerres de pouvoir entre les Grands et le Roi (la Fronde en particulier)<sup>57</sup>, et entre le Roi et une partie du clergé (gallicanisme), semblent s'être fait sentir jusqu'en Nouvelle-France et avoir nui aux pères récollets qui, en tant qu'Ordre mendiant, possédaient certes des ouvriers capables de mener à bien l'œuvre missionnaire, mais certainement pas les ressources matérielles ni les protections nécessaires à une tâche d'une telle envergure. Les récollets, pleins d'enthousiasme et de naïveté, ont dû s'incliner devant le pouvoir de l'argent et faire appel à un «Ordre de religieux "rentés"»<sup>58</sup>, selon l'expression utilisée par Lionel Groulx dans l'article «Les récollets. Leurs premières missions». Faisant preuve de grandeur d'âme, ils ne songent qu'au succès de leur apostolat quand ils font appel à la Compagnie de Jésus.

La compagnie des Marchands, qui s'était engagée à les soutenir, se désiste sous la pression probable de pouvoirs importants. C'est la raison pour laquelle ils demandent aux riches jésuites de venir les aider à évangéliser le Canada. Ceux-ci prenant conscience que la Nouvelle-France peut devenir une terre de profits, tant spirituels que temporels, acceptent et débarquent à Québec en 1625<sup>59</sup>. En 1905, le Père Odoric Jouve, o.f.m., relate cet épisode de

---

<sup>56</sup> Lionel Groulx voit dans les traités huguenots de La Rochelle une des raisons de l'insuccès relatif des premières missions auprès des Indiens. Lionel Groulx, *op. cit.*, p. 67.

Les guerres de religion ravagèrent la France pendant trente ans, à partir du massacre de Vassy le 1<sup>er</sup> mars 1562. Elles opposent les huguenots aux catholiques, jetant le pays dans une profonde anarchie jusqu'à la signature de l'édit de Nantes par Henri IV qui impose la tolérance religieuse.

MOURRE, Michel, *Dictionnaire d'histoire universelle II*, Paris VI<sup>e</sup>, Éditions universitaires, 1968, p. 1739.

<sup>57</sup> Nom donné aux troubles civils qui eurent lieu en France de 1648 à 1653 pendant la jeunesse de Louis XIV et la Régence d'Anne d'Autriche, sa mère.

MOURRE, Michel, *Dictionnaire d'histoire universelle I*, Paris VI<sup>e</sup>, Éditions universitaires, 1968, p. 787-788.

<sup>58</sup> Lionel Groulx *op. cit.*, p.60.

<sup>59</sup> La Compagnie de Jésus est un ordre de clercs réguliers fondée par Ignace de Loyola en 1540. Cet ordre devint le principal artisan de la contre réforme catholique au XVI<sup>e</sup> siècle. Par ses règlements «Les constitutions» dont la version définitive fut rédigée par Ignace de Loyola entre 1547 et 1550, la Compagnie de Jésus se déclare prête, a priori, à toute forme d'apostolat. *Dictionnaire d'histoire universelle I*, *op. cit.*, p. 1076-1077.

l'histoire des récollets en Nouvelle-France sous une forme beaucoup plus édifiante que celle donnée par le Père Sixte, il rapporte que les récollets et les jésuites se sont partagé équitablement une tâche importante et que pendant au moins deux ans ils ont vécu fraternellement sous le même toit<sup>60</sup>.

L'épopée des pères récollets en Nouvelle-France a inspiré quelques écrivains québécois du début du XIX<sup>e</sup> siècle et de la première partie du XX<sup>e</sup>. Le romantisme des événements et des lieux, la grande nature sauvage américaine, les voyages de découverte, l'aventure de l'évangélisation des autochtones offraient aux historiens autant qu'aux poètes des matériaux propres à leur insuffler des œuvres. L'*Almanach de Saint-François* publie plusieurs essais historiques et plusieurs biographies sur les premiers récollets; ceux-ci contribuent à donner à la congrégation son image d'ordre missionnaire. Les franciscains, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>, exploiteront le souvenir des récollets, porteur d'affectivité, pour promouvoir leurs apostolats dans la population. L'abonné de l'*Almanach*, qui aime cette image, contribue entre autres à financer ainsi une œuvre missionnaire traditionnelle qui se poursuit ailleurs dans le monde.

Les franciscains à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> ont donc abondamment utilisé l'image du récollet pour asseoir leur propre image. Hugolin Lemay en particulier a publié dans les années trente des notes bibliographiques destinées à la rédaction d'une histoire des récollets du Canada. Il désirait mettre en lumière plusieurs figures importantes chez les premiers missionnaires canadiens, comme le père Louis Hennepin, le frère Didace Pelletier ou le diacre Luc François, peintre de renom. Archange Godbout, au cours de la même décennie, publie *Les pionniers de la région trifluvienne, 1634-1647*<sup>61</sup>, où il retrace

---

<sup>60</sup> «Malgré leur zèle et leur dévouement sans bornes, les récollets comprirent qu'ils ne pourraient suffire à tout, et que du travail il y en avait largement pour d'autres ouvriers évangéliques. Ne considérant que le bien des âmes et la prospérité de l'Église ils réclamèrent des aides: c'est sur les Jésuites qu'ils jetèrent leur yeux.... Les fils de S. Ignace arrivèrent à Québec en 1625...Les deux familles de S. Ignace et de S. François... vécurent pendant deux ans sous le même toit [dans le couvent des récollets] s'édifiant mutuellement par leur régularité et une union toute fraternelle». JOUVE, Odoric-M., o.f.m., *op.cit.*, p. 66-67.

<sup>61</sup> Archange Godbout, o.f.m., *Les pionniers de la région trifluvienne, 1634-1647*, Trois-Rivières, Les éditions du Bien-Public, 1934, 84 p.

l'aventure des premiers prêcheurs des Trois-Rivières. Pendant les années vingt, années de grande expansion pour l'ordre, l'*Almanach de Saint-François* publiera plusieurs essais des deux principaux spécialistes (Hugolin Lemay et Marie-Claire Daveluy) de l'histoire de ces pionniers<sup>62</sup>.

### *Une trop longue absence*

En 1629, des corsaires anglais, les frères Kirke<sup>63</sup>, assiégèrent Québec. Champlain, dépourvu de tout, dut capituler le 20 juillet 1629. Les Anglais exigèrent que les jésuites et les récollets quittent le pays, laissant les colons seuls<sup>64</sup>. Ce n'est qu'au bout de trois ans, après la signature du traité de Saint-Germain-en-Laye, en 1632, que le Canada fut rendu à la France.

Les récollets, autant que les jésuites, s'étaient préparés durant ces trois années à reprendre leur mission d'évangélisation. Mais peu avant leur départ, on fit savoir aux premiers qu'ils ne repasseraient pas en Nouvelle-France. Les raisons de cette interdiction étaient, semble-t-il, aussi obscures qu'incompréhensibles pour les religieux. Ce n'est qu'en 1670, quarante ans après leur premier départ du Nouveau-Monde, que les récollets ont pu poser à nouveau le pied sur la terre canadienne. En 1633, les récollets d'Aquitaine sont cependant revenus en Acadie, ce qui a fait dire à Chrestien Leclercq, avec une pointe d'ironie,

---

<sup>62</sup> Dans les années trente, Hugolin Lemay, o.f.m., publie: *Notes bibliographiques pour servir à l'histoire des récollets au Canada I. Les écrits imprimés laissés par les récollets*, (1932). *Notes bibliographiques pour servir à l'histoire des récollets au Canada II. Le père Nicolas Viel*, (1932). *Notes bibliographiques pour servir à l'histoire des récollets au Canada III Le serviteur de Dieu, le frère Didace Pelletier*. (1932). *Notes bibliographiques pour servir à l'histoire des récollets au Canada IV. Les écrits imprimés laissés par les récollets*. (1932). *Notes bibliographiques pour servir à l'histoire des récollets au Canada V. Travaux édités ou imprimés en Europe sur les récollets du Canada*, (1933). *Bibliographie du père Louis Hennepin, récollet*. (1937).

En 1930 Marie-Antoine Roy, o.f.m. publie: *Les lettres, les sciences et les arts sous le régime français. Essai de contribution à l'histoire canadienne*. Marie-Claire Daveluy, tertiaire de Saint-François, publie dans l'*Almanach* plusieurs textes d'essais, récits et sketches de théâtre destinés à vulgariser l'histoire des récollets.

<sup>63</sup> *La vie littéraire au Québec, 1764-1805, op. cit.*, p. 51.

<sup>64</sup> Odoric-M Jouve, o.f.m., *op.cit.* p. 68-69.

qu'ils n'ont pas eu à «remuer des machines aussi difficiles que celles de[s] Messieurs de la grande Compagnie [marchands ou Jésuites?]]»<sup>65</sup>.

Dans son analyse de la biographie de Jean Talon par l'historien ultramontain du XIX<sup>e</sup> siècle, Thomas Chapais, Serge Gagnon fait remarquer que ce qui a nui aux récollets et retardé leur retour au Québec, c'est qu'ils étaient les tenants de la supériorité de l'État face au pouvoir religieux. Au XVII<sup>e</sup> siècle tout comme au XIX<sup>e</sup> siècle ceci était impardonnable aux yeux de la haute hiérarchie ecclésiastique. Chapais les blâme d'avoir épousé la cause du pouvoir civil et les accuse de gallicanisme<sup>66</sup>. À propos de leurs écrivains, il dit même:

[que] leurs écrivains tels que le Père Chrestien Leclercq, le Père Louis Hennepin, le Père Sixte Le Tac, continuèrent cette œuvre malheureuse dans des pages où l'exactitude historique, la charité et la justice étaient également offensées.<sup>67</sup>

Ce qui semble avoir le plus nui aux récollets au XVII<sup>e</sup> siècle, c'est le fait qu'ils se soient opposés au premier évêque de Nouvelle-France, Monseigneur de Laval, en particulier au sujet de l'institution de la dîme. Cette institution a provoqué une insurrection parmi la population civile et a incité les récollets à continuer à offrir gratuitement à la population leurs services religieux. Serge Gagnon fait remarquer que des historiens libéraux du XIX<sup>e</sup> siècle, comme Garneau et Sulte, s'entendent pour dire que les récollets, proches d'une population qui les aimait, ont été écartés de leur lieux d'apostolats par les jésuites et leurs alliés qui poursuivaient un but plus politique que religieux. Le portrait que Sulte fait des jésuites de la colonie est fort peu reluisant:

Par leur effort missionnaire [estime-t-il, ils...]ont attiré plus ou moins consciemment la haine des aborigènes. L'auteur [Sulte] les accuse encore d'une foule d'autres crimes, commis ceux-là en toute connaissance de cause: ce sont, à ses yeux, des commerçants de fourrures, de grands propriétaires terriens qui se font concéder de vastes domaines laissés en friche plutôt que d'être livrés au peuplement. Ce sont aussi des politiciens dominateurs, secondés dans leurs

---

<sup>65</sup> Odoric-M Jouve, o.f.m., *op.cit.* p. 76.

<sup>66</sup> Le Gallicanisme est une doctrine par laquelle l'Église de France, tout en protestant de son attachement à la foi catholique et au Saint-Siège, prétendait restreindre l'autorité du Souverain pontife, notamment au temporel, au nom de certaines franchises particulières dites «Libertés gallicanes».

*Dictionnaire d'histoire universelle I, op. cit.* p. 798-799.

<sup>67</sup> GAGNON, Serge, «Les biographies de héros», *Le Québec et ses historiens de 1840 à 1920, La Nouvelle-France de Garneau à Groulx*, Québec, PUL, 1978, «Les cahiers d'histoire de l'Université Laval», p. 192.

intrigues par un évêque, Mgr de Laval, qui épouse leurs vues. En somme, ils sont indifférents aux besoins de l'habitant.<sup>68</sup>

Les historiens franciscains du XIX<sup>e</sup> siècle ont, eux, préféré donner une version atténuée de ce volet de leur histoire en Nouvelle-France. Odoric-M. Jouve, dans *Les franciscains à Québec de 1615 à 1905*, se contente d'énumérer les faits:

Cependant on leur fit savoir un jour que la compagnie<sup>69</sup> ne les passerait pas, s'étant engagée envers les Jésuites. Qu'on s'imagine la stupéfaction et la surprise des récollets; ainsi commencèrent pour eux toute une suite de difficultés qui durèrent quarante ans et empêchèrent les frères mineurs de repasser en Canada avant 1670. [...] Au mois d'avril suivant, les Jésuites prenaient seuls le chemin de la Nouvelle-France<sup>70</sup>.

Il ne peut cependant s'empêcher de mentionner combien le souvenir des premiers récollets était resté vivace dans l'esprit des colons de Nouvelle-France ainsi que dans celui des autochtones qu'ils avaient baptisés:

[...] le peuple les désirait et les sauvages gardaient leur souvenir avec amour. «J'en ai vu moi-même, dit Leclercq, des preuves sensibles, [...] quelques vieillards d'entre eux ne pouvant me faire comprendre dans leur langue, dont je n'avait aucune connaissance, ce qu'ils me voulaient dire, se mirent à genouil devant moy, en présence du Rév. P. Chaumonot, Jésuite leur missionnaire, joignirent leurs mains, et ayant les yeux élevez au ciel, ils répétèrent plusieurs fois les noms du Père Joseph et du Père Nicolas, en jetant de l'eau sur leur tête, pour me faire comprendre que ces missionnaires apostoliques les avaient baptisez.»<sup>71</sup>

Mais il précise aussitôt que l'accueil des jésuites fut on ne peut plus fraternel<sup>72</sup>.

<sup>68</sup> Serge Gagnon, *op. cit.*, p. 362.

<sup>69</sup> Des Cent-Associés ou de la Nouvelle-France, fondée en 1627 pour remplacer la compagnie des Marchands, Hugolin Lemay, o.f.m, *op. cit.*, p. 17.

<sup>70</sup> Odoric-M. Jouve, o.f.m, *op.cit.*, p. 73-74.

<sup>71</sup> Odoric-M. Jouve, o.f.m, *op.cit.*, p. 76-77.

<sup>72</sup> Pour appuyer ses dires, il cite un passage des *Relations des Jésuites* de 1670: «Le Père Le Mercier, supérieur de la mission des Jésuites écrit à son supérieur de France: «Les Révérends Pères récollets qu'il (Talon) a amené de France comme un nouveau secours de missionnaires, pour cultiver cette Église, nous ont donné un surcroît de joie et de consolation; nous les avons reçus comme les premiers apôtres de ce pays et tous les habitants de Québec [...] ont été ravis de revoir ces bons religieux». *Ibid*, p. 78.

### ***Un premier retour attendu***

De 1670 jusqu'à la Conquête, les récollets s'installent tout d'abord à Québec. Avec l'aide des différents gouverneurs et surtout du deuxième évêque de Québec, Monseigneur de Saint-Vallier, ils vont loger la congrégation dans des immeubles permanents, ils y édifieront un couvent (le couvent de saint Antoine), un hôpital général, une église<sup>73</sup>. Ils s'établiront par la suite à Montréal ainsi qu'à Trois-Rivières qui sera de tous temps un des points d'ancrage de cette congrégation au Québec.

Apparemment trompés par un pouvoir qui rappelle étrangement les forces qui se sont opposées à François d'Assise au XIII<sup>e</sup> siècle, ils ont été contraints de laisser la place aux jésuites. Cependant, nous retrouvons dans tous les écrits historiques qui retracent l'épopée de ces premiers missionnaires l'idée qu'ils furent aimés, non seulement par les colons mais aussi par les autochtones, dont la vie primitive, simple et singulièrement adaptée à l'environnement, ne pouvait que convenir aux adeptes de la doctrine de saint François qui, lui-même, demandait à Dieu et à la nature de pourvoir à son entretien. Il est étonnant qu'à toutes les époques les membres de cet Ordre aient eu à affronter les mêmes problèmes et à se confronter aux mêmes forces, celles du pouvoir, eux qui n'avaient à leur opposer que l'énergie de la passion.

### ***Nouveau départ***

Avant la cession définitive du Canada aux Anglais en 1763 les récollets ont administré plusieurs paroisses en Nouvelle-France; de 1671 à 1776, entre autres, ils furent curés des Trois-Rivières. Les fils de saint François, selon l'abbé Caron cité dans *Les récollets au Canada*, «[...]se trouvent à l'origine de la plupart de nos vieilles paroisses et on

---

<sup>73</sup> L'église des récollets où furent inhumés quatre gouverneurs de Nouvelle-France.

a trop oublié l'immense influence qu'ils ont exercée sur notre peuple»<sup>74</sup>. Le même auteur fait remarquer que de nombreux documents prouvent que partout où ils furent curés, les récollets ont répandu l'instruction parmi leurs paroissiens, qu'ils soient colons ou autochtones.

De 1760 à 1881 (date du premier séjour de Frédéric Janssoone au Canada), on assiste à la quasi disparition de l'Ordre, au Canada. En 1763, le traité de Paris cède définitivement le Canada à l'Angleterre. Les nouveaux maîtres anglais considérant que l'influence des religieux de toutes obédiences était néfaste à leur pouvoir, interdirent les ordres religieux d'hommes<sup>75</sup>: «Les Jésuites et les récollets mourront chez eux, mais n'auront pas de successeurs», décréta le gouverneur britannique<sup>76</sup>. Les religieux montréalais et des autres villes de la Province ont profité de ce décret, par contre les récollets de Québec qui virent leur couvent et leur église (le couvent Saint-Antoine et l'église des Récollets) détruits par le grand incendie qui les laissa sans abri durent être sécularisés par l'évêque de leur ville, Monseigneur Hubert. L'espoir qui était né de continuer l'ordre avec des religieux canadiens disparut avec la destruction de ses plus importants immeubles et les derniers récollets du Québec sont morts peu à peu, au début du XIX<sup>e</sup> siècle.

Il fallut quarante ans après la mort du dernier récollet pour que l'Ordre des frères mineurs, les franciscains, revienne en Canada, la terre que ses membres avaient évangélisée les premiers. Ce retour est dû, en grande partie, à l'action populaire, le Tiers-Ordre, et à celle, infatigable, du père Frédéric Janssoone, dont la figure légendaire et l'immense activité éditoriale contribueront grandement à asseoir la légitimité des franciscains en terre canadienne et à rendre ce retour possible.

\*\*\*\*

---

<sup>74</sup> Un frère mineur, *Les récollets au Canada*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1921, (Collection. historique), p. 11-12.

<sup>75</sup> Voir Guy Laperrière, «Au Québec, l'après-Conquête», *Les congrégations religieuses de la France au Québec, 1880-1914*, tome I, *Premières bourrasques, 1880-1900*, Sainte-Foy, P.U.L., 1996, p. 23

<sup>76</sup> Odoric-M. Jouve, o.f.m, *op.cit.*, p. 121-122.

## Le retour des Frères mineurs au XIXe siècle

Après la mort des derniers récollets (le frère Marc Coutant meurt à Montmagny le 2 septembre 1849)<sup>77</sup>, ce qui restait de leurs biens a été réquisitionné par les autorités d'occupation. Les traces de leur passage au Canada s'effacent petit à petit sauf dans la mémoire collective du peuple qui garde d'eux un souvenir vivant et heureux. Jean Hamelin explique dans *Les franciscains au Canada* que le déclin de l'Ordre franciscain n'est pas un phénomène uniquement canadien, mais qu'un peu partout dans le monde cette congrégation, qui, aux environs de 1760, était forte d'un nombre prodigieux de couvents et de membres, voit une décroissance s'amorcer à cause principalement de persécutions religieuses. Ce sera le cas en Espagne, au Mexique, en Italie, en Pologne, en Russie et également en France<sup>78</sup>.

### *L'influence du Tiers-ordre et de Frédéric Janssoone*

Le retour de l'Ordre des frères mineurs au Canada se fera grâce au Tiers-Ordre, c'est-à-dire par sa base populaire. Monseigneur Bourget, évêque de Montréal, est le premier parmi la haute hiérarchie religieuse du Canada à prendre conscience de l'importance que peuvent avoir dans les paroisses des laïcs qui «[s'efforceraient] de vivre les béatitudes évangéliques sur le mode laïque et au sein du Monde»<sup>79</sup>. Le 8 décembre 1862, il rend publique une autorisation du Pape (indult)<sup>80</sup> qui lui permet d'établir dans son diocèse les Tiers-Ordres de différentes communautés religieuses. Il encourage particulièrement ses prêtres à favoriser le Tiers-Ordre de Saint-François dans leurs paroisses. Ce Tiers-Ordre avait déjà été introduit par les récollets à Québec et à Trois-Rivières vers 1670 et à Montréal en 1694<sup>81</sup>. Mais en 1860 il ne reste plus dans les paroisses que des tertiaires que l'on appelle «isolés»<sup>82</sup>, qui regrettent les frères mineurs et commencent à réclamer la restauration de

<sup>77</sup> *Les Franciscains au Canada, 1890-1990*, sous la direction de Jean Hamelin, Sillery, Édition du Septentrion, 1990, p. 15.

<sup>78</sup> *Loc. cit.*

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>80</sup> Privilège accordé par le Pape en dérogation du droit commun. *Le nouveau petit Robert, Dictionnaire de la langue française*, Paris, Dictionnaire le Robert, p. 1164.

<sup>81</sup> *Les Franciscains au Canada, 1890-1990, op.cit.*, p. 16.

<sup>82</sup> *loc.cit.*

l'Ordre au Canada. Jean Hamelin cite le cas de Léon Provencher, tertiaire, qui en 1864 supplie le général de l'Ordre des frères mineurs à Rome d'envoyer des franciscains au Canada<sup>83</sup>. Odoric-M. Jouve mentionne l'abbé Caron, qui dans *L'histoire de la paroisse de Yamachiche* écrit:

[...] «Mais le temps ne serait-il pas venu de rappeler les bons frères mineurs sur cette terre du Canada qu'ils ont arrosée de leurs sueurs? Certes, voilà une idée qui devra attirer l'attention de nos supérieurs ecclésiastiques et nous voulons croire qu'ils rendront un jour à notre population les missionnaires qui l'ont édifiée autrefois par leur simplicité et par leur zèle infatigable». Ce souhait se trouve plus d'une fois sous la plume des écrivains, il est dans tous les cœurs depuis la disparition des dernier récollets.<sup>84</sup>

Il semble que des démarches semblables se multiplient, ce qui amènera Mgr Bourget à faire des démarches auprès du général de l'Ordre. Il demande notamment à la Belgique, dont la Province regroupe plus de trois cents religieux et possède une quinzaine de maisons, de lui fournir des frères et des pères pour fonder une maison des frères mineurs outre Atlantique. De plus, les tertiaires canadiens appuient leur évêque en s'engageant à couvrir toutes les dépenses de l'Ordre pendant une année, s'il revenait s'installer au pays. Le général des franciscains ne croit pas à cette restauration et refuse leurs demandes. Les tertiaires ne désarment pas et insistent par l'intermédiaire d'un autre évêque, Mgr. Louis Zéphirin Moreau, évêque de Saint-Hyacinthe qui, lui, fera pression en 1877 sur le Provincial belge, le père Bernard Van Loo, qui refuse également.<sup>85</sup>

Il ne restera donc en dernier recours que la France pour donner vie au projet montréalais et permettre aux premiers missionnaires de ce pays de revenir sur la terre qu'ils avaient été les premiers à évangéliser. Et de fait, la situation politique et religieuse française durant la deuxième partie du XIXe siècle va singulièrement aider à la restauration de l'Ordre des frères mineurs au Canada.

---

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>84</sup> JOUVE, Odoric-M., o.f.m, *op.cit.*, p. 133-134

<sup>85</sup> *Les Franciscains au Canada, 1890-1990, op. cit.*, p. 19.

La France de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle n'a pas encore fini d'absorber les bouleversements sociaux et politiques majeurs apportés par la Révolution de 1789. En 1870, le champ politique français se divise en deux écoles de pensée qui s'affrontent: une de droite, monarchiste, attachée aux valeurs traditionnelles et religieuses, et une de gauche, républicaine et adepte de la séparation, de l'Église et de l'État. En 1879, Jules Ferry, nommé ministre de l'éducation nationale, reçoit le mandat de créer une école publique, laïque et républicaine. Le gouvernement auquel il appartient élimine les représentants des communautés religieuses du Conseil de l'instruction publique; certaines communautés sont même interdites d'enseignement. La Compagnie de Jésus a été, elle, dissoute<sup>86</sup>. Malgré cela, les franciscains gardent le projet canadien comme ultime recours car ils ne désirent pas et ne pensent pas avoir à s'expatrier. Le 29 mars 1880, date de promulgation, par le gouvernement républicain, des décrets qui astreignent tous les jeunes hommes français à un service militaire obligatoire, même les religieux, met fin à leurs espoirs de rester en France.

En 1881 cependant, le célèbre père Frédéric Janssoone de Ghyvelde, vicaire de la Custodie de Terre-Sainte, s'embarque pour le Canada afin d'y instaurer la quête du Vendredi-Saint en faveur des Lieux-Saints. Il est également chargé par ses supérieurs de visiter les fraternités du Tiers-Ordre afin d'évaluer les possibilités d'un retour de la communauté au Canada. Accueilli à Cap-Rouge par un ami et ancien curé, il est introduit à Trois-Rivières où on se le dispute. Les évêques canadiens acceptent la quête du Vendredi-Saint et le Commissariat de Terre-Sainte sera implanté à Trois-Rivières. À Rome, les supérieurs de l'Ordre constatent que la situation française se dégrade. Ils chargent le Provincial d'Aquitaine de procéder à la restauration de l'Ordre au Canada à partir de Trois-Rivières<sup>87</sup>. Une fâcheuse série de contretemps fera que les deux religieux chargés de cette implantation ne pourront se rendre au Canada, et l'évêque de Trois-Rivières, qui avait initialement accepté l'implantation du Commissariat, refuse son accord à ce qu'une

---

<sup>86</sup> *Les Franciscains au Canada, 1890-1990, op. cit., p. 19.*

<sup>87</sup> *Les Franciscains au Canada, 1890-1990, op. cit., p. 20.*

communauté de frères mendiants s'installe dans son diocèse, alléguant que celui-ci est trop pauvre pour cela.

Frédéric va donc frapper à la porte de Mgr Fabre, le successeur de Mgr Bourget. Nouvelle déception, l'évêché de Montréal, ployant sous le poids des dettes contractées par le précédent évêque, grand bâtisseur d'églises, ne peut accepter une nouvelle communauté, d'autant plus que celles qui sont déjà sur place, comme les Sulpiciens, voient d'un fort mauvais œil l'arrivée de concurrents. Frédéric est déçu mais pas désespéré, il met tous ses espoirs dans ses amis trifluviens. Cependant l'état de guerre en Orient l'oblige à quitter le Canada en 1882 pour la Terre-Sainte.

Pendant six ans le bon père Frédéric ne pourra pas revenir au Canada, bien qu'il en exprime tous les ans le désir. L'abbé Raymond Caisse, procureur du séminaire de Trois-Rivières, va, à lui seul, réussir l'exploit de ramener Frédéric Janssoone au Québec. Il s'était convaincu au cours d'un voyage en Terre-Sainte que la pauvreté et la simplicité qu'il avait vu pratiquées par les franciscains était ce qu'il fallait au Québec pour combattre les «deux grands maux»<sup>88</sup> de l'époque, le luxe et l'ivrognerie. Les gardiens des Lieux saints s'engagent à venir au Canada sans demander de subsides au clergé séculier et Frédéric, mandaté par l'Ordre pour mettre sur pied le Commissariat, arrive à Trois-Rivières le 14 juin 1888, accompagné d'un frère convers, Lazare Fromentin. Cette date peut être retenue comme celle du troisième retour de l'Ordre des frères mineurs au Canada.

---

<sup>88</sup> *Les Franciscains au Canada, 1890-1990, op. cit.*, p. 23.

## *Un retour désiré et contesté à la fois*

### *Comment les événements français font avancer la cause franciscaine au Canada*

Sachant qu'il ne peut rien espérer de l'évêque de Trois-Rivières, Frédéric Janssoone se tourne vers Montréal, ses tertiaires et ses fraternités dynamiques. La rivalité entre les franciscains et les sulpiciens va encore lui créer des embûches et les luttes de pouvoir et d'influences vont de nouveau jouer contre les naïfs franciscains. Pris entre le désir de ses supérieurs de voir se fonder au Canada un noviciat et le fait qu'aucun évêque canadien ne veut accepter une fondation du premier Ordre, Frédéric Janssoone, accablé par le dur climat du Québec, supplie ses supérieurs de «n'envoyer aucun religieux au Canada.»<sup>89</sup>

En France, le gouvernement de Jules Ferry fait voter le 15 juillet 1889 la loi sur le service militaire obligatoire pour tous les citoyens mâles. Ce service est de trois ans, sauf pour les séminaristes du clergé séculier, qui n'ont à effectuer qu'une année de service. Pour les catholiques, cette loi est un stratagème pour étouffer les vocations<sup>90</sup>, mais les communautés religieuses vont essayer par tous les moyens de la contourner en envoyant pendant dix ans leurs jeunes postulants dans des maisons étrangères<sup>91</sup>. Dans *Vingt-cinq années de vie franciscaine au Canada*, cet événement est rapporté comme suit:

La paix dura huit ans, et ce fut une nouvelle loi persécutrice des Ordres religieux en France qui détermina les démarches - démarches couronnées de succès pour notre retour au Canada -. En 1890 (sic) fut votée aux chambres françaises la funeste loi militaire contre les séminaristes, et plus encore contre les religieux, astreignant ces derniers à faire trois ans de caserne, à moins qu'ils ne résidassent en dehors de l'Europe. Pour bénéficier de cette dernière clause de la loi, les Supérieurs de l'Ordre songèrent à établir un noviciat à l'étranger pour les jeunes religieux de la Province de Saint Louis d'Anjou, et le T.R. Père Raphaël, promu au chapitre général de 1889, au poste de procureur général de l'Ordre tourna de nouveau ses regards vers le Canada.<sup>92</sup>

---

<sup>89</sup> *Les Franciscains au Canada, 1890-1990, op. cit., p. 24.*

<sup>90</sup> Damien Vorreux, dans *Cent ans d'histoire franciscaine*, dit qu'elle fut baptisée la loi «des curés sac-au-dos». VORREUX, Damien, *Cent ans d'histoire franciscaine, 1892-1992*, Paris, Les éditions franciscaines, 1992, p. 16.

<sup>91</sup> Au bout de dix ans passés à l'étranger, le religieux pouvait revenir en France sans risquer d'être pénalisé.

<sup>92</sup> *Vingt-cinq ans de vie franciscaine au Canada, op. cit., p. 25.*

Le temps presse pour les franciscains qui risquent de voir d'autres congrégations venir s'installer à Montréal (les capucins en particulier semblent fort intéressés par la Belle Province). On fait donc appel à de hautes personnalités romaines qui imposent à toutes fins utiles les franciscains à Monseigneur Fabre. Celui-ci s'incline voyant là «un ordre du ciel.»<sup>93</sup> Les Sulpiciens également se montrent heureux d'obéir aux ordres de Rome.

### *Le premier couvent*

Les franciscains, frugaux de nature, ne sont pas exigeants, ils se contenteront d'une maison de location et d'une petite chapelle conventuelle. Ce sera le père Othon Ransan qui viendra s'occuper de leur installation à Montréal. Arrivé le 29 mai 1889 il signe le 1<sup>er</sup> juin suivant le contrat de location d'une maison située non loin de la rue Richmond et donnant sur une ruelle appelée Metcalfe. Cette maison, premier couvent franciscain à Montréal, peut accueillir environ quinze religieux. Le 14 juin, la *Semaine religieuse* de Montréal annonçait le retour des Frères mineurs en ces mots:

Nous saluons avec bonheur le retour au milieu de nous des enfants de saint François, absents depuis près d'un siècle. Tout le monde sait que les franciscains et les Jésuites furent proscrits lors de la Conquête, et leurs biens furent confisqués par le gouvernement anglais. Les Jésuites nous sont revenus depuis déjà plusieurs années, et les franciscains nous sont arrivés ces jours-ci[...] Leur souvenir était demeuré vivace parmi le peuple, et les vieillards racontent encore des traits édifiants sur les anciens récollets. Monsieur de Gaspé<sup>94</sup> nous a laissé des histoires charmantes sur ces saints religieux.<sup>95</sup>

Pour la fête de la Saint-Jean, Mgr Fabre viendra bénir le nouveau couvent en présence de nombreux prêtres et religieux. Le père Othon, dans son allocution, définit le rôle de sa communauté au Canada:

Le rôle des franciscains n'a point changé: par la grâce de Dieu ils seront ici, comme il y a deux siècles, des frères mineurs, des missionnaires; les amis des pauvres et

<sup>93</sup> *Les Franciscains au Canada, 1890-1990, op. cit., p. 25.*

<sup>94</sup> Dans l'*Almanach de Saint-François* de 1919, on trouve deux textes signés par Philippe Aubert de Gaspé, une chronique franciscaine intitulée «Les récollets» et un conte «L'origine du proverbe, "j'aimerais autant être chien de récollet"».

<sup>95</sup> *Vingt-cinq ans de vie franciscaine au Canada, op. cit., p. 18.*

des petits, annonçant à tous, selon la recommandation de leur séraphique Père, les bienfaits, les vertus, la peine et la gloire, avec la brièveté du langage.<sup>96</sup>

Pendant au moins deux ans, dans leur premier couvent à Montréal, les franciscains ont fait la preuve que leur frugalité pouvait les amener à supporter la misère. La bâtisse qu'ils habitèrent jusqu'en 1892 était extrêmement insalubre et fut à l'origine de problèmes de santé importants chez les religieux, qui allèrent chez certains jusqu'à la mort puisqu'elle prit un des plus jeunes, le frère Godefroy Guyot, à l'âge de 19 ans. Malgré tout, les enfants de saint François, ces fous de Dieu, adeptes de la simplicité et de la pauvreté disent avoir passé dans ce séjour misérable des moments de grand bonheur. Le premier gardien du couvent, Jean-Baptiste Pelte, un méridional impétueux, n'arrive pas à maîtriser les problèmes nombreux qui se posent à lui. De plus il est surmené physiquement et intellectuellement, car les franciscains, qui sont peu nombreux, ont à répondre à des demandes apostoliques diverses et nombreuses: confessions, retraites, etc. Sentant que la santé des religieux dont il est responsable est menacée, il agit intuitivement. Oubliant les consignes usuelles il loue une maison plus confortable, rue Sherbrooke, sans obtenir auparavant l'autorisation de l'évêque, Mgr Fabre, et sans prendre en compte les intérêts des autres communautés et du curé qui lui louait la première maison. Il déclenche un scandale qui va commander la venue au Québec du Provincial. Celui-ci, fin diplomate, calme les esprits et obtient carte blanche pour loger sa communauté dans des locaux salubres, à condition qu'il n'installe pas de couvent franciscain rue Sherbrooke, alors terre sulpicienne<sup>97</sup>.

#### *L'implantation définitive à Montréal. L'aide populaire par l'intermédiaire du Tiers-Ordre*

Grâce au curé Leclerc, propriétaire du premier couvent, on trouve une maison rue Dorchester dont le seul défaut est d'être très onéreuse pour l'époque. Des membres aisés du Tiers-Ordre en financeront l'achat et installeront les franciscains dans des lieux confortables, ce qui permettra à l'Ordre d'amorcer son expansion en terre canadienne. Les bienfaiteurs

---

<sup>96</sup> *Les Franciscains au Canada, 1890-1990, op. cit.*, p. 28.

<sup>97</sup> *Vingt-cinq années de vie franciscaine au Canada, op. cit.* p. 32-35.

sont nombreux et généreux et les franciscains se contentent d'un environnement simple au confort minimal. À la fin du siècle, le nouveau couvent Saint-Joseph, rue Dorchester, est bien organisé, il possède un collège séraphique, un noviciat, un studium de théologie et de philosophie. Une dizaine de religieux franciscains y donnent les cours, prêchent des retraites et confessent. La population environnante s'est prise d'affection pour ces religieux mendiants, même les protestants se montrent généreux, et certains se convertissent<sup>98</sup>.

Ce premier couvent est le point de départ d'une implantation franciscaine au Canada qui va se poursuivre en s'appuyant sur deux soutiens importants, le souvenir laissé par les récollets, et les tertiaires qui ouvrent la voie aux Frères mineurs dans les diocèses, de la même façon qu'ils ont été à l'origine de leur retour.

En 1900, le jeune père Ange-Marie Hiral reçoit le mandat de restaurer l'Ordre à Québec. En 1901, il acquiert un terrain, et grâce à la générosité des tertiaires, il commence la construction d'un couvent dont le style s'inspire de l'ancien couvent Saint-Antoine des récollets. Le 17 septembre 1902, on bénit le couvent des Saint-Stigmates dans lequel on aménage un studium de philosophie. En 1903, après bien des tractations entre haute hiérarchie régulière et séculière, c'est à Trois-Rivières que l'on amorce la construction d'un couvent qui sera béni le 29 décembre 1903. En 1906 une chapelle sera ajoutée et, en 1911, un collège séraphique complétera cet ensemble franciscain. Le Collège séraphique de Trois-Rivières deviendra quelques années plus tard une des importantes maisons d'enseignement du Québec<sup>99</sup>. Cette nouvelle construction a été préparée par le Père Frédéric et des amis sûrs qui veillent à l'implantation de l'Ordre dans la région mauricienne, la place forte des franciscains au Québec.

Les religieux qui sont à l'origine de cette réimplantation canadienne viennent de la branche franciscaine des Observants français. Ils font initialement, au Canada, des séjours de longueur moyenne afin de mettre en place des institutions qui pourront former une relève canadienne apte à répondre aux besoins spirituels de la population, et apte également à

---

<sup>98</sup>*Les Franciscains au Canada, 1890-1990, op. cit., p. 29-34.*

<sup>99</sup>*Les Franciscains au Canada, 1890-1990, op. cit., p. 37-39.*

préparer un point de chute pour la congrégation dans l'éventualité d'une dégradation de la situation politique en France. De 1890 à 1900, le Québec reçoit environ 36 religieux franciscains d'origine française, mais certains ne feront que passer. Par contre, à partir de 1901, suite au vote de la loi Waldeck-Rousseau sur les associations, qui décrète l'abolition des congrégations religieuses non reconnues par une loi d'autorisation spéciale, on assiste au Canada, à un raz-de-marée d'immigrants religieux. Les lois d'autorisations ont été rejetées en bloc en décembre 1902 et, en 1903 le gouvernement français ordonne l'évacuation rapide des couvents; enfin, en 1905, la loi de séparation de l'Église et de l'état est votée en France, dernier d'une série d'événements qui provoque le départ des religieux<sup>100</sup>.

Dès 1903, arrive à Montréal un premier groupe de religieux expulsés. Les exils se poursuivent de mois en mois et même de semaine en semaine. En tout, environ 35 frères ou pères quittent la France et traversent l'Atlantique, ils seront logés soit à Québec, soit à Montréal. Le père Damien Vorreux mentionne un souvenir du provincial de l'époque, le père Colomban-Marie Dreyer qui donne un aperçu de l'état d'esprit du temps:

Je pus recevoir et loger dans les couvents existants... les nouveaux arrivants, dont la présence permit à la fondation canadienne de prendre un développement inespéré. Assez longtemps avais-je à cor et à cri demandé de l'aide pour le travail qui s'imposait; en vain. Dieu répondait à sa manière. Pour être mises en sûreté, furent également transférées au Canada les archives de la Province, plusieurs bibliothèques.<sup>101</sup>

C'est ainsi que s'effectuera ce que Damien Vorreux appelle le «marcottage canadien»<sup>102</sup>. Cet afflux de jeunes frères va être à l'origine d'une augmentation des ordinations au cours des années 1907 à 1912.

---

<sup>100</sup> Damien Vorreux, o.f.m., *op. cit.*, p. 27.

<sup>101</sup> Damien Vorreux, o.f.m., *op. cit.*, p. 28-29.

<sup>102</sup> Damien Vorreux, o.f.m., *op. cit.*, p. 16.

«*Le marcottage canadien*»

L'arrivée massive de religieux étrangers, issus de la branche la plus stricte de l'Ordre franciscain ne s'est pas faite sans heurt. Il faut préciser que les Observants de la province d'Aquitaine venaient d'Espagne. En effet, les Alcantarins espagnols avaient traversé les Pyrénées pour fonder à Toulouse et Bordeaux ce qui est devenu la Province d'Aquitaine, avant d'émigrer au Canada. Ces Alcantarins, introduits en France par Joseph Areso, «pratiquaient une austérité digne des Pères du désert»<sup>103</sup> qu'ils ont léguée aux Observants et qui, selon Jean Hamelin, «s'inspire d'un idéal monastique médiéval et de la lettre plutôt que de l'esprit de la Règle laissée par saint François»<sup>104</sup>. À titre d'exemple, on peut citer le cas du père Éphrem Longpré qui eut à subir, par l'intermédiaire de son maître des novices, le père Raymond Sifantus, o.f.m., les affres d'une austérité aussi mal comprise que mal expliquée et d'un esprit rigide et étroit, qui rendirent, selon ses propres mots «[son] noviciat... triste et long- extrêmement long»<sup>105</sup>. Son portrait du père Raymond illustre particulièrement bien les rapports franco-canadiens dans la communauté:

[...] il avait un esprit sarcastique et narquois d'une rare acuité: paroles et demi sourires, tout en lui était flèche empoisonnée. Il détestait cordialement tous les religieux canadiens, surtout le père Célestin-Joseph Demers et le père Mathieu Daunais, qu'il criblait de dards, mais qui savaient souvent lui asséner de rudes coups.

Son sens de supériorité et son dédain étaient inimaginables. Dans tout mon noviciat, je n'ai pas entendu de lui une parole humaine.<sup>106</sup>

Les historiens, tant canadiens que français, s'accordent pour dire que le regroupement ne fut pas facile: Damien Vorreux parle des «Français, qui dominent, se posent en censeurs des parlers et des coutumes»<sup>107</sup>. Il mentionne également que «[...]la tradition espagnole intériorisée par les Français est plus attentive à l'austérité individuelle qu'aux

<sup>103</sup> PARENT, Édouard, *Éphrem Longpré, Héraut de la primauté du Christ et de l'Immaculée*, Montréal, s. éd., 1985, p. 46.

<sup>104</sup> *Les Franciscains au Canada 1890-1990, op. cit.*, p. 44.

<sup>105</sup> Édouard Parent, *op. cit.*, p. 47.

<sup>106</sup> Édouard Parent, *op. cit.*, p. 48.

<sup>107</sup> Damien Vorreux, o. f. m., *op. cit.*, p. 32.

contacts fraternels et à la vie commune»<sup>108</sup>. Cette constatation a dû être un choc pour les Canadiens qui gardaient des pères récollets un souvenir embelli par le temps et l'espace, souvenir qui nourrissait la culture populaire à travers des contes et des légendes que certains auteurs, comme Philippe Aubert de Gaspé, avaient popularisés. Jean Hamelin, dans *Les franciscains au Canada*, parle de choc de culture et de méthodes de gouvernement des couvents désuètes qui ne reflètent pas l'idéal fraternel cher à François d'Assise.

Cependant, les religieux français, les Observants, qui importent au Canada des coutumes et un idéal issus du Moyen Âge, ainsi qu'une forte acrimonie face à tout changement politique libéral, à cause essentiellement des événements français, vont former des clercs canadiens à leur image, c'est à dire conservateurs, comme tous les représentants de l'Église canadienne du XIX<sup>e</sup> siècle, qui ont intériorisé les idées les plus rétrogrades de la droite religieuse française. Cependant, bien que «dans certains milieux libéraux du Québec on se gausse des "pères ignorantins"»<sup>109</sup>, les franciscains offriront au pays des intellectuels importants comme les pères Odoric Jouve, Hugolin Lemay<sup>110</sup> ou Éphrem Longpré<sup>111</sup> dont l'érudition forcera l'admiration non seulement de leurs concitoyens, mais aussi de leurs pairs. Le père Valentin-Marie Breton écrira au sujet du père Éphrem: «Je me demande si depuis Bossuet le français a été aussi bien écrit que par ce Canadien.»<sup>112</sup>

Ce rude contact des cultures européennes et canadiennes permit malgré tout à l'Ordre franciscain de prendre son essor au Canada puisque les vocations franciscaines vont aller en se multipliant. Les franciscains qui ont choisi d'agir, selon la tradition des récollets, en milieu populaire, ne s'occupent pas de pastorale; ce sont des prédicateurs qui ont à cœur de répandre

---

<sup>108</sup> Damien Vorreux, o. f. m., *op. cit.*, p. 32.

<sup>109</sup> *Les Franciscains au Canada*, *op. cit.*, p. 58.

<sup>110</sup> Odoric Jouve et Hugolin Lemay sont mentionnés dans le DOLQ, le premier pour *Les Franciscains et le Canada*, essai, et le second pour plusieurs contes et nouvelles édifians ayant pour sujet l'ivrognerie et faisant l'apologie de la tempérance.

<sup>111</sup> Éphrem Longpré, est reconnu comme un éminent médiéviste.

<sup>112</sup> Édouard Parent, o.f.m., *op. cit.*, p. 40.

dans le peuple «la piété et le zèle pour toutes les vertus». <sup>113</sup> La communauté implantée par les Européens progresse rapidement au Canada, en 1903 elle était formée de 54 religieux, en 1909 elle en compte 144 et en 1918, 135 <sup>114</sup>. Ces religieux, d'abord concentrés à Montréal, se sont disséminés à travers la province et plus tard dans tout le pays, grâce à leur réseau de couvents et de résidences.

### *Expansion et canadienisation*

En 1918, la province de Québec compte trois couvents franciscains, à Montréal, Rosemont <sup>115</sup> et Québec; à Trois-Rivières, on trouve un collège séraphique ainsi que le commissariat aux Lieux-Saints et dans l'Ouest canadien plusieurs petites résidences ont été ouvertes. La première guerre mondiale va, en interrompant les communications Europe-Amérique, rendre difficile l'administration de la province Saint-Pierre dont fait partie l'établissement canadien et qui possède des couvents dispersés de part et d'autre de l'Atlantique. Cette coupure provoquera le processus d'autonomisation de l'établissement canadien.

À la fin de la guerre, le gouvernement canadien pratique une politique d'affirmation nationale au sein de l'Empire qui traduit un état d'esprit que l'on retrouve à tous les paliers de la société, même au sein des communautés religieuses qui, de plus en plus, réagissent contre toutes les influences venues de l'extérieur. Ce patriotisme se retrouve également dans les publications franciscaines, comme par exemple dans l'*Almanach de Saint-François* <sup>116</sup>. Le grand nombre de poèmes patriotiques, que le poète des Cantons de l'Est, Alfred DesRochers, recopie dans ses cahiers, de 1918 à 1921, alors qu'il est élève du Collège séraphique de Trois-Rivières confirme que les religieux franciscains du Canada-français affirment leur

---

<sup>113</sup> *Les Franciscains au Canada, op. cit.*, p. 48.

<sup>114</sup> *Ibid*, p. 45.

<sup>115</sup> Le couvent de Rosemont à Montréal est actuellement un centre franciscain important au Québec où sont rassemblées les archives franciscaines de la Province Saint-Joseph du Canada. Renseignement de monsieur Marc Barrette, archiviste au couvent de Rosemont.

<sup>116</sup> En 1917, l'*Almanach de Saint-François* publie sept auteurs canadiens pour dix auteurs français alors qu'en 1922, les auteurs canadiens que la revue met en évidence sont au nombre de 23 alors que les français ne sont plus que trois.

appartenance à leur peuple mais aussi, en tant qu'enseignants, transmettent leurs idées aux jeunes gens qui leurs sont confiés.

D'autre part, en Europe, il est insupportable aux religieux français de dépendre d'une direction de leur province établie outre-Atlantique (la direction de la province Saint-Pierre avait été transférée à Montréal après l'instauration de la loi de séparation de l'Église et de l'État en France). La guerre de 1914-1918 accentue le nationalisme canadien et rend le gouvernement de la province Saint-Pierre particulièrement difficile puisqu'elle est coupée en deux par un océan. Tous les ingrédients sont donc réunis pour que les Canadiens demandent leur émancipation. L'importance de l'établissement franciscain le permet et les esprits sont prêts. Depuis 1917, l'édition de l'*Almanach de Saint-François* se fait au Canada; très vite la publication se canadianise. Ce simple événement, dû aux circonstances, démontre combien les religieux canadiens aspiraient à leur autonomie.

En décembre 1919, le chapitre général de la province réuni à Montréal vote l'indépendance des maisons canadiennes et rapatrie le siège administratif de la province Saint-Pierre à Paris<sup>117</sup>. Le 23 mars 1920, l'établissement canadien est élevé au rang de commissariat, le Commissariat Saint-Joseph qui, en 1927, atteindra le statut le plus élevé que peut avoir un regroupement de couvents dans l'Ordre franciscain, celui de province. Le général de l'Ordre promulgue le décret faisant du commissariat Saint-Joseph une province le 1<sup>e</sup> février 1927; les récollets eux-mêmes, au temps de la Nouvelle-France, n'avaient pu s'élever plus haut qu'au rang de commissariat.

La période qui s'étend de 1920 à 1955 est considérée comme une période faste pour le franciscanisme au Québec. Avec des vocations franciscaines fort nombreuses et un Tiers-Ordre qui est l'un des plus populaires et des plus actifs au Québec et au Canada, la province Saint-Joseph devient l'une des dix principales provinces de l'Ordre des frères mineurs. Elle possède 17 couvents et 22 résidences répartis dans 20 diocèses canadiens, elle est implantée

---

<sup>117</sup> *Les Franciscains au Canada, op. cit.*, p. 51.

aux États-Unis et a la responsabilité des commissariats du Japon et du Pérou où elle envoie de nombreux missionnaires.

*La culture au service du petit peuple*

Les influences conservatrices des religieux français s'estompent peu à peu, laissant la place à une identité vraiment canadienne qui se caractérise en particulier par l'intérêt que les franciscains du Canada portent aux études. On verra autour de cette période de nombreux religieux de la congrégation investir les écoles de haut savoir du Canada, des États-Unis et d'Europe. Jean Hamelin, à propos de ce mouvement qui s'oppose à la tradition, explique que «le contingent des âmes d'élites est en quête d'une nouvelle synthèse de l'idéal franciscain accordé à la tradition de l'Ordre, à la culture canadienne et aux besoins des temps présents»<sup>118</sup>. Peu à peu, la spécificité des franciscains canadiens s'accroît. L'Ordre, essentiellement missionnaire au début du siècle, va, sous l'impulsion sociale, investir les champs de l'enseignement et de la culture. Paradoxalement, il semble qu'il retrouve ainsi l'idéal de François d'Assise. Il est intéressant de suivre l'évolution de l'Ordre pendant la première moitié du vingtième siècle, car nous comprenons comment ces religieux, d'abord attachés à un conservatisme sclérosant, ont su s'en détacher pour retrouver une continuité avec leurs habitus et les idéaux du fondateur de l'Ordre, qui s'appellent au XX<sup>e</sup> siècle culture populaire et enseignement pour tous. Comme François d'Assise qui refusait l'élitisme du savoir pour être proche des plus humbles, les franciscains canadiens de la première moitié du vingtième siècle ont choisi la culture et le savoir pour rester près du peuple.

\*\*\*\*

---

<sup>118</sup> *Les Franciscains au Canada, op. cit.*, p. 72.

## Les apostolats franciscains au Canada

Quand l'Ordre franciscain est revenu au Québec, le pouvoir religieux de la province, tant régulier que séculier, entendait garder ses champs d'actions et de compétences. C'est la raison pour laquelle l'Ordre des frères mineurs a été écarté de plusieurs champs d'apostolat, en particulier celui de l'éducation déjà occupé par des communautés enseignantes, dont les jésuites et les sulpiciens. Par nécessité mais aussi par choix, les franciscains au début du siècle œuvreront en milieu populaire, ils seront essentiellement des prêcheurs et des confesseurs. En 1905, Monseigneur Paul Bruchési leur confiera l'œuvre de la tempérance. Ces choix d'apostolats vont pendant un certain temps les exclure des grands débats sociaux de l'époque, entre autres, ceux portant «sur l'instruction obligatoire, sur les écoles françaises et sur la place des femmes dans la société»<sup>119</sup>.

### *La force du souvenir: le Tiers-Ordre*

Leur grande force sera le Troisième Ordre, qui leur permettra de garder un contact permanent avec le peuple. Le Tiers-Ordre franciscain, introduit par les récollets en Nouvelle-France, avait presque disparu au XIX<sup>e</sup> siècle quand l'Ordre des frères mineurs fut réintroduit au Canada. Dès ce retour, rapidement les fraternités se sont reformées: de 90 qu'elles étaient en 1897, elles passent à 295 en 1915<sup>120</sup>. Dans *Vingt-cinq ans de vie franciscaine*, Hugolin Lemay écrit à propos du Tiers-Ordre:

Nos lecteurs y trouveront sujet de se réjouir à voir combien belle est l'armée des Tertiaires sur les bords du Saint-Laurent: mais nos frères et sœurs du Tiers-Ordre y puiseront un stimulant pour eux; ils apprendront là à travailler au recrutement sérieux de nouveaux frères et sœurs.<sup>121</sup>

Le Tiers-Ordre est à l'origine de revues qui servent d'organe de liaison entre les fraternités. La *Petite revue du Tiers-Ordre et des Intérêts du-Cœur-de-Jésus* est la première à avoir été créée, en 1884, avant le retour des religieux au Québec. Les franciscains revenus,

<sup>119</sup> *Les Franciscains au Canada, op. cit.*, p. 46.

<sup>120</sup> *Les Franciscains au Canada, op. cit.*, p. 101.

<sup>121</sup> *Vingt-cinq années de vie franciscaine au Canada, op. cit.*, p. 275.

elle devient la *Revue du Tiers-Ordre et de la Terre-Sainte* et, en 1917, elle se transforme en *Revue franciscaine*<sup>122</sup>. Cette revue publie surtout des nouvelles ecclésiastiques, des textes de réflexion spirituelle et des rappels historiques; son contenu n'est pas littéraire bien que chaque numéro se fasse un devoir de publier de la poésie, essentiellement religieuse.

Le Tiers-Ordre canadien est un des plus actifs au monde. De la fin du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à 1935, plus de 150 fraternités nouvelles s'ajoutent aux 90 déjà existantes. Cette progression atteint son apogée en 1935 avec 584 fraternités recensées. Ce sommet marque la fin de l'ascension; le recrutement se maintiendra alors autour des 100 000 tertiaires jusqu'en 1960, date où il commence à diminuer de façon importante.<sup>123</sup>

### *L'œuvre des simples: la tempérance*

L'œuvre de la tempérance et contre le blasphème sera l'un des grands apostolats franciscains au Québec. À la demande de Mgr Bruchési, les frères mineurs, «ces spécialistes de la prédication populaire»<sup>124</sup>, prennent la conduite des opérations et deviennent les «missionnaires de la tempérance» et se disent «les apôtres de cette grande œuvre». La campagne antialcoolique va engendrer la création d'œuvres littéraires, contes et nouvelles, pièces de théâtre et de nombreux tracts qui ont tous pour sujet la lutte contre l'alcool. Une partie de l'œuvre d'Hugolin Lemay, deux recueils de récits, *Au fond du verre* et *N'en buvons plus* et une pièce de théâtre, *Les manifestes électoraux*<sup>125</sup>, sont des écrits publiés dans le but de contrer les méfaits de l'alcool. La revue *La Tempérance*, fondée en 1906 par le père Colomban-Marie Dreyer, embrasse les mêmes objectifs et reçoit, en 1907, l'approbation du Pape lui-même dans une lettre manuscrite<sup>126</sup>. Lancée en 1906 cette revue, instrument de propagande des franciscains, connaît immédiatement un grand succès: en 1918 le nombre de

<sup>122</sup> *Les Franciscains au Canada, op. cit.*, p. 107-108.

<sup>123</sup> *Les Franciscains au Canada, op. cit.*, p. 101-103.

<sup>124</sup> HAMELIN Jean et Nicole Gagnon, *Le XX<sup>e</sup> siècle. 1898-1940*, tome 1, *Histoire du catholicisme québécois*, sous la direction de Nive Voisine, Montréal, Boréal Express, 1984, p. 202.

<sup>125</sup> *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, 1900-1939*, sous la direction de Maurice Lemire, Montréal, Fides, 1980, p. 747.

<sup>126</sup> *Vingt-cinq années de vie franciscaine au Canada, op. cit.*, p. 279.

ses abonnés atteignait 39 000. Pour les intéresser et donner au message plus d'autorité, les franciscains demandèrent la collaboration de spécialistes (médecins entre autres), mais ils firent aussi appel à la plume d'écrivains reconnus pour écrire des articles<sup>127</sup>.

Cet apostolat, qui a remporté au début du siècle un très grand succès, a fait place à la fin des années trente à des préoccupations sociales différentes qui touchent l'éducation et la famille. En 1937, *La Tempérance* cède la place à une nouvelle revue intitulée *La Famille* dont les collaborateurs sont des franciscains de la nouvelle génération, tous intellectuels, qui ont étudié la philosophie et les sciences sociales en Europe et qui donnent à leur communauté un nouvel essor.

### *L'œuvre de la tradition: les missions*

Traditionnellement l'Ordre des frères mineurs est un ordre missionnaire. Depuis saint François, les religieux partent à travers le monde évangéliser les infidèles. C'est cette forme d'apostolat qui avait amené les premiers récollets au Canada. Les franciscains canadiens ne failliront pas à cette tâche et de nombreux prêtres et frères partiront en mission à l'étranger. La Terre-Sainte, le Japon et la Chine sont des pays où ils ont exercé leur apostolat. *L'Almanach de Saint-François* publie sous forme de chroniques les récits de voyages que ces missionnaires envoyaient à leur maison mère. Ces récits servaient de propagande, ils permettaient d'amasser des fonds destinés à soutenir les œuvres de la communauté en terre étrangère et à éveiller des vocations dans la jeunesse. Les récits missionnaires avaient, pendant la période des années trente, l'attrait particulier de la littérature exotique<sup>128</sup>. De plus, le Canada, alors grand pourvoyeur de missionnaires pour les pays lointains, était passé de l'autre côté de la barrière et, de pays d'évangélisation, il accédait au titre de grand centre évangélisteur.

---

<sup>127</sup> *Les Franciscains au Canada, op. cit.*, p. 264.

<sup>128</sup> Alfred DesRochers, au Collège séraphique de Trois-Rivières a cru quelques temps avoir la vocation religieuse. C'est après avoir lu les récits des pères blancs dans leurs *Annales* qu'est né son désir de devenir missionnaire et qu'il est entré à Trois-Rivières en 1918.

### *L'œuvre de l'avenir: l'éducation*

Afin de susciter des vocations religieuses, les franciscains vont créer des maisons d'enseignement, allant ainsi en apparence à l'encontre de leur vocation et de l'esprit de saint François. Les premières institutions franciscaines d'enseignement, fondées à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, ont pour but unique de former des jeunes gens au sacerdoce franciscain. Le collège séraphique de Montréal et plus tard celui de Trois-Rivières ont comme mission de préparer des recrues pour la communauté<sup>129</sup>. Le Collège séraphique est selon Noël Bélanger une cellule reproductrice<sup>130</sup> destinée à assurer à l'Ordre sa continuité au Canada. La communauté n'a jamais envisagé de former la jeunesse canadienne-française; c'est le travail de communautés spécialisées.

Pour illustrer l'esprit qui animait alors les pères fondateurs des collèges séraphiques, on peut se reporter à l'allocution du père provincial, lors de la pose de la première pierre du collège de Trois-Rivières, en 1910:

Il s'agit de la gloire de Dieu et du salut des âmes; par tous les moyens, il faut augmenter les ouvriers du Seigneur. En jetant dans le sol les assises d'un nouveau Collège, voilà le but que nous avons en vue. Puissent ces murs multiplier les échos de l'appel divin.<sup>131</sup>

Les collèges séraphiques ne furent pas les seules maisons d'enseignement créées par les franciscains, car pour amener un postulant à l'état de religieux il devait passer plusieurs étapes. Noël Bélanger explique que, après une année de noviciat passée à Sherbrooke:

Le jeune homme entre [...] dans le modèle européen, adopté par toutes les communautés religieuses d'hommes et dans lequel la philosophie - la philosophie scolastique s'entend - était donnée dans un cléricat religieux appelé Studium de philosophie.

[...] Après trois années d'études philosophique, l'étudiant franciscain était dirigé vers le Studium de théologie [...] il s'engage directement sur la voie qui le mène au

---

<sup>129</sup> «Les franciscains et l'éducation», *Les Franciscains au Canada, op. cit.*, p. 212.

<sup>130</sup> *ibid.*, p. 212.

<sup>131</sup> *Vingt-cinq années de vie franciscaine au Canada, op. cit.*, p. 168.

sacerdoce, par la réception successive des ordres sacrés et l'approfondissement des sciences théologiques et ecclésiastiques<sup>132</sup>.

Cette formation franciscaine à travers les Studium de philosophie de Québec et de théologie de Rosemont, à Montréal, va donner des hommes d'une richesse intellectuelle remarquable, richesse vraisemblablement due à l'attachement marqué des enseignants aux maîtres de l'école franciscaine. Cet attachement à la tradition a su aller de pair avec une ouverture d'esprit et une certaine liberté qui engendrent des hommes comme le père Thaddée Matura qui ouvre le scolastiquat à l'œcuménisme<sup>133</sup>. Noël Bélanger souligne que : «L'atmosphère de liberté qui régnait à Rosemont [...] contribua à répandre chez les membres de l'Ordre une confiance, une compréhension, une cohésion qui ont été contagieuses»<sup>134</sup>.

La consultation des revues étudiantes issues des deux Studium dans les années trente tendrait effectivement à démontrer que les jeunes gens qui s'y préparaient à la vie religieuse s'intéressaient à la vie intellectuelle de leur pays et à la vie tout court; puisque, à côté d'essais religieux et philosophiques, on y retrouve des textes sur la littérature nationale et la littérature en général, la sociologie, la musique et toutes les formes d'art, en particulier de la poésie.

#### *L'œuvre de la durée: l'apostolat de la presse*

L'un des apostolats franciscains les plus originaux est l'apostolat de la presse. Les franciscains appartiennent à un ordre mendiant qui à l'origine ne valorisait pas le savoir, que François d'Assise considérait comme élitiste. Mais au XIII<sup>e</sup> siècle, les successeurs du «Poverello» font rapidement évoluer l'Ordre vers l'intellectualisme et de tout temps l'ambivalence entre ordre mendiant et ordre intellectuel se fera sentir et créera des tensions entre tenants de l'une ou l'autre des deux approches.

---

<sup>132</sup> *Les Franciscains au Canada, op. cit.*, p. 215-216.

<sup>133</sup> *Loc. cit.*

<sup>134</sup> *Loc. cit.*

Il semble qu'au XX<sup>e</sup> siècle, avec la démocratisation des mœurs, les franciscains soient devenus gens de savoir et d'écriture avec plus de sérénité et plus d'enthousiasme. Leurs maisons d'enseignement valorisent l'écrit, comme le montre Gonzalve Poulin, o.f.m., dans un article publié par *Les cahiers franciscains* de 1931 et intitulé «Une poésie franciscaine». Il décrit ainsi l'attachement de la communauté à l'expression écrite et à la poésie :

Les jeunes littératures nous ravissent parfois jusque dans leurs imprévus. Parce que la sève bouillonne capricieuse et aventurière, elle jaillit par toutes sortes de cénacles ou de salons littéraires qui rompent en visière avec le courant officiel et accaparent les forces vives des nouveaux maîtres. Il arrive que de graves historiens ès lettres méconnaissent la valeur de telles manifestations. Les malheureux! En construisant leur époque sur la seule production officielle, ils livrent une histoire édulcorée sans mystère et sans vie. [...] Le futur historien de la littérature canadienne se prépare peut-être de semblables méprises s'il n'a garde d'étudier les grands collèges canadiens, les séminaires réguliers et séculiers, les milieux universitaires où se trempent les bonnes plumes de la littérature française en Amérique.<sup>135</sup>

Avant 1900, à peine revenus au Canada, les franciscains Observants accordaient peu de place à l'écrit dans leur apostolat. La situation change vers 1905 avec l'arrivée de clercs français chassés de leur pays par les lois Combes. Le provincial Colomban-Marie Dreyer, d'origine française, encourage l'apostolat par l'écrit et la recherche historique. La congrégation franciscaine, qui s'investit peu dans le domaine de l'éducation, déjà occupé par d'autres congrégations, laisse l'édition scolaire aux clercs de Saint Viateur, aux frères des écoles chrétiennes et aux frères maristes. Par contre, ils créent des publications qui soutiennent leurs propres apostolats et recouvrent leurs champs d'action, comme le Tiers-Ordre, la lutte contre l'alcoolisme, les missions étrangères, l'histoire des récollets et des franciscains et les causes de béatification de franciscains remarquables. Ils produisent également des ouvrages d'hagiographie, de piété, et de spiritualité dédiés aux saints franciscains<sup>136</sup>.

---

<sup>135</sup> POULIN, Gonzalve, «Une poésie franciscaine», *Les cahiers franciscains*, Montréal, éd. Les clercs du Studium de théologie, no 2, juin 1931.

<sup>136</sup> Jean-Marie Lebel, *Les Franciscains au Canada*, op. cit. p. 254.

Le bon père Frédéric Janssoone, qui écrit, édite et vend lui même ses propres livres, offre une image d'Épinal qui, après un siècle, reste encore dans la mémoire collective. L'œuvre de bibliographe du père Hugolin Lemay, qui a consacré une partie de sa vie à compiler les œuvres des franciscains canadiens, démontre combien l'Ordre était attaché à sa production intellectuelle.

Ce qui est le plus important dans cet apostolat, ce sont les périodiques, car si «l'effet d'un livre s'estompe peu à peu, la force d'une revue est de revenir prêcher, éduquer, sensibiliser à intervalles réguliers»<sup>137</sup>; c'est la raison pour laquelle les franciscains investissent dans la publication de plusieurs revues et périodiques dont *La revue franciscaine*, *La tempérance*, plus tard *La famille*, et *L'almanach de Saint François*<sup>138</sup>. Chacune de ces publications s'adresse à un public particulier et soutient un apostolat différent: *La revue Franciscaine* est destinée aux membres du Tiers-Ordre chez qui elle maintient le sentiment d'appartenance, *La tempérance* lutte contre les méfaits de l'alcool et *la Famille* est un organe social qui, dans les années trente et quarante, fait la promotion des valeurs familiales. Enfin *L'almanach de Saint François* soutient les œuvres missionnaires de l'Ordre et présente l'image d'une communauté qui désire se singulariser plus par la qualité des articles et des illustrations qu'elle présente plutôt que par leur abondance. Ce souci d'excellence remonte à la tradition artisanale issue du Moyen-Âge que prônait le «Poverello»

Certains périodiques franciscains ont été peu diffusés hors de la communauté. Ce sont des publications internes dont font partie des revues étudiantes comme *Les cahiers franciscains*, *Nos cahiers*, *Cartons violés*, *Studium*, *L'écho de l'Alverne* publiées par les étudiants des Studium de philosophie et de théologie. Bien qu'ayant un public restreint, elles ont cependant permis à plusieurs auteurs franciscains et non franciscains de faire leur premiers pas dans la publication de leurs œuvres, elles sont également des sources de renseignements incomparables en ce qui concerne les opinions d'hommes qui seront appelés, pour quelques-uns, à devenir des formateurs intellectuels.

<sup>137</sup>Jean-Marie Lebel, *Les Franciscains au Canada*, op. cit., p. 261.

<sup>138</sup>Jean-Marie Lebel, *Les Franciscains au Canada*, op. cit., p. 265.

Le franciscanisme au Québec est une constante que l'histoire semble avoir tendance à occulter. Le message social, fait d'amour et de solidarité de François d'Assise a, de tout temps, eu beaucoup de mal à être accepté par les élites dirigeantes. Il n'en reste pas moins que les premiers missionnaires du Canada, s'ils n'ont pas laissé dans la mémoire officielle un souvenir tenace, ont su s'imposer dans les chroniques populaires qui en ont fait des héros mythiques. Le souvenir «des enfants de saint François», amis des pauvres et des petits est resté dans la mémoire populaire: «Leur souvenir était demeuré vivace parmi le peuple, et les vieillards racontent encore des traits édifiants sur les anciens récollets»<sup>139</sup>. Au XIX<sup>e</sup> siècle, l'Ordre a su profiter de cette image, car il est certain que sans la figure du doux récollet, toujours à l'écoute du plus humble et du plus pauvre, la communauté n'aurait sûrement pas pu traverser l'Atlantique plus de trois fois en trois siècles.

Il est donc tout à fait concevable que la philosophie et la culture de la communauté aient imprégné la littérature québécoise, car depuis le début de la colonie les tenants du franciscanisme ont été présents et agissants à tous les niveaux de la société. Depuis les premiers textes de Sagard jusqu'aux revues sociales et étudiantes du vingtième siècle, les franciscains écrivent et publient sur le Canada ou au Canada. L'importance du Tiers-Ordre, branche laïque de la congrégation, dans l'édition franciscaine est, sinon unique, à tout le moins originale car c'est pour lui et grâce à lui que cette congrégation produit et édite des tirages très importants.

De plus nous devons souligner l'importance de la littérature dans les publications franciscaines. Cette importance tient au fait que le littéraire s'inscrit dans la tradition franciscaine, marqué davantage par la figure et la vie de saint François que par ses écrits peu nombreux. La littérature franciscaine a fait une large place à la légende grâce aux *Fioretti*. On constatera que dans la plupart des cas les œuvres des intellectuels franciscains restent accessibles au plus grand nombre, ce qui est conforme à l'esprit du saint d'Assise qui refusait

---

<sup>139</sup>*Vingt-cinq ans de vie franciscaine au Canada, op. cit, p. 18.*

le savoir parce qu'il le coupait des simples et des pauvres. L'attachement à la poésie, au récit, que met en lumière l'examen des revues, est aussi en accord avec cet esprit de simplicité et d'humilité.

## Chapitre 2

### **L'édition populaire franciscaine**

Mode de production des livres et des périodiques

**Une publication populaire: *L'Almanach de Saint-François***

Dès le XIII<sup>e</sup> siècle, l'Ordre mendiant créé par François d'Assise devient aussi un ordre intellectuel dont les plus éminents représentants sont saint Bonaventure, Duns Scot et Roger Bacon. La prédication, privilégiée par la règle de saint François, fut rapidement rejointe par l'écrit, autre forme de prêche. Pour les Frères mineurs revenus en Canada, qui portent en eux l'empreinte de l'école franciscaine, l'acte d'écrire est si naturel qu'ils l'exécutent aussi souvent que les circonstances le permettent. Jean-Marie Lebel, dans son étude intitulée «L'apostolat de la presse», fait remarquer que leur production est si importante qu'il est justifié de penser que chaque membre de la communauté a, à un moment ou à un autre, produit un livre, une brochure, ou tout au moins un article<sup>140</sup>. Jean -Marie Lebel ajoute que «Le franciscain [n']écrit que pour transmettre un message, celui de sa foi et convaincre<sup>141</sup>.» Cependant, chaque membre de la communauté est libre de choisir son domaine d'influence et d'apostolat, ainsi que de voir à la publication de ses études et travaux. À ce sujet, Carmel Brouillard écrivait en 1938: «La plus grande liberté, à concilier avec les saints canons, leur est donnée. Ils n'en tiennent qu'à eux et à leur talent de se tailler une place dans les lettres canadiennes»<sup>142</sup>.

Dès leur retour au Canada à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle les religieux expulsés de France se mettront à écrire; leur production peu importante de 1890 à 1904 (ils sont peu nombreux) ira en s'amplifiant. Dans l'introduction de *l'Inventaire des revues, livres, brochures et autres écrits publiés par les franciscains du Canada de 1890 à 1915*, Hugolin Lemay, o.f.m., indique que de 1905 à 1915 les franciscains font paraître annuellement une moyenne de douze ouvrages, livres ou brochures auxquels s'ajoutent les revues. D'après Hugolin Lemay, cet essor serait imputable à diverses causes comme:

[...]l'arrivée au Canada, en 1903, de forts contingents de religieux expulsés de France; l'encouragement donné par le T.R.P. Colomban [...] durant son provincialat, et même avant aux recherches historiques sur les récollets; le même

---

<sup>140</sup> Jean-Marie Lebel, *Les Franciscains au Canada, 1890-1990*, Sillery, Le Septentrion, 1990, p. 252.

<sup>141</sup> Jean-Marie Lebel, *Les Franciscains au Canada, 1890-1990*, op. cit, p. 253.

<sup>142</sup> Jean-Marie Lebel, *Les Franciscains au Canada, 1890-1990*, op. cit, p. 253.

encouragement continué par ses dignes successeurs; d'heureuses circonstances, comme par exemple l'œuvre de la croisade de la tempérance [...] qui suscita toute une série de publications anti alcooliques; enfin certaines initiatives privées. Toutes ces causes expliquent l'accroissement, dans la proportion de quatre contre un de notre production du livre au cours des derniers dix ans<sup>143</sup>.

Les apostolats de la communauté au Québec amènent rapidement les franciscains à s'impliquer dans le champ éditorial québécois. Les religieux originaires de France, comme Frédéric Janssoone, Valentin-Marie Breton ou Ange-Marie Hiral qui, dans les années 1900-1920, écrivent et éditent beaucoup, sont rapidement rejoints par des frères d'origine québécoise comme Hugolin-Marie Lemay, Noël Gosselin «le frère Gilles» ou le médiéviste Éphrem Longpré<sup>144</sup>. Le Tiers-Ordre, quant à lui, sera pour beaucoup dans leur engagement éditorial puisqu'il est le premier public des éditeurs et des auteurs franciscains. C'est essentiellement pour le Tiers-Ordre et aussi grâce à lui que la communauté crée une imprimerie, une librairie ainsi que plusieurs bibliothèques afin de faciliter la diffusion des œuvres franciscaines. Le Tiers-Ordre sera également le public cible de plusieurs revues, notamment de la plus importante en ce qui concerne le tirage et la longévité, *La Revue franciscaine*, à l'origine de la création de l'imprimerie franciscaine<sup>145</sup>.

Les franciscains ne toucheront cependant pas au vaste et lucratif marché que représente l'édition scolaire déjà occupé par d'autres communautés religieuses spécialisées dans l'enseignement<sup>146</sup>. Leurs champs d'action et d'intérêt ont donc commandé des publications originales qui touchent à leurs apostolats, lesquels sont essentiellement le Tiers-Ordre, la lutte contre l'alcoolisme et le blasphème, les missions étrangères, l'histoire de la

---

<sup>143</sup> LEMAY, Hugolin-M., o.f.m., *Inventaire des revues, livres, brochures et autres écrits publiés par les franciscains du Canada de 1890 à 1915*, Québec, s. éd., 1916, p. 9-10.

<sup>144</sup> CLOUTIER, Yvan, «L'édition littéraire des communautés religieuses», «L'édition littéraire au Québec, I, 1900-1919: Une édition en gestation», pré-publication sous la direction de Jacques Michon avec la collaboration de Yvan Cloutier, Pierre Hébert et Josée Vincent, Sherbrooke, Archives du Groupe de recherche sur l'édition littéraire au Québec, Université de Sherbrooke, 1995, f.43-44.

<sup>145</sup> DÉZIEL, Julien, o.f.m., «Brève histoire de notre imprimerie provinciale», *Chronique et document*, vol. 37, no 2, juin 1984, p. 12.

<sup>146</sup> Les Frères des écoles chrétiennes, les Clercs de Saint-Viateurs, les Frères Maristes, communautés vouées à l'enseignement occupaient ce champ. Jean-Marie LEBEL, *op. cit.*, p. 253.

communauté et des premiers missionnaires en Canada, les récollets, ainsi que les causes de béatification de franciscains célèbres comme le bon père Frédéric et le frère Didace Pelletier<sup>147</sup>. Ces apostolats éclectiques donnent naissance à un ensemble éditorial franciscain diversifié, qui se caractérise essentiellement par de forts tirages et par une grande liberté d'inspiration, de forme et de diffusion. Si nous nous attachons essentiellement à l'analyse de la production éditoriale de certaines revues et, dans une moindre mesure, à celle des livres, c'est afin d'apprécier dans ces deux cas l'importance du littéraire, c'est-à-dire quels sont les genres précis que les auteurs franciscains privilégient.

L'édition sous forme de revues est très importante pour cette communauté, elle est une des caractéristiques principales de l'édition franciscaine canadienne de 1920 à 1949, car «elle [la revue] permet d'encadrer le lecteur et de ne point le perdre de vue»<sup>148</sup>. Son cycle éditorial court et récurrent lui permet d'encadrer rapidement et de façon très pointue les apostolats qu'elle soutient. Si nous considérons que l'Ordre franciscain est avant tout un ordre prêcheur, l'usage qu'il fait des périodiques et des revues est conforme à sa vocation fondamentale qui est de propager la parole du Christ et la spiritualité franciscaine. Edmond Gaudron, directeur de la revue œcuménique et bilingue franciscaine *Culture* (1940-1970), résumait ainsi les caractères propres à la revue:

[Elle] doit être l'expression d'un mouvement. Une revue n'est pas un but, mais un moyen. Quand elle cesse d'être un moyen et devient un but, c'est comme si on la publiait pour le simple plaisir de faire travailler les imprimeurs, et comme si un homme, qui a de l'esprit et des idées dedans, passait son temps à écrire pour s'exercer à la calligraphie<sup>149</sup>.

L'exemple de la revue *La Tempérance* qui se transforme en revue *La Famille* quand son champ d'apostolat évolue démontre la flexibilité de ce média ainsi que la maîtrise que la communauté franciscaine avait su acquérir quant à son utilisation<sup>150</sup>.

<sup>147</sup> Jean-Marie Lebel, *op. cit.*, p. 253-254.

<sup>148</sup> *Ibid.*, p. 261.

<sup>149</sup> *Loc. cit.*

<sup>150</sup> Jean-Marie Lebel explique ce changement de la façon suivante: «En 1937, face à une certaine désaffection du public et à un discours devenu répétitif, la revue changea de cap afin de s'occuper de questions familiales et devint *La Famille*. Les Franciscains la cédèrent en 1954 aux Frères de Sainte-Croix et elle disparut en 1954.» Jean-Marie Lebel, *op. cit.*, p. 264.

Dans le présent chapitre nous étudions l'ensemble de l'activité éditoriale des franciscains du Québec, cette étude permet de connaître l'importance relative des publications périodiques et des livres et de relier cette production aux activités de la communauté. L'analyse prend en compte les auteurs et les genres utilisés.

\*\*\*\*\*

### L'imprimerie, la diffusion, l'édition

C'est par souci d'économie et par volonté d'autonomie que les franciscains vont se faire éditeurs et imprimeurs. Cependant, contrairement au cas d'autres communautés, les éditions franciscaines ne sont pas représentées par une maison en particulier. Les religieux s'éditent sous différentes mentions, parfois représentatives des apostolats qui les commandent: M<sup>gr</sup> Ambroise Leblanc, o.f.m. publie sous la mention d'édition «Les missions franciscaines»: *Visite du TRP Ambroises, Provincial, à nos missionnaires du Japon* ou encore Adrien Malo, o.f.m., qui, sous la mention d'édition «École sociale populaire», publie un ouvrage intitulé *Action catholique spécialisée*. Pour des raisons encore obscures, les franciscains publient sous des mentions commerciales et laïques des œuvres littéraires, du roman, du théâtre ou de la poésie. Nous pouvons citer à titre d'exemple la pièce d'Hugolin Lemay, o.f.m., *Les manifestes électoraux*, qui a été publiée chez Beauchemin<sup>151</sup>. Cette façon de faire nous incite à penser que les auteurs franciscains désirent par ce biais toucher un public différent, un public qui serait en dehors de leur sphère d'influence<sup>152</sup> et peut-être ainsi pensaient-ils attirer de nouveaux membres dans leurs fraternités du Tiers-Ordre<sup>153</sup>.

---

<sup>151</sup> LEMAY, Hugolin, o.f.m., *Les manifestes électoraux*, Montréal, Librairie Beauchemin, s.d., 48 p.

<sup>152</sup> Dans le catalogue que nous avons établi pour la période 1930-1940, d'après la *Bibliographie franciscaine, Nos périodiques, nos auteurs* du R. P. Éphège [Desrosier], o.f.m., nous avons relevé, pour seulement 47 livres de plus de 49 pages, 13 mentions d'éditeurs différentes, comme le montre le tableau suivant. De

## L'imprimerie

En 1891, afin de relancer la *Revue du Tiers-Ordre*, les Franciscains aménagent une modeste imprimerie dans l'ancienne écurie du couvent Saint-Joseph, rue Richmond<sup>154</sup>. Le matériel restreint est fourni par des membres du Tiers-Ordre et les frères, à temps perdu, s'initient au travail précis d'imprimeur<sup>155</sup>. En 1903, le père Noël Gosselin (frère Gilles), connu pour son œuvre littéraire, s'occupe de cette imprimerie<sup>156</sup> qui donne à la communauté, nouvellement réimplantée au Canada, une plus grande autonomie éditoriale. Elle leur assure l'indépendance financière pour publier la *Revue du Tiers-Ordre*. Cette revue est surtout destinée à assurer un contact permanent entre les tertiaires et la communauté. Pour les franciscains, le Tiers-Ordre représente l'assurance la plus efficace contre des manœuvres parfois irritantes d'un clergé séculier qui ne leur est pas complètement acquis. Ces tertiaires, totalement dévoués à la communauté des frères mineurs, font également du recrutement dans la population, le plus souvent par le biais de la *Revue* qu'ils mettent en évidence et vendent.

plus treize titres ne portaient pas de mention d'édition, et un titre était édité par l'auteur. Quant à la mention d'imprimeur, 7 livres n'en donnaient aucune.

### Mentions d'édition des œuvres franciscaines, période 1930-1940

Sans éditeur	13
Librairie saint François	12
Les Franciscains	8
Trois-Rivières; Éd. du Bien public	2
Montréal; Éd. Albert Lévesque	2
Montréal; Librairie Granger Frères	1
Montréal; Éd. de l'A.C.F.	1
Paris, Jouve et cie	1
Montréal; Éd. Beauchemin	1
Ottawa; Commissariat aux Lieux saints	1
Montréal; L'œuvre des missions franciscaines	1
Thérien et Frères	1
Les missions franciscaines	1
Trois-Rivières; Éditions de Trois	1
L'auteur	1
<b>Total</b>	<b>47</b>

<sup>153</sup> Nous avons établi un catalogue des éditions franciscaines pour la période susmentionnée à partir d'informations tirées de: *Bibliographie franciscaine, Nos périodiques, nos auteurs*, RP. Éiphège, Montréal, Studium franciscain, 1941.

<sup>154</sup> DÉZIEL, Julien, o.f.m., «Brève histoire de notre imprimerie provinciale», *Chronique et document*, vol. 37, no 2, juin 1987, p. 12.

<sup>155</sup> Jean-Marie Lebel, *Les Franciscains au Canada, 1890-1990*, op. cit., p. 270-271.

<sup>156</sup> Julien Déziel, op. cit., p. 12.

Les religieux s'essayent au métier d'imprimeur, leur petit atelier imprime essentiellement la *Revue franciscaine*. Soucieux de maintenir entre les fraternités des liens forts grâce aux publications de la communauté, les tertiaires achètent en 1915 une presse allemande moderne<sup>157</sup>, une presse Wicklock<sup>158</sup>, qui servira jusqu'en 1977. L'entreprise d'imprimerie des franciscains ne connut cependant son premier véritable essor qu'à partir de 1926, quand le frère Herménégilde Leclerc en prit la direction<sup>159</sup>. Sous sa férule les frères imprimeurs deviennent des ouvriers spécialisés très appréciés qui apprennent à se servir convenablement de la «grosse presse<sup>160</sup>» allemande. Le frère Leclerc, qui imprime dans les années trente l'*Almanach de Saint François* et qui fut, par la qualité de son travail, l'un des instigateurs de la facture soignée et originale de la publication, quitte sa communauté en 1936, pour le grand centre mondial du franciscanisme, Quaracchi, en Italie, où on lui confie l'impression des grandes œuvres médiévales de l'Ordre. Sous sa direction l'imprimerie franciscaine avait pris son essor et imprimait, outre l'*Almanach de Saint-François*, la *Franciscan Review* et la *Revue franciscaine*, plus des volumes et les lettres circulaires du Ministre provincial<sup>161</sup>.

Cette entreprise d'imprimerie, que les clercs de Montréal dirigent manifestement avec beaucoup d'habileté, illustre bien l'esthétique franciscaine, Julien Déziel mentionne l'acquisition, en 1932, d'une petite presse cylindrique «avec laquelle le frère Fernand Filion imprima des petits chefs d'œuvres.<sup>162</sup>». On y retrouve le sens du beau, propre à l'Ordre, associé à la notion du travail bien fait, habitus qui remonte aux artisans du Moyen-Âge. Cela permet d'offrir au plus grand nombre des œuvres attachantes et plaisantes dont l'*Almanach de Saint-François* est un bel exemple.

---

<sup>157</sup> Julien Déziel, *op. cit.*, p. 17.

<sup>158</sup> Jean-Marie Lebel, *Les Franciscains au Canada, 1890-1990, op. cit.*, p. 271.

<sup>159</sup> Julien Déziel, *op. cit.*, p. 17.

<sup>160</sup> Jean-Marie Lebel, *Les Franciscains au Canada, 1890-1990, op. cit.*, p. 271.

<sup>161</sup> Julien Déziel, *op. cit.*, p. 18.

<sup>162</sup> Julien Déziel, *op. cit.*, p. 18.

Cette conception artisanale du travail est, semble-t-il, la caractéristique principale de l'entreprise, ce qui n'a pas empêché les frères imprimeurs de s'adapter à la modernité et d'opérer l'imprimerie franciscaine jusqu'en 1987, date de la mort du frère Léon Sylvain, «le petit frère bleu» qui, depuis 1960, portait l'entreprise à bout de bras. La clientèle de cette imprimerie reste essentiellement une clientèle religieuse. Dans *Chroniques et Documents*, Julien Déziel mentionne que dans les années quatre-vingt les clients de l'imprimerie franciscaine étaient

[En plus de] la Province franciscaine avec ses couvents et ses œuvres, l'archevêché de Montréal, la chancellerie, la Procure, le Tribunal ecclésiastique, le bureau de l'archidiacre, le service de pastorale liturgique, l'Office de la famille, le Centre biblique français et anglais, le Service de presse et le centre œcuménique, [ainsi] que les nombreuses brochures de Mgr A.M. Cimichella [et] que les imprimés de plusieurs paroisses de l'archidiocèse de Montréal.<sup>163</sup>

C'est l'ensemble de ces travaux qui, en 1983, toujours selon Julien Déziel, procurent à l'entreprise un chiffre d'affaires global de 385 000 dollars. Pour les années précédentes les sources d'informations, notamment sur le chiffre d'affaire de l'entreprise, semblent ne pas exister; elles n'apparaissent pas dans «Brève histoire de notre imprimerie». Ce pourrait être une autre des lacunes dont se plaint le rédacteur de l'article, Julien Déziel qui à plusieurs reprises déplore son manque de renseignements de façon humoristique: «Le chroniqueur n'a pas les pieds sur terre, il ne sait pas ce qui se passe autour de lui»<sup>164</sup>.

La mort du frère Sylvain en 1987, l'homme qui avait su en 1960 moderniser l'entreprise, provoque, la même année, la fermeture de l'imprimerie. «Ainsi [comme l'écrit Jean-Marie Lebel] prenait fin la longue implication des franciscains dans le monde de l'imprimerie<sup>165</sup>».

Les franciscaines missionnaires de Marie possédaient elles aussi une imprimerie à leur couvent de la Grande Allée, à Québec<sup>166</sup>. Elles y ont imprimé plusieurs ouvrages,

<sup>163</sup> Julien Déziel, *op. cit.*, p. 25.

<sup>164</sup> Julien Déziel, *op. cit.*, p. 13-14.

<sup>165</sup> Jean-Marie Lebel, *Les Franciscains au Canada, 1890-1990, op. cit.*, p. 271.

<sup>166</sup> Cette imprimerie fut créée sur l'instigation du père Frédéric Janssoone. «Il confia aux religieuses l'impression de quelques-uns de ses livres dont *La vie de Notre-Seigneur Jésus Christ*, *la Vie de la très sainte Vierge Marie* et de *Saint Joseph*.» La vente de ces livres, qui s'effectuait au cours de ses quêtes, devait servir notamment à l'édification du sanctuaire de l'Adoration perpétuelle à Québec, sanctuaire destiné

revues et tracts, dont *l'Almanach de Saint François* jusqu'en 1930. Cette imprimerie restera en fonction jusqu'en 1969 et permettra à plusieurs œuvres franciscaines de voir le jour.

### *La diffusion*

Pour ce qui est de la diffusion, un jeune prédicateur, Bertrand Saint-Pierre, o.f.m., est à l'origine en 1925-1926 de la création d'une petite librairie, la Librairie de saint François<sup>167</sup>. Elle édite plusieurs ouvrages, comme le montre le tableau intitulé «Mentions d'édition des œuvres franciscaines, période 1930-1940» (note 152), et est donc intimement liée aux éditions franciscaines tout en favorisant la diffusion d'œuvres auparavant mises en dépôt dans les maisons du Tiers-Ordre, où elles étaient vendues par les tertiaires<sup>168</sup>.

Dans *Vingt-cinq années de vie franciscaine*, Hugolin Lemay mentionne que la communauté, «[p]our enrayer le mal des mauvaises lectures», a fondé cinq bibliothèques. Les trois principales, celles de la Maison Sainte-Élisabeth, rue Seymour à Montréal, celle de la Maison Saint-Antoine, rue de la Gauchetière, et celle de la Maison Sainte-Marguerite, rue de l'Alverne à Québec, offrent à leurs abonnés, essentiellement des membres du Tiers-Ordre, plus de vingt mille livres<sup>169</sup>.

C'est par son réseau de publication et de diffusion d'imprimés créé dès son installation au Québec que la communauté franciscaine répond au besoin d'encadrement de ses apostolats de manière économique, tout en gardant une totale autonomie et en impliquant dans ses activités autant les religieux que les membres du Tiers-Ordre.

---

aux Franciscaines de Marie. Pour cette œuvre et afin d'en financer la construction, le père Frédéric se fit commis voyageur; en janvier 1896 la ventes de ses livres rapporte 600 dollars de l'époque qu'il remet aux religieuses et pendant neuf ans et demi, de 1895 à 1904, il parcourt le diocèse de Québec pour placer ses livres au prix de un dollar l'unité. On ne sait pas exactement quels objectifs financiers le père Frédéric a atteint mais ses ventes étaient si importantes qu'il reçut de la part de Mgr Bégin, archevêque de Québec, le surnom de «père Klondike». LÉGARÉ, Romain et Constantin Baillargeon, *Le bon père Frédéric*, Montréal, Éditions Paulines et Médiaspaul, 1988, p. 292-296.

<sup>167</sup> Jean-Marie Lebel, *Les Franciscains au Canada, 1890-1990*, op. cit., p. 273.

<sup>168</sup> Jean-Marie Lebel, *Les Franciscains au Canada, 1890-1990*, op. cit., p. 273-274.

<sup>169</sup> *Vingt-cinq années de vie franciscaine au Canada*, op. cit. p. 266-267.

## ***L'édition***

Comme l'affirme Hugolin Lemay dans son chapitre consacré à «L'activité littéraire franciscaine au Canada de 1890 à 1915»<sup>170</sup>, l'œuvre franciscaine n'est pas au départ une œuvre de promotion, elle ne le devient que poussée par un concours de circonstances. Au Canada, ces circonstances seront d'abord politiques (les événements français obligent les clercs franciscains à devenir en quelque sorte des réfugiés politiques), puis apostoliques (les évêques canadiens chargent les religieux d'apostolats particuliers). C'est l'arrivée massive, en 1903 et en 1905 de clercs français lettrés qui donnera une forte impulsion à l'édition franciscaine en favorisant entre autres la publication d'œuvres de recherche historique sur les récollets, les premiers missionnaires du pays, et de livres d'hagiographie, de piété et de spiritualité consacrés aux saints franciscains.

L'œuvre de la tempérance, apostolat confié aux franciscains en 1905 par M<sup>gr</sup> Bruchési, va donner lieu à toutes sortes de publications, très différentes des premières mentionnées. Ce seront quelques livres, comme la pièce d'Hugolin Lemay, *Les manifestes électoraux*, publiée par la librairie Beauchemin<sup>171</sup>, mais surtout des brochures et des revues au ton édifiant, dont le contenu peut, à l'occasion, être considéré comme littéraire. Plus tard, des apostolats différents généreront une œuvre éditoriale importante et originale dont le contenu littéraire reste à préciser. Ce qu'il est intéressant de remarquer à propos de l'édition franciscaine, c'est quelle est au départ un adjuvant à la parole, une parole que l'Ordre considère comme un apostolat privilégié puisque la règle de saint François favorise la prédication. Cependant, au cours des siècles, cet adjuvant deviendra aussi important que l'apostolat principal, car les fils de François ont compris que les avancées technologiques que sont l'imprimerie et l'édition étaient des outils indispensables à leurs œuvres et à leurs ministères. L'utilisation judicieuse de ces outils par les franciscains pourrait illustrer ce qu'en

---

<sup>170</sup> *Vingt-cinq années de vie franciscaine au Canada, op. cit.* p. 301.

<sup>171</sup> LEMAY, Hugolin, o.f.m., *Les manifestes électoraux*, Montréal, Librairie Beauchemin, s. d., 48 p.

1958 Robert Escarpit explique dans *Sociologie de la littérature* à propos de la dimension sociale de la littérature que: «Grâce à l'invention de l'imprimerie, au développement d'une industrie du livre, au recul de l'analphabétisme [...] ce qui était le privilège d'une aristocratie de lettrés devient [...] le moyen de promotion intellectuelle des masses<sup>172</sup>.» Les franciscains quand ils créent des imprimeries, publient et vendent des livres et des revues, servent en premier lieu leurs apostolats, mais créent également dans la population des habitudes et des attentes de lectures.

Le bon père Frédéric (1838-1916), qui fut un des pionniers du retour des franciscains au Canada, avait bien compris cette influence, lui qui fut à l'origine d'une production éditoriale fort imposante. Cofondateur de plusieurs revues, dont les *Annales du très saint Rosaire*, les *Annales de la bonne sainte Anne* et la *Revue eucharistique, Mariale et Antonienne*, il imagine au début du siècle une publication qui serait un magazine familial chrétien qu'il pense intituler *La semaine des familles*. Romain Légaré et Constantin Baillargeon expliquent: «[qu']il s'agissait ni plus ni moins que de créer une sorte de magazine familial chrétien analogue à l'actuelle revue française *La vie*<sup>173</sup>.» Cependant ses vues étaient en avance sur son époque et ses idées ne seront reprises par les franciscains canadiens qu'en 1937 quand ils lanceront *La famille*<sup>174</sup>. Avocat et champion de la bonne lecture, le Père Frédéric s'engage dans cet apostolat en rédigeant lui-même plusieurs livres, dont une *Vie de saint François* et *La vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*<sup>175</sup> qui sont suivis d'une douzaine d'autres. Ses publications connaissent un succès sans précédent au Canada français, certains de ses livres sont devenus de véritables «best-sellers». La seule *Vie de Notre-Seigneur Jésus Christ* connut en 1907 huit tirages pour un total de 42 000 exemplaires ce qui fut considéré pendant longtemps au Canada comme le plus grand succès de librairie<sup>176</sup>. Écrivain, éditeur et

---

<sup>172</sup> ESCARPIT, Robert, *Sociologie de la littérature*, PUF, p.6. (Que sais-je?).

<sup>173</sup> LÉGARÉ, Romain, o.f.m. et Constantin Baillargeon, o.f.m., *Le bon père Frédéric*, Montréal, Éditions Paulines et Médiaspaul, 1988, p. 272.

<sup>174</sup> Romain Légaré, et Constantin Baillargeon, *Le bon père Frédéric*, op. cit., p. 270-273.

<sup>175</sup> *Ibid*, p. 278.

<sup>176</sup> *Loc. cit.*

distributeur de sa propre production -il vendait ses livres en faisant du porte à porte alors qu'il quêétait-, le père Frédéric, qui n'écrivait que pour contribuer à l'édification des âmes, est, grâce à sa production littéraire, à l'origine de revenus si importants qu'ils servirent à la construction de plusieurs monastères et églises canadiennes<sup>177</sup>.

Le bon père Frédéric, qui a inauguré l'édition littéraire franciscaine au Canada français, n'allait pas rester un cas unique dans sa communauté. D'autres auteurs franciscains prendront la relève de ce grand précurseur pour faire de l'édition franciscaine un cas à part au Québec par l'importance des tirages de certaines œuvres ainsi que par la forme que celles-ci emprunteront pour toucher le public populaire visé par l'Ordre. Les hagiographies et les ouvrages de piété sont nombreux. Ce sont le plus souvent des récits écrits dans un style simple et poétique qui fait appel au merveilleux et à la légende, formes éminemment franciscaines parce qu'elles sont à la fois populaires et naïves. La recherche tend à démontrer que ces genres, pratiqués par les franciscains de façon privilégiée, constituent surtout le corpus des revues, ce qui est tout à fait en concordance avec la pensée d'un Ordre prêcheur qui entend être près du peuple. La revue vient à intervalle régulier prêcher et convaincre, son efficacité est de ce point de vue supérieure à celle du livre que l'on oublie souvent une fois lu<sup>178</sup>. De plus, de par sa qualité d'objet populaire, la revue rejoint un public plus large que le livre car sa forme (articles courts et concis, illustrations, diversification des sujets) la rend plus accessible.

Pour la période allant de 1920 à 1930, *Le Catalogue des bibliographies franciscaines du R.P. Lemay*, établi par Jasmin Tanguay, mentionne 29 livres de plus de 49 pages pour onze auteurs différents<sup>179</sup>. Les auteurs le plus souvent publiés par la communauté au cours de cette période sont le R.P. Mathieu-Marie Daunais (quatre titres) et le R.P. Germain-Marie Desnoyer (trois titres). Les sept titres de ces deux auteurs appartiennent au genre hagiographique ou à l'instruction pastorale.

<sup>177</sup> Romain Légaré et Constantin Baillargeon, *Le bon père Frédéric*, op. cit., p. 286.

<sup>178</sup> Jean-Marie Lebel, *Les Franciscains au Canada, 1890-1990*, op. cit., p. 261.

<sup>179</sup> TANGAY, Jasmin, *Catalogue des bibliographies franciscaines du R.P. Hugolin-Marie Lemay, o.f.m.*, Université de Sherbrooke, Groupe de recherche sur l'édition littéraire du Québec, 1995, f.14.

Pour la période suivante, soit de 1931-1941, nous avons recensé, d'après la *Bibliographie franciscaine* du R.P. Élphege, 73 œuvres. De ces 73 œuvres, 48 sont des livres (plus de 49 pages), 23 des brochures et 2 des articles. Au niveau des genres, les ouvrages se répartissent de la façon suivante:

### TABLEAU I

#### Les œuvres franciscaines publiées pendant la période de 1931 à 1941 réparties selon les genres

Genres	Nbr	%
Hagiographie	7	9,6
Essais	30	41,1
Bibliographie	14	19,2
Chroniques	12	16,4
Biographie	3	4,1
Récit	4	5,5
Roman	1	1,4
Théâtre	1	1,4
Poésie	1	1,4
<b>Total</b>	<b>73</b>	<b>100</b>

Pour la période 1931-1941 le genre essai se taille la part du lion avec 41% du corpus; ce pourcentage important demande une étude plus raffinée car, sous l'étiquette essai, nous avons rassemblé des œuvres qui touchent des sujets fort différents, comme l'indique le tableau suivant:

## TABLEAU II

## Le genre essai au cours de la période de 1931 à 1941

Essais	Liv.	Br.	Art.	Tot
Spiritualité	3	5	0	8
Littérature	2	0	0	2
Général	2	2	1	5
Historique	4	0	0	4
Action catholique	2	3	0	5
Politique	0	1	0	1
Religieux	4	1	0	5
Total	17	12	1	30

Les catégories «essai de spiritualité» et «essai religieux» avec leurs sept titres sur dix-sept, sont les catégories les plus importantes. Cette constatation confirme l'idée que les franciscains n'écrivaient que pour soutenir leurs apostolats. Certains de ces apostolats, comme celui portant sur la lutte contre l'alcoolisme, seront à l'origine de titres qu'il est logique de classer comme essais de spiritualité et qui ont connu des tirages très importants pour l'époque.

Il est intéressant de remarquer que la production éditoriale franciscaine, en ce qui concerne les livres, passe de 29 titres pour la période de 1920 à 1930 à 48 volumes pour la période suivante. Il s'agit d'une augmentation de la production de 65% sur un peu plus de dix ans. Mais la littérature, au sens restreint du terme, occupe un très faible pourcentage de ce corpus, contrairement à ce que nous avons pu observer au sujet du contenu éditorial des revues que nous avons eu à dépouiller et à analyser et dont nous parlerons plus loin.

\*\*\*\*\*

## **Une publication populaire: *L'almanach de Saint-François***

Au début du siècle, les almanachs avaient une place importante dans les foyers; dans les plus modestes, ils étaient souvent la seule source d'information et de lecture. On en trouvait de toutes les sortes mais le plus répandu reste, au Québec, *l'Almanach du peuple*, de la librairie Beauchemin. Considérant son faible coût, son accessibilité à un grand nombre de lecteurs et son utilisation périodique, il apparaît aux yeux des franciscains comme un outil important pour soutenir leurs apostolats. Ils ne tarderont donc pas à se doter d'un tel instrument: *l'Almanach de Saint-François* version canadienne-française. Il paraît une fois l'an, il entend offrir à son public, pour toute l'année, des lectures variées d'une haute teneur morale. Le choix de ses articles, sa mise en page soignée, ses illustrations abondantes en font un périodique populaire important, dont le tirage oscille au milieu des années vingt entre 20 000 et 30 000 copies.

### ***Historique de la revue, analyse de sa présentation***

Les Franciscains décident donc en 1917 de lancer leur propre almanach, une version canadienne-française d'un almanach déjà publié en Europe depuis 1909 et diffusé au Québec par la congrégation. *L'Almanach de Saint-François*, édité essentiellement pour financer les œuvres missionnaires de l'Ordre, se démarque des autres organes du même genre par le choix de ses articles et de ses illustrations ainsi que par la qualité de sa mise en page. De format in-quarto (24 cm), *l'Almanach* ne dépasse jamais les 80 pages. Il est abondamment illustré de gravures hors-texte en une ou deux couleurs et de gravures et dessins monochromes incorporés dans le texte.

*L'Almanach de Saint-François* est, à l'origine, une publication européenne qui voit le jour à Menin en Belgique. Le père Ange-Marie Hiral en fut le premier instigateur en 1909 alors qu'il tentait de réinstaller la congrégation franciscaine de la province de France à la

frontière franco-belge<sup>180</sup>. La publication, de 1909 à 1914, a été éditée et imprimée au couvent de Menin, cependant les franciscains canadiens participaient déjà à son élaboration et y publiaient leurs textes. L'édition de 1915 sera annulée à cause de la guerre et du rationnement du papier; la publication reprend à Paris en 1916. En 1917, toujours à cause de la guerre européenne, c'est la congrégation canadienne qui se charge de l'édition de l'*Almanach de Saint-François* et, d'année en année, cette publication d'origine européenne devint québécoise. Nous assistons à l'évolution de l'*Almanach*, qui, créé, pensé et édité par des français, puis par les religieux français exilés au Québec à cause des lois de séparation de l'Église et de l'État<sup>181</sup>, devient au cours des années canadien français.

La rédaction de l'*Almanach* sera assurée par le couvent des Saints-Stigmates à Québec<sup>182</sup> jusqu'en 1929, le périodique sera imprimé par l'Imprimerie franciscaine missionnaire de Marie<sup>183</sup>, sauf en 1928 et 1929, où l'impression sera confiée à l'Imprimerie Charrier et Dugal, toujours à Québec<sup>184</sup>.

À partir de 1930 et jusqu'en 1958, date de la dernière parution de l'*Almanach de Saint-François*, les Pères franciscains du couvent de Rosemont à Montréal se chargent de la rédaction et de l'édition du périodique, imprimé par l'Imprimerie franciscaine, 2010 rue Dorchester. Le prix de vente (25¢) reste inchangé de 1917 à 1949 puis il sera doublé. Les profits des ventes de l'*Almanach* seront toujours destinés à financer les œuvres missionnaires de la communauté, notamment ses missions du Japon, même si son contenu éditorial n'est que partiellement tourné vers cet apostolat.

Le premier rédacteur en chef de l'*Almanach* «made in Québec» est le père Benoît Salvail, qui est actif de 1916 à 1920, l'année de sa mort<sup>185</sup>. Les R.R.P.P Placide-Joseph

<sup>180</sup> LAPLANTE, G-A, o.f.m., *C'était mon frère*, Montréal, Librairie Saint-François, 1965, p. 32.

<sup>181</sup> L'administration de la province de France est déménagée au Québec de 1903 à 1918. La province Saint-Joseph du Canada devient réalité en 1927, soit huit ans après un vote en ce sens au chapitre de 1919. *Les Franciscains au Canada, 1890-1990, op. cit.*, p. 51.

<sup>182</sup> Couvent des Saint-Stigmates, 33 rue de l'Alverne, Québec.

<sup>183</sup> Imprimerie franciscaine de Marie, 180 Grande allée, Québec.

<sup>184</sup> Selon les mentions d'édition et d'impression relevées sur chacun des almanachs.

<sup>185</sup> Le père Benoît Salvail, o.f.m., (1886-1920). Le père Adrien Malo dit de lui: «[qu'il] avait[...] de grandes dispositions littéraires. S'il avait pu les cultiver, il aurait laissé des œuvres remarquables, car il avait le

Duteau-de-Grandpré (1922), Léopold Boiteau (1923), Marie-Antoine Roy (1924-25), Marie-Émile Auger (1926-27) et Archange Godbout (1928-29) se succèdent à titre de rédacteurs du périodique au cours des années vingt. Dans les années trente, sa rédaction est assurée par le père Jean-Joseph Deguire (1930), le père Bertrand Saint-Pierre (1931), le père Adrien Malo (1932-33), et le père Augustin Buisson (1934)<sup>186</sup>. A partir de 1935, le nom du rédacteur en chef de l'*Almanach* n'est pas mentionné, mais en 1940 la mention de «rédacteur en chef» devient presque systématique. Comme dans les décennies précédentes les noms des rédacteurs changent tous les deux ou trois ans. Richard Thivierge sera responsable de la publication du périodique en 1941 et 1942, Damase Laberge en 1943 et 1945, Jean de Brébeuf Laramé en 1944, en 1946 la revue ne mentionne pas de rédacteur en chef. En 1947 et 1948, le père Julien Déziel, historien d'art et artiste, prend en mains les destinées de l'*Almanach* pour passer le flambeau en 1949 à Édouard Parent. Ce dernier tente alors de corriger les problèmes financiers de cette publication en la fusionnant à la *Revue franciscaine* dont elle remplace les numéros de décembre et janvier, et en doublant son prix qui passe de 25¢ à 50¢.

Ce compromis ne semble pas avoir été efficace puisque pendant cinq ans l'*Almanach* québécois ne paraîtra pas et sera remplacé par l'édition française. En 1956, la communauté tente de nouveau de publier le périodique en le fusionnant cette fois à la *Revue des missions franciscaines* dont il remplace les numéros de juillet et août. Un changement de format et de mise en page donne à l'*Almanach de Saint-François* une allure plus moderne. Cependant ces innovations ne seront pas suffisantes pour attirer de nouveaux lecteurs puisque après 1958 sa publication est définitivement abandonnée.

À la fin de la deuxième décennie du XX<sup>e</sup> siècle, le tirage de l'*Almanach de Saint François* était important au Québec: en 1918 il est publié à 15 000 exemplaires, dès 1919 il

---

souci de la forme et ses articles publiés dans les revues franciscaines étaient très appréciés. Il était depuis quatre ans l'éditeur de l'*Almanach de Saint-François*».

MALO, Adrien, o.f.m., *C'était mon frère*, Montréal, Librairie Saint-François, 1965, p. 376-377.

<sup>186</sup> BUISSON, Augustin, o.f.m., «25», *Almanach de Saint-François*, Montréal, Les RR. PP. franciscains, 1934, p. 2-3.

passé à 20 000 et atteint les 25 000 en 1921. En 1929, on fera un premier tirage de 25 000 exemplaires suivi d'un second de 10 000. Ces tirages en constante progression correspondent à l'apogée de l'expansion de l'Ordre au Québec. Pendant les années trente, le franciscanisme traverse une période faste tant au niveau du nombre de vocations pour les premier et deuxième ordres qu'au niveau du recrutement des tertiaires. Le déclin de l'influence franciscaine, tout comme la perte d'intérêt pour l'*Almanach*, coïncide avec les changements idéologiques et sociaux du Québec. À la fin des années cinquante et au début des années soixante la révolution tranquille et l'ouverture sur le monde qu'elle prône battent leur plein. Dans le champ religieux, le concile Vatican II se prépare. Il s'ouvrira en 1962 et changera les mentalités et les habitudes des catholiques du Québec comme de ceux du reste du monde<sup>187</sup>.

*Mise en page, papier et illustrations*

*L'almanach de Saint François* est assez représentatif «des annales pieuses» /pour reprendre l'expression d'Alfred DesRochers/ annales que l'on trouvait couramment dans les familles. Il suit le calendrier et offre à tous de saines et bonnes lectures tout au long de l'année. Si l'on excepte le calendrier et la mention des fêtes importantes du mois, il présente des textes qui peuvent pratiquement tous être considérés comme «littéraires», selon la conception que l'on se faisait à l'époque de la littérature. Le soin accordé à sa mise en pages, l'abondance et la qualité de ses illustrations ainsi que le choix de ses articles le distinguent avantageusement des almanachs que l'on trouvait alors sur le marché<sup>188</sup>. Julien Déziel, franciscain et professeur d'art religieux à l'École des beaux-arts de Montréal, décrit en 1947 *l'Almanach de Saint-François* comme «une œuvre spirituelle qui fait penser comme la conversation d'un sage; il est une œuvre d'art qui veut charmer vos yeux pour épanouir votre âme dans la joie»<sup>189</sup>.

---

<sup>187</sup> Jean-Marie, Lebel, *op. cit.*, p. 263.

<sup>188</sup> Jean-Marie Lebel, *op. cit.*, p. 270.

<sup>189</sup> DÉZIEL, Julien, o.f.m., cité par Jean-Marie Lebel, *Les Franciscains au Canada, 1890-1990*, *op. cit.*, p. 270.

La présentation typographique de l'*Almanach de Saint-François* est de très bonne tenue. Les textes sont offerts soit pleine page, soit sur deux colonnes, de façon aérée et attirante pour le lecteur. Les fontes utilisées sont classiques bien que variées, elles permettent une lecture aisée agrémentée par la richesse de la présentation. Chaque texte est orné de frises et de bandeaux dont le style varie selon les époques. La typographie des titres, différente pour chaque article, se veut moderne et constamment renouvelée.

La consultation de numéros canadiens et français nous a permis de constater que le papier canadien utilisé pour l'impression de cet ouvrage était d'une qualité supérieure. En effet des numéros vieux de quatre-vingts ans gardent une jeunesse surprenante, la couleur et la texture du papier n'ont pratiquement pas changé, alors que les numéros français des années cinquante, beaucoup plus jeunes, sont dans un état de quasi décomposition. Le jaunissement des pages et la friabilité du papier les rendent très difficiles à lire.

L'iconographie du périodique est abondante et riche. Dès 1917, on sent que le désir des rédacteurs était de présenter un produit attrayant et beau, comme le démontrent les choix de la typographie et du papier. Des enluminures, des lettrines et des culs-de-lampe ouvragés avec soin ornent l'*Almanach de Saint-François* qui prend des allures de parchemin médiéval.

Silvie Bernier, dans sa thèse intitulée: *Le discours parallèle, Le livre illustré dans le corpus littéraire québécois au XX<sup>e</sup> siècle*, affirme que:

La tradition du livre illustré remonte au Moyen-Âge alors que les manuscrits se présentent richement ornés d'enluminures, sous forme de lettrines ou de miniatures. Dans ces ouvrages majoritairement religieux, la fonction décorative se double d'une dimension sacrée. La pensée étant alors étroitement liée au sacré, toute production, tout livre, qu'il soit illustré ou non, participe de ce vaste courant religieux. Il en va de même des autres images, peintures ou fresques, dont le but principal est de diffuser l'enseignement chrétien à un public pour la plupart non lettré.<sup>190</sup>

Cette vision de l'illustration s'accorde bien avec l'approche «populaire» que les éditorialistes de l'*Almanach* entendaient donner au périodique, elle s'accorde aussi avec la philosophie et la tradition médiévale de l'Ordre franciscain. L'*Almanach*, comme les

---

<sup>190</sup> BERNIER, Silvie, *Le discours parallèle. Le livre illustré dans le corpus littéraire québécois au XX<sup>e</sup> siècle*, thèse de Ph. D. en études françaises, Université de Sherbrooke, 1987, f. 88-89.

parchemins du Moyen-Âge, véhicule une «pensée liée au sacré» et entend répandre la doctrine catholique en exploitant la voie attirante de l'image, associée à celle tout aussi réjouissante de la poésie et du récit.

Le lecteur trouve également dans l'*Almanach*, en hors texte, des gravures inédites ou des reproductions de tableaux sacrés célèbres. Le but évident est de permettre aux lecteurs d'en orner leurs livres de prières ou leurs murs. Cette façon de faire suggère que les religieux franciscains voyaient dans l'image non seulement une ornementation, mais aussi une façon d'enseigner. Ces images pourraient être rapprochées des fresques, des vitraux et de la statuaire des églises et des cathédrales dont, à l'origine, la fonction était essentiellement didactique<sup>191</sup>.

L'humilité franciscaine entend garder l'anonymat de l'artiste, surtout si celui-ci est religieux. Cette pratique évoque encore le Moyen-Âge et les bâtisseurs de cathédrales qui sont pour la plupart restés inconnus. Dans les années vingt, à une époque où la facture de l'*Almanach* est très intéressante, nous avons trouvé peu de renseignements sur les artistes qui lui ont donné sa touche particulière. Ce n'est qu'en 1934, à l'occasion de la parution du numéro soulignant les vingt-cinq ans de l'édition québécoise de l'*Almanach*, que, sous la plume du frère Augustin [Buisson], nous pouvons découvrir le nom de l'artiste à qui l'*Almanach de Saint François* semble devoir sa facture initiale, le père Bernardin-Marie Fernique, o.f.m :

Dès les débuts, il [ Le père Ange-Marie Hiral fondateur de l'*Almanach* en 1909] te choisit un merveilleux Mentor qui s'identifia presque avec toi: le cher père Bernardin-Marie, o.f.m. À lui tu dois ton illustration et ta réputation même dans le monde artistique. Ton mentor t'habilla de bien des façons, avec un goût de plus en plus pur, au point de réaliser, il nous semble, le type idéal de l'*Almanach de Saint-François*.<sup>192</sup>

Cet hommage coïncide avec l'annonce dans une lettre publiée dans le même numéro que le père Fernique est en train de perdre la vue: «Je ne puis plus dessiner et j'écris

---

<sup>191</sup> Silvie Bernier, *op. cit.*, f. 89.

<sup>192</sup> Augustin Buisson, o.f.m , «25», *Almanach de Saint François*, *op. cit.* p. 2.

péniblement à la loupe»<sup>193</sup>explique-t-il pour annoncer qu'il ne sera plus l'illustrateur de l'*Almanach*.

L'aspect esthétique, tout comme le contenu littéraire de la publication, s'est semblé-t-il conformé aux styles en vogue pendant les années d'existence du périodique. Le texte, dans l'*Almanach*, est, sinon toujours, du moins le plus souvent, soutenu par un dessin ou une gravure qui lui donne une dimension supplémentaire. D'une décennie à l'autre, il est possible de relever des changements de style dans les illustrations et les gravures tout comme dans les dessins et les enluminures. Les années vingt nous semblent être caractérisées par le style «art nouveau», très répandu entre 1900 et 1925. L'«art nouveau» ou «modern style» se distingue par l'exploitation de formes végétales étrangement contournées que l'artiste ou les artistes illustrateurs utilisent dans les enluminures, les frises et les bandeaux qui délimitent les textes. L'imagerie sulpicienne<sup>194</sup>, dont l'idéalisation des sujets s'accorde particulièrement bien avec l'esprit naïf et populaire de l'*Almanach*, est une autre des caractéristiques esthétiques de la période qui va de 1917 à 1927.

Sur les trois décennies dépouillées, nous avons relevé plus de vingt noms d'artistes qui ont mis leur talent au service de l'*Almanach de Saint-François*. Cependant les signatures ne commenceront à apparaître de façon systématique que dans les années trente, en même temps que seront publiés des textes d'auteurs laïcs et québécois. Cette volonté d'affirmer son attachement au pays que l'on retrouve tant dans l'image que dans le texte correspond à la prise en main de la communauté franciscaine canadienne par des religieux originaires du Québec que les immigrants français avaient cependant formés. Dans les années trente, l'iconographie, adaptée aux textes, apparaît de plus en plus identifiée à des artistes d'ici comme les Rodolphe Duguay, Maurice Lebel, Osias Leduc, ou Jean-Paul Ladouceur en 1947 qui mettent leur talent au service de l'*Almanach*. Grâce à leur renommée ils font entrer le

---

<sup>193</sup> Augustin Buisson, o.f.m , «25», *Almanach de Saint François, op. cit.* p. 2.

<sup>194</sup> À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les boutiques d'art religieux du quartier qui environnent l'église Saint-Sulpice à Paris produisent et vendent des images religieuses dite images sulpiciennes qui se caractérisent par une idéalisation des sujet et une vive coloration. *Le nouveau Petit Robert*, sous la direction de Josette Rey-Debove et Alain Rey, Paris. Dictionnaire le Robert, 1993, p.2168.

périodique dans le milieu des arts graphiques, ce qui pourrait être considéré au Québec comme une expérience faisant preuve d'une certaine audace pour une revue religieuse.

Pendant les années vingt, l'utilisation de motifs floraux et d'images religieuses édifiantes et naïves abondent. Cette inspiration s'accorde avec l'esprit franciscain, c'est-à-dire un esprit d'amour, de joie, d'enfance qui voit dans toute chose créée une preuve de la bonté et de l'amour de Dieu, la nature étant par excellence la preuve de cette bonté et de cet amour<sup>195</sup>. À partir des années trente l'*Almanach* présente des motifs géométriques, des bois gravés et des linogravures d'inspiration québécoise qui, s'ils ne sont pas signés, sont à tout le moins initialés. Cette inspiration proprement québécoise correspond à la tendance de l'époque qui aspire, notamment dans le domaine littéraire, à se démarquer de la littérature française en valorisant la langue vernaculaire, l'inspiration terroiriste et régionaliste ainsi que l'identité canadienne-française.

L'année 1934 est importante aussi bien en ce qui a trait à l'illustration de l'*Almanach* qu'en ce qui concerne son contenu éditorial. L'*Almanach*, superbement illustré par les gravures et les dessins du père Julien Déziel, o.f.m, de Jean Palardy et de B. Vanasse, présente également plusieurs hors texte de Rodolphe Duguay, cela dans le but de célébrer dignement les vingt-cinq ans de l'édition canadienne du périodique. Les sujets des illustrations et des textes, tout en restant très majoritairement religieux, s'inspirent beaucoup d'images québécoises traditionnelles et font vibrer une corde sensible chez le lecteur. C'est probablement dans le même ordre d'idée que des linogravures signées Frère J. (Julien Déziel) accompagnent les signatures des poèmes et des textes édités cette année-là. C'est ainsi que les portraits de Lucien Rainier, Émile Coderre, Alfred DesRochers, Clément Marchand illustrent les œuvres de ces poètes québécois.

De 1930 à 1939 nous avons relevé la signature de Rodolphe Duguay neuf fois sous des gravures le plus souvent présentées en hors-texte. Les sujets de ces gravures abordent

---

<sup>195</sup> GOBRY, Ivan, *Saint François d'Assise et l'esprit franciscain*, Paris, Éd. du Seuil, 1957, p. 57-79, (Maîtres spirituels).

l'histoire religieuse ou s'inspirent du courant régionaliste de l'époque. Elles représentent des «cabanes à sucre», des églises et des portraits de mères de famille. Bien que les dessinateurs et illustrateurs de la revue soient majoritairement des religieux, le tableau V démontre que plus on avance vers les années cinquante, plus les artistes laïcs sont présents. Les titres des œuvres indiquent cependant que l'inspiration reste largement religieuse et traditionnelle. À partir des années quarante une nouvelle composante apparaît: des femmes illustratrices entrent dans l'*Almanach*:: en 1941 et 1942 nous relevons la signature d'Odette Vincent qui signe, entre autres, la page couverture du numéro de 1942 du périodique, en 1947 celle d'Annette Zarov et en 1948 celle de madame S. de Groot.

TABLEAU III

Les illustrateurs et graveurs dans l'*Almanach de Saint-François*, 1930-1949

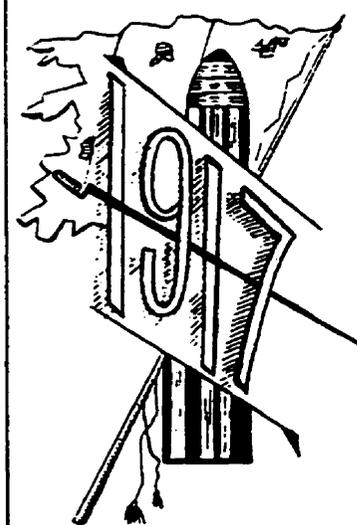
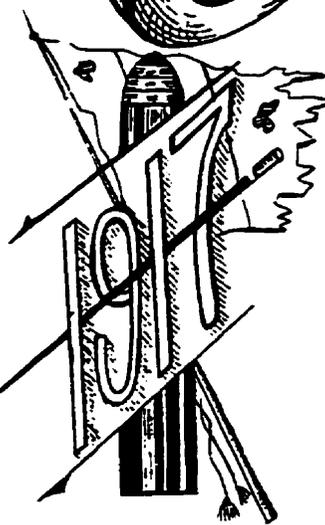
Date	Nom	Genre	Titre
1930	Fre L. M.	Illustration	Les traditions
	Fre L.M.	Illustration	Humilité
	Fre L.M.	Illustration	
	R. Duguay	Gravure	N.D. des sept Allégresses
1931	R. Duguay	Gravure	
	Anyse	Illustration	
1932	Maurice Lebel	Bois gravé	Interprétation du Christ de Vélasquez
	R. Duguay	Gravure H.T.	
	Fre Théo	Illustrations	
	Fre Richard	Bois gravé	
1933	Théophile B.	Gravure	Maison des Récollets
	Fres O.f.m	Illustrations	Cabane à sucre
	R. Duguay	Gravure H.T.	
	R.P. Richard	Linogravure	Maison de Rawdon
	Maurice Lebel	Bois gravé	
	R.P. Richard	Linogravure	
1934	Osias Leduc	Gravure H.T	
	Osias Leduc	Gravure	
	B. Vanasse	Linogravure	
	R. Duguay	Bois gravé	
	Jean Palardy	Dessin	
			St Bernardin de Sienne
1935	J.B. Jacob	Illustration	
	Abbé Pruvost	Bois gravé	
	R. Duguay	Bois gravé	
1937	P. Richard-Marie	Gravure	
1938	R. Duguay	Gravure	Histoire de France
	R. Duguay	Gravure	La Vierge Mère
	R. Duguay	Gravure	Pêcheur au clair de lune
1940	R. Duguay	Gravure	Une mère
1941	Julien Déziel	Page couv.	
	Odette Vincent	Illustrations	
1942	Odette Vincent	Page couv.	
1943	Julien Déziel	Page couv.	
1944	Julien Déziel	Page couv.	
1947	Gérard Bernier	Page couv.	
	J.P. Ladouceur	Illustrations	
	Annette et B. Zarov	Photos	
1948	Julien Déziel	Illustrations	
	Abbé R. Marinier	Photos	
	Mme s. de Groot	Illustrations	

*Almanach de Saint-François, 1917, page couverture couleur, p. 81.*

**MANACH**

**DE**

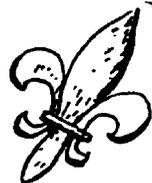
**ST FRANÇOIS**



**SI LOUIS SI FRANÇOIS STE ELISABETH**

**MON DIEU ET MON TOUT**

**PAX VOBIS**



Dans ta cellule, que fais-tu,  
saint moine ?



— Dans ta cellule, avec Jésus,  
Que fais-tu, saint moine, ô mon frère ?  
— Je travaille sur ma misère  
Au chef-d'œuvre de ses vertus.

\*\*\*

— Dans le silence, avec la Croix,  
Que dis-tu loin des bruits du monde ?  
— Je chante la paix qui m'inonde,  
Le grand amour en qui je crois.

\*\*\*

— Si loin de nous, si près du ciel,  
O sainte abeille du mystère !  
Donne à ceux qui restent sur terre  
Une goutte au moins de ton miel.

\*\*\*

Quand tu finis ton oraison  
En esprit descends vers nos peines,  
Et soulève un instant les chaînes  
Qui nous retiennent en prison.

\*\*\*

Et, Marthe et Marie à la fois,  
Ton âme, charité suprême,  
Nous fera goûter ce qu'elle aime  
Et contempler ce qu'elle voit.

CHARLES GROLLEAU.

Prière avant l'étude

Répandez, ô mon Dieu, dans mon âme,  
la lumière de votre grâce ; donnez-moi un  
jugement bon et sain pour saisir la juste  
idée des choses, une intelligence prompte et  
facile pour les comprendre sur-le-champ,  
une mémoire heureuse pour les retenir, les  
talents et la bonne grâce pour la conversa-  
tion, le succès dans mes études et mes bons  
désirs, et la fermeté dans mes résolutions.

S. FRANÇOIS DE SALES.

MOTS POUR RIRE

On parle d'un léger tremblement de terre  
qui a mis en émoi une petite localité du Midi.  
— Vous devez avoir eu joliment peur ?  
— Oui, mon bon, mais la terre tremblait  
encore plus que nous !

...

Entendu au Parc Moncau :  
La Maman. — Lili, les petites filles bien  
élevées ne sucent pas leur pouce.  
Lili. — Quel doigt, alors, maman ?

## SAINTE FRANÇOIS D'ASSISE



*Il eut l'âme française, adorable et nourrie  
De lumière toscane et de miel provençal.  
Avant que du Seigneur il devint le vassal,  
Pierls nus et corde aux reins, dans les plaines d'Ombrie,  
Sous les myrtes en fleurs et le ciel toujours bleu,  
Où la ruche bourdonne auprès de la cigale,  
Dans Assise, la ville antique et musicale,  
Il comprit la nature avant d'adorer Dieu.  
Puis, un jour, las d'aller piller la vigne folle  
Où mûrit le raisin de la perversité,  
Il épousa, ce fou divin, la Pauvreté,  
Et d'un capuce brun se fit une auréole.  
Il meurtrissait sa chair à l'arbre de la Croix,  
Mais toujours il garda son âme de poète ;  
Il bâtissait des nids pour sa sœur l'alouette,  
Et son frère le loup le suivait dans les bois.*

*Quand il sentit la mort, près de Marie-aux-Anges,  
Joyeux, il entonna son "Cantique au soleil."  
La lumière était douce aux flancs du mont vermeil,  
Les Toscans, dans le val, terminaient leurs vendanges.  
Ce fut par un déclin d'automne. Autour des puits,  
Les chevriers mangeaient du pain noir et des figues ;  
Ils disaient de vieux airs en trompant leurs fatigues,  
Et faisaient chanter l'ombre en leurs flûtes de buis.  
Et Saint François mourut comme un accord de lyre,  
Doucement, dans le soir, le front vers le Seigneur !  
Sur la cendre, pieds nus, les doigts joints sur son cœur !...  
Et des moines priaient autour de son sourire...*

ANDRÉ LAMANDÉ.



*Almanach de Saint-François, 1918, page intérieure.*



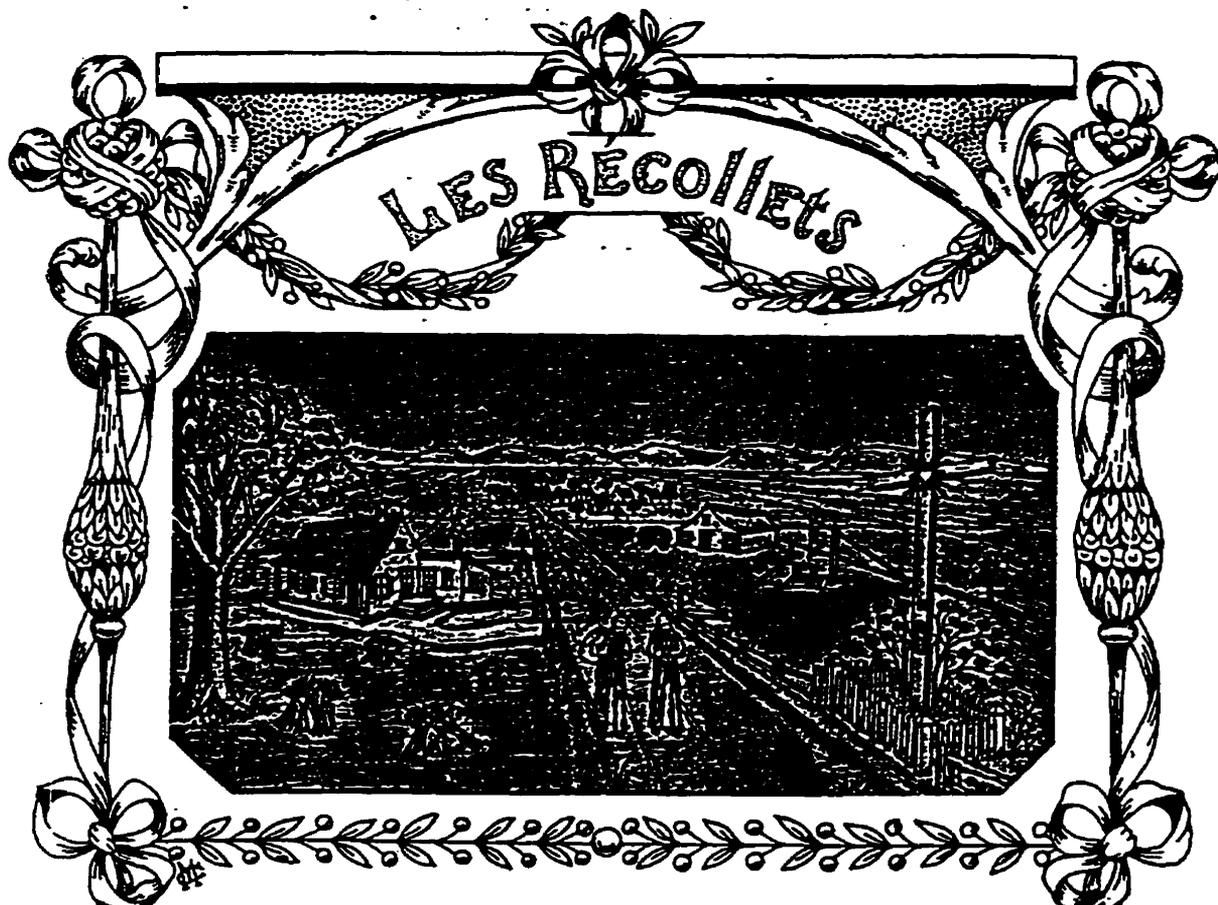
## Juin

D	1	Dim. dans l'octave.
L	2	Bee Baptista Varani, V. 2.O.
M	3	12e Mardi de S. Antoine—(I.P.1.)
M	4	S. François Caracciolo, C.
J	5	Octave de l'Ascension.
V	6	S. Norbert, E.
S	7	Vigile de la Pent. Jeûne et abstinence.
D	8	PENTECOTE—(A.G.)—(I.P.1.)
L	9	De l'octave—(B.P.)
M	10	De l'octave—13e Mardi de S. Antoine.
M	11	De l'octave—Q.-T.—(A.G.)
J	12	De l'octave.
V	13	De l'octave—Q.-T.—(I.P.1.)—(I.P.2.)
S	14	De l'octave—Quatre-Temps.
D	15	T. S. TRINITE—(A.G.)—(I.P.2.)
L	16	S. Antoine de Padoue (du 13)
M	17	S. Boniface, E.M.
M	18	S. Augustin de Cantorbéry, E.
J	19	FETE-DIEU—(A.G.)—(I.P.1.)—(S.)
V	20	De l'octave—(I.P.1.)
S	21	De l'octave.
D	22	II Dim. après la Pentecôte.
L	23	De l'octave.
M	24	S. Jean-Baptiste—(I.P.2.)—(S.)
M	25	De l'octave.
J	26	Octave de la Fête-Dieu.
V	27	SACRE-CŒUR DE JESUS—(A.G.)
S	28	Vigile (sans jeûne)—S. Léon II, P.C.
D	29	SS. PIERRE ET PAUL, AA.—(A.G.)—(I.P.2.S.)
L	30	Com. de S. Paul, A.

## L'Évangile du Pauvre

### La faim du Pauvre

Cette faim et cette soif que Jésus a connues, l'Église les a honorées. Elle en célèbre le mystère en prescrivant le jeûne à certaines époques de l'année. Nous devons en l'observant nous faire un honneur d'être en cela les disciples et les suivants de Jésus-Christ. Mais outre ceux qui jeûnent par dévotion, il y a ceux qui jeûnent par nécessité : ce sont les indigents. On parle des meurt-de-faim, il y a la classe des meurt-de-faim. La haine s'est fait de ce nom un cri de révolte contre la société ; la charité qui l'entend et qui y croit, ne doit-elle pas s'en faire un cri d'appel à la pitié des repas de ce monde ? La faim des ouvriers sans ouvrage, des veuves sans ressources, des filles sans famille : la faim des vieux et des vieillies, des infirmes et des convalescents, des orphelins et des orphelines, des abandonnés et des trahis : la faim des dissipateurs et des ruinés : la faim de l'Enfant prodigue qui en est réduit à envier les restes des pourceaux : *Et ego pane ego*. Combien de variétés dans une même souffrance. Interrogez ce que vous pouvez approcher du peuple, et alors vous saurez que, si chez nous la famine n'est pas à craindre, la faim est encore une souffrance très redoutée et trop connue. Chrétiens, qui pensez à l'âme de ces malheureux, pensez aussi à leur corps. Soulagez dans leur personne les membres souffrants de Jésus-Christ.



J'ai toujours aimé les récollets ; j'avais dix ans, le 6 septembre de l'année 1796, lorsque leur communauté fut dissoute après l'incendie de leur couvent et de leur église.

Les récollets étaient chéris et aimés de toute la population canadienne-française. Les abondantes

numônes qu'ils recueillaient, surtout dans les campagnes, en font foi. Les habitants du nord du Saint-Laurent ne se contentaient pas de leur donner à pleines mains, mais transportaient aussi d'une paroisse à l'autre, en se relayant, les produits de leurs quêtes jusqu'à leur couvent même ; et ceux de la rive sud en faisaient autant. Ils les déposaient à la Pointe-Lévis, d'où les canotiers les traversaient gratis jusqu'à la basse-ville de Québec.

Ma famille demeurait à la campagne, où il y avait peu de société ; et l'arrivée des frères récollets au manoir de Saint-Jean Port-Joli, (ils voyageaient toujours par couples), était considérée comme une bonne fortune. Soit invitation de la part de mon père, soit que les fils de saint François fussent assurés d'un bon souper et d'un bon lit, ils arrivaient toujours vers le soir. Je ne parle du lit que pour mémoire, car ces moines, se couchant tout habillés, devaient avoir peu d'égards pour les draps blancs ; le lit de duvet pouvait seul avoir des attrait pour eux.

Il n'y avait pas de bureaux de poste alors dans

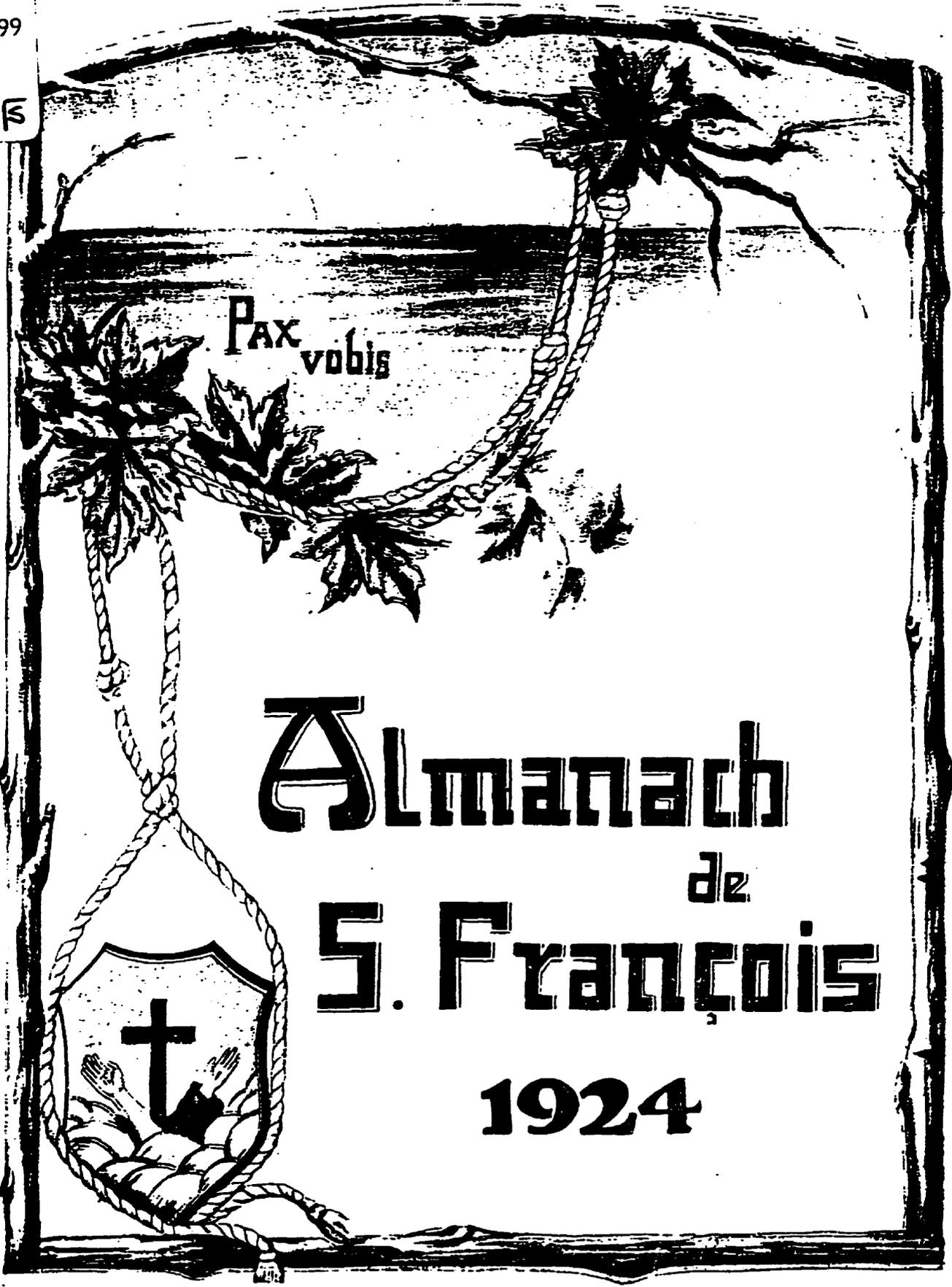
nos paroisses d'en-bas ; mon père ne recevait la gazette de Nelson, le seul journal qui fut alors publié dans le district de Québec, que quinze jours, trois semaines et quelquefois un mois après sa publication ; ce n'était pas toujours des nouvelles fraîches. Ces moines étaient souvent des journaux vivants, plus véridiques que ceux de nos jours.

Le récollet bien accueilli de toute la population, le récollet ami de tout le monde, était une chronique vivante et ambulante de tout ce qui se passait dans la colonie ; aussi était-ce fête chez mon père à l'arrivée de ces moines. Une bouteille de vin vieux apparaissait au dessert, et les frères le déclaraient toujours être bien meilleur que celui qu'ils buvaient dans leur couvent.

Nous étions au mois d'octobre à la nuit tombante, heure à laquelle les enfants gâtés et les petits chats font le plus de vacarme. Je gambadais et m'amusaiss autour de la maison, quand j'aperçus tout à coup deux grandes ombres noires qui se dessinaient dans la voie royale, et suivies aussitôt de deux récollets qui entraient dans la cour du manoir. D'un bond, je fus dans la maison, en criant : "Maman, les frères récollets ! — Ah ! tant mieux, dit ma mère, nous allons donc avoir la paix et la tranquillité !" Je reprends aussitôt ma course et une minute après,

PER  
A-199

S



PAX  
vobis

**Almanach**  
de  
**S. François**  
**1924**

*Almanach de Saint-François, Quebec. Editions du Couvent des saints stigmates, 1924.  
s.p., page couverture*



LA STIGMATISATION DE SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE

ALMANACH  
DE  
ST FRANÇOIS  
D'ASSISE

1924

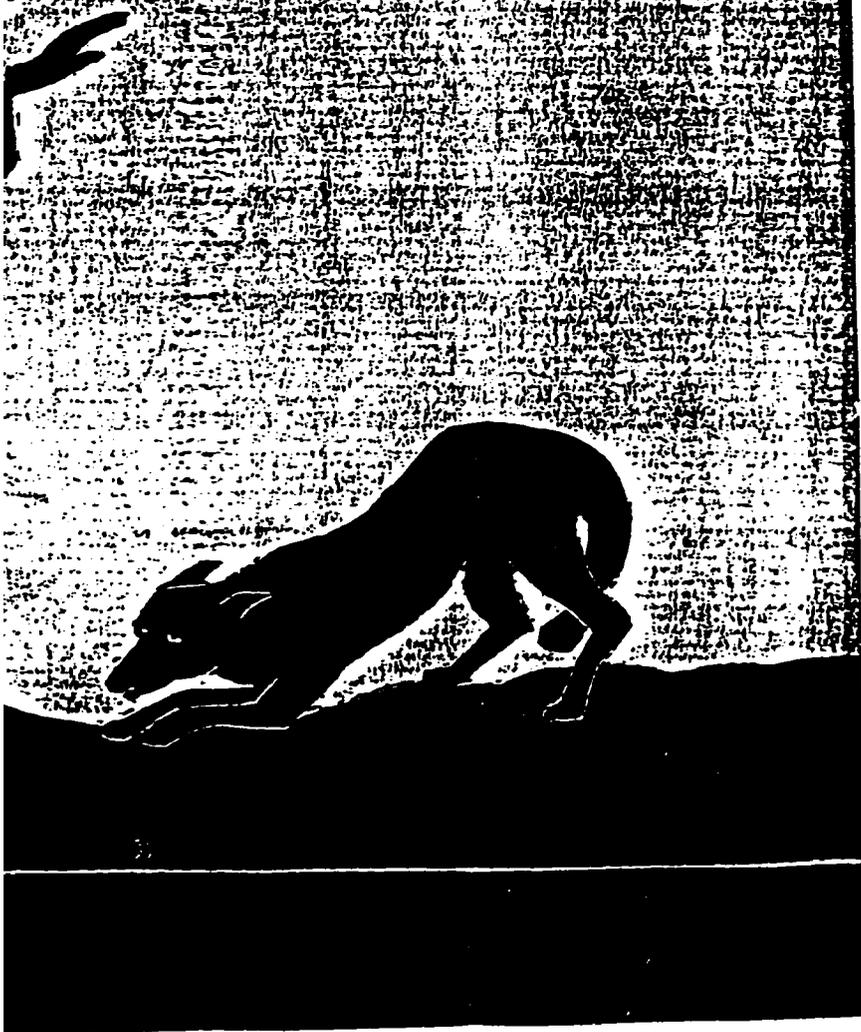
XVII<sup>e</sup> ANNÉE

RÉDACTION

COUVENT DES SS. STIGMATES  
35 RVE ALVERNE  
QUÉBEC

*Almanach de Saint-François, Québec, Éditions du Couvent des saints stigmatés, 1924.  
s.p., pages intérieures.*

**ALMANACH  
SAINT  
FRANÇOIS  
1933**



Montreal: Éditions des Éditions Franco-Canadiennes du Canada

★★★ MAI ★★★

- 1 SS. Philippe et Jacques, AA.
- 2 S. Athanase
- 3 Invention de la Ste Croix
- 4 Ste Monique
- 5 S. Pie V
- † Pâques V — S. Jean dev. la Porte Latine
- 7 S. Stanislas — Rogations
- 8 Apparition de S. Michel — Rog. — 8e Mardi de S. Antoine
- 9 S. Grégoire de Nazianze — Rog.
- 10 Ascension
- 11 BB. Julien, Ladislas, Fr., Viv.
- 12 SS. Nérée et Comp.
- † Dans l'Octave
- 14 Bse Pétronille
- 15 S. Jean-Baptiste de la Salle — 9e Mardi de S. Antoine



★★★ MAI ★★★

- 16 S. Ubald
- 17 S. Pascal Baylon
- 18 S. Félix de Cantalice
- 19 Vigile — S. Yves
- † Pentecôte
- 21 De l'Octave
- 22 De l'Octave — 10e Mardi de S. Antoine
- 23 De l'Octave — Quatre-Temps
- 24 De l'Octave
- 25 De l'Octave — Quatre-Temps
- 26 De l'Octave — Quatre-Temps
- † T. S. Trinité
- 28 Dédic. de la Basilique d'Assise
- 29 BB. Etienne et Raymond — 11e Mardi de S. Antoine
- 30 Ste Jeanne d'Arc
- 31 Fete-Dieu

**Le culte marial**

La première église qu'ils édifient, les franciscains la dédient à l'Immaculée Conception. Cela se passe plus de deux siècles avant la proclamation du dogme. A cette époque, les franciscains ajoutaient à leurs trois vœux de pauvreté de chasteté et d'obéissance. Le quatrième vœu de défendre toujours le privilège de Marie Immaculée. Aussi, par cette dédicace, en même temps qu'ils affirmaient une croyance, ils inauguraient au Canada le culte marial qui devait prendre de merveilleux développements et aboutir, par le pont fameux des Chapelets, au pèlerinage de Notre-Dame du Cap auquel Saint François n'est pas étranger puisque l'un de ses fils glorieux au Canada y joua un rôle prépondérant: Le bon Père Frédéric qui, mi-souriant, mi-pleurant raconta souvent les bontés de Marie.

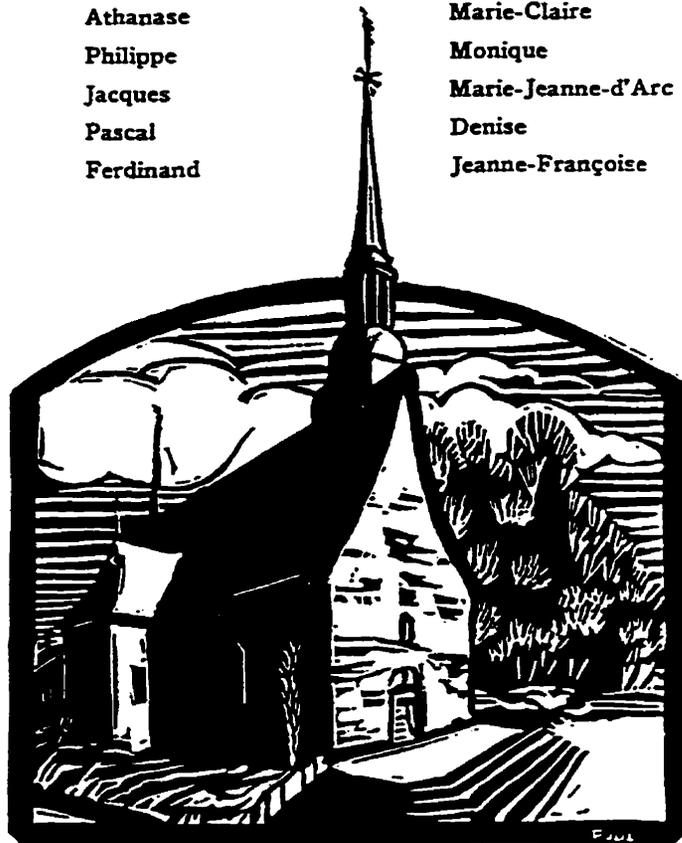
**DE BEAUX NOMS**

*pour vos fils*

- Athanase
- Philippe
- Jacques
- Pascal
- Ferdinand

*pour vos filles*

- Marie-Claire
- Monique
- Marie-Jeanne-d'Arc
- Denise
- Jeanne-Françoise



PER  
A-199

# ALMANACH DE S. FRANÇOIS



1941

UNIVERSITÉ  
BIBLIOTHÈQUE  
S. M. H.  
QUEBEC

*Almanach de Saint-François, 1942, page couverture couleur.*



*Almanach de St-Francois*

**1942**

*Almanach de Saint-François, 1947, pages intérieures couleurs*  
et poème illustré.

# La légende DES SALVIAS ÉCARLATES

TEXTE DE JULIEN DÉZIEL, O.F.M.

ILLUSTRATIONS DE JEAN-PAUL LADOUCEUR.

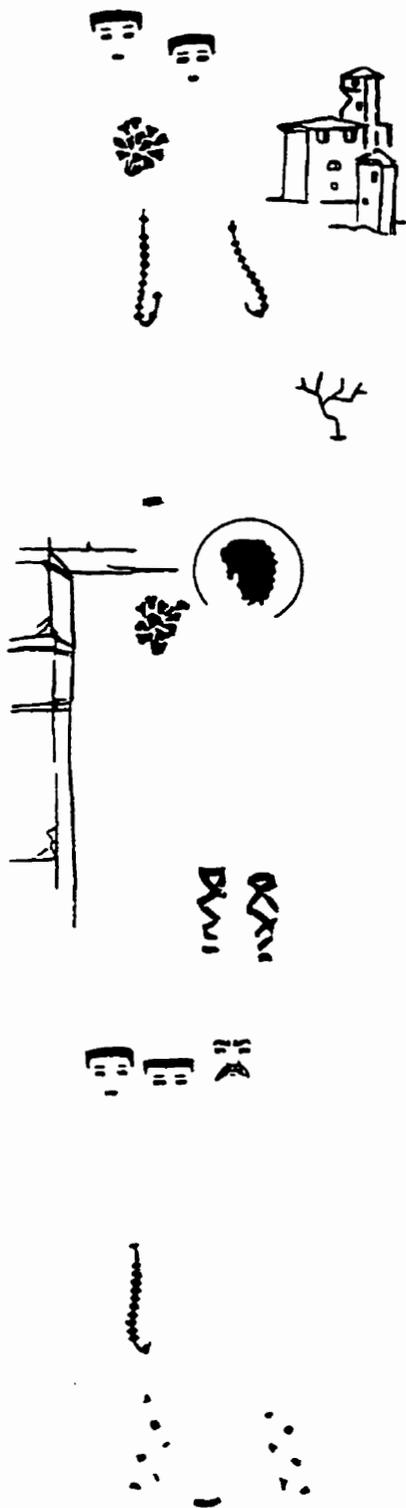


— 6 —

**A**U TEMPS que la noble Madame sainte Claire souffrait les langueurs de sa dernière année, ses filles l'entouraient, l'âme blessée, et suppliaient le Maître de la Mort de conserver encore un peu la vie terrestre de leur Mère. Elles se tenaient, désolées, près du chevet misérable, et dans leurs larmes : « Dites-nous donc, pour nous épargner du moins, ce que vous souhaiteriez pour adoucir l'aigu de vos douleurs? »

**E**T DEVANT la réponse muette des plus divins sourires, les pauvres filles meurtries de pitié autant qu'extasiées d'admiration, retournaient sans trêve leur inquiétude. « Leur peine étaient si vive, dit la chronique, qu'elles croyaient sentir en leur cœur un couteau qui le transperçait ».

Or, peu de jours après que, sous le toit chétif de Saint-Damien, Messire Raynald, Cardinal Evêque d'Ostie, eut apporté à la sainte fondatrice



ses fistules. Mais la troisième, la brave Sœur Andréa, qui se tenait coite par la faveur d'une vision soudaine, invita du doigt qu'on la suivit jusqu'à la porterie... Et les nonnettes s'en furent.



R. A DIX - Pater » de Saint-Damien, deux Frères Mineurs descendaient de Carceri porter aux Pauvres Dames la sympathie des moines. C'étaient le mystique Léon, la brebis toujours simple quoique toute rompue depuis le trépas du Bienheureux François, puis le saint Frère Junipère, nerveux et fourbu, qui portait précieusement — Grand Dieu, pour quelle fête de paradis ! un bouquet de salvias bleues !

Juste là, sur leur chemin, opérait l'attirail enfiévré d'un maréchal-ferrant. Hasard ou Providence, un lagoteur, passant avec son vieil âne chargé, avait vu l'animal flancher sous le laix : le gros maréchal y allait de tous ses outils sans que l'âne éreinté pût se libérer du bât ni de sa charge.



VOICI qu'un jeune homme inattendu, fier et simple, passe entre les deux groupes. Sans un mot de sa bouche, il saisit d'une main tenailles et marteau, et de l'autre, devinez quoi !... le bouquet bleu du frère Junipère !

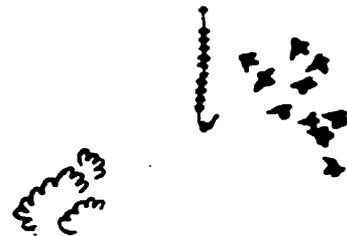
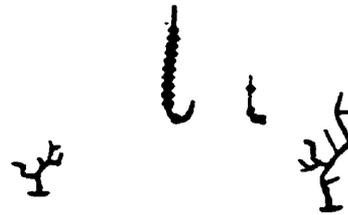
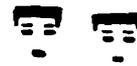
Stupéfaits d'une telle assurance les quatre hommes s'arrêtent. Le petit drôle a déjà franchi

le seuil de la boutique. Entendez-vous ? c'est lui qui presse le soufflet de la forge ! Le vieux chef d'atelier s'élançe pour dompter l'impertinent ; mais Junipère le retient par de bonnes paroles, frémissant de voir l'issue de l'affaire.

On se questionne dehors, on se regarde, on s'inquiète ! Aie ! le marteau sonne sur l'enclume et les faisceaux d'étoiles font des ricochets jusqu'au pas de la porte. « Qu'est-ce qu'il peut bien faire ? Ah ! par exemple, chez moi ! » Le boutiquier n'y tenait plus, quand tout-à-coup parut le jouvencel. « Par la Madone ! c'est Jésus-Christ ! » murmure le frère Léon. Ils le reconnurent à sa brassée de feu. Jusqu'à l'ânier, encore distrait par sa bête, tous tombèrent à genoux pour le considérer. Les grosses mains jointes du forgeron étaient figées de surprise. Le jeune homme se courba pour recueillir les pétales froids, puis, descendant avec légèreté vers Junipère dont les yeux grandissaient avec son ébahissement, lui remit son bouquet transfiguré. « Tenez, mes Frères, pour nos saintes pauvrettes. Vous direz de ma part à Madame sainte Claire que voilà juste son image. Et qu'elle n'aille s'étonner, car j'achève de rendre ainsi le pur bleu de son âme ».

**L**E PARFUM déjà les entourait si dense que pâmées de plaisir les bonnes gens fermaient les yeux ! Lors, le courtois Jésus en profita pour s'évader.

Mais... l'âne s'était relevé, et Junipère avait en mains les premières sauges écarlates.



LAD.

# Supplique à

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

— ROGER BRIEN —

de l'Académie Canadienne Française

**N**OTRE siècle se meurt de ne plus boire aux sources  
Et de ne plus connaître une balle en sa course.  
Viens donc, Poverello, lui rapprendre l'amour  
Et ce fleuve de paix qui doit suivre son cours.  
Notre siècle a noyé son goût de la prière :  
Comment donc espérer les envols de lumière ?  
Il a tourné le dos à la simplicité :  
Aussi suffoque-t-il au chant des vérités.  
Le sceptre qu'il rêvait devient son agonie.  
Jardin séché, que rythme-t-il dans l'harmonie  
Dont Dieu voulut pétrir cet univers flottant ?

François, viens arracher ces hommes sanglotants  
Au vertige insensé de leur chute en l'abîme.  
L'un à un, reprends-les à l'étreinte du crime,  
Des rancœurs, de l'orgueil et de l'impureté.  
Retrempe leur cerveau dans ton humilité,  
Ainsi qu'un borborygme soucieux baigne d'huile  
Un mouvement rebelle, à la marche inutile.  
Cicerone de feu, conduis-nous par la main  
Vers tous les horizons d'où sourdent des chemins  
Plus clairs que le cristal, plus chantants que des vignes.  
Fais jaillir, de ton cœur, dans nos âmes indignes,  
Celle joie aux flots purs qu'ignorent nos soucis,  
Cet esprit d'abandon que nos fronts obscurcis  
Ont perdu sous l'afflux des mensonges systématiques.  
Petit pauvre de Dieu, qu'il luit ton diadème !  
Qu'il brille ton bymen à Dame Pauvreté !  
Jamais roi d'ici-bas n'aurait pu convoiter  
Plus radieux cortège et moisson plus féconde.

Tes ailes, Strapbin, ont envolé le monde.  
Tu n'as pas recherché les gloires dont on meurt.  
Ta gloire, tu l'as eue au côté du Sauveur,  
Au gouffre que les clous ont creusé dans ses membres.  
Et quand l'humanité, sous la baine, démembre  
Les chefs-d'œuvre d'amour qu'avaient sculptés les temps ;  
Quand pour tout cri d'espérance, ici-bas, l'on n'entend  
Que des filets de voix qu'étouffent les émeutes ;



Quand on se bat pour un peu d'or, comme des meutes ;  
Quand on ne sait plus rien sinon que de tuer,  
Que d'écraser le beau comme un ver, de buer  
Toute voix de clarté qui perce les ténèbres ;

Quand seul l'absurde a droit à se croire célèbre,  
Et qu'on garde exilés tous les fils de l'Esprit ;  
Quand on tient la beauté pour métal de vil prix ;  
Quand les purs sont fétris et les doux massacrés,  
Quand le siècle abolit tous les rêves sacrés ;  
Quand l'homme est devenu cet être de carnage  
Tendu vers une proie et que pour lui, les sages,  
Les amis de la croix, ne sont plus que des fous ;

*Almanach de Saint-François, 1947*



de

*St François*

1047

### *Contenu éditorial*

Le contenu éditorial de l'*Almanach de Saint-François* entend témoigner en premier lieu de l'esprit franciscain, celui-là même qu'Ivan Gobry décrit comme: «une doctrine de réconciliation de la nature et de la grâce [.....]. Le message de saint François, c'est que tout est aimable et qu'il n'y a pas à faire d'économie d'amour»<sup>196</sup>. Les œuvres franciscaines, à cause de la personnalité particulière du fondateur de l'Ordre, sont remarquables car, comme l'écrit l'historien franciscain Willibrod-Christian Van Dijk, elles sont marquées «du caractère de tendresse de l'âme franciscaine»<sup>197</sup>.

La place importante accordée à la poésie (30% du corpus), est une des caractéristiques du franciscanisme qui viendrait directement du XIII<sup>e</sup> siècle d'Assise et du fondateur de l'Ordre, saint François. Dans l'introduction à son livre intitulée: *François d'Assise dans les Lettres françaises*, Damien Vorreux, o.f.m, explique que saint François connaissait particulièrement bien la littérature de son temps. Le Cycle de Charlemagne et le Cycle du Graal n'avaient pas de secrets pour lui, mais il pense de plus que son comportement pourrait avoir été influencé par la Chanson de Geste et l'esprit courtois:

[...] François n'a pas établi lui-même de rapport entre le «trône de Lucifer» qui lui était réservé et le «siège périlleux» réservé à Galaad le parfait, dans la Queste du Saint Graal. En revanche, qui sait si, inconsciemment, un jour, à Bevagna, il n'y eut pas, dans son désir de prêcher à nos frères ailés, une réminiscence de Perceval «qui savait parler la langue des oiseaux»<sup>198</sup>? Qui sait même si son comportement de «fou pour le Christ» n'a pas été influencé -- dans ses expressions, non dans ses motivations -- par la Chanson de Geste et le roman arturien: le «nice» y apparaît tantôt comme un niais, ignorant et sot, tantôt comme un ravi éperdu d'admiration, tantôt comme un disciple du crucifié, avide de pauvreté, d'abjection et d'humiliation<sup>199</sup>.

---

<sup>196</sup> Ivan Gobry, *op. cit.* p. 79.

<sup>197</sup> Cité par Jean-Marie Lebel, «L'apostolat de la presse», *Les Franciscains au Canada, 1890-1990*, sous la direction de Jean Hamelin, Sillery, Éd. du Septentrion, Québec, 1990, p. 252.

<sup>198</sup> Perceval, dans *Yvain ou le Chevalier au lion*, par Chrétien de Troyes.

<sup>199</sup> VORREUX, Damien, o.f.m., *François d'Assise dans les lettres françaises*, Paris, Desclée de Brouwer, 1988, p. 13-14, (Bibliothèque européenne).

Nous constatons donc que la vision, très franciscaine, d'une spiritualité joyeuse, aimable et cosmique, qui s'adresse en premier lieu aux gens simples, peu attirés par la sophistication intellectuelle, est la même que celle qui a guidé au choix des textes que présente l'*Almanach de Saint-François*. Ce corpus, que nous avons évalué littéraire à 90%, accorde une place importante sinon primordiale à la poésie, au récit et au conte, ce qui nous autorise à affirmer que cette sélection est faite en conformité avec la tradition des prêcheurs d'Assise.

Ce choix d'un corpus de textes faisant appel à l'imaginaire semble correspondre également à l'horizon d'attente du lecteur de l'*Almanach*, qui en l'occurrence, serait essentiellement une lectrice, si l'on se fie à la lettre du rédacteur de la revue de 1932, Adrien Malo, o.f.m, envoyée en 1931 à Alfred DesRochers, le poète des Cantons de l'Est: «Comme vous le supposez nos lecteurs se recrutent surtout parmi les demoiselles et les dames»<sup>200</sup>. Cette lectrice, qui est également une zélatrice et une bienfaitrice, le plus souvent membre du Tiers-Ordre, a sans doute, selon la conception plutôt conservatrice des religieux, une vision simple de la religion et de la vie en général. Les rédacteurs de l'*Almanach* se doivent de tenir compte de ce paramètre et veiller à ce que le contenu éditorial du périodique soit aussi conforme que possible aux attentes de cette «lectrice type» qui partage ses lectures avec son entourage familial, car l'*Almanach* est avant tout une publication qui s'adresse à la famille.

La lettre déjà citée d'Adrien Malo à Alfred DesRochers est à ce sujet fort instructive puisqu'elle a pour but de demander au poète de faire quelques changements dans une des œuvres qu'il doit publier dans l'*Almanach*. Un des vers de «Ballade mystique», écrite expressément pour le périodique franciscain, pose quelques problèmes, car, écrit Adrien Malo, il risque de choquer son lectorat féminin. Il demande donc à DesRochers d'apporter quelques retouches à son poème afin qu'il soit conforme aux attentes du lecteur ou plus exactement de la lectrice<sup>201</sup>.

---

<sup>200</sup> MALO, Adrien, o.f.m, à Alfred DesRochers, Lettre de mai ou juin 1931, Fonds DesRochers, Archives nationales du Québec à Sherbrooke, ANQ-S.

<sup>201</sup> Lorsqu'il accuse réception du poème d'Alfred DesRochers intitulé «Ballade mystique », le père Adrien Malo lui écrit ceci: [...] «Comme vous le supposez nos lecteurs se recrutent surtout parmi les demoiselles et les dames; et j'ai cru, peut-être à tort, qu'elles s'offusqueraient du vers suivant: "Ayant connu les femmes et leurs feintes". Avec un terme plus générique vous pourriez sauver l'idée et ménager la susceptibilité

Les années 1917 à 1949, qui font l'objet de ce chapitre, correspondent à la publication de la version québécoise de l'*Almanach de Saint-François*. Ces trente-trois ans représentent la période pendant laquelle la littérature moderne du Québec s'est édifiée. Elles sont aussi un «âge d'or» pour la communauté franciscaine du Québec qui connaît alors une expansion très importante. Brigitte Caulier, dans *Les Franciscains au Canada* explique à ce sujet que le Tiers-Ordre franciscain enregistre entre 1915 et 1935 une forte accélération dans le recrutement de ses membres, dont le nombre passe de 50 000 en 1915 à près de 100 000 en 1935, ce nombre restera stable jusqu'en 1960, après quoi les fraternités verront décliner leurs effectifs de façon drastique<sup>202</sup>. Pour ce qui est des vocations religieuses, la communauté canadienne connut ses «années de vaches grasses»<sup>203</sup> entre 1927 et 1954. Constantin Baillargeon, o.f.m., cité par Jean Hamelin, décrit dans *Entre Nous* de mai 1983, l'atmosphère de ces années:

Je suis rentré au noviciat en 1937, année où le scolasticat de Rosemont était rempli au maximum et préparait une abondante relève. En fait, les années 1938 à 1941 furent, je pense, celles qui produisirent dans toute notre histoire les plus grosses promotions de nouveaux prêtres. C'est durant ces années-là, à mon avis, que la Province [franciscaine] a connu l'apogée de sa vitalité et de son potentiel créateur<sup>204</sup>.

Cette période, à cause de ces deux paramètres majeurs, se prête bien à une analyse «littéraire» de l'*Almanach* et à la recherche des raisons qui ont fait que cette communauté, à l'encontre d'autres communautés, s'est épanouie essentiellement dans la création littéraire et artistique.

Pour mener à bien cette analyse littéraire nous avons dépouillé les *Almanachs* de 1917 à 1949. Le corpus du périodique nous est apparu littéraire à près de 90%, comme nous l'avons déjà mentionné. Dans ce corpus «littéraire» nous allons voir que la proportion des

---

féminine. Serais-je trop audacieux en vous faisant la suggestion suivante: "Ayant connu le monde avec ses feintes", ou "Ayant connu les hommes avec leurs feintes", ou quelque autre formule que vous connaissez mieux que moi.» DesRochers changera le vers en: «Mon âme est lasse enfin de tant de feintes» *loc.cit.*

<sup>202</sup> CAULIER, Brigitte, «L'ordre franciscain séculier (Tiers-Ordre)», *Les Franciscains au Canada 1890-1990*, Sous la direction de Jean Hamelin, Sillery, le Septentrion, 1990, p. 102-103.

<sup>203</sup> Jean Hamelin, *Les Franciscains au Canada 1890-1990*, *op.cit.*, p. 60.

<sup>204</sup> BAILLARGEON, Constantin-M., o.f.m., cité par Jean Hamelin, *Les Franciscains au Canada 1890-1990*, *op.cit.*, p. 60.

textes qui faisaient surtout appel à l'imaginaire, (la poésie, le récit, le conte et l'hagiographie) est de 58%.

### *Les genres littéraires*

Afin de bien identifier les textes qui forment le corpus de l'*Almanach*, nous avons fait appel à une conception du littéraire appartenant aux théoriciens de la première moitié du siècle. La classification des genres utilisée dans les manuels consultés nous a amenée à établir, lors du dépouillement de l'*Almanach*, la classification suivante. Nous avons regroupé les textes «littéraires» en huit grandes catégories, les **biographies**, les **chroniques**, les **hagiographies**, les **poèmes**, les **pièces de théâtre**, les **essais**, les **récits** et les **contes**. Certaines catégories (les chroniques, les essais, les récits et les contes) ont été, pour les besoins de l'analyse, subdivisées en sous-catégories. Pour la chronique nous avons retenu cinq sous-catégories, c'est-à-dire, les **chroniques franciscaines**, **missionnaires**, de **musique**, des **beaux-arts**, de **spiritualité**.

L'essai, une catégorie peu codifiée, a servi un peu de «fourre-tout». C'est la raison pour laquelle nous avons subdivisé ce genre en douze sous-catégories, soit des **essais de spiritualité**, **d'action catholique**, **religieux** (textes traitant de la foi, des dogmes et de la liturgie), des **essais de morale**, **édifiants** (textes incitatifs, portant à la vertu, à la piété), et des **essais** ayant comme sujet **l'histoire**, les **beaux-arts**, la **politique**, la **philosophie**, **l'économie**, la **littérature** et pour finir certains éditoriaux que nous avons placés dans une rubrique intitulée **essais éditoriaux**.

Le récit se subdivise en **récits édifiants** (textes qui inspirent des sentiments de piété), **moraux** (textes inspirant des sentiments de vertu ou suscitant l'agir conforme), du **terroir** et en **récits destinés à la jeunesse**. Quant au conte, on retrouve des **contes édifiants** et des **contes moraux**.

## TABLEAU IV

Classification des textes dans l'*Almanach de Saint-François*

<b>Essai</b>	De Spiritualité Action cath. Religieux  Moral Édifiant  Historique Beaux-arts Politique Philosophique Économique Littéraire Éditorial	Textes traitant de la foi, des dogme et de la liturgie  Textes incitatifs , portant à la vertu, à la piété
<b>Chronique</b>	Franciscaine Missionnaire Musique Beaux-arts Spiritualité	
<b>Récit</b>	Édifiant Terroir Moral  Jeunesse	Textes inspirant des sentiments de piété  Textes qui inspirent des sentiments de vertu ou suscitent l'agir conforme
<b>Conte</b>	Édifiant Moral	Qui incitent des sentiments de piété Qui inspirent des sentiments de vertu ou l'agir conforme
<b>Poésie</b>		
<b>Biographie</b>		
<b>Hagiographie</b>		
<b>Théâtre</b>		

Nous avons établi pour chaque texte une fiche qui mentionne le nom de l'auteur, sa nationalité, ses dates vitales, son sexe, le titre donné au texte, l'année de sa parution, le genre dans lequel il s'inscrit, la mention d'édition de l'*Almanach* plus quelques notes supplémentaires lorsque cela s'est avéré nécessaire (voir les catalogues)<sup>205</sup>.

Nous avons déjà signalé, dans le premier chapitre de notre étude la présence de clercs français réfugiés au Canada français et avons insisté sur leur importante contribution à la venue et à l'implantation de la congrégation franciscaine au Québec. Cette influence française se fait sentir dans le choix des auteurs que publie l'*Almanach* surtout dans la première période que nous avons identifiée de 1917 à 1929. L'influence des religieux français, qui ont apporté au Québec leur bagage intellectuel, leur savoir faire, et surtout, dans le cas présent, leurs intérêts littéraires, se répercute directement sur leur choix de textes. Les années 1917, 1918, et 1919, sont à ce sujet fort révélatrices. Les auteurs français sont majoritairement présents dans le périodique, qui publie, entre autres, des poèmes d'inspiration patriotique de François Coppée, «Aube tricolore», de Sully Prudhomme et de Victor Hugo.

Camille Roy, dans son *Histoire de la littérature canadienne* (édition de 1930), attribue à la littérature canadienne-française trois caractères fondamentaux: «1- Elle est d'inspiration française. 2- Elle est d'inspiration nationale. 3- Elle est d'inspiration catholique»<sup>206</sup>. Il nous a semblé que ces caractéristiques représentent bien les textes publiés dans l'*Almanach de Saint-François* en y ajoutant un élément, qui chapeauterait l'ensemble des caractéristiques de tous les textes, «l'inspiration franciscaine».

---

<sup>205</sup> Cette compilation a produit un catalogue de plus de 814 fiches, inscrites dans une base de données informatisée qui offre un large éventail d'informations statistiques. Ce type de catalogue, mis au point par le Groupe de recherche sur l'édition littéraire au Québec (GRELQ) de l'Université de Sherbrooke, a démontré son efficacité dans plusieurs mémoires, thèses, études et travaux d'étudiants et de chercheurs.

<sup>206</sup> ROY, Camille, Mgr, *Histoire de la littérature canadienne*, Québec, Imprimerie de l'Action sociale, 1930, p.18-19.

L'autre manuel d'histoire littéraire du Canada français consulté, l'*Histoire des littératures française et canadienne* des sœurs de Sainte-Anne, publié en 1944, mentionne que pour la période 1900-1943, qualifiée de «période de fécondité»:

La littérature canadienne suit une marche ascendante, elle s'achemine vers l'**autonomie**<sup>207</sup> et veut vivre sa vie propre. Elle tend dès lors à se soustraire aux diverses influences qui ont pesé sur elle aux périodes précédentes: événements politiques au dedans, écrivains français du dehors. Nos écrivains sont donc plus **personnels** dans leurs œuvres. Ils admettent que notre littérature doit être **nationale**; [...] l'on sent toujours vibrer chez eux l'**âme canadienne**. Ils abordent les genres les plus variés, depuis le conte, la légende et la poésie légère, jusqu'aux considérations philosophiques.<sup>208</sup>

Dans la littérature québécoise du début du siècle, l'inspiration française est une composante incontournable, renforcée, dans le cas de l'*Almanach*, par l'influence des clercs français réfugiés au Québec. Cependant, l'inspiration nationale<sup>209</sup> se fait sentir très tôt, dès les années vingt, quand les émules canadiens des franciscains français commencent à prendre en main les destinées de la communauté en Amérique du nord et à mettre en pratique les idées de Mgr Camille Roy dans *Essai sur la littérature canadienne*, qui écrit à propos de la littérature canadienne-française: «Faisons ici une littérature qui soit à nous et pour nous. N'écrivons pas pour satisfaire des lecteurs étrangers<sup>210</sup>.»

L'inspiration catholique est évidente puisque nous avons affaire, dans le cas de l'*Almanach de Saint-François*, à une publication créée, financée et dirigée par une communauté religieuse catholique. L'histoire de la communauté et ses habitus, tout comme l'histoire religieuse du Québec, sont des sources d'inspiration pour les auteurs qui publient dans la revue. Pendant la période retenue pour notre étude, ces auteurs feront coïncider les deux histoires, particulièrement quand leurs écrits retracent l'épopée des premiers missionnaires de Nouvelle-France, les récollets, qui sont restés pour la communauté

<sup>207</sup> En gras dans le texte.

<sup>208</sup> Les Sœurs de Sainte-Anne, *Histoire des littératures française et canadienne*, Lachine, procure des missions, 1944, p. 396.

<sup>209</sup> Par inspiration nationale il faut entendre tout ce qui touche à l'âme canadienne et lui donne son caractère individuel, soit son histoire, sa religion, sa langue, sa terre.

<sup>210</sup> ROY, Camille, Mgr, *Essai sur la littérature canadienne*, p. 366, cité par Maurice Lemire, «Introduction», *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, 1900-1939*, Montréal, Fides, 1980, p. XVIII.

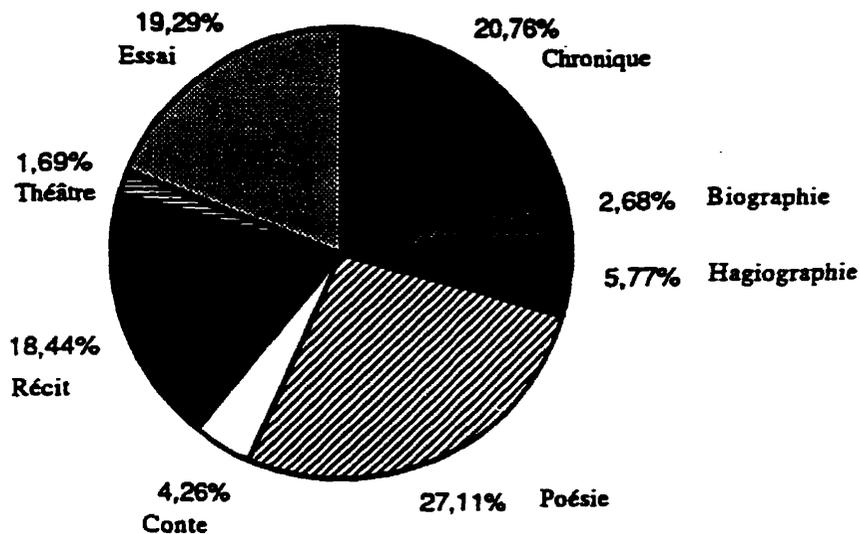
franciscaine au Québec un modèle à suivre. L'image du récollet resté proche de la population canadienne-française, du récollet qui en humble et simple clerc est à l'écoute du peuple et de ses besoins, cette image continue à caractériser favorablement les franciscains au Québec. Il se pourrait qu'elle soit un des facteurs qui ont fait que leur communauté devienne une des plus florissantes de la période des années trente, une période de crise où la pauvreté, l'insécurité et même la violence sévissaient partout en Amérique du nord et bien sûr au Québec.

Les apostolats que le haut clergé régulier a confiés aux frères mineurs comportent aussi des paramètres qui influencent le choix des textes publiés dans l'*Almanach de Saint-François*. Les franciscains sont en premier lieu des prêcheurs et des confesseurs, des missionnaires aussi. Ces divers apostolats, entre autres, ceux de l'œuvre de la Tempérance et les œuvres missionnaires ont influencé les choix éditoriaux de la publication.

Le graphique suivant illustre le fait que si la poésie, associée au récit, à l'hagiographie et au conte forment plus de la moitié du corpus de textes publiés dans le périodique, l'essai et la chronique, genres qui ne font pas appel à l'imaginaire forment néanmoins 40% de ce même corpus. Ces derniers genres peuvent être directement liés à des apostolats précis, la chronique en particulier est formée pour un tiers de chroniques missionnaires qui illustrent les œuvres des religieux en pays de mission et pour un autre tiers de chroniques franciscaines.

## GRAPHIQUE I

Les genres dans l'*Almanach de Saint-François*, 1917-1949



Quand il publie en premier lieu de la poésie et des récits (46%), l'*Almanach de Saint-François* s'insère dans une tradition franciscaine directement issue de François d'Assise, comme tendent à le prouver les tableaux V, VI, et VII qui mettent par ailleurs bien en évidence le paradoxe franciscain. Cette communauté est tiraillée entre le désir des frères mineurs de rester humbles et proches des pauvres et la tentation d'intellectualisme que souligne le pourcentage important d'essais publiés par un périodique populaire à grand tirage. Ce tiraillement se poursuit pendant les trois décennies d'existence de l'*Almanach*.

TABLEAU V

**Textes de l'Almanach de Saint-François, répartis par genres, 1917-1929**

Année Genres	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	Total/ et %
Poésie	8	10	9	7	13	13	8	5	7	12	4	2	1	99/29 %
Chron.	4	2	6	3	5	12	7	8	3	1	9	16	2	78/22,9 %
Essai	0	5	7	4	8	4	2	6	4	0	2	5	7	54/15,9 %
Récit	5	12	5	2	2	1	4	6	6	0	3	4	3	53/15,6 %
Hagio.	4	1	1	6	5	1	2	0	4	0	0	0	2	26/7,7 %
Conte	0	1	1	2	3	0	0	2	7	0	2	0	1	19/5,6 %
Biogr.	1	3	2	1	0	2	0	0	0	0	0	0	1	10/3 %
Théâtre	1	0	0	0	0	0	0	0	0	1	0	0	0	2/0,6 %
<b>Total</b>	<b>23</b>	<b>34</b>	<b>31</b>	<b>25</b>	<b>36</b>	<b>33</b>	<b>23</b>	<b>27</b>	<b>31</b>	<b>14</b>	<b>20</b>	<b>27</b>	<b>17</b>	<b>341/ 100%</b>

De 1917 à 1929, les genres qui font appel à l'imaginaire et au lyrisme, comme la poésie et le récit, ainsi que les contes et les hagiographies, qui se réfèrent souvent au merveilleux, représentent 58% de l'ensemble des textes du périodique. L'essai, la chronique et les textes biographiques occupent 42% de l'espace éditorial soit seulement 16% de moins que les textes qui sont à rattacher au premier élément du paradoxe que nous venons de constater.

TABLEAU VI

Textes de l'*Almanach de Saint-François*, répartis par genres, 1930-1939

Genre / Année	30	31	32	33	34	35	36	37	38	39	Total G.	%
Poésie	3	6	6	5	13	6	3	6	14	15	77	31
Essai	7	3	10	4	5	5	6	8	4	2	54	21,8
Récit	13	6	3	6	7	4	0	0	4	4	47	18,9
Chronique	4	5	1	4	6	0	4	4	3	3	34	13,7
Conte	0	1	0	4	1	0	7	0	0	0	13	5,2
Hagiographie	0	3	1	0	0	1	3	1	0	1	10	4
Biographie	1	1	1	2	0	1	1	1	1	0	9	3,6
Théâtre	0	0	0	0	1	2	0	0	0	1	4	1,6
<b>Total</b>	<b>28</b>	<b>25</b>	<b>22</b>	<b>25</b>	<b>33</b>	<b>19</b>	<b>24</b>	<b>20</b>	<b>26</b>	<b>26</b>	<b>248</b>	<b>100</b>

Pour la décennie suivante, celle de 1930-1939 nous arrivons pratiquement au même pourcentage de 59% du corpus de textes qui est constitué de genres faisant appel à l'imaginaire (poésie, récit et conte, hagiographie) et de 39% de textes appartenant à des genres considérés comme plus sérieux.

TABLEAU VII

Textes de l'*Almanach de Saint-François*, répartis par genres, 1940-1949

Année/Genre	40	41	42	43	44	45	46	47	48	49	Total	%
Chronique	3	5	15	7	4	6	4	1	6	7	58	25,1
Récit	2	11	4	6	3	7	5	7	4	2	51	22,1
Essai	4	3	3	5	12	2	8	4	3	6	50	21,6
Poésie	7	4	1	9	4	4	4	7	5	1	46	19,9
Hagio	2	0	0	0	1	3	2	3	1	0	12	5,2
Théâtre	0	1	0	1	1	1	1	1	1	1	8	3,5
Biographie	0	0	0	0	0	1	2	0	0	0	3	1,3
Conte	0	0	2	0	0	0	0	0	0	1	3	1,3
<b>Total</b>	<b>18</b>	<b>24</b>	<b>25</b>	<b>28</b>	<b>25</b>	<b>24</b>	<b>26</b>	<b>23</b>	<b>20</b>	<b>18</b>	<b>231</b>	<b>100</b>

La décennie 1940-1949 voit une diminution sensible du contenu poétique, le pourcentage des textes de poésie qui au cours de périodes précédentes dépassait les 30% de textes publiés tombe à 20% pour la décennie 1940-1949, après la chronique, le récit et l'essai. Nous devons mettre en parallèle cette diminution de la poésie et l'augmentation du récit qui, de décennie en décennie, ne cesse de se faire sentir. Il importe de constater que dans les années vingt, le récit occupe moins de 16% du corpus de l'*Almanach*, dans les années trente il est passé à 19% pour atteindre dans la décennie quarante 22% de son contenu éditorial. Par contre, la catégorie essai, qui n'occupait dans les années vingt que 16% du contenu éditorial, prend de l'expansion au cours de la deuxième décennie de la période étudiée (22% du corpus) mais reste stable durant les années quarante.

La diminution des genres faisant appel à l'imaginaire est par contre importante dans la dernière décennie puisque ces genres (poésie, récit, conte et hagiographie) passent pour la première fois sous la barre des cinquante pour cent, à 48% du corpus de l'*Almanach de Saint-François*.

L'histoire de la communauté québécoise réactualise le grand paradoxe de l'Ordre franciscain. Cet ordre mendiant prêche la pauvreté et veut demeurer proche des gens humbles. Son fondateur, François d'Assise, prônait aussi bien la simplicité de l'esprit que la pauvreté du corps. Il n'encourageait pas ses frères en religion à l'étude bien que ce soit, au Moyen-Âge, une des attributions des clercs. Il percevait la connaissance comme un facteur qui érigeait des barrières entre les hommes. En 1928, dans la préface du livre célébrant le VII<sup>e</sup> centenaire de la mort de François d'Assise, M<sup>gr</sup> Camille Roy écrivait à ce propos:

Comment cet homme, qui ne fut pas un savant, a-t-il pourtant laissé quelque chose de son génie dans tous les domaines de la pensée? Et comment se fait-il que la théologie, la philosophie, la littérature, la mystique, l'art lui-même soient si redevable à ce «Poverello», qui n'eut pas d'autre ambition que de vivre obscur, méprisé, éloigné de toutes sciences hormis celle de Dieu<sup>211</sup>.

---

<sup>211</sup> ROY, Mgr, Camille, *Le VIIe centenaire de la mort de saint François et les franciscains du Canada 1226-1926*, Montréal, Édition La revue franciscaine, 1928, p. 8, (collection Pax bonum, section hagiographie).

Pourtant l'Ordre franciscain a donné au monde de grands intellectuels et «la sève franciscaine»<sup>212</sup> semble avoir pénétré la pensée occidentale du XIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle, inspirant les penseurs et les artistes, à partir des clercs de la communauté, mais aussi, et peut-être surtout, grâce aux membres du Tiers-Ordre qui furent de tout temps particulièrement actifs, prolifiques et diligents. Le Tiers-Ordre de saint François a donné des artistes, des écrivains, des savants, des découvreurs qui ont fait avancer les sciences et les arts à toutes les époques depuis le Moyen-Âge.

### *La poésie, premier élément du paradoxe*

Ce qui nous paraît être le plus significatif de l'âme franciscaine et qui fut, semble-t-il, toujours considéré par les frères mineurs comme étant une des caractéristiques importantes de leur communauté, c'est qu'elle est pétrie de poésie. En 1946, le frère Juvénal Daoust, l'exprime bien dans *Studium* quand il écrit que «la poésie est essentiellement une âme qui cherche à s'exprimer par la magie des mots»<sup>213</sup>.

Si la poésie tient une place si importante dans les publications de l'*Almanach*, c'est qu'elle transmet bien et aide à promouvoir la spiritualité franciscaine. En faisant appel à l'imaginaire, les auteurs du périodique et les directeurs de rédaction savent qu'ainsi ils touchent le public populaire québécois qui reste encore sensible à l'oralité et qui prise les conteurs qui utilisent les formes traditionnelles et une langue parlée accessible au plus grand nombre.

D'autre part l'édition franciscaine au Québec se caractérise par de forts tirages, qu'elle doit essentiellement à des auteurs qui, suivant la tradition de leur Ordre, sont à la fois simples, naïfs même, et des poètes prisés du public lecteur. Les œuvres du père Frédéric Janssoone sont des exemples remarquables d'une forme d'écriture typiquement franciscaine.

---

<sup>212</sup> Ivan Gobry, *op. cit.* p. 114.

<sup>213</sup> DAOUST, Juvénal, «L'âme poétique», Montréal, *Studium*, Éd. Les étudiants franciscains du Canada, vol. 1, no 4, 1946, p. 304.

Dans la biographie qu'ils lui consacrent, Romain Légaré et Constantin Baillargeon l'explicitent ainsi:

Friand des récits merveilleux qui abondent dans les anciennes vies des saints il faisait grand usage [disent-ils] de ces légendes «gracieuses et innocentes», dont il admirait le charme naïf et vieillot. [Il] sait évidemment raconter. Il écrivait comme il parlait [...] comme sa parole, son style est clair, simple, spontané et vivant. Sa piété tendre et communicative répand une onction continue et pénétrante à travers tous ses écrits. Sans s'en apercevoir peut-être, même sous des apparences impersonnelles, l'auteur étale son cœur.<sup>214</sup>

La forme d'écriture qu'utilisent les deux biographes peut elle-même être considérée comme un exemple de ce qu'ils attribuent au père Frédéric et donner une bonne idée de la forme des textes que l'*Almanach* publie.

À propos de l'amour séraphique, donc des sentiments, Ivan Gobry écrit: «L'amour séraphique est spontané, libre, ardent et fou. Il ne se laisse pas contenir dans des méthodes, des formules et des explications. Il est irraisonné et irraisonnable»<sup>215</sup>. Ces qualificatifs «spontané», «libre», «fou», «irraisonné» et «irraisonnable» peuvent également être retenus comme des marques de la poésie en général. Par extension, il est donc permis de penser que seul le poète, tout comme le fou, s'inscrit véritablement dans la spiritualité franciscaine dont le corollaire se nommerait poésie. En réalité ces épithètes se rapportent plus à la personnalité du saint d'Assise, «hippie du Moyen-Âge» qu'à la poésie publiée par l'*Almanach*. Celle-ci en tant que poésie du terroir et poésie religieuse est très sage. Cependant le seul fait qu'elle occupe dans le corpus de texte du périodique une place importante fait de cette «annale pieuse» une publication à part, véhicule privilégié de la pensée franciscaine et de sa poésie.

La poésie, François d'Assise l'aimait et la pratiquait en français selon Damien Vorreux, o.f.m, qui, dans *François d'Assise dans les lettres françaises*, raconte cette anecdote à l'appui de ses dires:

On possède [...] un quatrain qu'il avait composé pour quêter des pierres destinées à reconstruire l'église de Saint-Damien; la légende des Trois Compagnons en fournit la traduction latine, mais précise bien qu'il s'agit de vers français. Voici la

---

<sup>214</sup> Romain Légaré et Constantin Baillargeon, *op. cit.*, p. 283-284.

<sup>215</sup> Ivan Gobry, *op. cit.*, p. 69.

reconstitution de cette chanson de quête (où le vieux mot de *fame*, au sens de «renommée», est conservé pour la rime):

Venez m'aider à l'Œuvre de Saint-Damien  
 Qui deviendra moûtier de Pauvres Dames;  
 Par Chrétienté leur bonne vie et fame  
 Glorifiera le Père Célestien.<sup>216</sup>

La réputation de francophilie de François d'Assise a sûrement aidé à promouvoir la spiritualité franciscaine dans les pays francophones à travers la poésie et particulièrement au Québec où plusieurs poètes, et non des moindres, ont écrit sur sa vie et sur son enseignements, ou ont tout au moins été inspiré par sa spiritualité.

*La place de la poésie dans l'Almanach de Saint-François et son évolution de 1917 à 1949*

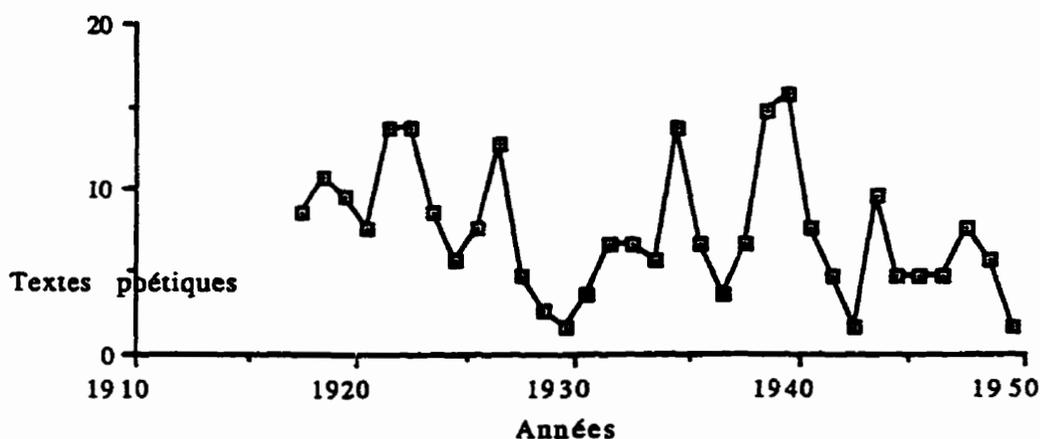
Revenons à la place de la poésie dans l'*Almanach de Saint-François*, la courbe du graphique II, qui suit l'évolution des textes poétiques publiés dans le périodique de 1917 à 1949, révèle des pics de production importants et intéressants.

---

<sup>216</sup> Damien Vorreux, *op. cit.*, p. 12.

## GRAPHIQUE II

**L'évolution de la poésie publiée dans l'*Almanach de Saint-François*  
de 1917 à 1949**



En 1921, l'*Almanach* a publié treize textes de poésie: six de ces textes sont des textes d'auteurs canadiens, trois sont d'auteurs français et quatre sont des textes non signés que l'on pourrait attribuer à des clercs franciscains ou à des membres du Tiers-Ordre. Parmi les auteurs canadiens se trouvent les noms de Louis Mercier, Blanche Lamontagne-Beauregard, Albert Lozeau. Les poèmes sont d'inspirations terroiriste et religieuse. Des trois œuvres françaises, deux sont de Victor Hugo, qui signe un poème religieux et l'autre est inspiré par la nature.

En 1922, le périodique publie encore treize textes de poésie: neuf sont dus à des auteurs canadiens et quatre sont anonymes. Cette année-là les éditeurs de l'*Almanach* publient de la poésie d'inspiration canadienne, surtout terroiriste et patriotique. Des poèmes à la gloire

de la terre canadienne, de Jacques Cartier ou de Dollard et de ses compagnons sont de la plume de Pamphile Lemay, Albert Lozeau et Louis Fréchette. La fibre franciscaine vibre grâce à des clercs tels que Marie Émile Auger, o.f.m., ou Victorin Doucet, o.f.m, tous deux d'origine québécoise, qui sont probablement au nombre des premiers franciscains canadiens formés au pays.

Cette inspiration régionaliste est conforme à la pensée de l'Église canadienne qui soutient un nationalisme canadien, dont la religion catholique et la ruralité seraient les piliers, afin de combattre ce qu'elle considère comme ses «[...] deux principaux ennemis [...] la France athée et la civilisation industrielle»<sup>217</sup>. Si nous considérons que les religieux franciscains, adeptes de la pauvreté, de la simplicité et de l'humilité, sont des clercs chassés de France ou leurs élèves, il est facile de penser qu'ils n'ont eu aucun mal à promouvoir cette pensée qui est conforme à la fois à leur spiritualité et aux idées politiques que leurs rapports difficiles avec l'état français avaient engendrées. Cette attitude des éditeurs de l'*Almanach* est tempérée par le fait que l'enseignement de François d'Assise les porte à s'intéresser à l'homme avant tout, leur pensée sociale est donc prioritaire.

En 1926, il y a un autre pic important dans la production poétique de l'*Almanach*. Les auteurs canadiens sont un peu en recul avec seulement cinq poèmes, mais l'*Almanach* publie un poème religieux de l'écrivain américain Longfellow. La production poétique de cette année-là est essentiellement religieuse et franciscaine.

L'année 1934 est une année très particulière qui marque le vingt-cinquième anniversaire de la version québécoise de l'*Almanach de Saint-François*. À cette occasion, la rédaction offre aux lecteurs du périodique un «festival» de poésie dédié à saint François et aux saints franciscains. Les écrivains, qui ont écrit spécialement pour cet événement des poèmes inédits, ont, entre autres, pour nom Alfred DesRochers, Jean Narrache, Lucien Rainier, Alphonse Désilet, Clément Marchand et Roger Brien. La plupart d'entre eux appartiennent à un réseau dont l'une des têtes pensantes est Alfred DesRochers, le plus connu

---

<sup>217</sup> LEMIRE, Maurice, «Introduction», *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, 1900-1939*, Montréal, Fides, 1980, p. XIV.

de ces jeunes poètes, grâce aux deux recueils qu'il a publiés à la fin des années vingt, *l'Offrande aux vierges folles et À l'ombre de l'Orford*.

Les religieux qui publient de la poésie dans l'*Almanach* de 1934 sont également de jeunes religieux québécois qui, comme leurs confrères, les poètes laïcs, marquent un intérêt particulier pour la reconnaissance d'une poésie canadienne de langue française. Nous relevons le nom de Carmel Brouillard, qui la même année publiera dans *Les cahiers franciscains* un long article intitulé «Enquête sur la littérature» et celui d'Ephem Longpré qui deviendra un médiéviste de renom. L'inspiration qui sous-tend cette floraison littéraire et poétique est essentiellement religieuse et franciscaine avec des titres comme «La messe de saint Pierre-Baptiste», d'Alfred DesRochers, «Jean de Capistran», de Clément Marchand ou «Saint-Bernardin de Sienne», de Lucien Rainier. Sous le titre «Autour d'un centenaire», Roger Brien publie un poème à la gloire des récollets, premiers missionnaires du Canada:

Vous, humbles Récollets, fils de François d'Assise,  
Dès lors, grands chevaliers de l'Amour, du devoir,  
En des gestes de preux vous jetez les assises  
De la ville où demain, dans la fièvre, vivraient,  
Fidèles au labeur que le Christ a béni,  
Des milliers de Français instruits à votre école.<sup>218</sup>

Avec «Prière à saint Antoine», Jean Narrache (Émile Coderre) imprime à son poème une tournure populaire qui, en cette période où la crise sévit, doit attirer aux frères mendiants une grande sympathie:

Fait's-moé r'trouver,- j'pas égoïste-  
Rien qu'ma pauvr' p'tit' plac' d'ouvrier  
J'vous d'mand' pas un' plac' de ministre:  
Non! j'veux un'plac' pour travailler<sup>219</sup>

Il est remarquable de constater que les franciscains, qui utilisent à cette occasion la poésie comme moyen de célébration, restent ainsi fidèles à leurs traditions séculaires. Cependant, le fait qu'ils aient publié des textes de poètes qui proclament leur intérêt pour une

---

<sup>218</sup> BRIEN, Roger, «Autour d'un centenaire», *Almanach de Saint-François*, 1934, p. 54-55.

<sup>219</sup> NARRACHE, Jean, «Prière à saint Antoine», *Almanach de Saint-François*, 1934, p. 42.

littérature qu'ils veulent résolument de langue française en Amérique, démontre une certaine ouverture d'esprit qui pourrait être attribuable justement au fait qu'ils ont de tout temps été remarquablement réceptifs et sensibles à tout ce qui touche à l'homme et au social, de ce fait ils ont su pénétrer l'âme canadienne-française et en traduire les aspirations. En 1934, date qui marque l'apogée de la crise, ces aptitudes ne pouvaient que leur attirer de nouvelles vocations et de nouveaux membres dans les fraternités.

En 1938 et 1939, les deux derniers pics dans la production poétique du périodique des années trente, l'*Almanach* publie quatorze et seize poèmes. Chaque mois du calendrier est illustré par un poème différent. En 1938, les poètes laïcs québécois abondent: Louis Fréchette, Alfred DesRochers (avec un extrait d'*À l'Ombre de l'Orford*), Blanche Lamontagne, Jeanne L'Archevêque-Duguay, Nérée Beauchemin, Pamphile Lemay sont au nombre des auteurs publiés. Leurs poèmes revêtent une tonalité terroiriste, la nature y est très présente, certains de ces poètes, Jeanne L'Archevêque-Duguay ou Louis Fréchette en particulier, pourraient même avoir tiré leur inspiration directement de la seule œuvre poétique de François d'Assise: le «Cantique des créatures», des titres comme «Soyez bénie la neige» et «Oiseaux des neiges» en évoquent certains vers comme: «Loué sois-tu, mon Seigneur, avec toutes tes créatures<sup>220</sup>», ou «Loué sois-tu, mon Seigneur, pour sœur Eau,<sup>221</sup>».

Pour 1939, le calendrier est encore illustré par de la prose poétique. L'auteur, Odoric Bouffard, o.f.m, alors professeur de français au Collège Séraphique de Trois-Rivières<sup>222</sup> publie ainsi une œuvre complète de douze textes. Son inspiration est encore (à l'image de la plupart des poèmes édités par le périodique, surtout durant les décennies trente et quarante) la nature et le pays, il affiche cependant un désir de modernité par la forme qu'il utilise (la prose poétique).

---

<sup>220</sup> Saint François d'Assise, «Cantique des créatures», cité par Ivan Gobry, *Saint François d'Assise et l'esprit franciscain*, Paris, Le Seuil, 1959, p. 150, «Maîtres spirituels».

<sup>221</sup> *Loc. cit.*

<sup>222</sup> LABELLE, Lucien, o.f.m, «Regard sur un maître, Le père Odoric Bouffard, o.f.m (1908-1986)», Extrait de *Chroniques et Documents*, vol. 39, no 2, juillet 1986, p. 4.

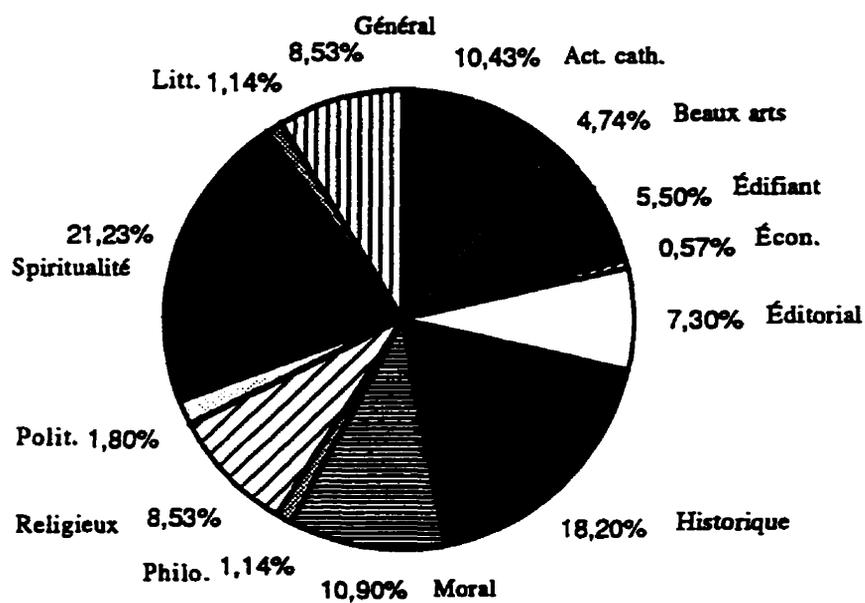
*L'essai et la chronique, l'autre élément du paradoxe*

*L'essai*

Avec un peu moins du cinquième de tous les textes publiés par l'*Almanach de Saint-François*, l'essai y occupe tout de même une place remarquable, si nous tenons compte du fait que l'*Almanach* est avant tout une revue populaire et familiale.

GRAPHIQUE III

Répartition des essais publiés dans l'*Almanach de Saint-François*,  
1917-1949



De 1917 à 1949 nous avons relevé 19,1% de textes que nous plaçons dans la catégorie «essai», selon une définition donnée par le dictionnaire *Robert* qui nous a semblé pertinente dans le cas de l'*Almanach*, c'est-à-dire une forme «littéraire, de facture libre et traitant d'un sujet qu'il n'épuise pas»<sup>223</sup>.

Un peu moins de quarante pour cent du corpus des essais dans l'*Almanach* (37,63%) est composé de textes que nous jugeons relever de la spiritualité et de la morale ou alors sont des textes édifiants. Parmi les essais relevant de la spiritualité, nous notons des titres comme «L'immaculée conception et le bienheureux Duns Scot»<sup>224</sup>, d'Éphrem Longpré, o.f.m., ou «Saint François en prière»<sup>225</sup>, de l'académicien français et membre du Tiers-Ordre Louis Gillet. Sous la rubrique essai relevant de la morale, le père Richer-Marie, o.f.m., publie «Campagne de moralité pour que votre joie soit parfaite»<sup>226</sup> et Guillaume Lavallée, o.f.m., «Cet enjeu qu'est la vie»<sup>227</sup>. Ces textes ont comme objectif d'offrir aux lecteurs un enseignement et une ligne de conduite avant tout catholiques mais aussi franciscaines, un enjeu que les éditeurs franciscains poursuivent avec assiduité dans toutes leurs publications.

Nous avons classé sous la rubrique «essais religieux» 9% de l'ensemble des essais, ce neuf pour cent de textes couvre ceux qui traitent des dogmes religieux et de leur interprétation. Ajoutés aux 10% d'essais d'action catholique, qui sont des textes qui portent sur la présence de la religion catholique dans la société -et qui se classeraient éventuellement dans une rubrique d'essais de sociologie-, toutes ces catégories d'essais totalisent 56% du total. Ils ont pour unique sujet la religion catholique, ses dogmes, son enseignement et sa morale. Cet important pourcentage autorise à affirmer que l'*Almanach* est surtout une

---

<sup>223</sup> *Le nouveau Petit Robert, dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, sous la direction de Josette Rey-Debove et Alain Rey, Paris, Éd. Dictionnaire le Robert, 1993, p. 817.

<sup>224</sup> LONGPRÉ, Éphrem, o.f.m., «L'Immaculée Conception et le bienheureux Duns Scot», *Almanach de Saint-François*, 1922, p. 26-30.

<sup>225</sup> GILLET, Louis, *Almanach de Saint-François*, 1920, s. p.

<sup>226</sup> Père Marie-Richer, o.f.m., *Almanach de Saint-François*, 1949, p. 441.

<sup>227</sup> LAVALLÉE, Guillaume, *Almanach de Saint-François*, 1946, p. 31.

publication religieuse destinée à compléter auprès des membres du Tiers-Ordre et des fidèles en général l'action de périodiques comme la *Revue du Tiers-Ordre*.

Avec 18% de l'ensemble du corpus essais, l'essai historique se place en deuxième position de la catégorie essai dans l'*Almanach*. Ce pourcentage permet de faire ressortir l'intérêt que le lecteur canadien-français accorde à ce genre depuis l'œuvre de François-Xavier Garneau, mais aussi combien la congrégation est attentive à la qualité de l'image qu'elle transmet d'elle-même à son public lecteur. Car la dimension de l'image de marque franciscaine au Québec est soutenue en partie par ces textes portant sur l'histoire. Ils abordent en priorité l'action des anciens récollets, les premiers missionnaires du Canada, qui appartenaient à l'Ordre franciscain. Lors du dépouillement de la publication, pour la période 1917-1949, nous avons dénombré onze textes (sur les trente textes d'essais historiques) qui reprenaient l'histoire des récollets au Canada. L'histoire franciscaine et celle des grandes figures de l'Ordre viennent en deuxième place (8 textes). Nous pouvons donc affirmer que plus de la moitié des essais historiques publiés dans l'*Almanach* servent d'une certaine façon à faire la promotion de la communauté franciscaine au Québec.

L'écrivaine québécoise Marie-Claire Daveluy, membre du Tiers-Ordre de saint François, a beaucoup écrit sur les récollets. Ses essais intitulés «Le père Rapin, récollet, et Jeanne Mance»<sup>228</sup>, publié en 1924, et «Les orphelins des récollets»<sup>229</sup>, publié en 1933, seront suivis à la fin des années trente de sketches de théâtre portant sur le même sujet. L'un s'intitulera «Un récollet, deux héroïnes et Dame Pauvreté»<sup>230</sup>, publié en 1939, un autre «Le trésor des récollets»<sup>231</sup>, publié en 1943. Vulgarisatrice de l'histoire canadienne et franciscaine, Marie-Claire Daveluy est une des femmes les plus publiées dans l'*Almanach*, à une époque où celles-ci étaient occultées en tant qu'auteurs, surtout dans le milieu catholique conservateur qui éditait la revue.

---

<sup>228</sup> DAVELUY Marie-Claire, *Almanach de Saint-François*, 1924, p. 17-18.

<sup>229</sup> *Ibid.*, *Almanach de Saint-François*, 1933, p. 43-45.

<sup>230</sup> *Ibid.*, *Almanach de Saint-François*, 1939, p. 12-13.

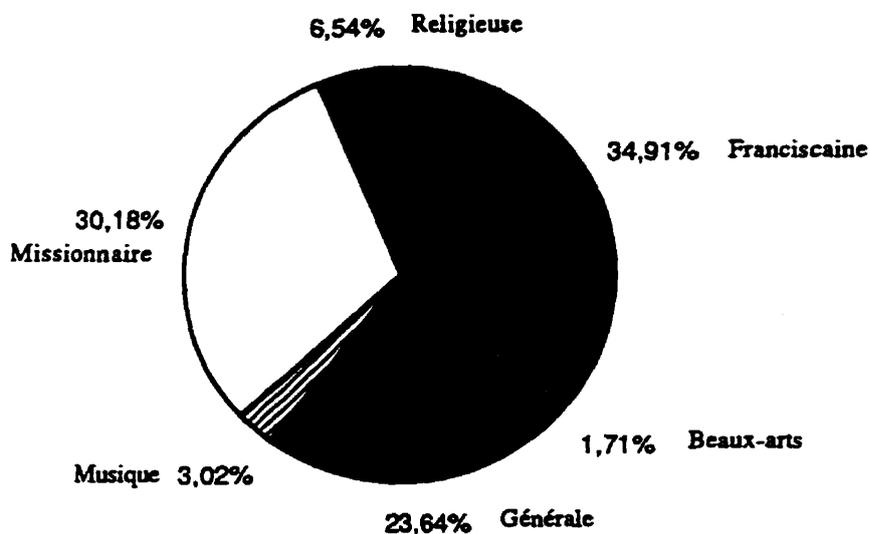
<sup>231</sup> *Ibid.*, *Almanach de Saint-François*, 1947, p. 58.

### *La chronique*

La troisième rubrique qui donne à l'*Almanach de Saint-François*, son caractère de revue franciscaine et catholique est la chronique. Les 20,9% de textes qui constituent ce genre sont essentiellement des chroniques franciscaines et des chroniques missionnaires. Tout comme les essais, les chroniques servent beaucoup l'image de marque de la communauté.

#### GRAPHIQUE IV

Répartition des chroniques publiées par l'*Almanach de Saint-François*,  
1917-1949



Le graphique VI, qui présente la répartition des pourcentages des différentes chroniques, permet de constater que les chroniques franciscaines, qui rapportent les événements propres à la communauté, et les chroniques missionnaires, qui, elles, sont spécifiquement destinées à tenir le lecteur informé de tout ce qui concerne les missions franciscaines outre-mer, sont les deux sous-catégories les plus importantes puisqu'elles représentent presque les deux tiers des chroniques. Comme pour les essais, les titres publiés donnent un aperçu du contenu du texte.

Les chroniques franciscaines sont des reportages sur les activités de la communauté au pays, sur les couvents que l'Ordre ne cesse de créer, depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Le père Joachim-Joseph Monfette, o.f.m., publie en 1921 un texte intitulé «Monastère franciscain à Sherbrooke»<sup>232</sup> et Martin-Marie Dietrich, o.f.m., fait en 1928 la description de la résidence franciscaine de Vancouver dans un texte intitulé: «Résidence de saint François, Solano, Vancouver»<sup>233</sup>. Le Tiers-Ordre a également sa place parmi les préoccupations des chroniqueurs de l'*Almanach*, puisque nous y retrouvons des textes comme «Le Tiers-Ordre séculier», publié par Jean-Joseph Deguire, o.f.m., en 1928. La tâche de chroniqueur nous a semblé être une tâche importante dans la communauté franciscaine si l'on en juge par les mentions qui en sont faites dans certains articles, comme «Brève histoire de notre imprimerie» du père Julien Déziel, o.f.m, publié en 1984 par *Chroniques et Documents*. Julien Déziel mentionne «le Chroniqueur» à plusieurs reprises dans son texte, ou «le chroniqueur dit »<sup>234</sup>, ou encore, lorsqu'il manque de références il affirme: «Le chroniqueur n'a pas les pieds sur terre»<sup>235</sup>. Cela nous incite à penser que chaque couvent tenait un inventaire minutieux de toutes ses activités, certaines de celles-ci faisant parfois l'objet de publications dans les périodiques de la communauté.

---

<sup>232</sup> MONFETTE, Joachim-Joseph, o.f.m., «Monastère franciscain à Sherbrooke», *Almanach de Saint-François*, Éd. du couvent des Sacrés Stigmates, 1921, s. p.

<sup>233</sup> DIETRICH, Martin-Marie, O.F.M., «Résidence de Saint-François, Solano, Vancouver», *Almanach de Saint-François*, s. éd., 1928, p. 75.

<sup>234</sup> Julien Déziel, «Brève histoire de notre imprimerie», *Chroniques et Documents*, op. cit., p. 13.

<sup>235</sup> *Ibid*, p. 13-14.

La chronique missionnaire, qui représente 30% de l'ensemble des chroniques, joue un rôle important dans l'activité éditoriale de l'*Almanach de Saint-François*. En fait la chronique missionnaire justifie la publication du périodique dont les profits des ventes servent à financer les œuvres de la communauté québécoise en pays de mission. Les textes de la chronique missionnaire montrent les frères mineurs en action dans les pays où ils exercent leur apostolat et mettent en valeur leurs réalisations. Les pères missionnaires y publient des textes comme: «Une leçon de catéchisme au Chantoung oriental» (par le père Marcel Comerais, o.f.m.)<sup>236</sup> ou comme «Au Maroc» (par le père Maurice Bertin, o.f.m.)<sup>237</sup>. La chronique missionnaire, qui doit donner des nouvelles des lointains membres de la communauté, va tenter, par l'évocation de pays éloignés et de situations héroïques, de provoquer l'enthousiasme et l'exaltation nécessaire pour susciter des vocations. On peut penser qu'elles remplissent bien leur rôle puisque la congrégation franciscaine au Québec est celle dont les effectifs augmenteront le plus pendant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Ces chroniques souvent très romantiques font aussi partie de la stratégie de promotion de la communauté et assurent la diffusion de son image de marque auprès du public lecteur. À la fin des années vingt, chez le lecteur de l'*Almanach de Saint-François*, qui appartient à la tranche modeste de la population québécoise, le voyage missionnaire est une aventure qui fait rêver, en particulier les jeunes gens. La relation de ces voyages se pare des mérites de la littérature exotique. C'est ainsi qu'Alfred DesRochers se découvrit une vocation de missionnaire après avoir lu les récits des *Annales des pères blancs d'Afrique* qui l'avaient entraîné hors de son univers quotidien. Fort de cette certitude, il s'inscrivit au collège séraphique de Trois-Rivières afin de se préparer à ce qu'il pensait, à dix-sept ans, être sa vocation.

\*\*\*\*\*

---

<sup>236</sup> COMERAIS, Marcel, o.f.m., «Une leçon de catéchisme au Chantoung oriental», *Almanach de Saint-François*, Éd. du couvent des saints Stigmates, 1918, s.p.

<sup>237</sup> BERTIN, Maurice, o.f.m., «Au Maroc», *Almanach de Saint-François*, Éd. du couvent des saints Stigmates, 1921, s.p.

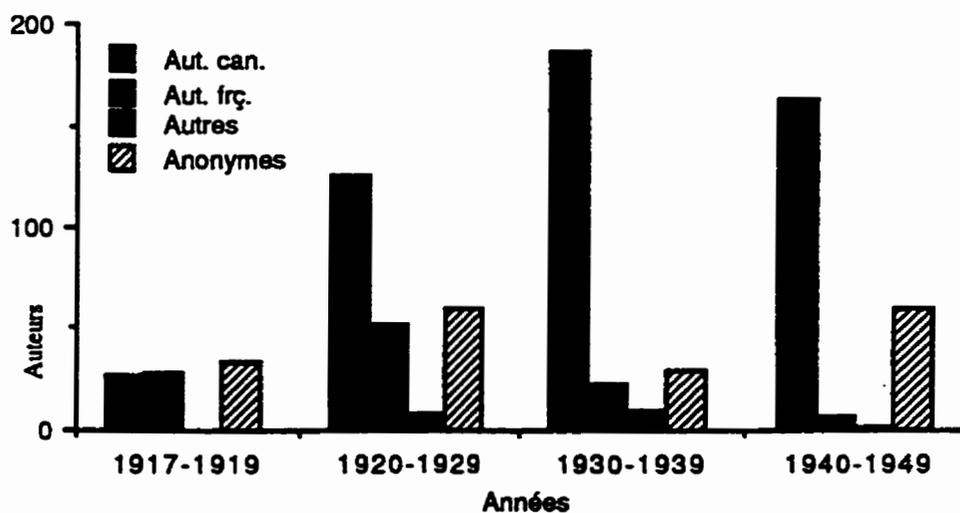
## Les auteurs qui publient dans l'Almanach de Saint-François

L'*Almanach de Saint-François* fut à l'origine une publication de la communauté européenne; à cause de la guerre de 1914-1918, il devient une publication canadienne. À partir de 1917 mais surtout à partir de 1920 on assiste à la canadianisation de cette publication. L'origine nationale des auteurs qui, au fil des ans, vont publier dans l'*Almanach* est un des paramètres qui permet de suivre cette évolution.

Le graphique V montre comment les auteurs français qui, durant les années 1917, 1918, 1919 étaient légèrement majoritaires, furent rapidement remplacés par des auteurs canadiens qui vont bientôt prendre la première place, soit 61% de tous les auteurs connus publiés par l'*Almanach*..

### GRAPHIQUE V

Nationalité des auteurs qui publient dans l'*Almanach de Saint-François*  
de 1917 à 1949



Pour la première période, de 1917 à 1919, que nous pourrions qualifier de période de transition, les auteurs français et les auteurs canadiens sont presque également représentés avec 31,9% d'auteurs français et 30,5% d'auteurs canadiens.

Parmi les Français, nous retrouvons, soit des écrivains prestigieux, comme Victor Hugo et Edmond Rostand, des parnassiens comme Sully Prudhomme, François Coppée, José-Maria De Heredia. S'ils sont moins prestigieux, il s'agit de membres de l'Académie française appartenant à des groupes d'auteurs catholiques et «franciscanisans», comme le tertiaire de Saint-François Georges Goyau, cosignataire avec l'abbé Henri Bremond du *Manuel de la littérature catholique en France de 1870 à nos jours*, ou l'historien et critique d'art Louis Gillet. D'après le *Manuel de littérature catholique*, ces deux auteurs, membres d'un groupe important, auraient participé au renouveau littéraire franciscain en France; ce groupe comprendrait également le médiéviste canadien-français Éphrem Longpré.<sup>238</sup>

Les auteurs canadiens de cette période sont essentiellement des clercs franciscains. En 1917, seul Pamphile Lemay apparaît comme écrivain canadien laïque, en 1918 nous en relevons deux, et quatre en 1919. Par contre, les auteurs laïcs se retrouvent en plus grand nombre parmi les auteurs français.

Le dernier tiers des textes de cette période de transition n'est pas signé. Nous supposons que ces textes ont été écrits par des clercs qui, pour suivre à la lettre la règle de saint François, qui prône l'humilité, ont préféré garder l'anonymat. Cet anonymat se retrouve très souvent chez les écrivains appartenant à des communautés religieuses, particulièrement quand celles-ci sont des communautés de femmes.

À partir de 1920 jusqu'à 1929, l'*Almanach* se canadianise, les auteurs canadiens, tant laïques que religieux, signent 51% du corpus alors que les français, avec 21% des textes, occupent une place moins importante que les auteurs anonymes. Cette canadianisation de la publication s'accompagne d'une laïcisation partielle des auteurs: des auteurs canadiens

---

<sup>238</sup> BREMOND, Henri, Georges Goyau et autres, *Manuel de la littérature catholique en France de 1870 à nos jours*, Paris, Éd. Spes, 1939, p. 462-463.

laïques apparaissent. Ce sont essentiellement des poètes, car la poésie est le genre «qui paraît avoir le plus abondamment inspiré nos écrivains» au cours de cette période ou la littérature canadienne-française «se fait» comme le mentionne M<sup>gr</sup> Camille Roy dans son *Histoire de la littérature canadienne*<sup>239</sup>. Nous relevons des noms qui appartiennent au courant terroiriste et régionaliste qui s'est développé à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>, comme ceux de William Chapman, Pamphile Lemay, Louis Fréchette, Albert Lozeau, Albert Ferland, Blanche Lamontagne-Beauregard.

Au cours des années 30 les auteurs qui publient dans l'*Almanach* sont à 75% des auteurs canadiens français qui se préoccupent essentiellement de littérature canadienne (le qualificatif de québécois ne s'utilise qu'à partir des années soixante). Nous avons constaté que cette préoccupation n'est pas l'apanage des seuls auteurs laïcs, mais que les franciscains qui écrivent la partagent aussi. À côté d'Alfred DesRochers, Clément Marchand et Émile Coderre-Jean Narrache, jeunes poètes des années trente, apparaissent les noms de jeunes clercs franciscains qui eux aussi, à leur manière, en restant conformes aux impératifs de la communauté et de l'Ordre, vont tenter de s'investir avec plus ou moins de bonheur dans l'établissement d'une littérature qui leur appartienne réellement. Nous relevons le nom de Carmel Brouillard, qui publie dans l'*Almanach* plusieurs textes et poèmes et qui, en 1934, dirige dans les *Cahiers franciscains* une enquête relativement importante intitulée «Enquête sur la littérature»<sup>240</sup>. Le même Carmel Brouillard publie en 1935 un essai de critique littéraire controversé, intitulé *Sous le signe des muses*. Nous avons noté également le nom de Gilles Labelle, premier directeur, en 1931, des *Cahiers franciscains* qui entretient en même temps une correspondance avec Alfred DesRochers (qui fut son condisciple au Collège séraphique de Trois-Rivières). Il mentionne dans cette correspondance qu'il cherche à établir des rapports avec le réseau d'écrivains qui à l'époque étaient considérés comme des personnalités reconnues pour leurs idées avancées en matière d'écriture.

---

<sup>239</sup> Camille Roy, Mgr, *Histoire de la littérature canadienne, op. cit.*, p. 151-158.

<sup>240</sup> BROUILLARD, Carmel, o.f.m, «Enquête sur la littérature», *Les cahiers franciscains*, Montréal-Rosemont, vol. III, no 2, fév. 1934.

Pour la dernière période, celle de 1940-1949, les auteurs canadiens prennent 70,5% de l'espace éditorial alors que les auteurs anonymes couvrent encore 26% de cet espace ne laissant aux auteurs étrangers, français et autres que 3,5% des publications. La quête d'autonomie littéraire, instaurée dès les années vingt, tout au moins dans le périodique que nous étudions, semble atteinte; cependant les 26% d'auteurs anonymes indique que les écrivains de cette congrégation se plient, tout au moins dans la première moitié de la décennie aux préceptes d'humilité prônée par le fondateur de l'Ordre.

Parmi les 814 textes répertoriés dans *L'Almanach de Saint François* au cours la période allant de 1917 à 1949, soixante-dix textes, soit 8,6% de la production éditoriale de la revue, est signée par des femmes. Ces textes, assez également répartis sur les 33 années observées, sont dus en grande partie à cinq femmes: Marie-Claire Daveluy (neuf textes), Jeanne L'Archevêque-Duguay (sept textes), Milicent (cinq textes), Ginévra (cinq textes) et Blanche Lamontagne-Beauregard (quatre textes). Par ailleurs, on observe que 6 de ces textes affichent l'état religieux de leur auteure, mais ne dévoilent ni le nom de la religieuse, ni son nom laïc.

La poésie, avec 38% de la production des auteures publiées dans *L'Almanach*, apparaît le genre féminin par excellence. Viennent ensuite le récit, avec 17,1% des écrits féminins, la chronique (15,7%), l'essai (13%), le conte (7,1%), et le théâtre (5,7%). L'auteure la plus prolifique parmi ces élues est Marie-Claire Daveluy qui, à titre de tertiaire de Saint François, écrit des essais historiques traitant de l'histoire franciscaine au Canada, et un tiers de tous les textes de «théâtre», soit quatre, publiés par *L'Almanach*. Ginévra, Jeanne L'Archevêque-Duguay et Blanche Lamontagne-Beauregard viennent ensuite, qui publient des poèmes, des chroniques, des récits et des contes. On relève la signature de Laure Conan en 1920 qui publie un conte de Noël: «Premier arbre de Noël»<sup>241</sup>, et celle d'Anne Hébert en 1947 pour un récit intitulé «Saint François frère de tout ce qui vit»<sup>242</sup>. Les textes de ces

<sup>241</sup> CONAN, Laure, «Premier arbre de Noël», *Almanach de Saint-François*, Québec, Éd. le couvent des ss Stigmates, 1920, p. 71.

<sup>242</sup> HÉBERT, Anne, «Saint François frère de tout ce qui vit», *Almanach de Saint-François*, Montréal, Éd. des RR. PP. franciscains, 1947, p. 3.

femmes écrivains, comme ceux de leurs collègues masculins, s'inspirent de la tradition et du terroir. La poésie et les récits célèbrent la religion, la famille, la terre et la nature ainsi que les vieilles choses du passé, les essais sont surtout historiques.

La production littéraire féminine dans l'*Almanach de Saint-François* n'est donc pas très importante, surtout si l'on rappelle que le lecteur de la publication est essentiellement une lectrice, comme le signale avec raison Adrien Malo, o.f.m, rédacteur de *L'Almanach* de 1932, dans une lettre déjà citée à Alfred DesRochers: «Comme vous le supposez, nos lecteurs se recrutent surtout parmi les demoiselles et les dames.»<sup>243</sup>. Cette production respecte la ligne éditoriale de la publication et ne se démarque aucunement de celle des auteurs masculins.

\*\*\*\*\*

L'entreprise éditoriale des franciscains canadiens met en évidence les deux dimensions de l'Ordre, celle d'un ordre mendiant proche du peuple et la dimension intellectuelle qu'il a eu tout au long des siècles. Ce que nous sommes à même d'observer immédiatement c'est l'importance de cette œuvre éditoriale et ses tirages considérables. Ces deux caractéristiques sont des outils que les religieux franciscains, prêcheurs et missionnaires, ont utilisés pour diffuser la spiritualité du «Poverello» et soutenir leurs apostolats.

L'*Almanach de Saint-François*, notre publication type, servait l'image de la communauté dans la population tout en soutenant la cause des missions extérieures. C'est à travers la littérature et particulièrement la poésie que les franciscains, conformément à l'image de leur saint patron François, mettent l'emphase sur les divers apostolats qu'ils soutiennent. L'*Almanach* avec un corpus dont plus de la moitié des genres font appel à l'imaginaire en est un exemple. Le tirage colossal pour l'époque de l'œuvre du bon père Frédéric qui a fait appel au merveilleux pour attirer et garder son lecteur en est un autre.

---

<sup>243</sup> Adrien MALO à Alfred DESROCHERS, lettre de mai ou juin 1931, Fonds Alfred DesRochers, Archives nationales du Québec à Sherbrooke.

L'utilisation de genres littéraires plus austères comme l'essai, notamment dans l'*Almanach*, démontre que les franciscains désiraient aussi faire œuvre de pédagogues. Bien que la règle de saint François ne valorise pas le savoir, les frères mineurs observent, entre autres, au Canada, que l'apostolat de la presse sert leurs causes auprès du peuple et les rapprochent de celui-ci, qu'ils entendent servir en tout premier lieu.

La création d'imprimeries, la diffusion de livres, revues et publications diverses n'étaient importantes pour la communauté que dans la mesure où elles servaient les causes qu'elles défendaient. Au niveau des idéologies, la communauté franciscaine canadienne ne s'éloigne pas de la ligne conservatrice mise en place par le clergé canadien. Les textes que les franciscains écrivent et publient, célèbrent la patrie, chantent le terroir et la famille et mettent en lumière la religion catholique et surtout François d'Assise, les grandes figures de l'Ordre et son histoire. En cela les franciscains canadiens, religieux issus d'une des branches les plus austères de la communauté européenne, la branche des Observants, ne se singularisent pas des autres communautés et du clergé régulier.

Ce qui fait l'originalité de leurs publications et particulièrement de l'*Almanach de Saint-François* c'est la prédominance donnée à la littérature, surtout à la poésie, dans leur choix éditorial, contrairement aux publications religieuses d'autres communautés qui ont un ton beaucoup plus austère. Ce parti pris peut être vu comme une tendance populiste de la communauté afin de s'attirer une «clientèle» et de la fidéliser. Par ailleurs l'aspect esthétique de l'*Almanach* en fait une publication à part qui est automatiquement identifiée aux franciscains, à leur spiritualité généreuse, joyeuse et naïve. De plus la communauté appliquera ses choix esthétiques et littéraires à ses milieux de formations (collège et studium) perpétrant ainsi une tradition séculaire, qui met un genre littéraire, la poésie, au service d'une spiritualité créant par ce fait des désirs d'écriture et des vocations de poètes.

### **Chapitre 3**

## **L'éducation franciscaine, la littérature et l'édition**

**La formation littéraire chez les franciscains**

**L'édition au service de l'enseignement**

La présence franciscaine dans le domaine de l'éducation au Québec se distingue des autres communautés enseignantes du fait qu'à l'origine, c'est uniquement pour former des jeunes gens au sacerdoce franciscain que les frères mineurs ouvrent des maisons d'enseignement. Un des axiomes de la didactique franciscaine est qu'un prêtre doit savoir penser, mais aussi écrire. Et écrire exige de l'entraînement; or, le meilleur stimulant pour le travail littéraire est la publication. C'est pour cette raison que les supérieurs et les éducateurs des clercs des «studium» de Québec et de Rosemont, qui en avaient compris la nécessité, ont encouragé la fondation de revues étudiantes.

Le père Georges-Albert Laplante, o.f.m., qu'Odoric Bouffard, o.f.m., dans la biographie qu'il lui consacre dans *C'était mon frère*<sup>244</sup>, nomme le «Père de la province<sup>245</sup>», est à l'origine des *Cahiers franciscains* et de *Cartons violés*, les deux revues étudiantes éditées par les Studium de Rosemont à Montréal, et de Québec. Avant la création de ces revues, les étudiants des «studium» de philosophie et de théologie publiaient dans des périodiques pour la plupart franciscains, comme la *Revue franciscaine*, *La Tempérance*, et *l'Almanach de Saint François*.

*Les Cahiers franciscains*, revue des étudiants du «studium» de théologie, dont la publication débute en 1931, est une publication interne réservée à la seule congrégation. En 1936, elle se transforme en *Nos cahiers* et s'ouvre au grand public, pour devenir en 1940 *Culture*, une revue savante bilingue qui sera publiée jusqu'en 1970. Le but des *Cahiers franciscains* et de *Nos cahiers* était, selon le frère Luchésio Bourque, de «promouvoir la culture générale et la formation littéraire chez les étudiants....[et de] répandre des idées

---

<sup>244</sup> *C'était mon frère*, volume en deux tomes, paru en 1965 et en 1976 qui présente les biographies des religieux franciscains canadiens depuis la réimplantation de l'Ordre au Canada en 1890 jusqu'en 1975.

<sup>245</sup> Odoric Bouffard présente le père Georges-Albert Laplante comme un «éveilleur émérite. [...] Le domaine qu'il privilégiait, c'était celui de l'expression littéraire et oratoire. [...] S'il a fondé tant de revues, c'est qu'il voyait dans ce médium l'occasion d'efforts, voire d'acharnement sur un texte qu'on devrait livrer à l'impression». BOUFFARD, Odoric, o.f.m., *C'était mon frère...., Supplément 1, 1965-1976*, Montréal, Archives des franciscains, 1976, p. 23.

susceptibles d'intéresser tout esprit cultivé [.....] Ces périodiques parlaient d'art, de musique, de littérature, d'histoire, de philologie, d'éducation, des Saintes Écritures etc».<sup>246</sup>

Parallèlement à ces périodiques, qui sont offerts aux étudiants avancés, on observe dans les séminaires et les collèges séraphiques des structures internes qui incitent les élèves à faire partie très tôt de cercles et d'académies littéraires auxquels ils soumettent leurs créations. Cela est toujours fait dans le but de former les étudiants à l'expression orale et écrite. Ces cercles et academies poussaient l'étudiant franciscain à embrasser la littérature en même temps qu'il entrait en religion. Ce fut le cas en particulier du poète des Cantons de l'Est, Alfred DesRochers. Au Collège séraphique de Trois-Rivières, il s'est bientôt découvert une vocation de poète plutôt qu'une vocation religieuse, au point que son compagnon d'étude Romain Légaré dit de lui que pendant trois ans «il [y a] rimé à tour de bras en découvrant "les chers, les bons, les braves Parnassiens"<sup>247</sup>».

\*\*\*

### La formation franciscaine: un moyen de reproduire des valeurs franciscaines

Dès leur retour au Canada, à la fin du XIXe siècle, les frères mineurs ont senti le besoin de s'occuper du recrutement de leur communauté et de la formation de jeunes clercs venant de la population qui les accueillait. Pour cela ils vont créer des institutions chargées de former des enfants pour en faire des religieux franciscain.

Dans *Vingt-cinq années de vie franciscaine*, Hugolin Lemay, avant d'aborder l'histoire de la fondation du premier collège séraphique au Canada, celui de Montréal, propose une définition de l'institution tirée d'un prospectus publicitaire publié en 1887 et qui met en lumière la philosophie de ces institutions<sup>248</sup>:

<sup>246</sup> Frère Luchésio Bourque, o.f.m., *op. cit.*, p. 437.

<sup>247</sup> Romain Légaré, allocution prononcée au lancement des volumes des œuvres *poétiques* complètes d'Alfred DesRochers chez Fides, en 1977, Fonds Romain Légaré, Archives du couvent franciscain de Rosemont, 3 f.

<sup>248</sup> Cette définition, que l'on retrouve à l'origine du collège en 1892 est conservée textuellement dans les *Annuaire du collège séraphique* jusqu'en 1931; elle est alors amputée des deux lignes suivantes: «-destiné à fournir des prêtres pour les besoin d'un diocèse; ce n'est pas surtout un asile pour enfants pauvres, ni un

Le collège séraphique n'est pas un pensionnat, ni une maison d'éducation préparant des élèves aux différentes carrières; ce n'est pas non plus un simple petit séminaire -destiné à fournir des prêtres pour les besoins d'un diocèse; ce n'est pas surtout un asile pour les enfants pauvres, ni un orphelinat-; c'est un collège spécial, une sorte de petit noviciat ayant pour but d'augmenter le nombre des missionnaires franciscains au Canada [et dans les missions]. Pour répondre à cette fin, l'œuvre accepte des enfants, riches ou pauvres, qui offrent des marques sérieuses de vocation à la vie franciscaine. On s'applique ensuite par une éducation spéciale à former ces enfants à la science et aux vertus qui conviennent à un si saint état<sup>249</sup>.

Déjà un noviciat avait été fondé à Montréal pour accueillir les novices et les étudiants réfugiés de France (cf. chapitre 1); il s'agit maintenant de lui assurer une relève canadienne<sup>250</sup>, c'est pourquoi le Collège séraphique de Montréal voit le jour en 1892. Il est conçu à l'image d'institutions semblables en Europe, notamment en Italie où les collèges séraphiques sont si anciens qu'on ne peut pas fixer exactement la date de leur fondation<sup>251</sup>.

La mission du collège séraphique est donc claire: il doit sélectionner et former des recrues pour l'Ordre franciscain au Canada, il est l'outil qui transmet les valeurs franciscaines, l'esprit franciscain, l'éthique et la philosophie du franciscanisme. L'admission et la réadmission dans ce collège étaient sévères, il fallait que l'étudiant manifeste tous les ans et de façon explicite son intention de devenir religieux franciscain<sup>252</sup>.

### *Les collèges séraphiques*

Le premier collège séraphique fut donc fondé en 1892 à Montréal; la modeste maison de la rue Dorchester dans laquelle il était situé devint rapidement trop petite. On la remplaça en 1896 par un immeuble de deux étages qui représenta jusqu'en 1916 ce que Noël

---

orphelinat-». De plus, «le nombre de missionnaires franciscains au Canada et dans les missions» devient «le nombre de prêtres franciscains». BERGERON, Cécile, *Le collège séraphique de Trois-Rivières, 1952-1968*, Mémoire de maîtrise présenté à la Faculté de théologie de l'Université de Sherbrooke, août 1971, f. 37.

<sup>249</sup> LEMAY, Hugolin, *Vingt-cinq ans de vie franciscaine au Canada 1890-1915*, Montréal, Revue du Tiers-Ordre et de la Terre-Sainte, 1915, p. 74-75.

<sup>250</sup> Hugolin Lemay mentionne que plusieurs enfants, dont un en particulier, Arthur Thompson, s'étaient tellement attachés au couvent des franciscains qu'on pouvait les considérer comme de vrais séraphiques. *Loc. cit.*

<sup>251</sup> Hugolin Lemay, *op. cit.*, p.74-75.

<sup>252</sup> BÉLANGER, Noël, «Les franciscains et l'éducation», *Les franciscains au Canada, 1890-1990*, Sillery, Éd. du Septentrion, p. 211.

Bélangier dans *Les franciscains au Canada* appelle la «phase montréalaise» du collège séraphique<sup>253</sup>. Noël Bélangier rapporte que pendant vingt ans les étudiants du collège séraphique reçurent gratuitement leur formation académique au collège de Montréal, alors institution sulpicienne. «La pauvreté franciscaine [dit-il] trouvait ainsi chez les sulpiciens des éducateurs "racés et véritablement apôtres qui ont distribué à leurs sujets les bienfaits d'une formation inspirée de la plus pure tradition classique"»<sup>254</sup>.

En 1911, quinze ans après sa fondation à Montréal, le collège séraphique ouvre une succursale à Trois-Rivières. En 1914, l'évêque de Trois-Rivières pose la première pierre d'une nouvelle construction qui, lorsqu'elle sera terminée en 1916, recevra tous les étudiants de Montréal et fera du collège trifluvien le seul collège séraphique de la province. Il accueille alors une centaine d'élèves et la formation est assurée par les seuls clercs franciscains<sup>255</sup>. Affilié à l'Université Laval de Québec en 1933, il devient le Séminaire Saint-Antoine. Destinés à former un jour de futurs religieux, les élèves, tenus loin de leur famille et de l'influence d'autres jeunes, suivent au collège un cours de six ans qui va des Éléments latins à la Rhétorique.

L'Ordre franciscain n'a pas, comme les jésuites, les dominicains ou les sulpiciens, de vocation enseignante; ce n'est qu'au tournant des années vingt que cette communauté commence vraiment à s'intéresser à l'enseignement grâce à l'influence du père Laplante qui «[...] supporte mal que les franciscains soient absents de l'éducation supérieure, des centres de décision sur le plan de l'Église ou de la société<sup>256</sup>». Initialement le collège est une institution d'enseignement classique dont l'objectif premier est de former de futurs franciscains qui iront propager à travers le monde la «Parole du Christ » et la «Foi chrétienne».

---

<sup>253</sup> *Ibid* p. 211.

<sup>254</sup> CHICOINE Fidel, *Chroniques et Documents*, vol. 36, no 1, janvier 1983, p. 4, Cité par Noël Bélangier dans «Collèges: sources de vocations franciscaines» *Les franciscains au Canada, 1890-1990*, p. 211.

<sup>255</sup> Hugolin Lemay, *op. cit.* p. 166-171.

<sup>256</sup> Odoric, Bouffard., *op. cit.*, p. 22.

Le Père Georges-A Robert, aujourd'hui secrétaire provincial adjoint de la congrégation, qui fut dans les années trente étudiant au collège séraphique, plus tard (de 1942 à 1953 et de 1960 à 1968) professeur au collège séraphique, puis directeur et recteur du Collège<sup>257</sup>, affirme que, autant dans les années 1910 à 1930 que plus tard, l'institution a toujours eu l'ambition d'assurer aux jeunes gens qui la fréquentaient un milieu de vie authentiquement chrétien tout en leur procurant un climat de liberté<sup>258</sup>. Cette institution qui aspire à faire participer ses élèves aux richesses du patrimoine franciscain, c'est-à-dire le désintéressement, la simplicité, la courtoisie, l'amour des hommes et des êtres créés, cherche aussi à développer chez eux un fort sentiment d'appartenance à leur «Alma Mater». Ce sentiment est si fort qu'il les suit toute leur vie et les rend à la fois responsables et dépendants de l'institution qui les a formés. Dans *Les franciscains au Canada*, Noël Bélanger cite un témoignage éloquent de l'historien Marcel Trudel:

J'avais passé à ce collège cinq merveilleuses années, autant pour la santé physique et morale que pour la formation intellectuelle; j'y avais été très heureux pour avoir dépensé tant d'énergie à des tâches fascinantes, j'y avais connu tant de joies de l'esprit<sup>259</sup>.

Au sujet de l'enseignement proprement dit du collège séraphique, le Père Georges-A Robert affirme que les professeurs de cette institution ont de tout temps voulu agir comme des «éveilleurs» dans le domaine des sciences humaines, du latin, du grec, de l'histoire, de la géographie, de l'anglais, mais surtout en littérature et en poésie, domaine privilégié par le corps professoral. Ce mot d'«éveilleur» est repris par le père Lucien Labelle dans *Regard sur un maître*, biographie consacrée au père Odoric Bouffard qui, lui-même, l'avait utilisé à propos du père Georges-A Laplante. Au sujet du professeur titulaire d'Odoric Bouffard, le père Augustin Buisson, Lucien Labelle dit qu'il fut pour lui: «un éveilleur éveillant un futur

<sup>257</sup> Renseignements fournis par le père Georges-A Robert, lettre du 25 octobre 1995 à Simone Vannucci. (Documents privés).

<sup>258</sup> Rencontre et entretien avec le père Georges-A. Robert au couvent de Rosemont, mars 1995.

<sup>259</sup> TRUDEL, Marcel, *Mémoire d'un autre siècle*, Montréal, Boréal Express, 1987, p. 84, cité par Noël Bélanger dans *Les franciscains au Canada, 1890-1990, op.cit.*, p. 214.

éveilleur<sup>260</sup>». Dans le même texte, Lucien Labelle mentionne qu'à la fin des années vingt, quand Odoric Bouffard était élève du collège séraphique, celui-ci:

Bourdonnait d'activités parascolaires d'ordre culturel, académies de classe, pièces [de théâtre] montées par chaque classe,[....] le journal du collège séraphique, les discours-débats par les Rhétoriciens, le théâtre, c'est-à-dire la pièce montée par les humanistes, pièce du grand répertoire. Et le piano pour quelques élus<sup>261</sup>.

### *Les «studium»*

La classe de Rhétorique terminée, le futur franciscain devait accomplir une année de noviciat à Sherbrooke (au couvent de Lennoxville en banlieue de Sherbrooke) pour s'initier à la vie franciscaine. Il prenait alors l'habit religieux, la bure et la corde monastique. À la fin de cette année de noviciat, l'aspirant franciscain entrait au «studium» de philosophie (scolastiquat) où pendant trois ans, selon le modèle européen, il étudiait la philosophie scolastique. Ces études étaient sanctionnées par un baccalauréat décerné par l'université Laval. Le «studium» de philosophie se trouvait au Couvent des sacrés stigmates, à Québec, couvent érigé par Mgr Ange-Marie Hiral en 1900 pour accueillir les étudiants franciscains réfugiés de France.

Après ces trois années d'études philosophiques, le futur religieux se dirigeait vers le couvent de Rosemont à Montréal, pour intégrer le «studium» de Théologie. Il prononce alors des vœux irrévocables et s'engage sur la voie qui le mènera au sacerdoce. À Rosemont, écrit Noël Bélanger, l'étudiant avait à sa disposition une bibliothèque de plus de 30 000 volumes «choisis» et recevait la formation des meilleurs professeurs franciscains. Toujours selon l'auteur Noël Bélanger: «l'atmosphère de liberté qui régnait à Rosemont vaut d'être soulignée. Elle contribua à répandre chez les membres de l'Ordre une confiance, une compréhension, une cohésion, qui ont été contagieuses<sup>262</sup>». Lucien Labelle écrit à propos d'Odoric Bouffard: «Il y sera heureux dès son arrivée; cadre champêtre, milieu intensément

<sup>260</sup> LABELLE, Lucien, o.f.m., *Regard sur un maître. Le père Odoric Bouffard, o.f.m. (1908-1985)*, Montréal, Province franciscaine Saint-Joseph du Canada, (Extrait de *Chroniques et documents*, vol. 39, no 2, juillet 1986), p. 23.

<sup>261</sup> Lucien Labelle, *Regard sur un maître. Le père Odoric Bouffard, o.f.m. (1908-1985)*, op. cit., p. 23.

<sup>262</sup> Noël Bélanger, op. cit. p. 216.

intellectuel, [...] des confrères hauts en couleur et très variés, des cercles littéraires, une revue de qualité *Les cahiers franciscains*»<sup>263</sup>.

Ces deux «studium» sont donc à l'origine des deux périodiques étudiants dans lesquels les futurs franciscains publiaient leurs productions littéraires. *Les cahiers franciscains* et *Cartons violés* sont l'initiative d'un seul homme, le père Georges-Albert Laplante, directeur des étudiants à Rosemont jusqu'en 1931, puis directeur en 1932 du scolasticat de Québec où il encouragea les étudiants à se doter d'un périodique pour publier leurs textes.

\*\*\*\*

### La littérature comme outil de formation

Une des missions du collège séraphique était de former des gens capables de s'exprimer, aussi bien oralement que par écrit, puisque leur futur état de prêtres et de missionnaires le demandait.

#### *L'«académie» littéraire*

Déjà, en Éléments latins, les élèves devaient produire un certain nombre de rédactions sur des sujets divers et imposés. Toujours en première année, on les incitait à fréquenter le cercle littéraire de leur classe où ils discutaient littérature, poésie et versification. Les classes du premier cycle possédaient chacune une «académie» et se devaient d'appliquer un article du règlement du collège qui stipulait que:

Dans les classes inférieures les élèves commenceront à se former à la bonne diction et à la correction du langage sous la direction du professeur. [...] En Élément, chaque élève eut à débiter avec gestes et inflexions un morceau français, le plus souvent une fable de La Fontaine.<sup>264</sup>

---

<sup>263</sup> Lucien Labelle, *op. cit.* p. 26.

<sup>264</sup> *Annuaire du Collège séraphique des RR. PP. franciscains du Canada, Trois-Rivières, 1929-1930*, p. 46-47.

L'*Annuaire* de 1929-1930 du Collège séraphique précise qu'au programme du cercle littéraire de la classe de Syntaxe figuraient, outre les «débits», le rapport de la séance précédente, des esquisses monographiques, des récits historiques et des résumés de vies édifiantes. En Méthode, en plus du programme précédent, les élèves lisaient des travaux littéraires faits en classe. Le chroniqueur termine en disant que: «[...] c'est ainsi que s'aiguise la plume, que se développe l'esprit d'observation, que s'effectue plus sûrement le travail de l'observation<sup>265</sup>. »

Quand ils entraient en Versification, les élèves pouvaient faire partie de l'«académie» littéraire du collège. Pour cela ils avaient à produire une sorte de «chef-d'œuvre» (le mot chef-d'œuvre devant être pris au sens artisanal du terme) qui, s'il était jugé excellent du point de vue littéraire, leur permettait d'occuper l'un des vingt-quatre sièges de l'«académie»<sup>266</sup>. Le collège possédait deux «académies»: une de littérature anglaise et une de littérature française, l'«académie» Saint-Bernardin. Les membres respectifs de ces institutions se réunissaient une fois par mois autour des travaux planifiés pour la période.

Dans cette formation, nous constatons que l'étudiant du collège séraphique n'était pas laissé à lui-même; l'encadrement dont il jouissait lui facilitait l'atteinte d'objectifs tels que la maîtrise de la langue et le savoir littéraire. Pour l'année 1932-1933, le chroniqueur rapporte que, du début d'octobre à la fin mai, il s'est tenu dix-huit séances à l'«académie» Saint-Bernardin marquées par autant de comptes rendus de séances: 31 travaux ont été présentés; les académiciens ont reçu trois nouveaux membres et entendu quarante-quatre déclamations. Les sujets présentés sont très diversifiés et ont pour titres: «l'étymologie grecque», «le parler français et l'utilité de la langue anglaise», «l'individualisme de Ronsard.», «Boileau, préconisateur de la nature et de la raison<sup>267</sup>». La chronique rapportant le travail effectué par l'académie Saint-Bernardin pour l'année 1930-1931 mentionne le fait

---

<sup>265</sup> *Annuaire du Collège séraphique des RR. PP. franciscains du Canada*, Trois-Rivières, 1929-1930, p. 46-47.

<sup>266</sup> D'après le père Georges-A. Robert rencontré au couvent de Rosemont en mars 1995.

<sup>267</sup> *Annuaire du Collège séraphique des RR. PP. franciscains du Canada*, Trois-Rivières, 1932-1933, p. 280-281.

que celle-ci a tenu deux séances spéciales destinées à recevoir deux anciens élèves du collège reconnus dans le monde littéraire et artistique de l'époque; la première de ces deux séances a présenté le poète des Cantons de l'est, Alfred DesRochers, venu parler d'humanisme à «l'élite trifluvienne», et la seconde était un concert offert au collège par le pianiste Charles Magnan<sup>268</sup>.

Cet encadrement qui assurait à l'étudiant un milieu propice au travail et à l'étude, et qui le gardait en éveil face au monde des arts et de la littérature, a donné aux supérieurs du collège le désir de concrétiser ces efforts par la création d'une revue qui porterait le nom poétique d'*Aube séraphique*<sup>269</sup>, et dont la majeure partie de la rédaction serait assurée par l'académie Saint-Bernardin.

### *Les cercles littéraires*

Hippolyte Baril, o.f.m., dans un article paru dans *Stodium*, en 1946, fait remonter la création du premier cercle littéraire dans une maison d'enseignement franciscaine, à l'année 1911 au «studium» de Québec<sup>270</sup>. L'auteur précise que cette ancienneté témoigne de l'importance des «cercles» dans la vie des «studium»:

Le T.R.P. Georges Laplante [dit Hippolyte Baril], premier directeur du scolasticat, n'envisageait pas le cercle comme un simple exercice récréatif. Pour lui, le cercle devait être avant tout le complément nécessaire des études théologiques. Il devait contribuer à la culture complète des étudiants. Dès la cinquième séance, le T.R.père formulait ainsi l'orientation que devait prendre le circulus: "Culture intellectuelle, culture de l'expression, culture du débit". En d'autres termes, le cercle avait pour but de contribuer à la formation totale des étudiants<sup>271</sup>.

Hippolyte Baril continue en disant que, dans l'esprit du père Georges-A Laplante, le cercle littéraire devait contribuer à rétablir chez certains étudiants un équilibre culturel, mais devait aussi «préparer l'éclosion de talents littéraires et artistiques<sup>272</sup>». Finalement le souhait du

<sup>268</sup> *Annuaire du collège séraphique des RR. PP. franciscains du Canada*, Trois-Rivières, 1930-1931, p. 39.

<sup>269</sup> LESSARD, Magella, o.f.m., «L'académie Saint-Bernardin», *Annuaire du Collège séraphique des RR. PP. franciscains du Canada*, Trois-Rivières, 1931-1932, p. 38-40.

<sup>270</sup> BARIL, Hippolyte, o.f.m., «La vie des cercles», *Stodium*, vol. 1 no 4, 1946, p. 291.

<sup>271</sup> *Ibid.*, p. 289.

<sup>272</sup> Hippolyte Baril, *op. cit.* p. 290.

père Laplante était de créer à Rosemont «un véritable mouvement littéraire et culturel<sup>273</sup>», souhait qu'il transmettait de la façon suivante à ses étudiants:

Ça a été l'idéal d'une moyenne, c'est-à-dire que tous les étudiants fussent en possibilité de rendre leurs sentiments, leurs idées, avec correction et même élégance; mais cet objectif plutôt modeste en cachait un autre plus relevé et qui était de créer un milieu sympathique aux réels talents littéraires pour obtenir leur élan total<sup>274</sup>.

Le cercle littéraire est donc considéré par les enseignants des «studium» comme «une institution officielle<sup>275</sup>» qui fait partie intégrante du programme d'étude. Les maîtres des «studium» croyaient profondément à la valeur formatrice de la composition exclusivement littéraire qu'ils jugeaient plus appropriée au bon développement des futurs clercs que l'étude dite sérieuse. Hippolyte Baril précise qu'au Studium de Rosemont:

La chaîne ininterrompue des séances mensuelles a largement contribué à la formation littéraire et artistique des étudiants. [...] Bien plus, les cercles ont contribué à la formation d'une lignée d'écrivains dont les noms mériteraient une place de choix dans la littérature canadienne<sup>276</sup>.

Cette affirmation laisse entendre que la congrégation a toujours eu à cœur de se donner une image particulière, différente des autres congrégations, une image qui la rapprocherait de la population tout en ne la coupant pas de son passé, et ce, grâce à la création littéraire, surtout à la poésie qui, comme nous l'avons constaté en examinant *L'almanach de Saint-François*, tient une place primordiale dans les publications populaires franciscaines. Le père Laplante rejoint et peut-être même nourrit les préoccupations de jeunes clercs qui, dans les années trente, entendaient prendre une part active dans la vie culturelle et littéraire de la province.

Cantius Matura, o.f.m., voit le rôle de la littérature dans la vie du prêtre soit comme un moyen de perfectionner les facultés d'expressions du clerc, c'est le rôle pratique que lui accordent la majorité des étudiants, soit comme un complément harmonieux indispensable

---

<sup>273</sup> *Loc. cit.*

<sup>274</sup> LAPLANTE, Georges-Albert, cité par Hippolyte Baril, *op. cit.*, p. 290.

<sup>275</sup> *Loc. cit.*

<sup>276</sup> *Ibid.*, p. 294.

parce qu'elle (la littérature) fait partie du développement culturel du religieux. Cette deuxième conception des études littéraire, est celle d'une minorité de clercs qui possèdent une mentalité plus tournée vers l'humanisme<sup>277</sup>.

Analysant les sujets traités par les étudiants, Cantius Matura relève que leurs sources d'inspiration restent profondément franciscaines, nous les qualifierions également d'éminemment populaires. Le père Matura signale aussi que l'ensemble des écrits des étudiants est imprégné d'une atmosphère particulière qu'il qualifie «d'atmosphère de franciscanisme» faite de simplicité, de joie et d'amour de la nature.<sup>278</sup>

### Les revues étudiantes

Partant du principe que pour un prêtre catholique l'expression orale et écrite est indispensable, les franciscains, qui se consacrèrent avant tout à la prédication, portèrent donc une grande attention à la culture littéraire dans la formation de leurs clercs, car, disaient-ils, «le bon langage, les formes littéraires sont comme une passerelle entre la pensée et les âmes»<sup>279</sup>.

La revue étudiante chez les franciscains, dans les années trente, tient une place importante. Deux revues, issues des «studium» voient le jour: *Les cahiers franciscains* et *Carton violés*. La revue apparaît aux yeux des éducateurs franciscains comme le matériel pédagogique le mieux adapté à leur philosophie de l'enseignement et de la formation des prêtres car elle concrétise les apprentissages. Elle agit comme un stimulant en poussant l'étudiant à produire des œuvres littéraires dignes d'être publiées. De plus, la revue prolonge des structures à l'efficacité établie que sont les académies littéraires pour le collège et les cercles littéraires pour les «studium».

---

<sup>277</sup> MATURA, Cantius, o.f.m., «L'art littéraire», *Stadium*, vol. 1, no 4, 1946, p. 338.

<sup>278</sup> *Ibid* p. 341.

<sup>279</sup> BOURQUE, Luchésio, o.f.m., «Nos publications», *Stadium*, vol. 1, no 4, p.426.

En outre, les compétences en imprimerie de la communauté, les artisans-typographes à la compétence reconnue jusqu'en Europe qu'elle a formés et le fait qu'elle soit propriétaire d'une imprimerie moderne ont sans doute contribué à l'émergence de ces publications étudiantes. Nous pouvons penser également que ces revues, qui étaient certes des publications internes mais caractérisées par une présentation matérielle de grande qualité, servaient l'image de la congrégation et pouvaient attirer une clientèle plus nombreuse. (Voir illustrations pages suivantes.)

Selon les pédagogues franciscains, le prêtre doit faire preuve «[...] d'une culture générale faite de connaissances assimilées. Elle est indispensable à tout clerc franciscain, puisqu'il se destine aux tâches les plus diverses<sup>280</sup>». Pour les franciscain, le prêtre doit non seulement savoir penser mais aussi écrire. Or pour savoir s'exprimer par écrit, il est nécessaire, comme l'écrivait le père Georges-Albert Laplante, de «se disciplin[er] l'esprit par l'exercice formateur de la rédaction<sup>281</sup>»; et c'est pourquoi le père Laplante est à l'origine des premières revues étudiantes. De concert avec les supérieurs et les éducateurs de Rosemont, il établit que le stimulant parfait pour l'écriture, la bonne écriture, c'est la publication. Le père George-Albert Laplante se fait donc éditeur pour le bien de ses étudiants et pour celui de son Ordre auquel il désire offrir les religieux les mieux formés grâce à une culture originale faite d'humanisme, de compréhension de l'autre et de poésie, une culture conforme à l'enseignement et à l'exemple de François d'Assise.

Responsable de la première revue étudiante publiée à Rosemont, le père Laplante récidive en favorisant la création d'une deuxième revue à Québec. Ses successeurs au «studium» de Rosemont, les pères Zénon Fontaine et Léonard Puech, partagent ses idées et continuent d'encourager la création littéraire au «studium».

---

<sup>280</sup> BOURQUE, Luchésio, o.f.m., «Nos publications», *Stodium*, vol. 1, no 4, p. 427.

<sup>281</sup> Luchésio Bourque, *op. cit.*, p. 428.

# ROSAIRE =ET= POESIE



*ET* article n'est pas philosophe comme un livre de Bremond. Il ne saurait dogmatiser sur la poésie dans son essence ou dans ses rapports secrets avec la mystique; il voudrait seulement présenter deux dévots du rosaire qui sont deux grands poètes : Marie Noël et Louis Mercier.

*D'une même source : la foi chrétienne, coulent Virginis Corona et Le Rosaire des Joies. Et il est intéressant de voir leurs eaux également*

*crystallines se séparer en deux ruisseaux. Le premier dévale par le versant le plus abrupt de la montagne. Il gambade et zigzague cherchant où s'appuyer pour jaillir, pulvérisé, dans l'embrun où se joue l'arc-en-ciel. C'est la poésie de Marie Noël : capricieuse, enfantine, fraîche comme un jet d'eau dans un matin de soleil. L'autre s'écoule par une pente douce, sans détour, sans impromptu; il va droit son chemin avec la maîtrise prudente de la maturité. C'est la poésie de Louis Mercier : forte et chantante, mais disciplinée et classique.*

*Ce n'est pas une galerie que nous offre Le Rosaire des Joies. Un tableau ne satisfait pas l'imagination d'un enfant. Il lui faut jouer la scène, non pas seulement la contempler. Ainsi faisait le Moyen-Age sous le porche de ses cathédrales; ainsi fait Marie Noël.*

comme nous et jusqu'à plus ample information, s'appuyer sur les compétences en la matière <sup>17</sup>.

Qu'il suffise de dire, et c'est un point sur lequel nous sentons le besoin d'insister, que le texte liturgique doit rester intelligible à tous ceux qui l'entendent ; il doit demeurer le véhicule d'une idée ; ses parties doivent conserver leur lien logique, sous peine de devenir une *cacophonie sans queue ni tête*. Le compositeur anonyme y a d'ailleurs pourvu et nos éditions modernes en facilitent l'intelligence ; le rythme libre de la mélodie grégorienne y est clairement sensible, ce qui facilite grandement son adaptation au texte. La musique grégorienne respecte d'ailleurs si bien le texte, que dans la pratique, le chanteur n'a qu'à rendre celui-ci le plus intelligible possible, *en suivant le rythme musical*. Quelques concessions de part et d'autre, ici ou là, comme en tout ménage heureux, et la prière chantée de l'Eglise vient solliciter dans les âmes la grâce de Dieu.

Le rythme, tel est donc l'âme, le principe de vie du chant grégorien : voilà une première conclusion. En voici une seconde dont on verra l'importance pour l'utilisation spirituelle de notre chant : dans le chant grégorien, paroles et musique sont intimement unies, celle-ci baignant celles-là dans l'atmosphère voulue, en utilisant de moyens humains que *ce qui convient à une prière chantée*. Composées par des auteurs dont la contemplation des choses divines rythmait les journées, nos mélodies sacrées ont été méditées à l'instar des paroles inspirées qu'elles habillent. Et de même que l'Esprit d'amour a mis en celles-ci les sentiments qu'Il savait devoir être agréés du Père, ainsi Il a dû souffler aux compositeurs anciens les mélodies qui convenaient aux paroles inspirées. On peut donc dire qu'en un sens, nos mélodies sont inspirées elles aussi, et donc, très propres à nourrir notre âme du surnaturel requis pour plaire à Dieu et procurer notre sanctification.

17 — Cf. Dom Georges Mercure : *Rythmique grégorienne*, St-Benoît-du-Lac, 1937. Dom André Mocuereau : *Nombre Musical*.  
*Revue Grégorienne* : passim.

#### L'ÂME DE NOTRE CHANT : LE SAINT-ESPRIT

Mais l'Esprit d'amour ne s'arrête pas en si bon chemin ; puisque en définitive c'est Lui qui prie en nous, tout chanteur qui se pénétrera de sa fonction deviendra l'objet de cette inspiration mystérieuse qu'est la grâce. Dès lors, son chant porteur de grâces lui-même ira à son tour opérer dans les âmes l'œuvre de sanctification voulue par le divin sanctificateur.

" Ipse Spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus ".  
Livrons-nous, mes frères, aux gémissements inénarrables du Saint-Esprit. Ils valent mieux, sans conteste, que nos plus belles harmonies humaines.

FR. JEAN-DE-BRÉBEUF LARAMÉE, O. F. M.



*De pointer la leçon François cherche l'instant;  
Il ouvre du discours le frais écoulement.*

*“Tantôt aborderons Sainte-Mario-des-Anges,  
Engourdis en cocons, crottés, collant de fange.*

*Le portier s'il s'enrage au lieu de nous ouvrir,  
Menace nos ortels de ne pas dégourdir,*

*Nous veut identifier pour des frelons nuisibles,  
— Nos membres flageolants ont leur maintien pénible —,*

*Il finasse de maux, nous mouche en maints affronts  
Tant que pleurent nos yeux et rougissent nos fronts,*

*Nous méprise en ribauds, nous bat, nous vilipende,  
Et nous fait de mourir une implicite ofrande,*

*Nous flatte à la savate et caresse en soufflets,  
Appuyant ses jurons de deux ou trois galets,*

*Amen, amen, Léon, amen, je le répète,  
Si pour Jésus l'avons pâti, c'est joie parfaite...”*

P. RÉGINALD ROY, O. F. M.

SOUS LA NEIGE

— LINO DE —

MAURICE GAUDREAU



Mais avant la création de revues spécifiquement étudiantes, les jeunes clercs en formation publiaient déjà, essentiellement dans des revues franciscaines comme *La revue franciscaine*, *Les missions franciscaines* et *La tempérance*. De plus, avant d'en arriver aux premières publications des «studium» de Rosemont et de Québec, on avait fait des «expériences qui assureraient un avenir ferme [à une éventuelle revue]»<sup>282</sup> La première de ces «revuettes», selon le mot du frère Gilles Labelle, était une petite publication non imprimée intitulée *Lumière et vie*<sup>283</sup>, lancée par le frère Guillaume Lavallée avec l'approbation du père Georges-Albert. Vint ensuite une publication intitulée *Hommage à Montcorvin*, qui était le programme-souvenir d'une séance tenue le 7 décembre 1928 (œuvre de collaboration, la plaquette était illustrée par le frère Théophile Charland). En 1930, est publiée une petite plaquette au texte dactylographié, *Le semeur*, qui aura une vie aussi éphémère que les publications précédentes. En juin 1931, la dernière de ces revues non imprimées vit le jour, *Le studium littéraire*, une publication en deux volumes de 119 et 139 pages dont les textes étaient des frères Gilles Labelle et Gonzalve Poulin<sup>284</sup>. Ce *Studium littéraire* présente toutes les activités littéraires du «studium» de Rosemont pendant dix ans. Il s'agit d'une chronique historique autant que littéraire qui montre à quel point les activités intellectuelles étaient importantes aux yeux des clercs franciscains. Ceux-ci se servaient de ces diverses publications pour mettre en valeur le dynamisme de la jeune communauté canadienne à travers le monde franciscain et à travers le monde catholique en général. Ces petites revues étaient envoyées autant en Europe que dans les missions étrangères, elles servaient l'image de marque de la communauté en démontrant combien la formation des jeunes clercs faisait partie de ses préoccupations premières.

Les revues étudiantes, *Les Cahiers franciscains* et *Cartons violés*, au départ, sont des revues internes à la communauté, créées dans un but pédagogique; elles ne devaient être

---

<sup>282</sup> Luchésio Bourque, *op. cit.*, p. 429.

<sup>283</sup> Selon Luchésio Bourque, cette revue ne fut qu'«un feu passager», *op. cit.*, p. 429.

<sup>284</sup> Luchésio Bourque, *op. cit.*, p. 429-431.

lues que par la communauté franciscaine canadienne. Cependant Luchésio Bourque rapporte que dès le premier numéro des *Cahiers franciscains* la revue est envoyée dans des couvents français ainsi que dans les missions; mais elle n'était pas lu par le grand public. L'éditorial du premier numéro des *Cahiers franciscains* dit à ce propos: «Nous ne voulons d'autres lecteurs que les moines de la famille éparpillés aux quatre vents de l'apostolat<sup>285</sup>». Dans une lettre adressée aux étudiants, le ministre provincial, le T.R.P. Ambroise Leblanc, affirmait que *Les cahiers franciscains* devaient:

Rappeler aux anciens, pour renouveler leur jeunesse, quelque chose du passé; faire partager à tous les saines joies, les enthousiasmes délirants, les nobles espoirs d'âmes éprises de beauté et de perfection; porter sous des ailes lumineuses aux quatre vents de l'apostolat, la paix de la solitude, le parfum enivrant d'âmes jeunes et pures, le trop plein de cœurs ardents<sup>286</sup>.

Cette mission «familiale» va changer au cours des années en même temps que la politique éditoriale de la revue qui, des *Cahiers franciscains*, créés en 1931, deviendra en 1936 *Nos cahiers* et, en 1940, la revue *Culture*. La politique éditoriale de *Culture* reprend celle de *Nos cahiers* mais sera modifiée pour inclure des sujets plus scientifiques. Le contenu éditorial de *Culture*, devenue revue grand public, s'éloignera du propos initial des *Cahiers franciscains*, qui étaient essentiellement un outil à caractère pédagogique. La revue traitait de sciences religieuses et profanes au Canada français et anglais, et cela dans les deux langues. *Culture*, en remplaçant *Nos cahiers*, ne laissa que peu de place à la production étudiante, qui y devint pratiquement inexistante. Destinée à l'élite intellectuelle, elle maintiendra cette politique éditoriale jusqu'en 1970, date à laquelle Edmond Gaudron, son directeur et fondateur, décide de cesser de la produire<sup>287</sup>.

---

285 Luchésio Bourque, *op. cit.*, p. 432.

286 LEBLANC, Ambroise, *Lettre adressée aux étudiants*, le 29 juin 1931, cité par Luchésio Bourque, *loc. cit.*

287 «Publication à caractère scientifique, *Culture* ouvrait ses colonnes aux essais philosophiques, littéraires et politiques, ainsi qu'aux monographies historiques et sociologiques. Elle se voulait œcuménique et accueillit des textes de collaborateurs catholiques, protestants, juifs et autres. C'était faire acte d'avant-gardisme.» LEBEL, Jean-Marie, «L'apostolat de la presse», *Les franciscains au Canada, 1890-1990*, Sillery, Éd. du Septentrion, p. 266.

### *Les cahiers franciscains*

*Les cahiers franciscains*, fondés par le père Georges-Albert Laplante, virent le jour en mars 1931, avec comme premier rédacteur en chef le frère Gilles Labelle, comme rédacteur littéraire, le frère Gonzalve Poulin et à la direction artistique le frère Richard-M Thivierge.

Le premier numéro fut lancé le 30 mars 1931, durant la semaine pascale; Luchésio Bourque rapporte l'extrait suivant de la chronique du «studium»:

Le but de la revue était de stimuler les activités littéraires en les orientant vers la publication. Elle ne devait pas être un sujet de vaine gloire, mais un moyen de formation intellectuelle et une initiation au don de quote-part dans une œuvre commune. [Luchésio Bourque reprend quelques lignes plus loin en citant le premier éditorial]. Notre programme c'est de n'en pas avoir. Nous ne voulons pas d'autre esprit que l'esprit du «Petit Pauvre», tout d'amour, d'optimisme chrétien et de catholicité. <sup>288</sup>

Tout comme pour *L'almanach de Saint-François*, nous constatons que le poste de rédacteur en chef du périodique change souvent de titulaire: de 1931 à 1935 *Les cahiers franciscains* connaîtront plusieurs rédacteurs en chef, les frères Gilles Labelle, Gonzalve Poulin, Richard-M. Thivierge et le dernier, Émmanuel Boisvert.

Lors du dépouillement du périodique nous avons constaté dès le premier numéro certains changements par rapport à *L'almanach de Saint-François* <sup>289</sup>. La présentation matérielle du périodique nous est apparue plus austère, bien que très soignée. Dans *Les cahiers franciscains* comme dans *l'Almanach*, les éditeurs franciscains sont attentifs à l'aspect visuel. Sans être abondantes, de petites gravures et surtout des lettrines ornent les textes; chaque numéro publie également une ou deux gravures d'un artiste québécois connu. Ce souci de l'aspect visuel et l'attention apporté à la qualité de l'impression nous semblent être des caractéristiques de l'édition franciscaine, comme si le message écrit devait être appuyé par l'image pour avoir plus d'efficacité.

<sup>288</sup> Luchésio Bourque *op cit.*, p. 31-32.

<sup>289</sup> Pour établir notre catalogue nous avons utilisé les mêmes instruments que ceux utilisés pour *L'almanach de Saint-François*. Notre système de classification des textes reste également le même.

*Les cahiers franciscains* sont, contrairement à *L'almanach de Saint-François*, une publication qui se veut intellectuelle; le périodique doit, comme l'exprime le frère Luchésio Bourque, «refléter [à l'image du prêtre] une culture qui a toujours été le partage de l'Église catholique»<sup>290</sup>. C'est la raison pour laquelle les essais, dans ce périodique, sont beaucoup plus nombreux que dans *L'almanach*. Pendant une période de cinq ans, sur un total de 103 textes nous relevons 53 textes d'essais, ce qui représente 50% du corpus de textes de la publication.

TABLEAU VIII

**La production littéraire des *Cahiers franciscains* par genres  
1931-1935**

Années/genres	1931	1932	1933	1934	1935	Total	%
Biographie	5	2	1		1	9	8,7
Essai	18	9	9	10	7	53	51,5
Poésie	9	5	4	4	1	23	22,3
Récit	2	3		1		6	5,8
Conte				1		1	1
Hagio.		1				1	1
Chronique	8	1		1		10	9,7
<b>Total</b>	<b>42</b>	<b>21</b>	<b>14</b>	<b>17</b>	<b>9</b>	<b>103</b>	<b>100%</b>

Cette primauté de l'essai est tout à fait compréhensible puisque *Les cahiers franciscains* veut être un périodique intellectuel, destiné à l'élite de la congrégation. Mais l'augmentation de l'essai se fait au détriment de genres qui, considérés comme faisant partie de la littérature populaire (comme le récit et la chronique), tenaient dans les publications destinées au grand public une place importante. Dans *L'almanach de Saint-François*, pendant la décennie où *Les cahiers* ont vu le jour, le récit et la chronique occupaient respectivement

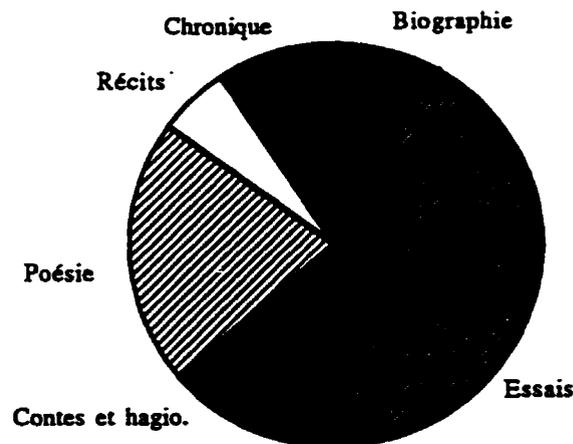
<sup>290</sup> Luchésio Bourque, *op. cit.*, p. 427.

19% et 14% du corpus de textes, alors que dans *Les cahiers*, ils diminuent de moitié pour la chronique et des deux tiers pour le récit.

Le graphique VI présente de façon éloquente la place primordiale occupée par l'essai dans la publication des étudiants de Rosemont. Il met également en évidence l'intérêt très vif que les jeunes auteurs accordaient à la poésie qui occupe encore presque le quart du corpus de leur revue. Cette constatation est importante, si l'on tient compte du fait que nous nous trouvons face à un corpus de textes d'étudiants dont certains sont des travaux scolaires. Elle illustre, à l'image de l'*Almanach de Saint-François*, l'ambivalence franciscaine qui fait que la communauté est prise entre l'enseignement traditionnel de son fondateur François d'Assise et la nécessité de s'adapter à la modernité.

#### GRAPHIQUE VI

##### La production littéraire des *Cahiers franciscains*, 1931-1935



## *L'essai*

Pour l'ensemble des essais nous avons relevé sur un total de 53 textes, 26 qui traitent de religion: 12 sur la spiritualité, 7 strictement religieux et 7 de théologie. Si l'on considère que les *Cahiers franciscains* sont un périodique édités par les étudiants d'un «studium» de théologie, cette proportion est normale.

Nous avons relevé 10 essais littéraires et 7 traitant des beaux-arts. Les essais littéraires sont conformes à la conception que les franciscains avaient de la formation des prêtres et des clercs. Comme nous l'avons expliqué plus haut, ils appliquaient le principe que pour un prêtre catholique l'expression orale et écrite est indispensable; de ce fait ils apportaient une grande attention à la culture littéraire des futurs religieux. Cette culture était considérée par les pédagogues franciscains comme le moyen le plus efficace d'offrir aux futurs prêtres et surtout aux futurs prédicateurs un outil de qualité qui servirait tous leurs apostolats.

Les essais qui traitent des «beaux-arts» sont, eux aussi, conformes à la tradition franciscaine et à l'esprit de saint François qui voient dans le beau une louange à Dieu. La célébration de la nature, la poésie, la musique et les beaux-arts font partie de cette tradition, et la «sève franciscaine», d'après Yvan Gobry, ne se retrouve pas que dans l'Ordre, elle «a débordé de toutes parts et fécondé autour d'elle mainte terre étrangère<sup>291</sup>». C'est cet esprit franciscain et cette tradition que les étudiants du «studium» expriment dans leurs textes. Richard-Marie Thivierge signe trois essais sur les beaux arts: «L'art et saint François», «L'artiste et la raison pure» et «Réflexion sur la culture artistique». Julien Déziel, lui, publie «Notre dessinateur canadien, Edmond Massicotte» alors que le graveur Maurice Gagnon, un des rares auteurs laïcs à publier dans le périodique, signe un essai intitulé «Évolution du bois gravé».

---

<sup>291</sup> GOBRY, Yvan, *Saint François d'Assise et l'esprit franciscain*, Paris, Éd. du Seuil, 1957, p. 114, (Maîtres spirituels).

## *La poésie*

Pendant la première moitié de la décennie trente, les textes de poésie, qui représentent 22% du corpus *Des cahiers franciscains*, sont certes moins importants que dans la publication «grand-public», *L'almanach de Saint-François*; la poésie reste cependant, après l'essai, le genre le plus pratiqué par les étudiants du «studium». Cette proportion de 22% de poésie est relativement semblable à celle de 29% que *l'Almanach* offrait à ses lecteurs pour la même période. Nous devons par ailleurs mentionner que seuls les étudiants du «studium» publient de la poésie dans *Les cahiers franciscains*, nous n'avons pas relevé de textes d'auteurs laïcs, tant canadiens que français. Ces jeunes auteurs ont un intérêt marqué pour la littérature, qui se traduit dans leurs écrits savants par l'attention particulière qu'ils apportent à la poésie, se conformant ainsi à la tradition franciscaine. Nous avons en effet, relevé plusieurs titres d'essais littéraires publiés dans *Les cahiers* qui traitent de poésie en général, de poètes québécois surtout, et de poésie franciscaine en particulier. Le frère Gonzalve Poulin publie dans le deuxième numéro *Des cahiers*, en juin 1931, un long texte intitulé «Une poésie franciscaine» dans lequel il se livre à une évaluation rapide de dix ans de poésie au «studium» de Rosemont. Cet essai, élogieux pour la jeune poésie du «studium», la présente de la façon suivante:

Magnifique à tous égards[...] habillée de bure et qui veut s'exprimer avec des ailes. Poésie d'essence religieuse sans rester en deçà de la haute inspiration. Poésie plutôt sévère et fidèle aux grands maîtres classiques. Poésie simple, heureuse et combien sincère. C'est la calme fraîcheur de l'âme monastique qui s'étale en ces vers délicats et tranquilles<sup>292</sup>.

Le frère regrette malgré tout le manque d'audace des poètes, leur trop grande soumission aux règles classiques: «la muse étouffe en certaines œuvres trop sévères<sup>293</sup>». Cela est dû, d'après lui à: «[l']ascèse réglée [qui déshabitude le moine] des libertés, même littéraires. Il y a

---

<sup>292</sup> POULIN, Gonzalve, o.f.m., «Une poésie franciscaine», Montréal-Rosemont, *Les cahiers franciscains*, vol. 1, no 2, juin 1931, p. 19.

<sup>293</sup> *Ibid*, p. 20.

tant de spontanéité dans certaines rêveries de ces religieux poètes, qu'on se prend à regretter l'ample vêtement moderne pour draper leurs chants aériens»<sup>294</sup>.

Pendant la période 1931-1935, Carmel Brouillard signe dans *Les cahiers franciscains* trois essais littéraires, deux sur Nérée Beauchemin, et un troisième intitulé «Prose et poésie ». Ce dernier est une critique générale de la poésie moderne, du vers libre et en particulier du recueil de Robert Choquette, *Poésies nouvelles*, édité en 1933 par Albert Lévesque. Odoric Bouffard y publie deux essais littéraires, le premier intitulé «Louis le Carbonnel» et le second «Rosaire et poésie» qui présente la poésie toute chrétienne de Marie Noël et de Louis Mercier.

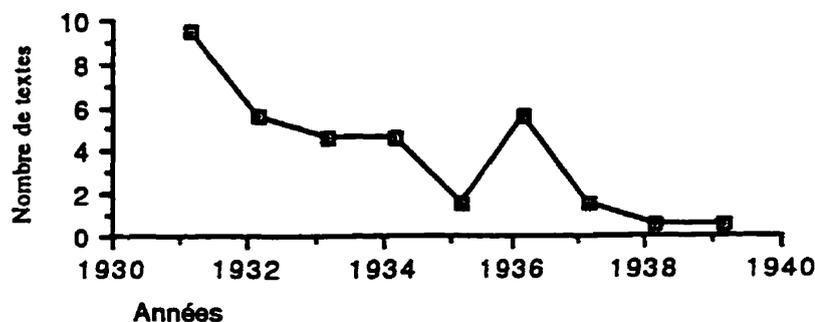
Pendant les cinq années que les *Cahiers franciscains* ont été publiés, nous observons une tendance qui marque le déclin du genre poétique et qui annonce un nouvel esprit, celui qui animera à partir de 1936 la relève des *Cahiers franciscains*, *Nos cahiers* et plus tard, en 1940 le périodique savant *Culture*. L'implantation progressive de cet esprit tourné vers la modernité se lit très bien sur le graphique suivant (graphique VII) dont la courbe, sur les cinq années observées, ne cesse de descendre. Aux données relevées dans les *Cahiers franciscains* nous avons ajouté celles de *Nos Cahiers* qui terminent la décennie. Nous constatons qu'à partir de 1938 la revue du «studium» ne publie pour ainsi dire plus de poésie et se donne un caractère plus austère, plus scientifique et multiculturel (nous avons observé des textes en diverses langues) qui annonce *Culture*.

---

<sup>294</sup> Gonzalve Poulin, *op. cit.*, p. 20.

## GRAPHIQUE VII

**Évolution de la poésie dans *Les Cahiers franciscains*  
et dans *Nos cahiers*, 1931-1939**

*Nos cahiers*

En 1936, les étudiants et les autorités du «studium» de théologie décident de donner à leur périodique un caractère plus général et plus savant. Luchésio Bourque écrit que le temps était alors venu de «lancer une revue qui déborderait le cadre familial et pénétrerait dans le grand public<sup>295</sup>». Les auteurs des articles publiés par le périodique devaient être majoritairement des étudiants franciscains puisqu'il demeurait une revue étudiante, mais la collaboration des pères de la province franciscaine était acceptée et même souhaitée, à condition qu'elle réponde aux buts du périodique. Ces buts restaient en principe les mêmes que ceux des *Cahiers franciscains*: «Promouvoir la culture générale et la formation littéraire chez les étudiants. On voulait de plus répandre des idées susceptibles d'intéresser tout esprit cultivé<sup>296</sup>». Les sujets traités étaient les mêmes que ceux qui avaient fait la renommée des

<sup>295</sup> Luchésio Bourque, *op. cit.*, p. 436.

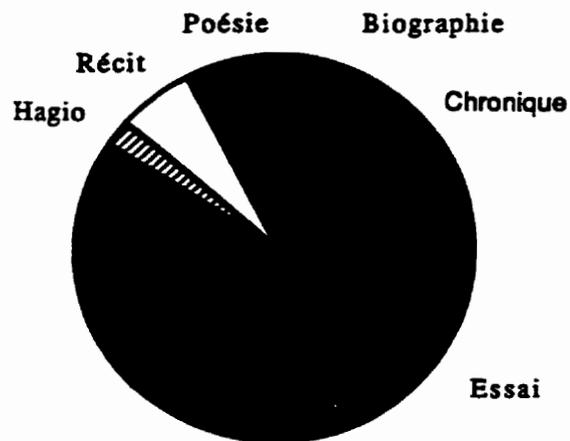
<sup>296</sup> Luchésio Bourque, *op. cit.*, p. 437.

*Cahiers franciscains*: la littérature, l'art, l'histoire, la théologie, les saintes Écritures, la sociologie; en fait aucun sujet n'était exclu, sauf la politique.

Le premier numéro de *Nos cahiers* voit le jour en avril 1936. Le périodique devait paraître en fascicules de 80 pages, quatre fois par année, mais dès la deuxième année chaque numéro dépassait les cent pages. Le premier et seul directeur de *Nos cahiers* fut le directeur des étudiants de théologie à l'époque, le père Léonard-M Puech, o.f.m., alors que les rédacteurs en chef, toujours étudiants, se sont succédés au fil des années, soit les frères Emmanuel Boisvert o.f.m., Odoric Bouffard, o.f.m., Léandre Poirier, o.f.m., Laval Laurent, o.f.m. et Zoël-M. Robert, o.f.m.. Si les rédacteurs en chef furent toujours des étudiants, l'apport éditorial de ceux-ci alla en diminuant au point que dans le dernier volume, celui qui comprend toute l'année 1939, on ne trouve que trois articles et quatre commentaires écrits par des étudiants. Cet état de fait est sans doute une des raisons qui ont présidé à la création de *Culture*.

Durant les quatre années d'existence de *Nos cahiers*, nous constatons que l'essai, en constante progression, occupe les deux tiers de l'espace éditorial (graphique VIII).

## GRAPHIQUE VIII

La production littéraire de *Nos cahiers* selon les genres, 1936-1939

Pour la première fois, la poésie est reléguée au rang de genre mineur, au même titre que le récit, et pour les années 1938 et 1939 elle est inexistante, comme l'indique le tableau suivant, (tableau IX).

## TABLEAU IX

**La production littéraire de *Nos cahiers* par genres  
1936-1939**

Années/Genres	1936	1937	1938	1939	Total	%
<b>Biographies</b>	1	4	4		9	10,6%
<b>Essais</b>	13	16	10	18	57	67,1%
<b>Poésie</b>	5	1			6	7,1%
<b>Chroniques</b>	1	2	1	2	6	7,1%
<b>Récits</b>	4	1			5	5,9%
<b>Hagio.</b>	2				2	2,3%
<b>Contes</b>						
<b>Total</b>	26	24	15	20	85	100%

Pour ce qui est du conte et de l'hagiographie, le premier est exclu du tableau alors que la seconde n'est représentée que par deux textes. Les concepteurs du périodique, pour affirmer le caractère nettement savant de leur publication, privilégient des thèmes qui relèvent surtout de la théologie, de la philosophie et des sciences sociales. De 1936 à 1939, les préoccupations sociales se traduisent par l'introduction progressive dans *Nos cahiers* d'essais de sociologie et de philosophie. Pendant les quatre années d'existence de la revue nous avons compilé 57 essais divers, dont 10 sont des essais de sociologie et 9 des essais de philosophie. Ces deux types d'essais occupent 33% du corpus des essais. Par contre les essais littéraires sont beaucoup moins nombreux, mais de très bonne qualité, selon Luchésio Bourque, qui écrit: «On rencontre [...] de rares mais excellents travaux sur la littérature et l'art, tels que "De la culture générale", de Yves-Marie Gaudreau, o.f.m. [...] et "Les littérateurs sur les traces de saint François", de Guillaume Lavallée, o.f.m.<sup>297</sup>.» Ce dernier essai de 24 pages pourrait être considéré comme le texte précurseur de l'œuvre du père Damien Vorreux, o.f.m. et français, qui, 53 ans plus tard, publiera *François d'Assise dans les lettres française*. Ce livre retrace l'influence franciscaine sur les auteurs de langue

<sup>297</sup> Luchésio Bourque, *op cit.*, p. 438-439.

française; comme l'essai de Guillaume Lavallée, qui, traque l'influence du «petit pauvre» sur les lettres françaises de Rabelais à Joseph Delteil.

*Nos cahiers*, qui se veut un périodique d'idées, va faire triompher dans le monde franciscain du Québec la préoccupation sociale qui semble vouloir prendre le pas sur les préoccupations strictement littéraires et esthétiques. De tout temps l'Ordre franciscain a été sollicité par des préoccupations culturelles et sociales. Avec *Nos cahiers* la fonction sociale dans la communauté québécoise semble avoir pris plus d'envergure, une envergure que *Culture* ne fera que reprendre et faire progresser de nouveau. Ce virage se fait sentir aussi quand: «En septembre 1937, "après 32 ans de service", *La Tempérance* cède la place à *La famille*<sup>298</sup>».

### *Cartons violés*

Devenu directeur du «studium» de philosophie de Québec en 1932, le père Georges-Albert Laplante entend continuer l'œuvre culturelle qu'il avait commencée à Rosemont. Il décide donc de promouvoir la fondation d'un nouveau périodique destiné aux étudiants du «studium» de philosophie de Québec. C'est ainsi que *Cartons violés* est créé en décembre 1932. Le périodique a existé pendant 13 ans et a été remplacé en 1946 par *Studium*<sup>299</sup>.

Comme c'était le cas avec les *Cahiers franciscains* pour les étudiants du «studium» de Rosemont, le père Laplante voulait offrir à ceux de Québec un outil qui leur «[permettrait] d'exercer leurs multiples talents, d'extérioriser leur âme<sup>300</sup>» selon l'expression de Luchésio Bourque dans son article de *Studium*, «Nos publications». L'article parle «de la jeunesse d'âme des jeunes écrivains, [et de] leur souci de clarté et de poésie<sup>301</sup>». De 1932 à 1940, la

<sup>298</sup> VOISINE, Nive, «De la *Tempérance* à *La famille*», *Les franciscains au Canada, 1890-1990*, Sillery, Éd. du Septentrion, p. 167.

<sup>299</sup> Luchésio Bourque, *op cit.*, p. 427-447.

<sup>300</sup> Luchésio Bourque, *op cit.*, p. 440.

<sup>301</sup> *Loc. cit.*

direction de *Cartons violés* se trouvait à Québec, à partir de 1940 elle est déménagée à Rosemont et en 1945, le périodique subit quelques transformations pour devenir *Studium*.

On peut supposer qu'en 1940, quand *Nos cahiers*, la revue du «studium» de Rosemont, est devenue *Culture*, un périodique «grand public», les éducateurs des deux maisons d'enseignement franciscaines se sont trouvés face à un vide qu'il leur fallait combler; on offrit alors aux étudiants de Rosemont et de Québec le même périodique pour publier leurs textes, c'est-à-dire *Cartons violés*. Les étudiants «rosemontains» plus âgés, habitués à publier, ont apporté à *Cartons violés* leur professionnalisme car, à partir de 1940, on constate que la présentation matérielle de la publication est plus systématique, les fascicules sont publiés deux fois par année, les textes affichent une bonne tenue.

Les textes publiés par le périodique ne sont pas tous d'égale qualité, comme l'explique Luchésio Bourque, qui affirme «[qu']à côté de travaux médiocres, se placent des réalisations littéraires parfaites<sup>302</sup>»; mais il souligne que la teneur éditoriale du périodique est moins concentrée sur les beautés littéraires et plus sur la pensée et l'esprit scientifique.

---

<sup>302</sup> Luchésio Bourque, *op cit.*, p. 441.

## TABLEAU X

**La production littéraire de *Cartons violés*,  
(1932-1945)<sup>303</sup>**

	Poésie	Biogr	Chron	Essai	Conte	Récit	Total
1932	3			4	2	2	11
1933	8	7	2	9	3	7	36
1934	4	4	4	6		6	24
1935	4	1	2	8	1	2	18
1936	2			4		4	10
1937	10					5	15
1938							
1939	1			2		1	4
1940	4			8		2	14
1941	4		1	10		4	19
1942	2		1	4		1	8
1943	3	1		2		7	13
1944	6			2		3	11
1945	13	1		9		16	39
Total	64	14	10	68	6	60	222
%	28,9	6,3	4,5	30,6	2,7	27	100

Le tableau X, donne du périodique l'image d'une publication irrégulière. Le nombre de fascicules publiés au cours d'une année est aléatoire et probablement soumis à la qualité des travaux étudiants ainsi qu'au temps qu'il leur est alloué pour travailler comme «journalistes». Le plus souvent, le «studium» publie un ou deux fascicules par année, parfois trois. En 1938, pour des raisons inconnues, *Carton violés* n'est pas publié et en 1939 le périodique est réduit à un seul fascicule, paru en janvier. Le volume IV, qui commence en juin 1937, ne sera complété qu'en mars 1940, date à laquelle le périodique est pris en main par le «studium» de Rosemont. Nous remarquerons que les hagiographies, qui étaient fort peu nombreuses dans *Les Cahiers franciscains* et *Nos cahiers* ont, ont complètement disparues de *Cartons violés*.

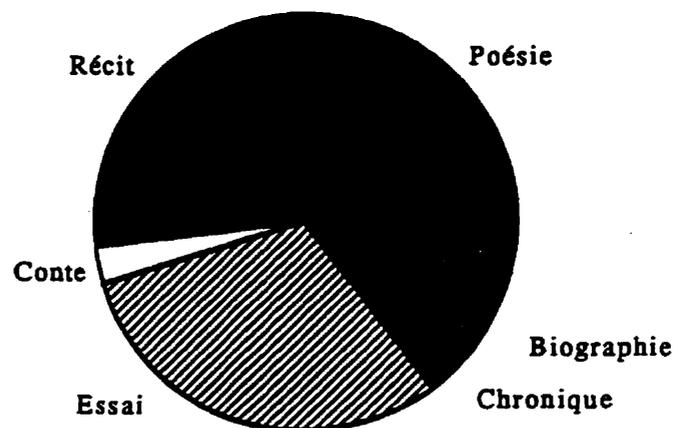
<sup>303</sup> Contrairement aux autres tableaux présentés, le tableau X, pour des raisons pratiques est à chronologie verticale.

### *Les genres dans Cartons violés*

Le graphique IX, qui présente la production par genres de *Cartons violés* de 1932 à 1945, permet de constater que les trois genres déjà privilégiés par l'une ou l'autre des publications franciscaines étudiées (poésie, essai et récits), se retrouvent ici et qu'ils se partagent plus des trois quarts de l'espace éditorial du périodique ne laissant qu'un maigre 14% de cet espace à d'autres types de textes.

### GRAPHIQUE IX

#### Production littéraire de *Cartons violés* par genres, 1932-1945



Cette constatation nous amène à penser que *Cartons violés* n'a pas su ou n'a pas voulu se donner une personnalité aussi forte que les *Cahiers franciscains* et *Nos cahiers*. En fait, *Cartons violés* représente le type d'outil que les enseignants des «studium» voulaient

mettre à la disposition de leurs étudiants. Ce périodique est une publication où ils peuvent donner à voir et à lire leurs meilleurs travaux, ceux qui expriment clairement leur pensée la plus achevée, le périodique agissant alors comme incitatif à l'écriture. C'est pourquoi *Cartons violés* n'a pas de ligne éditoriale bien définie comme l'*Almanach de Saint-François* qui se veut publication populaire destinée à promouvoir les œuvres franciscaines. *Cartons violés*, *Nos cahiers* et, dans une moindre mesure, les *Cahiers franciscains*, sont des périodiques qui ont été créés pour offrir aux étudiants une tribune où s'exprimer mais qui évolueront vers un périodique d'idées destiné à l'élite comme ce sera le cas de *Culture*.

*Cartons violés* est une publication un peu désordonnée, dont le contenu n'est pas toujours de la meilleure qualité, mais qui représente l'élément jeune d'une congrégation aux racines très anciennes et qui cherche à se donner au sein d'une société en pleine évolution un espace spécifique qu'elle ne pouvait pas encore préciser. C'est la raison pour laquelle, dans les années trente, les jeunes clercs de la communauté tentent d'investir le champ littéraire québécois afin d'y laisser leurs marques propres, ou à tout le moins des traits plus spécifiquement franciscains. Le frère Cantius-M. Matura écrit dans *Studium*, en 1946, sous le titre «L'art littéraire»:

Les multiples essais littéraires produits par les étudiants au cours des 25 années du «studium», révèlent plus que les autres travaux spécialisés une attitude franciscaine devant la vie. La joie, la simplicité qui en sourdent témoignent l'une de l'enthousiasme optimiste, l'autre du sentiment de la fraternité reliant les êtres, deux caractéristiques de tout cœur franciscain. Quelques imperfections stylistiques ne réussissent pas à nous voiler le mérite réel de cette jeune littérature vigoureuse et simple, dans son expression de la vie sraphique et canadienne<sup>304</sup>.

Ces quelques lignes illustrent bien le principe éducatif qui a conduit à la création des périodiques étudiants et rappellent la démarche de certains religieux franciscains qui ont tenté de s'investir, à l'extérieur des murs de leur communauté, dans l'activité littéraire du Québec. De plus nous percevons à travers toutes les démarches franciscaines dans le domaine littéraire un besoin de légitimation, un désir de mettre à jour une image de marque que la congrégation voudrait nommer littérature et peut-être surtout poésie, car pour les éducateurs franciscains

<sup>304</sup>Cantius Matura, *op. cit.*, «L'art littéraire», *Studium*, vol. 1, no 4, 1946, p. 342.

elle représente l'outil que le prêtre et le prédicateur utiliseront pour convaincre. Le père Marc-Antonin Lamarche, o.p., traduit parfaitement cette idée dans sa réponse à «Enquête sur la littérature», lorsqu'il affirme que: «pour parler au peuple [...] il faut sortir de la théologie abstraite, et trouver un langage concret, imagé [...] Cela ne s'obtient guère sans application et sans étude préalable [...] de la littérature<sup>305</sup>». Cela rejoint sans l'ombre d'un doute les idées des pères franciscains à la même époque.

\*\*\*\*\*

### La poésie et les arts dans les revues étudiantes

La place prépondérante que les revues étudiantes franciscaines accordent aux arts et surtout à la poésie est une des caractéristiques principales de ces publications. Les étudiants, quand ils ne publient pas de la poésie, aiment en parler et l'analyser comme le prouvent les nombreux essais littéraires portant sur la poésie en général ou sur la poésie franciscaine parus dans les *Cahiers franciscains*, *Nos cahiers*, *Cartons violés*, et *Studium*. Les étudiants des deux «studium» «taquinent abondamment la muse» si l'on en juge par la proportion des textes poétiques des *Cahiers franciscains* (22%) et de *Cartons violés* (29%). Cette poésie est d'origine strictement franciscaine; aucun nom d'auteur laïc n'apparaît au sommaire des périodiques. Dans un essai, intitulé «L'âme poétique», que le frère Juvénal Daoust, o.f.m., publie dans *Studium*, en 1946, celui-ci explique ce que la poésie représente pour un étudiant franciscain:

La poésie[...] fut une compagne inséparable qui s'ingénia sans cesse à imprégner leur vie de charme et de beauté. La muse, tour à tour sérieuse et badine, solennelle et ingénue, joyeuse et tourmentée, a chanté la divinité, les privilèges et les mystères du Christ et de sa mère, les grandeurs du sacerdoce, l'admirable personnalité de saint François, la nature, la vie et l'âme du moine.<sup>306</sup>

<sup>305</sup>LAMARCHE, Marc-Antonin, o.p., cité dans «Enquête sur la littérature» par Carmel Brouillard, *Les cahiers franciscains*, Montréal-Rosemont, vol. III, no 2, fév. 1934, p. 134.

<sup>306</sup>DAOUST, Juvénal, o.f.m., «L'âme poétique», *Studium*, Montréal-Rosemont, vol. 1, no 4, p. 304.

Compagne inséparable de l'étudiant, on peut supposer qu'elle sera également la compagne du religieux tout au long de sa vie.

La poésie du couvent de Rosemont, si elle est dans sa plus grande partie religieuse, s'inspire aussi de l'histoire nationale, comme en témoigne un poème de Romain Légaré, intitulé «La tragédie d'un peuple» et relatant l'histoire de la déportation des Acadiens. Ou alors cette poésie exprime la nature à la façon de saint François. Elle peut, selon la personnalité du poète, mettre en valeur une des grandes vertus franciscaines, la bonne humeur et devenir comique, prendre une coloration romantique et être chargée de souffrances, ou être réaliste et s'inspirer -à l'instar du frère Constantin Baillargeon- d'un des grands modèles des étudiants des «studium», le poète Alfred DesRochers.

Juvénal Daoust, qui commençait son essai en disant que «La poésie est utile à l'homme s'il veut être humaniste, cultivé, pleinement humain<sup>307</sup>», le termine en déplorant le déclin de la poésie au «studium» et dans le monde en général. Il espère un renouveau poétique car, écrit-il:

Si nous voulons que les franciscains remplissent leur mission chez les modernes il nous faut certes avant tout incarner la pauvreté évangélique, mais il convient aussi d'être hommes autant que possible. Comme François avoir une âme ouverte sur les beautés du monde afin de l'avoir béante sur l'au-delà. Écouter vivre la nature, percevoir les frémissements intérieurs, afin de pouvoir compatir à la douleur des âmes souffrantes qui viendront à nous. Tâcher de traduire en des mots et des formes jeunes tout nous-mêmes afin que les gens d'aujourd'hui en nous lisant reconnaissent des frères et des amis fidèles<sup>308</sup>.

Ces quelques lignes illustrent bien l'importance de la poésie pour les franciscains qui voient en elle une marque d'humanisme et de culture et associent son déclin à une perte importante de sens mystique et d'ouverture à l'autre. Pour certains franciscains, la mission du poète toucherait au divin et la poésie pourrait être la forme la plus inspirée du Verbe.

Si les périodiques étudiants ne publient que de la poésie franciscaine, les jeunes auteurs d'essais littéraires par contre aiment étudier des poètes laïcs. Nous avons relevé plusieurs essais littéraires qui traitent d'un ou de plusieurs poètes. Dans les *Cahiers*

<sup>307</sup>Juvénal Daoust, *op. cit.*, p. 304.

<sup>308</sup>Juvénal Daoust, *op. cit.*, p. 327.

*franciscains*, Carmel Brouillard signe, sous le titre «Prose et poésie<sup>309</sup>» un texte sur l'œuvre poétique de Robert Choquette; il publiera également deux essais sur Nérée Beauchemin. Gonzalve Poulin analyse dix ans de poésie franciscaine au «studium» de Rosemont, et Odoric Bouffard présente deux textes, l'un intitulé «Louis Le Carbonnel<sup>310</sup>» et l'autre «Rosaire et poésie<sup>311</sup>» qui traite de la poésie religieuse de Marie Noël et de Louis Mercier.

Les beaux-arts et la musique tiennent également une place importante dans la formation des clercs franciscains et plusieurs essais publiés par les périodiques des «studium» en font foi. Le numéro souvenir de *Studium* publié en 1946, dans un texte intitulé «Les arts à Rosemont», rappelle que pendant la période allant de 1929 à 1938: «Tous les étudiants ou à peu près prirent part à ce mouvement [mouvement artistique]. Qui alors n'a pas creusé un[e] lino ou griffonné un dessin? Chacun fit montre de ses aptitudes et quelques privilégiés révélèrent leurs talents»<sup>312</sup>.

Et en effet au moins deux artistes se sont révélés, nous retrouvons leurs noms comme illustreurs des périodiques étudiants et populaires de la communauté. Il s'agit d'une part de Richard-Marie Thivierge et d'autre part de Julien Déziel, qui sera très actif dans le milieu artistique québécois comme professeur d'arts religieux à l'École des beaux-arts, et comme artiste lui-même. Cette activité artistique est une tradition de l'Ordre franciscain qui remonte à François, lui qui s'est adonné personnellement au travail du bois et à la sculpture. Le père Léonard Puech le rappelle quand il parle du petit atelier de menuiserie du couvent<sup>313</sup>.

---

<sup>309</sup>BROUILLARD, Carmel, o.f.m., «Prose et poésie», *Les cahiers franciscains*, Montréal-Rosemont, vol. II no 3, juillet 1933, p. 54-61.

<sup>310</sup>BOUFFARD, Odoric, o.f.m., «Louis le Carbonnel», *Les cahiers franciscains*, Montréal-Rosemont, vol. III, no. 4, 1934, p. 284.

<sup>311</sup>BOUFFARD, Odoric, o.f.m., «Prose et poésie», *Les cahiers franciscains*, Montréal-Rosemont, vol. VI, no. 4, 1935, p. 241.

<sup>312</sup>MOREAU, Agnello, o.f.m., «Les arts à Rosemont», *Studium*, Montréal-Rosemont, vol 1, no. 4, p. 337

<sup>313</sup>«Tous les produits du petit atelier de menuiserie sont utiles; de ces œuvres quelques-unes sont belles, d'autres jolies et les moins élégantes font preuve de patience et d'habileté et de beaucoup d'application. Puisque saint François lui-même a aussi taillé le bois c'est qu'il voyait des avantages à cette distraction.» PUECH, Léonard-M., o.f.m., cité par Agnello Moreau, *loc. cit.*

Les revues étudiantes publient d'ailleurs un certain nombre d'essais sur les beaux-arts («L'art et le franciscanisme», «Les artistes franciscains» ou «La philosophie et les arts»). Les deux principaux auteurs de ces essais sont encore Richard-M Thivierge et Julien Déziel.

\*\*\*\*\*

### Les franciscains et la littérature

En février 1934, *Les cahiers franciscains* publient sous la signature du frère Carmel Brouillard un long document intitulé «Enquête sur la littérature». Grâce à cette enquête, le frère Brouillard désire «élaborer une définition -la plus proche possible- de la littérature, déterminer les moyens pratiques et indispensables pour y atteindre, enfin mesurer son opportunité pour le prêtre<sup>314</sup>» et , par la même occasion «fournir aux historiens futurs de nos lettres des documents très précieux<sup>315</sup>».

Dans ce but, Carmel Brouillard fera parvenir à trois groupes signifiants, soit par leur position dans le champ littéraire, soit par leur position dans le champ religieux, trois questions formulées ainsi:

- 1- Qu'est-ce que la littérature?
- 2- Quels sont les moyens d'atteindre à la littérature?
- 3- [Pour les prêtres et les religieux] Dans quelle mesure est-elle opportune pour le prêtre?
- 3 bis- [Pour les laïcs] Quel auteur ou quels auteurs lisez-vous le plus volontiers?<sup>316</sup>

Les personnes qui reçurent ce questionnaire étaient composées, pour un premier groupe, de membres du clergé, pour un deuxième, des membres du cercle littéraire de Rosemont et, pour un troisième, de personnalités connues des lettres québécoises, comme Olivar Asselin, Albert Pelletier, Harry Bernard, Alfred DesRochers, ou son ami Jean Narrache (Émile Coderre).

---

<sup>314</sup>Carmel Brouillard, *op. cit.*, p. 129.

<sup>315</sup> *Loc. cit.*

<sup>316</sup> Carmel Brouillard, *op. cit.*, p. 129.

Les réponses à ces trois questions qui, à première vue semblent naïves, furent très diverses et révélèrent une sorte de division du champ littéraire, qui se partagerait entre anciens et modernes. Les membres du clergé, associés à une partie des auteurs laïcs les plus conservateurs, s'opposent aux jeunes écrivains et aux futurs enseignants franciscains. Ces membres du clergé s'expriment sur le sujet sans hésitation et avec une certaine distance et hauteur de vue. Seuls des questions de techniques et des exercices de style ajoutés à la lecture formatrice des auteurs classiques, leur semble nécessaire pour mériter le titre de «littérateur»:

Si vous m'aviez demandé quels sont, à mon avis, les meilleurs de ces moyens, [pour atteindre à la littérature, question no 2] je vous aurais indiqué: l'étude de la grammaire; la lecture et l'analyse des auteurs classiques, principalement les grecs; et enfin des exercices de stylistique, en vue de la clarté et de la concision<sup>317</sup>.

Le dominicain Marc-Antonin Lamarche développe plus ses réponses. Il semble accorder plus de pertinence aux questions posées, questions que nous devons replacer dans le contexte social et littéraire de l'époque, une époque où nombre de jeunes auteurs cherchent à définir des critères spécifiques pour caractériser une littérature qui leur soit propre. Pour ce dominicain, le champ littéraire doit faire l'objet d'une attention spéciale de l'Église car, dit-il, «[...] rien ne peut échapper à l'influence comme au jugement du catholicisme<sup>318</sup>».

Le groupe des jeunes clercs franciscains, dont le frère Odoric Bouffard, présente la littérature comme étant:

L'art d'exprimer sa pensée au moyen de mots. [...] Entendons *pensée* <sup>319</sup> au sens large de vie intérieure, celle de l'esprit et celle du cœur.  
 Cette vie s'exprime par le mot.  
 Le mot est un signe. Il représente un objet idéal ou concret. Le mot, par son nombre et son accent, est un élément de rythme; par la couleur de ses voyelles, il est musique; et par l'agencement habile des ses consonnes, il peut peindre.  
 Faire de la littérature, est-ce autre chose que d'exploiter toutes les ressources du mot pour traduire le plus fidèlement possible ses ressources psychologiques?<sup>320</sup>

---

317 MÉLANÇON, Joseph-Marie, abbé, cité par Carmel Brouillard, *op. cit.*, p. 135.

318 LAMARCHE, Marc-Antonin, O. P., cité par Carmel Brouillard, *op. cit.*, p. 133.

319 En italique dans le texte.

320 BOUFFARD, Odoric, cité par Carmel Brouillard, *op. cit.*, p. 138.

Cette définition plus élaborée de la littérature exprime la couleur d'une pensée franciscaine pétrie de tradition poétique. Le père Bouffard est d'avis que la littérature égale avant tout l'«expression du moi», ce que répétera Carmel Brouillard en d'autres termes dans sa propre définition: «la littérature, ce n'est pas Shakespeare, Dante ou Racine; mais Shakespeare, Dante et Racine sont de la littérature parce qu'on a reconnu dans leurs œuvres l'expression de trois individus<sup>321</sup>.» Cette conception de la littérature que partage l'ensemble du groupe des franciscains peut conduire, entre autres, à l'élaboration d'un concept de littérature nationale, ce que ne manque pas de faire le frère Réginald-M Roy quand il écrit que «La psychologie d'un peuple façonne [...] une littérature. C'est l'âme nationale. [Il ajoute aussitôt] Mais l'œuvre doit surtout s'imprégner d'une âme individuelle<sup>322</sup>.»

Contrairement aux membres du clergé, le groupe des franciscains fait preuve d'un enthousiasme juvénile, ses membres ont l'âge d'une jeunesse québécoise de l'époque qui se cherche une identité, à l'instar de quelques membres du groupe d'auteurs laïcs.

Dans ce groupe, comme dans celui des religieux (clergé séculier et jeunes franciscains), se dessine une forme «de querelle des anciens et des modernes» qui oppose des écrivains consacrés comme Olivar Asselin, Maurice Hébert, Harry Bernard et un éditeur comme Albert Lévesque, hommes du XIX<sup>e</sup> siècle, à de jeunes auteurs, passionnés de littérature, comme DesRochers, Albert Pelletier ou Jean Narrache. Ces derniers donnent aux questions du père franciscain des réponses provocantes et parfois teintées d'ironie, comme celle de DesRochers, pour qui littérature signifie divertissement et «art pour l'art». Il accepte, comme écrivain, de faire partie d'une sphère restreinte dont le seul public serait des lecteurs lettrés, choisis, aptes à comprendre et à assimiler certaines formes littéraires. Ces réponses ont la qualité d'être originales et dépourvues des lieux communs que nous retrouvons parfois dans celles des prêtres et des écrivains plus âgés. Les jeunes auteurs sont rejoints par certains franciscains, des clercs qui ont, à l'occasion, débattu avec leurs homologues laïcs, verbalement ou par écrit de la question controversée d'une littérature nationale canadienne-

<sup>321</sup> Carmel Brouillard, *op. cit.*, p. 140.

<sup>322</sup> ROY, Réginald-M., cité par Carmel Brouillard, *ibid.*, p. 144.

française. En 1931, le premier rédacteur en chef des *Cahiers franciscains*, Gilles Labelle, o.f.m., écrivait à Alfred DesRochers:

J'attends avec impatience ta conférence sur la nature du canadianisme. Je connais déjà tes idées, mais sois prudent pour ne pas trop heurter les oreilles pies; tu comprends ce que je veux dire: tous ne peuvent pas encore comprendre notre point de vue<sup>323</sup>.

Ce passage démontrent que des échanges avaient déjà eu lieu et que la question n'était pas nouvelle. En 1934, «Enquête sur la littérature» suscite une correspondance entre DesRochers et Carmel Brouillard dans laquelle les deux critiques échangent à propos de la réponse de DesRochers à «L'enquête» et de la conclusion de Brouillard <sup>324</sup>. La «discussion virile<sup>325</sup>», selon le mot de Brouillard, n'aboutira pas nécessairement à une entente, chacun restant sur ses positions, mais les échanges seront francs.

Le sujet de l'autonomisation, de la nationalisation de la littérature canadienne n'est pas récent puisque déjà en 1913 Camille Roy dans l'introduction à *Essais sur la littérature canadienne* écrivait que sa littérature «assu[re] à une nation la survivance de sa fortune et de sa gloire<sup>326</sup>». Ces correspondances illustrent le fait que les franciscains se débattent entre l'enseignement traditionnel de leur Église et de leur congrégation qui favorise une tradition littéraire tournée vers l'Europe, et leur formation littéraire poussée qui les incite à se tourner vers une conception de la littérature plus proche des préoccupations du milieu littéraire des années trente au Québec.

La conclusion conservatrice du frère Brouillard met en évidence le dilemme dans lequel se trouvaient ces religieux. La polémique avec DesRochers et Pelletier est un écran de fumée qui lui permet de ne pas retirer de l'ensemble des réponses une interprétation qui permettrait de poser quelques principes accordant à la littérature canadienne une certaine

<sup>323</sup> LABELLE, Gilles, o.f.m., lettre du 17 octobre 1931 à Alfred DesRochers, Fonds DesRochers, Archives nationales du Québec à Sherbrooke.

<sup>324</sup> DESROCHERS, Alfred, lettre du 22 mars 1934 à Carmel Brouillard, Fonds DesRochers, Archives nationales du Québec à Sherbrooke.

<sup>325</sup> BROUILLARD, Carmel, o.f.m., lettre du 19 mars 1934 à Alfred DesRochers, Fonds DesRochers, Archives nationales du Québec à Sherbrooke.

<sup>326</sup> ROY, Camille, abbé, *Essais sur la littérature canadienne*, Montréal, Librairie Beauchemin Lté, 1913, p. 14.

autonomie. Il est évident que la présence cléricale est encore trop marquée dans ces périodiques pour que l'autonomie complète d'une littérature canadienne soit envisageable (les réponses des membres du clergé en sont la preuve).

Cependant, Carmel Brouillard ne relève pas le fait que la plupart des répondants jeunes, lui-même inclus, accordent une importance majeure à l'expression individuelle, à la connaissance du moi, qui seules, à leurs yeux, donnent à l'œuvre sa personnalité. À partir du moment où l'on émet le principe que l'œuvre littéraire est le fait d'un individu, cela peut aussi se concevoir pour la littérature qui est, comme l'exprime Jean Narrache, l'expression d'un peuple: «La littérature d'un peuple ne devrait-elle pas être le reflet de sa vie et de son âme?<sup>327</sup>».

Cependant le seul fait que les Cahiers franciscains se soient posés, en 1934 des questions au sujet de la littérature, démontre que cette préoccupation fait partie de l'actualité. En lisant «littérature» la majorité des répondants entendaient «littérature nationale». Les auteurs plus âgés éludent la question en mettant de l'avant un formalisme sclérosé, oubliant les propos du critique de la littérature canadienne, Camille Roy, lui qui vingt ans plus tôt écrivait: «Nous avons tout à gagner en demandant à la France de nous livrer le secret de son art merveilleux, nous aurions tout à perdre si, par le fait de ces relations, nous ne devenions que des écrivains français égarés sur les bords du Saint-Laurent»<sup>328</sup>.

---

<sup>327</sup> NARRACHE, Jean, «Enquête sur la littérature», *Les cahiers franciscains*, Vol. III, no 2, fév. 1934.

<sup>328</sup> Camille Roy, *op. cit.*, p. 219.

## Chapitre 4

### **Influence de la tradition franciscaine dans le champ littéraire du Québec**

#### Le cas Alfred DesRochers

Dès son adolescence, Alfred DesRochers, influencé par ses amis d'enfance Oliva Berthold et Aimé Cayer, tous deux étudiants franciscains, est attiré par le cours classique du Collège séraphique de Trois-Rivières. Il y découvre l'école littéraire qui va déterminer en partie son orientation poétique, le Parnasse, et la rigueur formelle du sonnet. En 1929, il publie *À l'ombre de l'Orford* en tirage réduit qu'il envoie à 78 personnes choisies. Ses amis, sa famille, des gens influents susceptibles de l'aider. Parmi ces 78 récipiendaires, on dénombre onze ecclésiastiques dont sept franciscains du Collège séraphique, son «Alma Mater». De 1929 à 1935, il entretient une correspondance épisodique mais néanmoins intéressante avec des professeurs du Collège et, à la fin de 1930, il donne une conférence sur «l'Humanisme» à l'Académie Saint Bernardin du Collège séraphique. De 1930 à 1935, il publie plusieurs poèmes dans *l'Almanach de Saint François* et dans les *Annuaire du Collège séraphique*. Pour ce qui est de *l'Almanach*, celui de 1934 a une touche particulière que l'on pourrait associer à «DesRochers». En 1934 toujours, il correspond avec le jeune franciscain Carmel Brouillard qui a des ambitions de critique littéraire et de théoricien de la littérature; cette correspondance prend naissance à l'occasion de l'«Enquête sur la littérature» publiée par *Les Cahiers franciscains*, alors dirigés par le père Brouillard, et se poursuit jusqu'en 1937. En 1942 enfin, Edmond Gaudron, o.f.m, directeur de *Culture*<sup>329</sup>, lui demande un article sur «la poésie canadienne-française» pour sa revue qui doit publier un numéro sur la littérature au Canada.

Plus tard, ses relations avec la congrégation s'amenuisent jusqu'à devenir presque inexistantes. Cependant son fils, Jean-Marc, fera ses études au Collège séraphique et sera religieux franciscain pendant quelques années. Il est à remarquer que le déclin de la présence franciscaine dans la vie de DesRochers correspond à une diminution de son activité de poète.

---

<sup>329</sup> DESROCHERS, Alfred, «La poésie au Canada français», *Culture*, tome III, 1942, p. 155-160.

Enfin, dans les années soixante-dix, comme pour fermer la boucle, un compagnon d'études du temps du Collège séraphique, Romain Légaré, o.f.m., va préparer l'édition en deux volumes de l'œuvre complète du poète des Cantons de l'Est, concrétisant ainsi un travail que DesRochers lui-même avait largement amorcé dès le début des années soixante, afin que cette œuvre soit publiée aux éditions Fides.

Cette présence de l'Ordre franciscain dans la vie du poète est minime certes, mais nous la rencontrons néanmoins du début à la fin de sa carrière littéraire; en mesurer la portée pourrait fournir une nuance nouvelle à la perception de l'œuvre de DesRochers. On peut en effet se demander ce que cette subtile et constante présence a apporté à sa poésie. Est-ce que la parole de saint François, cet ami des pauvres, des défavorisés, des amoureux de la nature et de toute chose créée, ne serait pas à rapprocher de la poésie du poète des Cantons de l'Est qui, de par ses origines modestes, a toujours associé à ses ambitions littéraires des préoccupations sociales? À partir de ce parallèle entre DesRochers et la figure du saint d'Assise, ne pourrions-nous pas considérer sa poésie à la lumière de la spiritualité franciscaine, ce qui lui donnerait une touche particulière?

\*\*\*\*\*

## L'homme

### *Les attaches sentimentales*

Dans *Confidences d'écrivains canadiens-français*, recueil d'interviews rassemblé et publié en 1939 par la journaliste Adrienne Choquette, Alfred DesRochers laisse se dérouler «le fil doré des souvenir d'enfance puis d'adolescence<sup>330</sup>». Le poète des Cantons de l'Est qui s'attribue une «ascendance indienne», fait remonter ses premiers émois poétiques aux chansons populaires que son père, homme de chantier, lui chantait pour l'endormir (il affirme même que celui-ci a dû en composer un certain nombre) et à celles que sa grande sœur Angéline fredonnait. Enfant précoce, il apprend à lire avant d'entrer à l'école grâce à sa sœur aînée<sup>331</sup>. Dès lors, il découvre le roman populaire dans la grande presse de l'époque qui en publie abondamment ainsi que dans la collection que possède un de ses frères. Ponson du Terrail, Zévaco, «Buffalo Bill» font alors sa joie au point de lui donner le désir de composer lui-même de belles aventures évoquant des pays lointains. Les chansons de son père et de sa sœur, associées à la découverte des romans populaires, éveillent en lui un vif intérêt pour l'exotisme, intérêt qui se trouvera renforcé par les récits des *Annales des pères blancs d'Afrique* dont la lecture éveillera chez lui le désir de devenir missionnaire.

Selon l'interview accordée à Adrienne Choquette, c'est en 1916, après la mort de son père, que la vie du jeune Alfred, alors apprenti mouleur à Sherbrooke, prend un tour nouveau quand il se lie d'amitié avec deux étudiants du Collège séraphiques de Trois-Rivières. Aimé Cayer et Adélarde Berthold, en lui prêtant leur manuel d'histoire de la littérature et des morceaux choisis, lui ouvrent la porte d'un monde nouveau, celui d'une

---

<sup>330</sup> CHOQUETTE, Adrienne, *Confidences d'écrivains canadiens-français*, Trois-Rivières, Les éditions du Bien public, 1939, p. 77. Les interviews avaient d'abord été publiées dans *Le Mauricien* dirigé alors par Clément Marchand.

<sup>331</sup> GIGUÈRE, Richard, «Introduction à l'édition critique d'*À l'ombre de l'Orford*», *À l'ombre de l'Orford précédé de l'Offrande aux vierges folles*, édition critique de Richard Giguère, Montréal, Les presses de l'Université de Montréal, 1993, p. 8.

«grande littérature» (qui, à cette époque et chez les franciscains, était essentiellement française) et d'une poésie qui l'émerveillent. Ils le persuadent sans trop d'efforts de les suivre et de faire son entrée au Collège séraphique de Trois-Rivières, ce qu'il fit en septembre 1917.

### *Le Collège séraphique*

Alfred DesRochers fut donc attiré au Collège séraphique par ses voisins et amis Aimé Cayer et Oliva Berthold qui y étudiaient pour devenir religieux franciscains (les futurs pères Jean de Capistran et Adélarde). Le Collège de Trois-Rivières était, depuis 1916, le seul Collège séraphique au Canada depuis que les effectifs de celui de Montréal y avaient été transférés.

Quand DesRochers entre en éléments latins, à l'âge de dix-sept ans, l'enseignement était dispensé par les seuls franciscains; c'est-à-dire que les collégiens, futurs religieux, ne recevaient plus l'enseignement des sulpiciens comme cela avait été le cas quelques années auparavant à Montréal. Les influences du poète durant sa formation collégiale de trois ans seront donc franciscaines et à forte coloration française, car les religieux français réfugiés au Canada au début du siècle ne sont pas encore tous repartis, la relève canadienne commençant à peine à se mettre en place. On peut penser que ses maîtres lui ont inculqué, en même temps que leur vision de la littérature, l'esprit de leur congrégation, l'esprit franciscain, qui, semble-t-il, l'a ancré dans une vocation de poète qu'il avait d'abord confondue avec une vocation religieuse.

Le Collège séraphique est une institution qui aspire à faire participer ses élèves aux richesses du patrimoine franciscain, qu'elle décrit comme étant fait de «désintéressement joyeux, [de] simplicité et [de] courtoisie, [d']amour bienveillant des hommes et des êtres

créés<sup>332</sup>». L'institution cherche aussi à développer chez les collégiens un fort sentiment d'appartenance à leur «Alma Mater»; un sentiment si fort qu'il les suivra toute leur vie. Les maîtres et les anciens du collège paraissent liés par une solidarité quasiment indestructible. Cela est confirmé par le Père Adélarde Berthold qui, le 2 avril 1930, écrit à Alfred DesRochers:

Je me convaincs de la vérité de cette belle pensée de Le Broz: L'on est toute sa vie de la maison où pour la première fois on a communiqué en esprit<sup>333</sup> avec les seules choses qui fassent le prix de l'existence, avec la Vérité et la Beauté. Donc toujours unis de cœur, cher Alfred, continuons à toujours vivre d'idéal. Aide-nous par tes poésies si humaines (cela semble banal mais ne l'est pas, tu le sais) à nous élever de plus en plus vers la Beauté.<sup>334</sup>

Cette citation met en lumière le sentiment d'appartenance à la maison d'éducation (le Collège séraphique de Trois-Rivières) qui offre comme bagage indispensable à la saine conduite d'une vie d'homme les valeurs de François d'Assise et l'idéal franciscain qui en résulte. Chaque étudiant est invité à l'assumer comme un don du Collège et de l'Ordre. Ce sentiment d'appartenance et cette solidarité indéfectible qui lie les anciens du Collège se retrouvent encore dans les lettres que Romain Légraré envoie à DesRochers plusieurs décennies plus tard et qu'il signe ainsi «Un ancien confrère du Collège séraphique»<sup>335</sup>.

Comme l'écrit DesRochers lui-même, ce sont ses amis d'enfance, ses deux voisins de la rue Marquette, à Sherbrooke, qui, en faisant miroiter à ses yeux l'attrait des horizons lointains et en lui ouvrant la porte à des aventures encore plus excitantes -les voyages que l'on fait dans les livres-, l'ont attiré au Collège séraphique. DesRochers s'en souviendra toujours et saura leur manifester une très grande reconnaissance, comme le démontrent les deux sonnets hommages publiés par *Les missions franciscaines en Égypte* en 1951 pour

---

<sup>332</sup> Notice publicitaire du Séminaire Saint-Antoine. Le Collège séraphique de Trois-Rivières devient en 1933 le Séminaire Saint-Antoine, après son affiliation à l'université Laval de Québec.

<sup>333</sup> Souligné dans le texte.

<sup>334</sup> BERTHOLD, Adélarde, o.f.m. à Alfred DesRochers, lettre du 2 avril 1930, Fonds DesRochers, ANQ-S.

<sup>335</sup> LÉGARÉ, Romain à Alfred DesRochers, lettres du 19/04/1962, 8/08/1962 et 26/01/1965, Fonds DesRochers, ANQ-S.

célébrer les vingt-cinq ans de sacerdoce de son ami Aimé Cayer, le père Jean de Capistran, o.f.m., alors évêque d'Alexandrie:

Pendant que j'ébauchais quelques chansons ineptes,  
Le soir sur le perron, tu songeais au précepte:  
«Vae mihi si non evangelisa vero»

Et de l'autre côté de la rue, un confrère  
Se préparait de même à l'état le plus noble,  
Or c'est ainsi que je me crus missionnaire

Dans le sonnet suivant, le poète écrit:

Votre diplomatie et votre patience  
Y trouvèrent leur fait. Et si je rime encor,  
Ce péché, c'est sur vous qu'il retombe, Excellence!<sup>336</sup>

La qualité littéraire relative de ces deux sonnets n'affecte en rien leur charge affective incontestable. La plaquette éditée spécialement pour célébrer ce jubilé a été offerte à Alfred DesRochers par le secrétaire de son Excellence Mgr Cayer, o.f.m., le 19 octobre 1957<sup>337</sup>. Ces deux sonnets et le fait que DesRochers ait conservé cette plaquette sont des preuves qu'il considérait cette période de sa jeunesse capitale.

Pour avoir une image du jeune Alfred qui entrait au Collège, reportons-nous au portrait qu'en a tracé l'abbé Albert Tessier, supérieur du Séminaire de Trois-Rivières que fréquentait Clément Marchand, et que publie l'*Annuaire du Collège séraphique* de 1932-1933. Ce portrait intitulé «Le séraphique Alfred DesRochers» décrit les principaux traits physiques et intellectuels du jeune homme qui, en 1918, «débarque» à Trois-Rivières. D'après ce portrait, il est facile d'imaginer la réaction des séraphiques étudiants et de leurs professeurs quand on leur a présenté le nouvel élève qui entrait en éléments latins. Il n'y avait, comme le dit Albert Tessier, «rien d'éthéré dans la physionomie du jeune homme de 17 ans qui vient s'ajouter à la famille séraphique»<sup>338</sup>. Il possédait, dit-il encore:

<sup>336</sup> DESROCHERS, Alfred, *Les missions franciscaines d'Égypte*, no. 2, 11 juillet 1951, p. 15-16. (Texte en annexes).

<sup>337</sup> Cette plaquette se trouve toujours parmi les documents que renferme la bibliothèque du poète déposée aux archives de l'Université de Sherbrooke.

<sup>338</sup> TESSIER, Albert, abbé, «Le séraphique Alfred DesRochers», *Annuaire du Collège Séraphique*, Éd. Collège Séraphique, Trois-Rivières, 1932-1933, p. 267-268. (Texte en annexes).

Des yeux perçants, fouillant droit dans la chair des gens et des choses, une chevelure abondante se déroulant en panache, des traits rudes, des membres durcis par le travail, la démarche dégingandée et décidée d'un homme qui sait où il va!<sup>339</sup>

C'est probablement cette assurance et cette confiance en lui qui ont convaincu les autorités du Collège qu'elles n'introduisaient pas un loup dans la bergerie. Bien au contraire, elles recrutaient un futur prêcheur de talent qui démontrait de vrais dons de persuasion. C'est ce que le jeune Alfred lui-même croyait en son for intérieur, lui qui s'en allait apprendre à être un bon missionnaire. Cependant, comme le rappelle l'abbé Tessier:

Il apportait au collège un esprit ardent, avide de connaissances, désireux de se soumettre aux fécondes disciplines de l'intelligence. [...] Avec l'âge et l'expérience, le respect de l'autorité était venu, mais une certaine indépendance de ton et de mesure persistait. Pour avoir commis des vers parnassiens et des sonnets tropicaux d'une fantaisie exagérée, le poète encaissa des rappels à la sagesse, qui, une fois, prirent même le ton austère d'un zéro de discipline!<sup>340</sup>

Rapidement DesRochers se rend compte que sa vraie vocation n'est pas religieuse, mais littéraire. Il l'affirmera même dans un poème qu'il publiera dans l'*Annuaire du Collège séraphique* de 1929-1930, dans un sonnet intitulé «Sonnet à la gloire du vers»:

Que ton art soit ton seul idéal, ô poète,  
Et porte haut l'orgueil de maîtriser le vers:  
Il n'est pas de labeur plus noble en l'univers  
Que celui de polir une stance parfaite<sup>341</sup>.

Quelques décennies plus tard il réalisera que l'enseignement du Collège, entre autres, lui a permis de découvrir qu'il est un intellectuel et surtout un poète qui, sa vie durant, aura à se colleter avec le jeu des mots et des idées.

En 1931, à la demande de son ami le père Adélarde, alors professeur au collège, il écrit un poème qui sera publié dans l'*Annuaire 1930-1931* des finissants de l'institution. Dans cette pièce il exprime son attachement au Collège, là où il a découvert sa véritable vocation et où il a écrit ses premiers poèmes. Plusieurs versions de ces poèmes font partie du

<sup>339</sup> Albert, Tessier, abbé, *op. cit.*, p. 267-268.

<sup>340</sup> Albert, Tessier, *op. cit.*, p. 267.

<sup>341</sup> DESROCHERS, Alfred, «Sonnet à la gloire du vers», *Annuaire du Collège séraphique des RR. PP. franciscains du Canada*, 1929-1930, Trois-Rivières, Collège Saint-Antoine, p. 29. (Texte en annexe)

corpus qui compose le manuscrit de *l'Offrande aux vierges folles*. Ce sont peut-être les mêmes qui lui ont valu le «zéro de discipline» mentionné par l'abbé Tessier:

Et malgré les espoirs que la vie à déçus,

Mon cœur et mon esprit alors ont pu revivre  
L'instant inoubliable et transitoire où j'eus  
La révélation du devoir et du livre<sup>342</sup>.

À son grand regret, DesRochers doit interrompre des études classiques qui le captivent. Une des raisons probables de cette interruption est qu'à vingt et un ans, le futur poète n'a pas pu satisfaire à l'exigence première des pères franciscains, qui impose le renouvellement annuel de l'engagement dans la vie religieuse. Les religieux considéraient que c'était pour eux comme pour les jeunes gens une question d'honnêteté et de respect mutuel, ce que le jeune Alfred a dû comprendre puisqu'il a quitté Trois-Rivières à la fin de sa troisième année d'études. En 1929, il écrira à Louis Dantin:

La pauvreté de mes parents m'empêcha de partir au collège à l'âge où j'aurais dû. Ce n'est qu'à l'âge de dix-sept ans, après avoir travaillé trois ans[...] que je suis parti pour le collège. Mais alors j'avais trop et pas assez d'expérience de la vie. Ces trois années furent une lutte continuelle entre l'esprit et la chair. Finalement j'ai tout lancé par-dessus bord et je suis revenu dans le monde<sup>343</sup>.

Le manque d'argent, qui dut être un facteur important dans son choix du Collège séraphique de Trois-Rivières, sera également à l'origine du fait que DesRochers devra arrêter ses études dès qu'il se rendra compte qu'il ne peut satisfaire aux exigences des religieux. S'il s'était inscrit dans un collège dont la seule vocation était l'éducation de la jeunesse et non la formation de religieux, il aurait peut-être pu terminer son cours. Mais ces collèges-là n'étaient pas alors accessibles aux jeunes ouvriers: c'est une des raisons pour lesquelles, en plus de son attirance évidente pour la spiritualité franciscaine, il a choisi le Collège séraphique, le moins onéreux des collèges classiques, en se persuadant qu'il voulait être missionnaire. Il

<sup>342</sup> DESROCHERS, Alfred, «À l'Alma Mater», *Annuaire du Collège séraphique des RR. PP. franciscains du Canada*, 1930-1931, Trois-Rivières, Collège Saint-Antoine, p. 29. (Texte en annexes).

<sup>343</sup> DESROCHERS, Alfred à Louis Dantin, lettre du 29 juillet 1929, cité par Richard Giguère, «Introduction» à *À l'ombre de l'Orford précédé de l'Offrande aux vierges folles*, op. cit., p. 9.

portera longtemps le regret de n'avoir pu finir son cours classique. Par exemple en 1934, dans *La Revue dominicaine*, il écrit:

De mon stage trop court dans un collège classique, j'ai emporté la notion que les études secondaires sont ainsi agencées qu'elles devraient forcer le plus magnifique épanouissement intellectuel: tout en elles développe la curiosité, mais établit en même temps un appareil critique qui ne devrait demander qu'à s'exercer une fois le cours fini<sup>344</sup>.

En effet, la recherche a mis en lumière la grande importance qu'ont sur l'écriture d'un auteur ses années d'apprentissages scolaire. L'ouvrage de Renée Balibar, *Les français fictifs*<sup>345</sup>, démontre notamment comment dans l'écriture de *L'étranger* d'Albert Camus on retrouve les structures des exercices de grammaire du cours préparatoire.

Dans le cas d'Alfred DesRochers nous avons pensé rechercher également des influences scolaires dans son œuvre. N'ayant pas retrouvé de références de manuels utilisés au Collège par les étudiants, c'est à travers les lectures et les travaux que les maîtres du Collège séraphique demandaient aux étudiants que nous avons recherché ces influences. Les archives du couvent de Rosemont nous ont prêté pour consultation un cahier intitulé: *Références pour devoirs journaliers* où les professeurs du Collège séraphique inscrivaient les travaux et les lectures qu'ils donnaient à leurs étudiants. Les textes mentionnés dans ce document et qui auraient été au programme des «Belles lettres» entre 1918 et 1921 sont principalement des textes d'auteurs classiques du XVII<sup>e</sup> siècle: *Cinna*, de Corneille, *Athalie*, de Racine, *Le Misanthrope* de Molière, *Les Fables* de La Fontaine et *l'Art poétique* de Boileau. Parmi les auteurs du XIX<sup>e</sup> siècle le programme mentionne «Le Crucifix» de Lamartine et «Les stances à Villequier» de Victor Hugo<sup>346</sup>. Pour ce qui est des auteurs canadiens, il est prévu que les élèves doivent lire *La naissance de la race* de l'abbé Groulx ainsi que plusieurs textes de Mgr Camille Roy.

<sup>344</sup> DESROCHERS, Alfred, «Réponse à l'enquête», *La revue dominicaine*, s. l., s. éd., avril 1934, p. 252.

<sup>345</sup> BALIBAR, Renée, avec la collaboration de Geneviève Merlin et de Gilles Tret, *Les Français fictifs, Le rapport des styles littéraires au français national*, présentation Étienne Balibar et Pierre Macherey, Paris, Hachette littérature, 1974, 295 p. (Collection «analyse»).

<sup>346</sup> *Références pour devoirs journaliers, Belles-Lettres, Cahier «Peerless»*, Montréal, Archives du Couvent de Rosemont, Fonds du Collège séraphique de Trois-Rivières (fonds non traité).

Le même cahier rapporte des sujets de compositions françaises et d'analyses littéraires qui indiquent sur quels sont points précis les professeurs de littérature mettaient l'emphase. Nous avons relevé, entre autres, sujets à développer «Le jongleur au Moyen-Âge», «Le doux Racine», «Le sentiment de la nature au XVII<sup>e</sup> siècle», parmi les sujets d'analyses littéraires on relève «Le christianisme de Polyucte», «Booz endormi» de Victor Hugo, «Ville-Marie» de l'abbé Groulx<sup>347</sup>.

Cette énumération de textes et de sujets proposés aux élèves montre que l'enseignement littéraire du Collège séraphique se rapproche de celui des autres collèges classiques de la Province. Alfred DesRochers en restera marqué même, si ses études ont dû être écourtées. Il accordera toujours à la prosodie classique et à l'alexandrin une place importante dans son écriture poétique et l'influence de l'humanisme se ressentira dans sa pensée et dans son œuvre. Par contre ce cahier ne mentionne pas le Parnasse qui fut pourtant une des grandes découvertes littéraire du poète au Collège séraphique, découverte qu'il mentionnera souvent au cours de sa vie.

### *Les attaches littéraires*

Dans l'interview qu'il accorde en 1939 à Adrienne Choquette du *Mauricien*, DesRochers explique:

Un ancien compagnon de jeu, devenu étudiant chez les RR. PP. franciscains de Trois-Rivières, me passa ses «Morceaux choisis» de littérature. Ce fut un nouvel enchantement. Les romans me laissèrent indifférents et je me lançai à corps perdu dans Victor Hugo, dont j'apprenais par cœur *La légende des siècles*. Sous l'influence conjointe de deux concitoyens -aujourd'hui les RR. PP. Jean de Capistran et Adélard (Aimé Cayer et Oliva Berthold), des franciscains- je me sentis de nouveau une vocation de missionnaire et après maints tâtonnements et hésitations, je me décidai à demander mon admission au Collège séraphique de votre ville. J'y entrai en septembre 1918.

Et là, pour la troisième fois, je subis le grand frisson littéraire; je découvris «les bons, les chers, les braves parnassiens» dont le vocabulaire exotique, le sens de la cadence, la richesse des images ressuscitaient toute mon enfance<sup>348</sup>.

<sup>347</sup> *Références pour devoirs journaliers, op. cit.*

<sup>348</sup> Adrienne Choquette., *op. cit.*, p. 80.

C'est là, dit-il, que le désir d'écrire le prit pour ne plus le laisser: «Je rimais en éléments latin- et j'ai continué depuis <sup>349</sup>» Albert Tessier ajoute dans son «Séraphique Alfred DesRochers»:

Je l'ai entendu répéter à plusieurs reprises qu'un de "ses rares regrets, c'est de n'avoir pu poursuivre jusqu'au bout ses études classiques". Il reconnaît que les quelques années passées avec les éducateurs franciscains ont eu la plus heureuse influence sur son esprit<sup>350</sup>.

Ses trois années de collège ont permis à Alfred DesRochers de s'enraciner dans sa vocation de poète. Grâce à la formation donnée par la maison d'enseignement qui faisait de la littérature en général et de la poésie en particulier un des centres de la vie intellectuelle du Collège (cercles et académies littéraires, cf. chapitre 3 du présent mémoire), il a découvert sa véritable voie. Les trois ans qu'il passa à Trois-Rivières, de 1918 à 1921, lui permettent de réaliser que son attirance pour l'aventure à la fois religieuse et exotique que représentait la vie de missionnaire et qui matérialisait en fait ses rêves d'adolescent, avait perdu de la puissance et qu'une autre vocation prenait toute la place, une vocation tout aussi exigeante et pourquoi pas tout aussi franciscaine: la passion de la littérature et surtout de la poésie. L'enseignement du Collège séraphique lui a permis de prendre conscience qu'il ne servirait à rien de résister au désir d'écrire et de rimer. La formation littéraire que les éducateurs franciscains utilisaient pour former des jeunes gens capables de s'exprimer, tant oralement que par écrit, ainsi que l'exigeait leur futur état de prêtres et de missionnaires, a confirmé des aptitudes que le jeune DesRochers avait déjà pressenti dans son enfance.

Au Collège séraphique, il découvre donc les poètes qui seront ses modèles et qui l'accompagneront toute sa vie. En premier lieu, Victor Hugo, dont il dit, dans un article écrit en 1960 pour *Le Devoir*, que des grandes influences littéraires de sa jeunesse, il est avec Baudelaire le seul qu'il lise encore et qui demeure son modèle et son dieu littéraire<sup>351</sup>. Mais aussi les Parnassiens, aux idées desquels il adhère complètement particulièrement quand

<sup>349</sup> Adrienne Choquette., *op. cit.*, p. 80.

<sup>350</sup> Albert Tessier, *op. cit.*, p. 28.

<sup>351</sup> DESROCHERS, Alfred, Notes pour un article paru dans *Le Devoir* du 11 mars 1960, Fonds Alfred DesRochers, ANQ-S.

ceux-ci valorisent le «culte de la perfection formelle». Les tercets de «Sonnet à la gloire du vers» expriment bien l'esthétique parnassienne qu'il a fait sienne:

Pour cela que toujours tu soignes ton «Métier»;  
N'use jamais d'un mot qui ne va qu'à moitié,  
Tu renierais alors ce qu'honoraient tes pères;

Gardé dans un coffret fait de cèdre incarnat,  
C'est le rythme qui fut, durant des millénaires  
Le ciboire du Verbe avant qu'il s'incarnât<sup>352</sup>.

Bien des années plus tard, dans un carnet noir où il note ses idées et ses impressions sur différents sujets, il décrit le poète de la façon suivante:

En quelque sorte l'équivalent des architectes-maçons du Moyen-Âge, lesquels, assure-t-on, pouvaient dresser le plan d'une cathédrale, en diriger les travaux de construction et, le cas échéant, [...] effectuer n'importe quel labeur manuel<sup>353</sup>.

Cette représentation du rôle et du travail de poète est certainement à rapprocher des idées de Leconte de Lisle, l'initiateur du Parnasse, qui prêchait, entre autres, l'union de l'art et de la science.

Ses manuscrits de l'époque collégiale confirment la première place qu'avait prise la poésie dans sa vie de collégien et les influences qui l'ont marqué. Le jeune DesRochers remplissait à la main deux sortes de cahiers, ceux où il transcrivait ses propres créations et celui où il recueillait les œuvres des poètes qu'il admirait. Dans ce dernier cahier, nous avons dénombré quatre-vingt-cinq poèmes, qu'il a soigneusement calligraphiés à l'encre noire. Ces poèmes sont extraits de la production de trente-cinq auteurs différents, dont treize seulement sont français. Mais des auteurs français, il retient quarante-quatre poèmes, plus de la moitié du cahier, de ces quarante-quatre poèmes, vingt-neuf sont des œuvres parnassiennes, quatorze ont été écrites par José-Maria de Heredia, un autre de ses modèles. Victor Hugo, son maître à penser, n'est encore représenté que par deux longues pièces, «Booz endormi» et «Les reîtres».

<sup>352</sup> Alfred DesRochers, *op. cit.*, p. 29.

<sup>353</sup> DESROCHERS, Alfred, (Notes du carnet noir, «Sur la poésie»), s.d., Fonds Alfred DesRochers, ANQ-S.

La reprise de certaines œuvres d'auteurs français «nationalistes» comme Paul Déroulède ou Théodore Botrel, atteste de l'influence des religieux français réfugiés au Canada. Ceux-ci, en ce début des années vingt, étaient encore marqués par les désastres de la Grande Guerre et valorisaient leur pays d'origine auprès de leurs élèves à travers ces auteurs et ces pièces poétiques de moindre importance.

Des auteurs canadiens, qui occupent près de la moitié du corpus qu'il a retenu, nous relevons trois noms importants, Pamphile Lemay, l'abbé Henri Casgrain et Nelligan (avec respectivement huit, cinq et quatre poèmes). D'après les titres qu'il prend la peine de transcrire dans son cahier, le nationalisme canadien l'influence beaucoup à cette époque. DesRochers a, entre autres, privilégié: d'Octave Crémazie, «Le Canada»; de l'abbé Casgrain, «La première messe au Canada», «L'arrivée de Jacques Cartier», «Le coureur de bois»; de Pamphile Lemay, «Wolf et Montcalm», «Les braves de 1760»; de William Chapman, «Le petit patriote»<sup>354</sup>. Nous avons pu lire également une composition du jeune DesRochers, un conte de Noël écrit en décembre 1920, qui fait état de sa vision de la société canadienne à cette époque. Il y décrit une société schizophrène où les deux groupes linguistiques élèvent des barrières si importantes qu'il est impossible aux individus de communiquer. La métaphore qu'il utilise pour rendre sa vision de son environnement social est celle de deux enfants perdus dans un quartier anglophone d'une ville du Québec et qui ne reçoivent ni attention, ni aide, faute de pouvoir se faire comprendre.<sup>355</sup>

Nous avons pu également consulter un petit calepin portant les noms d'Alfred DesRochers et de Liliane Boisvert, daté de 1924, dans lequel sont compilés plus de quatre-vingt-dix titres de livres divers. Ce minuscule document (environ 5/12 cm) intitulé «Nos livres» offre une mine de renseignements sur les intérêts du jeune auteur qui, à l'âge de vingt ans, est retourné dans la «vie», après trois années passées à l'ombre protectrice du Collège. Ce qui peut être considéré comme l'embryon de sa bibliothèque est constitué essentiellement

<sup>354</sup> Les poèmes mentionnés font partie des quatre-vingt cinq poèmes recopiés par Alfred DesRochers à l'encre noire dans un cahier 8,5/17, ligné, qui se trouve dans le fonds Alfred DesRochers, ANQ-S.

<sup>355</sup> DESROCHERS, Alfred, Exercices de rédaction, 22 décembre 1920, Fonds Alfred DesRochers, ANQ-S.

de classiques de la littérature française du XVII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècle: Victor Hugo y occupe la première place (il est d'ailleurs le premier mentionné sur ce calepin) avec *La légende des siècles*, *Contemplations*, *Les feuilles d'automne*, *Les chants du crépuscule*, *Les rayons et les ombres*, *Le roi s'amuse*. Les grandes tragédies de Racine sont bien représentées avec, *Athalie*, *Phèdre*, *Iphigénie*, *Bérénice*, alors que de Corneille DesRochers ne possède que *Cinna*. Shakespeare est aussi présent avec *Songe d'une nuit d'été* et *Le roi Lear*. Il possède également des comédies de Molière et de Beaumarchais, seul représentant du XVIII<sup>e</sup> siècle avec *Le barbier de Séville*. Mais les livres qui dominent dans cette bibliothèque sont, comme le fait remarquer Richard Giguère dans «La bibliothèque d'Alfred DesRochers»:

Les poètes français du siècle dernier: les parnassiens (Sully Prudhomme, Leconte de Lisle, Banville et Hérédia, un livre chacun) et les romantiques (Lamartine et Vigny et, au tout premier rang, Hugo, huit livres à lui tout seul), en plus de deux anthologies de poètes français<sup>356</sup>.

La littérature québécoise, elle, n'est encore représentée que par l'abbé Lionel Groulx, *Une croisade d'adolescents*, et le Frère Gilles (Noël Gosselin o.f.m), *Les choses qui s'en vont*. La présence d'un auteur franciscain dans cet embryon de corpus d'une bibliothèque, appelée à devenir plus tard très importante est d'autant plus remarquable que le livre suivra DesRochers toute sa vie. «L'inventaire de la bibliothèque d'Alfred DesRochers<sup>357</sup>», établi par Suzanne Gagné-Giguère le mentionne en 1985 comme faisant toujours partie de la bibliothèque du poète<sup>358</sup>.

Cet inventaire met en évidence un certain nombre de titres d'auteurs franciscains, religieux ou membres du Tiers-Ordre, que DesRochers lisait ou à tout le moins qu'il conservait. Nous en avons repéré vingt-trois, d'auteurs canadiens et français. Certains de ces écrivains sont membres du Tiers-Ordre, comme Marie-Claire Daveluy, Louis Gillet ou

---

<sup>356</sup> GIGUÈRE, Richard, Joseph Bonenfant, Janine Boynard-Frot et Antoine Sirois, «La bibliothèque d'Alfred DesRochers», *À l'ombre de DesRochers. Le mouvement littéraire des Cantons de l'Est 1925-1950*, Sherbrooke, Les éditions de l'Université de Sherbrooke, «La Tribune», 1985, p. 180.

<sup>357</sup> GAGNÉ-GIGUÈRE, Suzanne, Liette Gaudreau et al., «Inventaire de la bibliothèque d'Alfred DesRochers», *À l'ombre de DesRochers. Le mouvement littéraire des Cantons de l'Est 1925-1950*, Sherbrooke, Les éditions de l'Université de Sherbrooke et «La Tribune», 1985, p. 197-257.

<sup>358</sup> Nous pouvons consulter ce livre aux archives de l'Université de Sherbrooke, où est déposée une grande partie de la bibliothèque du poète.

Georges Goyau, qui publie dans plusieurs périodiques franciscains, en particulier *L'almanach de Saint-François* et la *Revue franciscaine*. Roger Brien, bien connu pour son franciscanisme, un ami de DesRochers, est bien représenté par trois titres. Les religieux dont DesRochers conserve les œuvres sont des intellectuels comme le père Éphrem Longpré, un médiéviste, ou Gonzalve Poulin, o.f.m., auteur d'une biographie de Nérée Beauchemin, et bien entendu Noël Gosselin dont on trouve, outre les récits, intitulés *Les choses s'en vont*, un recueil de légendes: *Trois légendes franciscaines de l'an 1629*. On trouve aussi dans sa bibliothèque un certain nombre de revues dont quelques numéros de *Cartons violés*, la revue des étudiants du scolasticat de philosophie qui parut de 1932 à 1945 et qui publie un fort pourcentage de poésie (29% du corpus). De plus DesRochers possédait plusieurs numéros de *l'Œuvre des tracts*, une publication de la Compagnie de Jésus, dont le premier numéro qu'il a acquis, (le no 25), porte sur l'Ordre séraphique, ce petit fascicule avait été écrit par le père Marie Raymond Sifantus, o.f.m., un des religieux de la congrégation française à être venu au Canada à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Par rapport à la quantité de volumes que contient l'actuelle bibliothèque de DesRochers, déposée aux archives de l'Université de Sherbrooke, le pourcentage d'œuvres spécifiquement franciscaines est faible (une évaluation rapide le situe à moins de 3%). Mais leur présence, ajoutée à d'autres indices, comme le fait que DesRochers semble conserver précieusement tout ce qui se rapporte à cette congrégation, démontre l'attachement qui lie le poète à son «Alma mater», un attachement que nous retrouverons inscrit en filigrane non seulement dans sa vie, mais aussi dans son œuvre.

### *Les attaches sociales*

Les franciscains canadiens, provenant d'une des branches les plus austères de la congrégation européenne, sont par tradition, par définition même, des religieux attentifs aux besoins des plus démunis dont, à titre de représentants d'un Ordre mendiant, ils partagent la

vie. Leur ascétisme et leur dédain des biens matériels n'ont pu que plaire au jeune homme d'origine modeste qu'était Alfred DesRochers.

Plus tard, dans les années trente, quand il sera le témoin privilégié des ravages d'une crise que son métier de journaliste lui fera constater avec encore plus d'acuité, Alfred DesRochers, comme bien des jeunes hommes de sa génération, dut combattre la tentation de certaines idéologies extrémistes. Celles de la gauche, vers lesquelles ses origines sociales, ses fréquentations et ses références auraient dû le porter naturellement: par exemple, il lit Marx et des socialistes mais il ne se laisse pas influencer. Un témoin privilégié de l'époque, Denis Tremblay, affirme dans une interview recueillie par Antoine Sirois et Joseph Bonenfant, qu'à la fin des années vingt :

DesRochers encourageait, organisait des réunions, on discutait beaucoup des questions sociales, c'était durant la crise. on parlait du communisme, qui se présentait comme une solution merveilleuse. On avait de nos membres qui étaient communistes.<sup>359</sup>

Il ne tombera pas non plus dans le piège des idéologies de l'extrême droite très en vogue à l'époque au Québec comme en Europe. Il ne s'engagera pas, contrairement à certains de ses contemporains, dans les méandres du fascisme qui se parait alors des couleurs de la morale et de la vérité, et qui était soutenu par la partie traditionaliste du clergé.

Cependant les problèmes d'économie le préoccupent, comme le prouve une bonne partie du contenu de sa bibliothèque,

[qui] comprend pas moins de quinze précis, traités, monographies économiques, cours et principes d'économie politique, essais sur la réforme monétaire française, etc., et tous ces livres ont été publiés de 1925 à 1935 environ(16)<sup>360</sup>.

Nous ne pouvons nous empêcher de penser que la spiritualité franciscaine associée à la pensée hugolienne sont un peu responsables de cette grande sagesse faite de tolérance.

---

<sup>359</sup> «Extraits d'interviews», colligés par Richard Giguère et Joseph Bonenfant, *À l'ombre de DesRochers. Le mouvement littéraire des Cantons de l'Est 1925-1950*, op. cit., p. 323.

<sup>360</sup> Richard Giguère op. cit., p. 189.

## L'épistolier

Hélène Lafrance<sup>361</sup> explique que le poète sherbrookois, isolé dans les Cantons de l'Est, dut, pour lutter contre l'isolement littéraire, utiliser «une arme efficace [...]: une machine à écrire et du papier<sup>362</sup>. DesRochers entretenait en effet des correspondances plus ou moins suivies avec des dizaines de poètes, de romanciers et de critiques de l'époque.»<sup>363</sup> Cette correspondance, composée de centaines et de centaines de lettres, et accompagnée d'autres documents (manuscrits et tapuscrits du poète et de ses correspondants) est déposée aux Archives nationales du Québec à Sherbrooke (fonds Alfred DesRochers).

Parmi ces lettres, nous en trouvons un certain nombre provenant du Collège séraphique de Trois-Rivières, elles sont le fait d'une correspondance ponctuelle d'une quarantaine (46) de lettres. DesRochers a communiqué avec des franciscains de son «alma mater» de 1929 à 1934. Parmi ces lettres, une vingtaine n'ont pour seul intérêt que d'accuser réception de la plaquette *À l'ombre de l'Orford* en offrant au poète des remerciements pour son envoi et des félicitations pour son œuvre.

En dehors des correspondants classés dans la rubrique Collège séraphique, d'autres franciscains ont périodiquement correspondu avec le poète; on y trouve des lettres du Père Adrien Malo, franciscain du couvent de Rosemont, qui, au début des années trente, s'occupe de l'édition de *l'Almanach de Saint-François* et lui demande un poème pour son périodique.

Nous ne trouvons dans le fonds que deux courtes lettres de son ami Aimé Cayer, le père Jean de Capistran, toute deux d'Edmonton en Alberta. Dans la première, datée du 9 août

---

<sup>361</sup> LAFRANCE, Hélène, «La correspondance littéraire d'Alfred DesRochers», *À l'ombre de DesRochers, Le mouvement littéraire des Cantons de l'Est 1925-1950*, Sherbrooke, Les éditions de l'Université de Sherbrooke et *La Tribune*, 1985, p. 262.

<sup>362</sup> Hélène Lafrance ajoute que: «responsable d'une famille nombreuse et pourvu d'un salaire modeste» - il est journaliste puis directeur de la publicité à *La Tribune de Sherbrooke* - il ne peut quitter les Cantons de l'Est, ce qui explique cette abondance correspondance qui le relie au reste de la Province.

<sup>363</sup> *Loc. cit.*

1930, il demande au poète un exemplaire d'*À l'ombre de l'Orford*: «J'ai hâte de trouver mes sentiments de Sherbrookoïsis dans votre inspiration poétique»<sup>364</sup>. Dans l'autre, datée du 11 janvier le 1931, il le remercie: «*L'ombre de l'Orford* m'est bienfaisante, même dans les plaines de l'ouest [...] Je ne lis plus beaucoup de livres, mais le vôtre est un de ceux que je vais parcourir en tous sens»<sup>365</sup>. Ces deux courtes missives sont représentatives des liens qui unissaient les amis d'enfance et les anciens du Collège séraphique car, comme l'exprime Romain Légaré dans les années soixante, le père Cayer signe «Toujours unis de cœur en saint François». Ce rappel de leurs références communes est le signe que la communauté et le poète se reconnaissent et désirent conserver des liens peut-être ténus, mais persistants.

Le fonds contient deux lettres d'Alcantara Dion, o.f.m, qui a publié dans la revue *L'enseignement secondaire*, et seulement trois lettres de Romain Légaré, (1962-1965), ami de DesRochers, et qui s'est chargé de réunir les textes destinés à l'édition de son œuvre poétique complète chez Fides. C'est un travail de longue haleine que DesRochers avait lui-même commencé et qu'il désirait voir aboutir, indépendamment de ses relations avec les éditeurs qui n'étaient pas toujours faciles<sup>366</sup>.

De 1934 à 1937, Alfred DesRochers correspond également avec le Père Carmel Brouillard, o.f.m, qui s'occupe des *Cahiers franciscains*, la revue des étudiants du scolasticat de théologie qui deviendra *Nos cahiers*, puis *Culture*. Carmel Brouillard est aussi l'auteur d'un recueil controversé de critique littéraire, *Sous le signe des muses*, ainsi que l'instigateur d'une enquête sur la littérature parue dans *Les cahiers franciscains* en 1934, à laquelle DesRochers a participé.

Parmi les correspondants du Collège séraphique, les deux principaux interlocuteurs d'Alfred DesRochers sont son ami d'enfance, le Père Adélarde Berthold, et son confrère

---

<sup>364</sup> CAYER, Aimé, [Jean de Capistran], à Alfred DesRochers, lettre du 9 août 1930, Fonds Alfred DesRochers, ANQ-S.

<sup>365</sup> CAYER, Aimé, [Jean de Capistran], à Alfred DesRochers, lettre du 11 janv. 1931, Fonds Alfred DesRochers, ANQ-S.

<sup>366</sup> Voir Richard Giguère, «Alfred DesRochers et ses éditeurs: des relations d'affaires tendues», (J. Michon, dir. *L'édition littéraire en quête d'autonomie*, P.U.L., 1994).

d'études, le Père Gilles Labelle. Ces deux religieux portent un grand intérêt à la littérature, qui constitue l'unique objet de leur courte correspondance avec le poète.

La correspondance avec les franciscains est soit empreinte d'affection mutuelle (celle échangée avec le père Berthold et le père Gilles), soit placée sous le signe de la controverse et de la méfiance, comme celle avec Carmel Brouillard, cette dernière correspondance servant de contrepoint aux autres.

### *Le père Adélarde Berthold*

Le père Adélarde Berthold<sup>367</sup>, qui a cinq ans de plus qu'Alfred, est celui qui est mentionné dans «Sonnet très familier» à titre de «voisin d'en face»: «Et de l'autre côté de la rue, un confrère / Se préparait de même à l'état le plus noble<sup>368</sup>». Le Père Berthold est l'un des deux amis d'enfance qui ont été, tant par leur exemple que par leurs conseils, à l'origine de la carrière du poète. DesRochers semble s'en souvenir, car il manifeste au père Berthold le respect dû à son état ecclésiastique, mais aussi de la reconnaissance qui se traduit de la part du poète par des cadeaux. Il offre au père Berthold des livres, des journaux et même des patins (celui-ci était reconnu pour son amour du sport, du hockey en particulier, qu'il fit partager à ses élèves<sup>369</sup>), ainsi que des timbres pour qu'il lui écrive. DesRochers écrit généralement le premier, d'assez longues lettres, auxquelles le père Berthold répond toujours, mais rapidement car il est, dit-il, submergé de travail. Il est vrai que cette correspondance commence en 1928, au moment où, nouveau prêtre, il est nommé professeur en classe de versification à Trois-Rivières (de 1930 à 1934, il sera chargé de la classe de

<sup>367</sup> Le père Georges-Albert Robert, ancien élève du collège séraphique, (1929-1934), ancien élève du père Berthold (1929-1930 et 1931-1932), professeur au collège (1942-1953; 1960-1968), directeur du Collège, (1949-1953), recteur (1960-1966) et vice-recteur et directeur des études, (1966-1968) dit au sujet du père Berthold, qu'il a été professeur en classe de syntaxe de 1928 à 1930 (2 ans) et en classe de versification de 1930 à 1934 (4 ans). Lettre du P. Georges-Albert Robert, 13 octobre 1995 à Simone Vannucci (documents personnels).

<sup>368</sup> DESROCHERS, Alfred; «Sonnet très familier», Extrait de *Les missions franciscaines d'Égypte*, no 2, 11 juillet 1951, p. 15-16.

<sup>369</sup> RAINVILLE, Isidore, o.f.m., *C'était mon frère...., Soixante-quinze ans de vie franciscaine au Canada 1890-1965*, Montréal. Librairie Saint-François, 1965, p. 79-80.

syntaxe). Cette correspondance s'interrompt en 1934, après que le Père Berthold eut envoyé à DesRochers une dernière lettre adressée de Rome. Cette lettre est celle où il se livre le plus, où il montre le plus d'affection à son correspondant comme si, loin de son monde, il ressentait le besoin de se raccrocher à un vieil ami.

Le principal sujet de leur correspondance est la littérature et la carrière d'Alfred. Le père Berthold est, en 1928, l'un des soixante-dix-huit récipiendaires de *À l'ombre de l'Orford* et, le 1er décembre de l'année suivante, il écrit à son ami à propos de sa plaquette:

Il y a progrès sur toute la ligne. On y voit bien ton horreur de la banalité, ton dégoût pour la prosodie facile. On y admire, et à bon droit, beaucoup de musique, de sculpture et de jambure, comme tu dirais... Depuis l'appréciation de Louis Dantin surtout, tu es devenu une personnalité... N'oublie pas ton idéal de faire le bien que ne renie pas la beauté.<sup>370</sup>

La façon dont le père Berthold parle de la poésie de DesRochers laisse supposer qu'il a déjà lu de ses œuvres, probablement quand celui-ci était au collège, et qu'il connaît bien ses convictions de poète. Il lui rappelle l'enseignement franciscain: «faire le bien et faire le beau». La mention du compte rendu de Louis Dantin souligne peut-être chez Berthold un peu d'agacement, et pourquoi pas une certaine forme d'envie, qui pourrait résulter de la peur de perdre son influence sur la personne qu'il estime et auprès de qui il aime jouer le rôle du conseiller, du grand frère qui balise la route à suivre et indique les obstacles à éviter. La lettre du 18 octobre 1932, envoyée après que DesRochers a reçu le prix David, transforme cette hypothèse en évidence. Il le félicite, puis lui écrit ceci:

Je suis de plus en plus convaincu que les jurés ont voulu t'aider à publier des œuvres encore plus fortes et plus nourries de sève catholique et humaine. Tu sais que je te lis et que je t'apprécie, je crois au progrès et à la perfection. Je me plais à espérer que tu pourras produire, plutôt extérioriser un jour le rêve intérieur de tout bon Canadien français, la tâche est immense, les études laborieuses, la psychologie en est très délicate. Je voudrais que par des mots rythmés tu puisses faire revivre mon «anima». Il me semble, excuse cette divagation profane, que le poète doit être un crucifié... C'est pourquoi, je te l'avoue bien ingénument et je voudrais avoir tort, je n'aime pas ces manifestations trop extérieures où les compliments abondent, où la sincérité, bien involontairement, est trop absente. Tout ce qui éloigne de la réalité

---

<sup>370</sup> BERTHOLD, Adélard, o.f.m., à Alfred DesRochers, lettre du 1er déc. 1929, Fonds Alfred DesRochers, ANQ-S.

apporte un réel danger, le mérite déteste le tapage et encore plus la coquetterie. Nous vivons dans un monde de flagorneurs, le snobisme pénètre partout<sup>371</sup>.

Est-ce qu'il s'agit ici de paroles de grand frère ou de directeur spirituel? Ce qui est sûr, c'est que le père Berthold ne se laisse pas impressionner par les honneurs. Il s'inquiète pour son ami, il semble avoir peur que, conseillé et dirigé par Louis Dantin, Alfred DesRochers représente pour la pensée et la morale catholique canadienne un danger que lui, à titre de prêtre, doit prévenir, sans couper cependant les liens affectifs qui l'attachent à son correspondant. Il lui rappelle certains fondements de la spiritualité franciscaine: l'humilité, la modestie, l'indifférence à la flatterie.

À la lecture de ses lettres, on sent qu'il admire le poète et qu'il apprécie vivement son œuvre. Il avoue la présenter à ses étudiants comme une des meilleures œuvres canadiennes-françaises et confirme encore le fait que c'est au Collège séraphique que DesRochers a trouvé son style poétique, en découvrant des auteurs correspondant à la pensée franciscaine et dont l'œuvre peut être influencée par la tradition des frères mineurs.

J'ai souvent l'occasion de parler de toi à nos élèves. Je leur dis ton amour pour le travail patient, consciencieux. Je leur rappelle tes lectures dans *Hérédia*, *Leconte de Lisle*, *Sully* [nous pouvons établir une correspondance entre cette lettre et les cahiers du jeune DesRochers]. Et de fait la poésie est affaire d'âme et pour bien l'apprécier, il faut savoir la situer<sup>372</sup>.

Il révèle à DesRochers ses propres lectures, comme s'il les lui recommandait: «Je lis beaucoup ces temps-ci, Baudelaire et Mallarmé [...] Mais surtout je me plais dans Saint Augustin et Claudel. Connais-tu deux plus grands poètes? Claudel et Valéry sont augustiniens. Bremond l'a assez fait bien voir<sup>373</sup>». Adélarde Berthold se comporte avec DesRochers comme avec un ami intime et l'on sent qu'il aimerait prolonger auprès de lui son rôle premier d'initiateur, celui qu'il avait tenu autrefois sur la rue Marquette et qui lui échappe à mesure que DesRochers prend de l'expérience comme homme et de l'importance

---

<sup>371</sup> BERTHOLD, Adélarde, o.f.m. à Alfred DesRochers, lettre du 18 oct. 1932, Fonds Alfred DesRochers, ANQ-S.

<sup>372</sup> Adélarde Berthold, *op. cit.*, 24 mai 1930.

<sup>373</sup> Adélarde Berthold, *op. cit.*, 24 mai 1930.

comme poète. Son état de prêtre lui impose de maintenir entre lui et son interlocuteur une certaine distance que DesRochers respecte. Il voit en lui plus le représentant d'une époque révolue dont il a la nostalgie (ses trop courtes années d'études), qu'un vrai conseiller. Dans une lettre datée du 12 octobre 1930, et conservée dans les archives du père Berthold au couvent de Rosemont, Alfred lui écrit à ce propos: «J'aurais tant aimé retrouver cette atmosphère d'étude qui nous manque tant dans le monde, où nous sommes constamment harcelés par des poursuites vaines<sup>374</sup>».

La dernière lettre du père Berthold est la moins distante, la plus sensible. Elle n'aborde que très brièvement le sujet littéraire pour inciter le poète à produire un nouveau volume: «Ta pensée mûrie se révélera mieux et plus profondément<sup>375</sup>». Adressée de Rome, elle traduit le désarroi d'un homme ébranlé dans ses convictions par ce qu'il voit en Italie. C'est d'ailleurs le sujet principal de sa lettre: «Je ne puis te parler des chemises noires[...] j'en vois tous les jours, des fascistes, mais il est extrêmement dangereux de causer maintenant de ce sujet»<sup>376</sup>. Il termine de façon inattendue, en utilisant une formule d'amitié sincère qui démontre qu'il connaît bien son correspondant: «Bien cher indien, qui n'as de sauvage que le désir et l'imagination (à vrai dire, je n'ai jamais vu de vrai sauvage), accepte mes vœux et mon amitié<sup>377</sup>».

Cette lettre est la dernière entre les deux correspondants, car leurs vies et leurs carrières les éloignent l'un de l'autre. Le Père Berthold, par un jeu de circonstances, aboutit en Corse où il est nommé supérieur de la résidence franciscaine d'Île-Rousse. Il y reste dix ans, il sera interné dans un camp de prisonniers pendant la seconde guerre mondiale. Il réussira à s'en évader et regagnera le Canada en 1944<sup>378</sup>. Le Père Adélarde mettra toujours en évidence son amitié et son admiration pour DesRochers; sa biographie insérée dans le

<sup>374</sup> DESROCHERS, Alfred à Adélarde Berthold, o.f.m, lettre du 12 oct. 1930, Fonds du Père Adélarde Berthold, o.f.m, Archives du Couvent de Rosemont, Montréal.

<sup>375</sup> BERTHOLD, Adélarde, o.f.m. à Alfred DesRochers, lettre de Rome, le 19 déc. 1934, Fonds Alfred DesRochers, ANQ-S.

<sup>376</sup> BERTHOLD, Adélarde, o.f.m; lettre de Rome, le 19 déc. 1934, Fonds Alfred DesRochers, ANQ-S.

<sup>377</sup> Adélarde Berthold, *op. cit.*, 19 déc. 1934.

<sup>378</sup> RAINVILLE, Isidore, o.f.m, *C'était mon frère...., Soixante-quinze ans de vie franciscaine au Canada 1890-1965*, Mtl. Librairie Saint-François, 1965; p. 79-80.

volume *C'était mon frère...*, qui compile les biographies des pères et des frères franciscains, commence par ces vers de son ami «[...]Je suis un fils déchu de race surhumaine, / [...] Race de violents, de forts, de hasardeux [...]»<sup>379</sup> et le biographe mentionne que: «[...] le père Adélarde était de la race des forts qu'a si bien chantée son compatriote et ami le poète Alfred DesRochers»<sup>380</sup>.

### *Le père Gilles Labelle*

Le ton de la correspondance avec Gilles Labelle est bien différent, il est moins empreint de respect de la part de DesRochers. Les deux hommes se parlent d'égal à égal et même se tutoient. On a peu de renseignements sur le Père Gilles qui a quitté l'Ordre après 1942<sup>381</sup> qui n'est donc pas répertorié dans *C'était mon frère...* En 1931, il est ordonné prêtre et devient professeur au Collège séraphique à Trois-Rivières. Il avait été compagnon d'études de DesRochers, et les deux se retrouvent à l'occasion d'un passage du poète à Trois-Rivières. Ils commencèrent en 1931 une correspondance animée qui va durer environ un an et dont le sujet unique est la littérature. Le Père Gilles et Alfred ont le même âge. Gilles Labelle a des ambitions littéraires qu'il confie à son ami. Il adore parler de poésie, de philosophie, d'écriture. En 1931, juste avant son ordination, il devient le premier directeur des *Cahiers franciscains*. Passionné de littérature, il tente de se faire une place dans le cercle des écrivains montréalais promoteurs de la littérature canadienne et amis de DesRochers. Dans une lettre datée du 17 octobre 1931, il lui écrit:

---

<sup>379</sup> Isidire Rainville, *op. cit.*, p. 79.

<sup>380</sup> *Ibid*, p. 80.

<sup>381</sup> Ce renseignement nous a été fourni par le père Georges-A. Robert, o.f.m.; «Le père Gilles (Charles-Édouard Labelle), o.f.m., Né à Montréal le 19 avril 1904; il étudie au Collège séraphique, il entre chez les franciscains le 17 août 1924, à Lennoxville (Sherbrooke), il devient profès le 23 août 1925 et est ordonné prêtre le 29 juin 1931. Professeur d'anglais au Collège séraphique de Trois-Rivières (1931-1932). Grade universitaire: M.A.(St. Bonaventure University, N.Y.). En 1942 il résidait chez les franciscains américains aux États-Unis. Il a quitté l'Ordre franciscain plus tard (date inconnue). Il est décédé, (la date de sa mort n'est pas connue)», lettre du P. Georges-Albert Robert du 13 octobre 1995 à Simone Vannucci, (documents personnels).

Dimanche, le 8 novembre, je vais à Montréal, d'abord pour rencontrer Gilson qui donnera une conférence à notre monastère de Rosemont, et surtout pour voir Pelletier et Robert Choquette. Si tu pouvais être là, je serais plus à l'aise. Robert s'étonnera peut-être de rencontrer un religieux aussi avancé, aussi moderne et même aussi canadien.<sup>382</sup>

Auprès de Gilles Labelle, Alfred DesRochers se présente comme un initiateur. Il est alors connu et même reconnu, car il vient de publier *À l'ombre de l'Orford*. Le jeune prêtre le considère comme son supérieur dans le domaine littéraire; «[J'ai été] heureux surtout de prendre contact avec tes idées littéraires et philosophiques: ils sont si rares les gens qui ont des idées...<sup>383</sup>», lui écrit-il. C'est cette confiance qui l'amène à demander à DesRochers d'évaluer sa production poétique. Les deux se lancent dans une discussion, qu'ils poursuivent de lettre en lettre. Ils y mettent la fougue et l'enthousiasme de deux jeunes hommes, presque des étudiants, qui parlent et discutent pour le plaisir, même si dans l'ensemble ils s'accordent sur bien des points, comme l'écrit le frère Gilles: «Alfred, je t'encourage de tout cœur dans l'apostolat littéraire que tu veux rayonner; il y a un bien immense à faire et je ne demande pas mieux que de te seconder in quantum possum [sic.]. Les élèves s'étonnent déjà un peu de mes conceptions littéraires; qu'importe!»<sup>384</sup>. Gilles Labelle prolongerait bien ce dialogue, mais, comme Berthold, le temps lui manque: il doit enseigner, préparer des cours, corriger des copies, et puis, dit-il: «J'aime les lettres et la philosophie, mais je suis prêtre et je veux l'être dans toute la force du mot; un prêtre que rien ne rebute et qui sache s'intéresser à toutes les activités humaines»<sup>385</sup>. Cette affirmation: «Je suis prêtre et je veux l'être», le Père Gilles la reprend souvent, comme s'il cherchait à s'en persuader. Et de fait, plus tard il quittera l'Ordre. Ses conversations avec DesRochers cessent à la fin de 1932, quand le père Gilles rejoint le «studium» de Rosemont où il est nommé professeur de théologie.

---

<sup>382</sup> LABELLE, Gilles, o.f.m., à Alfred DesRochers, lettre du 17 octobre 1931, Fonds Alfred DesRochers, ANQ-S.

<sup>383</sup> *Loc. cit.*

<sup>384</sup> *Loc. cit.*

<sup>385</sup> Gilles Labelle, o.f.m., *op. cit.*, 22 déc. 1931.

Pourquoi ne s'écrivent-ils plus alors? Le temps sans doute qui empêche deux hommes fort occupés de se voir et de correspondre, le fait aussi que le père Gilles soit allé poursuivre des études universitaires aux États-Unis, ce qui a changé ses préoccupations et n'a pas favorisé la poursuite d'une correspondance avant tout philosophique et littéraire. Ce qui est remarquable dans ce bref échange épistolaire c'est de voir combien les jugements du père Gilles sont empreints d'une liberté nouvelle pour un religieux et même d'une certaine modernité qui étonne :

Tu t'étonnes que Choquette m'apparaisse un poète canadianisant. Pour toi *Metropolitan Museum* ne serait pas tout à fait de la poésie canadienne. Pour défendre mes positions, il faudrait livrer ce que je crois être l'âme canadienne; car c'est de ce point de vue que je me suis placé pour juger. Une poésie n'est pas canadienne par le sujet qu'elle contient ni par la forme qu'elle revêt mais plutôt par l'âme qu'elle révèle. *Metropolitan Museum* me semble porter des notations d'âme canadienne: la rudesse, la naïveté, un lyrisme tempéré par le sens pratique, enfin l'inquiétude rudimentaire d'individus qui n'ont pas connu les grandes luttes morales ou religieuses.<sup>386</sup>

### *Le père Carmel Brouillard*

La correspondance avec le père Brouillard (1934-1937) n'est pas aussi marquée par l'affection que celle qu'Alfred DesRochers a entretenue avec ses autres interlocuteurs franciscains. Le père Brouillard est un jeune religieux qui a des idées sur la littérature, et particulièrement sur la littérature canadienne. En février 1934, il dirige dans *Les cahiers franciscains* un dossier intitulée «Enquête sur la littérature» (dont nous avons déjà parlé au troisième chapitre). La même année, il publie un livre de critique littéraire, *Sous le signe des muses*, portant comme sous-titre «Essai de critique catholique». L'introduction de Carmel Brouillard commence par ces mots: «Ces critiques sont partiales<sup>387</sup>». Il critique l'œuvre de six poètes québécois, dont Alfred DesRochers. A 28 ans Carmel Brouillard se sent, à titre de directeur des *Cahiers franciscains*, investi d'une mission à la fois culturelle et spirituelle, il joue au moraliste. Ses prises de positions souvent extrêmes, exprimées dans une langue

<sup>386</sup> LABELLE, Gilles, o.f.m, à Alfred DesRochers, lettre du 14 mars 1932, Fonds Alfred DesRochers, ANQ-S.

<sup>387</sup> BROUILLARD, Carmel, *Sous le signe des muses, Essai de critique catholique*, Montréal, Librairie Granger, 1935, 241 p.

boursouflée et pédante, ont choqué plusieurs écrivains et critiques de l'époque qui voient en lui, à l'instar de Clément Marchand dans le *Bien public* (mai 1935), «un moine inquisiteur», ou alors «l'inflexible Mussolini de l'art catholique», selon Georges Rousseau *L'Ordre*, (mai 1935)<sup>388</sup>.

Alfred DesRochers ne lui écrit pas au sujet de son recueil de critiques, mais pour répondre à son «Enquête sur la littérature». Dans la conclusion de l'«Enquête», Carmel Brouillard reproche à DesRochers de prôner le «dilettantisme» littéraire et l'art pour l'art, producteur de poètes faméliques<sup>389</sup>. Cette faute est majeure aux yeux de ce jeune «intégriste» religieux et littéraire et correspond à une hérésie. La réponse de DesRochers est véhémement et donne au poète de l'*Orford* l'occasion de préciser sa position: «Les analystes, les critiques sont, à ma connaissance, les gens les moins aptes à comprendre la littérature»<sup>390</sup>, écrit-il. À son avis le vrai doctrinaire de l'art pour l'art est à la littérature ce qu'un ascète comme saint Siméon Stylite, qui vécut quarante ans sur une colonne, est à la religion. «Mais doit-on rayer saint Siméon de l'hagiologie? Je sais bon nombre de vitupérateurs de l'art pour l'art qui le feraient volontiers s'ils étaient logiques<sup>391</sup>». Il réaffirme son adhésion aux règles du Parnasse mais également sa confiance en des croyances très franciscaines. Quand DesRochers dit à son correspondant que le littérateur doit: «créer de la beauté ... et [que] la beauté c'est le reflet de l'âme, c'est une manifestation de ce que Dieu a fait à son image et ressemblance<sup>392</sup>», il reprend la spiritualité franciscaine, la pensée que certains de ses maîtres du Collège et de ses confrères de classe exposent de lettre en lettre.

Paradoxalement, dans la polémique qui l'oppose à Carmel Brouillard, le poète est plus près du saint d'Assise que le religieux. Sa correspondance avec un des critiques religieux des années trente des plus contestés et qui, de plus, ne semble avoir aucune affinité

<sup>388</sup> D'après les comptes rendus de Laurent Mailhot et Kenneth Landry dans le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, 1900-1939*, sous la direction de Maurice Lemire, Montréal, Fides, 1980, p. 1035-1036.

<sup>389</sup> *Les cahiers franciscains*, «Enquête sur la littérature», Montréal, Les RR. PP. franciscains du Canada, vol. III, no. 2, fév. 1934, p. 159.

<sup>390</sup> DESROCHERS, Alfred à Carmel Brouillard, Lettre du 9 mars 1934, Fonds DesRochers, ANQ-S.

<sup>391</sup> *Loc. cit.*

<sup>392</sup> *Loc. cit.*

intellectuelle avec lui, s'explique par le fait que DesRochers a appris très tôt (dès la parution de *L'Offrande aux vierges folles*), selon un article de Richard Giguère «qu'il est préférable de mettre de son côté la critique cléricale plutôt que de l'affronter directement, car il s'agit d'un réseau organisé dont les membres entretiennent des rapports étroits»<sup>393</sup>. De plus, Carmel Brouillard étant franciscain, il était facile à DesRochers d'alimenter la controverse en utilisant des idées et une rhétorique qui leur étaient commune. De cette façon il arrive facilement à embrouiller le jeune religieux, ce dont il ne se prive pas. Le poète cependant, fort de ses expériences récentes, cherche plutôt à neutraliser le critique autant par la persuasion de ses arguments que par des ruses flatteuses. Il a lu les poèmes de Brouillard et les a trouvés bons: «laissez-moi vous dire à propos de votre petit poème à notre sœur la lune, que c'est beau "c'est effrayant" pour ne pas employer l'autre superlatif "canayen". Votre critique des *Égrapages* [d'Albert Pelletier] est une des plus fondamentalement justes que j'ai lues»<sup>394</sup>. La correspondance avec le critique franciscain ne sera pas très abondante car celui-ci, échaudé par l'accueil fait à son premier livre de critique, ne publiera pas le second et décide plutôt de se consacrer à la vie religieuse<sup>395</sup>.

\*\*\*\*\*

## Le conférencier

Au cours de sa carrière, Alfred DesRochers a donné plusieurs conférences sur des sujets divers, comme en font état les textes retrouvés dans ses papiers personnels (onze sont répertoriés dans le fonds Alfred DesRochers). La littérature et la poésie sont les thèmes dominants de ses exposés, bien qu'il ait aussi parlé de sa vie dans l'armée et du fonctionnement d'un journal (*La Tribune*). La conférence sur l'humanisme qu'il prononce en décembre 1930 devant l'académie littéraire du Collège séraphique (Académie Saint-

<sup>393</sup> GIGUÈRE, Richard, «Alfred DesRochers et la critique cléricale de son temps. Censure et autocensure de *L'Offrande aux vierges folles* (1928)», *Les facultés de lettres, Recherches récentes sur l'épistolaire québécois*, Département d'études françaises, Univ. de Montréal, fév. 1993, p. 179.

<sup>394</sup> Alfred DesRochers, *op. cit.*, 9 mars 1934.

<sup>395</sup> Voir les comptes rendus de Laurent Mailhot et Kenneth Landry dans le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, p. 1036.

Bernardin), est probablement la première qu'il ait jamais faite. La conférence sur la poésie religieuse a été donnée beaucoup plus tard, le 26 novembre 1950, au collège Rivier d'Ottawa. Les thèmes des diverses conférences reflètent les préoccupations qui l'habitent au moment où il les prépare.

L'humanisme est certainement un sujet qu'il trouve important dans les années trente puisqu'une partie de l'élite littéraire prêche un retour aux valeurs dites «classiques». La poésie religieuse rejoint des préoccupations de la deuxième partie de sa vie. Bien qu'ayant toujours écrit des poèmes d'inspiration religieuse, c'est à la fin des années cinquante et au début des années soixante qu'il se remet à écrire de la poésie religieuse, avec en particulier «Mes pèlerinages».

### *Conférence sur «l'Humanisme»*

La conférence sur «l'Humanisme» marque le premier retour d'Alfred DesRochers à son «Alma Mater». Ce serait DesRochers lui-même, selon le père Ferdinand Coîteux, supérieur du Collège, qui aurait proposé au père Berthold de prononcer cette conférence:

J'ai été ravi de la proposition que vous avez faite au R.P. Adélar, de venir à l'Alma Mater à la sainte Cécile ou à la sainte Catherine et de présenter à l'académie Saint-Bernardin un travail sur le néo-classicisme. Le personnel enseigné et enseignant partage le même sentiment.<sup>396</sup>

Les lettres qu'il a échangées à ce sujet avec le Père Berthold et le supérieur du Collège sont datées d'octobre et de novembre 1930. Le 5 novembre, le père Coîteux lui écrit de nouveau: «Nous aurons donc le plaisir de vous entendre exposer votre théorie des Belles-Lettres, comme a dû vous le demander le père Adélar, et en montrer l'application dans les auteurs canadiens»<sup>397</sup>. DesRochers précise qu'il pourrait se rendre à Trois-Rivières pour la

---

<sup>396</sup> COITEUX, Ferdinand, o.f.m, à Alfred DesRochers, lettre du 16 oct. 1930, Fonds Alfred DesRochers, ANQ-S.

<sup>397</sup> COITEUX, Ferdinand, o.f.m, à Alfred DesRochers, lettre du 5 nov. 1930, Fonds Alfred DesRochers, ANQ-S.

Sainte Cécile (22 novembre) ou la Sainte Catherine (25 novembre); mais ce n'est qu'en décembre 1930 qu'il trouvera le temps de donner sa conférence à Trois-Rivières.

Pour mettre plus d'emphase sur l'événement, les autorités du Collège ont invité les élèves et les professeurs du séminaire Saint-Joseph, dirigé par l'abbé Tessier, à se joindre à eux. C'est ainsi que Clément Marchand, à l'époque étudiant au séminaire, rencontre Alfred DesRochers pour la première fois. L'amitié qui jaillira de cette première rencontre durera jusqu'à la mort du poète de l'Estrie.

«L'Humanisme», dans les collèges classiques des années trente, semble avoir été un sujet littéraire dont on débattait. DesRochers le présente à Berthold comme une «doctrine littéraire -et même sociale et morale- assez répandue par le monde, et qui n'est, en fin de compte, que le rétablissement des valeurs classiques, que le romantisme avait si rudement sabotées»<sup>398</sup>. Toujours au père Berthold et dans la même lettre, il explique que cette «doctrine littéraire», qu'il a étudiée pour son édification personnelle, a pour «champions» en France «Maurras, Daudet [Léon], un peu Maritain, Dubeck et la plupart de ceux qui s'intitulent néoclassiques [...]. Mais c'est aux États-Unis, dit-il, avec Irving Babitt, Paul Elmer More, James Truslow Adams et quelques autres, qu'elle se développe le plus rapidement»<sup>399</sup>.

Pourquoi ce jeune poète, qui commence à être reconnu, désire-t-il parler de l'humanisme dans son ancien collège? On peut formuler plusieurs hypothèses, mais deux s'imposent parce qu'elles sont liées étroitement. D'abord, Alfred DesRochers, qui n'a pas terminé ses études classiques et le regrette beaucoup, n'a vraisemblablement pas pu être reçu à l'Académie littéraire de son Collège, ce qui devait être, pour un étudiant passionné de littérature, un but à atteindre. En se présentant devant celle-ci comme conférencier, il répare d'une certaine façon une frustration de jeunesse. Ensuite, le sujet de cette conférence entre en parfaite harmonie avec l'idéologie véhiculée par les collèges classiques de la Province.

---

<sup>398</sup> DESROCHERS, Alfred, à Adélarde Berthold, o.f.m., lettre du 12 oct. 1930, Fonds du Père A. Berthold, o.f.m., Montréal, couvent de Rosemont.

<sup>399</sup> DESROCHERS, Alfred, lettre du 12 oct. 1930, Fonds du P. A. Berthold, o.f.m., au couvent de Rosemont. à Montréal.

DesRochers veut donc, avec cette prestation, se gagner la bienveillance d'une partie de l'establishment religieux peu de temps après avoir subi les égratignures de la critique cléricale pour son *Offrande aux vierges folles*. Cela contribuera à donner à son second recueil, *À l'ombre de l'Orford*, un meilleur accueil qu'à son premier. Comme il sait que le milieu cléricale fonctionne en réseau fermé, Alfred DesRochers s'implique dans la sphère qui lui est la plus familière et dont il est le plus proche, grâce aux amis qu'il y a conservés, à la réputation qu'il s'y est faite, mais aussi certainement parce que la spiritualité franciscaine correspond à sa propre personnalité. Il sait que les religieux franciscains lui offrent, en tant qu'ancien, un capital affectif qui lui est précieux. De plus la congrégation lui est acquise car étant poète comme son fondateur François d'Assise, il sert son image. Au début de sa conférence, DesRochers dit ceci:

Je m'efforcerai de démontrer que l'assimilation des principes classiques que m'ont inculqués mes anciens maîtres est la cause majeure des quelques succès que j'ai pu obtenir, entre autres, celui de me faire décerner le titre de poète le plus humain du Canada français.<sup>400</sup>

Voilà une belle façon de remercier ses anciens maîtres tout en les rendant en partie responsables des critiques positives dont son œuvre a été l'objet.

Il divise sa présentation en deux parties. La première, la plus importante, compare le classicisme au romantisme; dans la seconde il applique la théorie néoclassique à la littérature canadienne et à sa propre œuvre. Sa comparaison fait l'apologie du classicisme littéraire qu'il présente comme une manifestation de la conception humaniste de la vie dans laquelle l'homme est le centre du monde; *Phèdre*, de Racine, est l'exemple à mettre au-dessus de tout et le retour à la tradition (classique), «LE BUT»<sup>401</sup> à atteindre.

Opposé à ce classicisme qui fait de l'humain le sommet de la pyramide, il y a, dit-il, le romantisme, sorte d'anarchie issue d'une conception erronée et rousseauiste de l'homme, qui serait devenu une partie du tout et non plus le sommet de l'ensemble contrairement aux

---

<sup>400</sup> DESROCHERS, Alfred, conférence sur l'Humanisme, f.1, Fonds Alfred DesRochers; ANQ-S. (C'est nous qui soulignons), (Texte en annexe).

<sup>401</sup> En majuscule dans le tapuscrit d'Alfred DesRochers.

théories du catholicisme conservateur, que DesRochers ne conteste pas, qui voit l'homme comme le maître de l'univers après Dieu. Il termine sa comparaison en disant que «le classicisme est une aristocratie; le romantisme, une démocratie»<sup>402</sup>. Cette théorie appliquée à la littérature justifie la conception «élitiste» de l'œuvre littéraire qu'il aura toujours, quand, parlant de *Phèdre*, œuvre critiquée en son temps, il dit: «Si par accident, quelques-uns ont eu à en souffrir, c'est en nombre infime et parce qu'ils ont oublié la fin de la littérature. Ils n'étaient pas de ceux à qui l'œuvre était destinée»<sup>403</sup>. Le poète peut alors sans risque affirmer que *L'offrande aux vierges folles* est une œuvre morale, pour qui sait la lire.

Cette longue conférence, sur un sujet assez conservateur a un but bien précis. Il s'agit pour le poète de réhabiliter son premier recueil de poèmes en faisant la louange d'une doctrine qui plaît aux religieux et à laquelle il adhère en même temps qu'il rejette un courant issu des philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle. Car, dit DesRochers, si tout livre n'est pas bon à mettre entre toutes les mains, cela n'en fait pas une œuvre immorale pour autant.

En 1934, dans une lettre à Carmel Brouillard, o.f.m, critique littéraire et directeur de la revue *Les Cahiers franciscains*, il reprend la même idée:

Si j'admets que la littérature doit vouer ses moyens à la diffusion d'idées moralisatrices et sanctificatrices, grandes et nobles, je suis obligé de rejeter *Les fêtes galantes* de Verlaine, *Les fleurs du mal* de Baudelaire, certains blasphèmes éblouissants du *Qaïn* de Leconte de Lisle, etc... J'en suis constitutivement incapable. Il y a là de la beauté, de la pure beauté, qui élève l'âme de qui la ressent....mais qui n'est pas à l'usage de tous,<sup>404</sup> pas plus que le dos multicolore du naja, avec ses dessins dont la forme varie à chaque ondulation, n'est à mettre dans un salon.<sup>405</sup>

En conclusion de sa conférence, il réaffirme son appartenance à l'esprit franciscain, son adhésion à la morale et à l'éthique que ses maîtres lui ont transmises.

Je crois m'appliquer à suivre les enseignements que j'ai reçus ici même, en étant aussi humaniste, donc classique que le permettent mon tempérament et mes études incomplètes. Je mets aussi toute ma conscience à faire aussi bons que je le puis les mauvais vers dont je suis l'auteur. Et je crois ainsi, malgré toutes mes déficiences,

<sup>402</sup> Alfred DesRochers, conférence sur l'Humanisme, *op. cit.*, f. 7.

<sup>403</sup> Alfred DesRochers, conférence sur l'Humanisme, *op. cit.*, f. 3.

<sup>404</sup> Souligné dans le texte de la lettre.

<sup>405</sup> DESROCHERS, Alfred, à Carmel Brouillard, o.f.m, lettre du 22 mars 1934, fonds DesRochers, ANQ-S.

être au moins d'esprit avec mes anciens maîtres et mes anciens compagnons d'étude.<sup>406</sup>

### *Conférence sur la poésie religieuse*

DesRochers choisit souvent le thème de ses conférences en fonction de théories littéraires qu'il désire discuter. La conférence sur l'humanisme faisait l'apologie du classicisme littéraire qui prend l'homme comme sujet référentiel, la conférence sur la poésie religieuse, qu'il présente vingt ans après, s'appuie sur une thèse singulière de DesRochers qui démontre que les origines de la poésie française, soit la poésie écrite en langue vulgaire française et de forme fixe, pourraient être rapprochées de la liturgie catholique.

La poésie française, née au Moyen-Âge (à partir de «La cantilène de sainte Eulalie», en 880), une époque où la religion faisait partie de la vie de tous les jours, lui serait redevable de sa forme et serait à l'origine de l'invention des poèmes à forme fixe. La liturgie de la messe pourrait avoir servi de base à l'éclosion de notre poésie:

Cela m'amène à vous proposer [dit-il] une possibilité que je n'ai jamais vue soulignée ailleurs, celle de la liturgie dans l'invention des poèmes à forme fixe, surtout les rondeaux, rondels et rondets. À votre prochaine grand-messe, observez la composition de la cérémonie. Vous y verrez que l'asperges, après la doxologie, reprend la première partie de son texte. Si c'est dimanche prochain que vous vous permettez cette distraction, vous noterez la même chose à l'introït, mais il y a plus: l'agencement général. Pour vous, le graduel répétera une partie de l'introït; l'offertoire incorporera une partie du graduel [...]. Or dans votre paroissien romain, chaque fois qu'il y a de telle reprise, c'est indiqué seulement par un mot ou deux. C'est la formule du rondeau. N'est-ce pas là du mimétisme? Ce me semble évident et j'imagine qu'aux poètes de cette époque de foi, cela semblait si naturel et évident qu'il n'était pas besoin de noter ni d'enregistrer le nom de l'inventeur<sup>407</sup>.

Ce lien, établi par DesRochers entre prosodie et liturgie vient certainement de ce que la poésie médiévale, qu'il aime, tire ses racines de l'inspiration populaire imprégnée d'une spiritualité religieuse faite de simplicité et de naïveté. DesRochers va puiser aux mêmes

<sup>406</sup> Alfred DesRochers, conférence sur l'Humanisme, *op. cit.*, f. 9.

<sup>407</sup> DESROCHERS, Alfred, Texte de la conférence sur la poésie religieuse, Ottawa, Collège Riviers, 26 nov. 1950, Fonds Alfred DesRochers, ANQ-S, f. 2-3.

sources pour écrire. Le poème «Prière», sous-titré «Au bon Dieu des gens frustes de chez nous», pourrait en être un exemple:

C'est comme tous les miens, Seigneur, que je vous prie.  
Ayant la foi naïve et sans afféterie  
De tous mes chers défunts que la mort a couchés  
Sous les tertres herbus qu'ombragent les clochers,  
Je suis resté comme eux un être fruste et rude,  
Préférant à l'esprit raisonneur l'habitude  
De se mettre à genoux, le matin et le soir,  
Pour vous conter sa peine ou dire son espoir<sup>408</sup>.

Pour le poète, qui trouve dans ses origines sa propre inspiration (les chansons de son père et la religion de son peuple), établir un lien entre édification de la poésie et origine des formes liturgiques, c'est comme retourner aux sources de l'art.

Dans un des cahiers où il écrivait des notes, sous le titre «Sur moi-même», il mentionne, au sujet d'*À l'ombre de l'Orford*: «J'ai dépeint la vie dure de la ferme et du chantier que mon sang a toujours voulu fuir. "Hymne au vent du nord" [est une] prière au Bon Dieu des gens frustes de chez nous<sup>409</sup>». Ces quelques lignes prouvent qu'à un âge relativement avancé il reste encore fidèle à sa souche et en accord aussi avec les grandes valeurs franciscaines d'humilité, de modestie et de simplicité prônées au XIII<sup>e</sup> siècle par François d'Assise et qui lui ont été transmises au collège.

Quand il voit dans la poésie de la Renaissance que «la mode n'est plus [alors] de se servir des mots ni surtout des sentiments de tous les jours. C'est vulgaire. Il faut s'endimancher pour rimer»<sup>410</sup>, lui qui a toujours pensé que la rigueur de la forme devait aller de pair avec la simplicité dans l'inspiration, il aime moins ce mouvement qui, en se coupant des formes populaires, amorce le déclin de l'inspiration religieuse en poésie, mais aussi de l'inspiration populaire qui, pour lui, va de pair avec le religieux. Dans la lettre qui accompagnait l'envoi d'*À l'ombre de l'Orford* aux soixante-dix-huit récipiendaires, parents et amis du poète, il dit déjà en 1929:

<sup>408</sup> DESROCHERS, Alfred, *Œuvres poétiques I, Recueil colligés*, Montréal, Fides, 1977, p. 119, (coll. du Nénuphar).

<sup>409</sup> DESROCHERS, Alfred, «Sur moi-même», Notes, petit cahier noir, s.d.

<sup>410</sup> *Ibid*, f. 4.

J'ai toujours cru qu'il fallait une cause au poème, et les chansons populaires -qui sont peut-être le plus bel exemple de poésie pure, parce qu'elles ne sont pas astreintes à l'astringent bon goût classique- n'échappent pas à cette loi<sup>411</sup>.

Son amour de la simplicité serait sans doute une des raisons pour lesquelles il utilise volontiers pour sa poésie religieuse les formes poétiques populaires directement issues du Moyen-Âge, comme «Ballade Mystique» ou «Servantois en l'honneur de saint François d'Assise» qui sont plus proches et plus représentatives des gens humbles. Ces poèmes font également partie de la tradition de l'Ordre franciscain puisqu'ils sont issus de la poésie courtoise que François d'Assise avait pratiquée. On pourrait considérer qu'elles représentent l'anti-intellectualisme caractéristique, avec la pauvreté et l'humilité, des frères mineurs. Peut-être pourrait-on voir dans «Hymne au vent du nord», qu'il dit être «une prière des gens frustes de chez nous», une communauté d'inspiration avec «Le cantique des créatures»; ces deux poèmes participent, nous semble-t-il, de «l'esprit cosmique» qu'Ivan Gobry présente comme «[...] une doctrine de réconciliation de la nature et de la grâce<sup>412</sup>» et relèvent du même désir de célébrer Dieu en humanisant la nature.

## Le poète et son œuvre

La poésie de DesRochers est redevable de divers apports qu'il faut rechercher autant dans sa vie personnelle que dans son éducation. Les références sociales et familiales, les influences intellectuelles et religieuses donnent son caractère à son œuvre.

Alfred DesRochers est né dans une famille de condition modeste, ce sont les chansons de chantier de son père et les ritournelles de sa sœur qui lui ouvrent la porte du rythme et de la prosodie. La découverte de la littérature populaire l'entraîne dans le monde de

---

<sup>411</sup> DESROCHERS, Alfred, Lettre post-scriptum accompagnant la plaquette *À l'ombre de l'Orford*, envoyée aux 78 amis et parent du poète le 5 nov. 1929 en guise de vœux pour la nouvelle année 1930. (Texte en annexe).

<sup>412</sup> GOBRY, Ivan, *Saint François d'Assise et l'esprit franciscain*, Paris, Le Seuil, 1959, p. 79. (coll. Maîtres spirituels).

l'aventure et du rêve, mais quand, à seize ans, il découvre, grâce aux manuels de littérature de ses amis, la poésie du Parnasse, Victor Hugo et les poètes québécois du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle (Henri Casgrain, Nérée Beauchemin et Nelligan), il ne pense plus qu'à une seule chose: rimer. C'est ce qu'il fit, comme il le dit lui même «à tour de bras» dès sa première année au Collège séraphique de Trois-Rivières.

Durant trois ans, dans un monde clos voué à l'étude, à la réflexion, à la méditation et à la prière, il se nourrit intellectuellement et spirituellement. Au cours de cette longue parenthèse, au contact des religieux franciscains et de leur enseignement, il accumule de nouvelles références et des influences qui, en s'additionnant aux premières influences familiales, donneront à son œuvre poétique sa couleur originale. L'école, dans son cas, lui ouvre la porte non seulement de la littérature et de la poésie, mais aussi de l'histoire; en particulier l'histoire de l'Ordre auquel il aspire pendant quelques temps à appartenir. Nous devons tenir compte du fait que l'image que la congrégation tenait à renvoyer d'elle-même passait par la vulgarisation de son histoire<sup>413</sup>. Il va également intérioriser des valeurs que nous retrouverons dans sa poésie et que nous qualifions de vraiment franciscaines comme l'humilité, la simplicité, le sens de «la belle ouvrage», l'amour des humbles et de la nature. Ces valeurs, le poète les a fait siennes avec d'autant plus de facilité que, comme elles correspondent à une tendance naturelle de son caractère, il semble ne pas avoir eu de mal à les assumer.

C'est à Trois-Rivières, chez les franciscains, qu'il rencontre la littérature qui l'inspire ainsi qu'une spiritualité proche de sa nature. L'influence qu'ont eu sur son œuvre poétique ses trois années études est évidente, le poète en fait souvent état, particulièrement quand il dit que la découverte de la poésie parnassienne a été le déclencheur de sa boulimie d'écriture. Quelle importance doit-on accorder à son expérience vécue de l'esprit franciscain dans l'établissement de sa pensée poétique? Peut-on même parler d'influence de

---

<sup>413</sup> Une publication populaire comme *L'Almanach de Saint-François* voit 19% de son corpus «essais» occupé par des textes historiques destinés essentiellement à promouvoir l'image de la congrégation (textes sur les premiers missionnaires au Canada, les récollets, textes sur l'histoire de la congrégation en Europe et sur les grandes figures de l'Ordre).

l'enseignement des religieux sur sa poésie? Si nous considérons l'ensemble de son œuvre, il semble que ses deux premiers recueils (écrit avant 1930) soient plus directement redevables, au niveau de la forme et même de l'inspiration, de son séjour au collège. Nous retrouvons dans ces deux livres des influences provenant directement de l'enseignement littéraire du collège (forme poétique et courant littéraire). Les poèmes qu'il écrira après 1930 s'en détacheront ou feront appel, pour ceux qui contiendraient des références franciscaines, à des sources historiques ou spirituelles, surtout dans les poèmes religieux.

### *L'œuvre de la jeunesse*

L'œuvre poétique d'Alfred DesRochers s'étend sur toute sa vie d'homme. Dès le début de son cours classique, il écrit ses premiers vers et les fait lire à sa sœur Angéline avec qui il entretient une correspondance<sup>414</sup>. Ses deux premières œuvres importantes sont publiées à la fin des années vingt et reflètent les idées et les préoccupations du jeune homme qu'il était alors, mais aussi certaines empreintes, laissées essentiellement par ses rencontres littéraires. La morale, la spiritualité et un certain mysticisme que l'on peut qualifier de franciscains se retrouvent davantage dans les poèmes religieux qu'il écrira au cours des années trente-quarante et dans les années soixante (*Mes pèlerinages*). Il les publiera dans diverses annales religieuses comme *l'Almanach de Saint-François*, *La revue dominicaine*, *Les carnets viatoriens*..

### *L'offrande aux vierges folles, À l'ombre de l'Orford*

Le poète lui-même dira et répétera à plusieurs reprises que c'est à Trois-Rivières qu'il découvre la forme de poésie qui l'inspire<sup>415</sup>, celle du Parnasse, qu'il va adapter à sa personnalité et au contexte social du Québec des années vingt et trente. Dès son entrée au Collège, en 1918, il écrit, et il commence à rimer. Plusieurs des poèmes, ébauchés et même

---

<sup>414</sup> GIGUÈRE, Richard, «Introduction à l'édition critique d'*À l'ombre de l'Orford*», *op. cit.*, p. 9.

<sup>415</sup> CHOQUETTE, Adrienne, *Confidences d'écrivains canadiens-français*, Trois-Rivières, Les édition. du Bien public, 1939, p. 77.

écrits à cette époque, seront repris et publiés à compte d'auteur en 1928 dans *L'offrande aux vierges folles*. On peut dire qu'ils constituent la genèse de ce premier recueil<sup>416</sup>. La réception critique de ce livre sera mitigée; apprécié par certains analystes littéraires comme Camille Roy: «C'est le recueil de poésie le plus considérable, [...] le plus parfait que l'on ait publié chez nous en 1929»<sup>417</sup> et Louis Dantin qui, selon Romain Légaré, «était tout joyeux de rencontrer, en 1929, dans l'œuvre de DesRochers l'expression de sa propre conception de la poésie, c'est-à-dire les trois éléments de base: l'idée, l'émotion, la forme<sup>418</sup>», il recevra, de la part de la critique cléricale essentiellement, des commentaires qui qualifient le recueil de non conforme à la morale, principalement à cause de son titre. Ce défaut semble lui avoir fait perdre le prix de l'ACJC (Association catholique de la jeunesse canadienne), prix qu'il convoitait ardemment.

DesRochers se sent alors incompris et dit à propos de *l'Offrande*, dans la lettre-préface qui accompagne *À l'ombre de l'Orford*, qu'il envoie aux soixante-dix-huit personnes qu'il choisit:

Cette œuvre, je m'étais appliqué à la faire suivant l'idéal que j'avais de la poésie lyrique. [...] Je pensais qu'en Canada français, le franc-rimeur, puisque c'était la seule liberté dont il pût jouir, pouvait élire de rimer sur des thèmes en accord avec sa mentalité. [...] Huit des onze personnes qui ont parlé de *l'Offrande* ont décrété que je faisais fausse route<sup>419</sup>.

D'inspiration profondément lyrique, *l'Offrande aux vierges folles* peut, par certains côtés être, rapproché de la poésie du Moyen-Âge. «Rondel d'automne», «Ode», «Élégie pour ses mains», «Rondeau, pour elle» et autres chansons évoquent la poésie des troubadours que l'auteur, qui se qualifie de «Dernier rimeur du Moyen Âge»<sup>420</sup> apprécie

<sup>416</sup> Au Collège séraphique, le jeune DesRochers accumulait ses œuvres dans plusieurs petits cahiers, un en particulier contient quarante-quatre poèmes, transcrits de sa main, qu'il annote et corrige sévèrement. La plupart de ses œuvres portent la mention «à refaire», soit pour l'œuvre complète soit pour une ou plusieurs strophes. La mention «nul» se retrouve souvent alors que le «OK» m'accompagne que peu de rimes.

<sup>417</sup> ROY, Camille, cité par Romain Légaré, «Préface Œuvres poétiques I», Alfred DesRochers, *Œuvres poétiques I*, Recueil colligés, Montréal, Fides, 1977, p. 8 (coll. du Nénuphar)

<sup>418</sup> *Loc. cit.*

<sup>419</sup> Alfred, DesRochers, Lettre post-scriptum envoyée à 78 lecteurs, *op. cit.*

<sup>420</sup> DESROCHERS, Alfred, *Œuvres poétiques II*, Recueil colligés, Montréal, Fides, 1977, p. 41, (coll. du Nénuphar).

tant. De la même façon «Le Cycle des bois et des champs» (*À l'ombre de l'Orford*) pourrait évoquer le «Cycle du Graal» ou celui de Charlemagne et «la chanson des textiles», la chanson de toile des dames du XIV<sup>e</sup> siècle. Cependant, si les sonnets réalistes de l'*Orford* ont une très nette coloration parnassienne, certains poèmes lyriques de l'*Offrande* évoquent par leur forme, mais aussi par leur inspiration, l'amour courtois du XIII<sup>e</sup>, le XVI<sup>e</sup> siècle et la Renaissance. Nous pensons que c'est au Collège que DesRochers a appris à connaître cette période qui a vu la naissance des ordres mendiant. Ceux-ci ont transmis jusqu'à nous l'esprit des grandes congrégations, dont la congrégation franciscaine. Le saint d'Assise, «le jongleur de Dieu», avait pratiqué ce genre dans sa jeunesse et aimait la poésie au point de penser devenir troubadour. Ivan Gobry, dans son *Saint-François d'Assise*, dit du jeune François di Bernardone:

Âme sensible et ardente, le jeune homme s'était pris d'enthousiasme pour les chansons de geste et les romans de chevalerie importés d'au-delà des monts. Il avait écouté avec ravissement les poèmes galants que les troubadours de Languedoc et de Provence venaient chanter en Italie<sup>421</sup>.

Le thème de l'amour sublimé, la «Fin'amor» des troubadours, DesRochers semble l'avoir retrouvé. C'était pour le jeune poète du Collège séraphique, comme pour les jongleurs du XIII<sup>e</sup> siècle, le moyen d'idéaliser des rêves voluptueux dans des poèmes dédiés à une Dame universelle et intemporelle. Plus tard, dans ses poèmes religieux, cette dame sera sublimée pour devenir une sainte (dans «Ballade mystique») ou la Vierge («Prière à la bonne Mère»).

À titre d'exemple, on peut comparer ces quelques vers de Thibaut de Champagne, troubadour du début du XIII<sup>e</sup> siècle, avec la dernière strophe de «Rondeau pour elle» de *L'Offrande aux vierges folles*. Les thèmes, sans être exactement semblables, nous ont paru proches: l'inaccessibilité de la Dame, le don total du poète à celle-ci, don qui va jusqu'à l'emprisonnement et la mort dans le cas du poème de DesRochers. Ils sont porteurs d'une même sensibilité, qui, canalisée et sublimée, mène à l'œuvre d'art:

---

<sup>421</sup> GOBRY, Ivan, *Saint-François d'Assise et l'esprit franciscain*, Paris, Seuil, 1959, p. 17, (col. Maîtres spirituels).

Dame, je ne crains désormais rien tant  
 Que de faillir à vous aimer  
 J'ai tant appris à souffrir  
 Que je suis vôtre tout entier,  
 Et même si cela vous déplaisait fort,  
 Je ne peux y renoncer pour rien  
 Sans en garder le souvenir,  
 Et sans que mon cœur ne reste toujours  
 En la prison, et moi auprès de lui.

Puisque la mort, un jour, viendra trancher  
 Le frêle fil qui dans mon corps tient l'âme,  
 Heureux serais, libre de tous péché,  
 Si je pouvais, quand tombera la lame,  
 Laisser mon front livide se pencher  
 au creux de votre épaule!

«Rondeau pour elle<sup>423</sup>»

«Je suis pareil à la licorne<sup>422</sup>»

Après l'accueil mitigé de la critique pour *l'Offrande aux vierges folles*, et «Puisqu'en Canada, nul ne peut parler des sensations qui hantent son cœur de chair sans être poseur au poète maudit»<sup>424</sup>, DesRochers décide d'écrire une œuvre inattaquable sur le plan de la morale, mais qui serait sur le plan formel conforme à ses idées et à son idéal poétique, «Il annonce qu'il prépare "un volume terroiriste", puisque "c'est le seul genre qu'on puisse pratiquer au pays sans passer pour un apostat, un satyre ou un anti-canadien"»<sup>425</sup>. En quelques mois, il écrit *À l'ombre de l'Orford* où il tente, entre autres, de «recréer les situations dont naquirent la chanson ou le refrain populaire»<sup>426</sup> qu'il publie aussi à compte d'auteur et envoie à soixante-dix-huit personnes qui sont de sa famille, de ses amis et connaissances et qu'il désigne comme les «soixante-dix-huit personnes qui s'intéressent aux vers canadiens»<sup>427</sup>.

Quand la première vague de critique voulut me ramener au «droit chemin», je me suis rebiffé et j'ai écrit: *À l'ombre de l'Orford* pour prouver que je ne pouvais pas concurrencer Le May, Beauchemin et Blanche Lamontagne. Encore moins Fréchette

<sup>422</sup> CHAMPAGNE, Thibaut de, «Je suis pareil à la licorne», cité par Anne Berthelot- François Cornilliat, dans *Littérature, textes et documents Moyen-Âge-XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Nathan, 1988, p. 47.

<sup>423</sup> DESROCHERS, Alfred, «Rondeau pour elle», *L'offrande aux vierges folles, Œuvres poétiques II*, Montréal, Fides, 1977, p. 41, (coll. du Nénuphar).

<sup>424</sup> DESROCHERS, Alfred, Lettre post-scriptum accompagnant la plaquette *À l'ombre de l'Orford*, envoyée aux 78 amis et parent du poète le 5 nov. 1929 en guise de vœux pour la nouvelle année 1930.

<sup>425</sup> GIGUÈRE, Richard, «Introduction à l'édition critique d'*À l'ombre de l'Orford*», *op. cit.*, p.15.

<sup>426</sup> Alfred DesRochers, Lettre post-scriptum, *op. cit.*

<sup>427</sup> Alfred DesRochers, Lettre post-scriptum *op. cit.*

et Chapman! J'ai dépeint la vie dure de la ferme et du chantier que mon sang a toujours voulu fuir.<sup>428</sup>

L'inspiration terroiriste d'*À l'ombre de l'Orford*, qui est sa réponse à ses détracteurs, prouve qu'il peut écrire une œuvre conforme aux lois de la prosodie classique (le strict sonnet parnassien), mais qui respecte la réalité des êtres et des choses. Romain Légaré, dans la préface du recueil, *Œuvres poétiques I*, écrit à propos de *l'Orford*: «Sa poésie à la fois réaliste et lyrique renouvelait la poésie étriquée, trop souvent livresque du terroir. Plutôt que la poésie du terroir, il exaltait vraiment, de façon virile et originale, le thème du pays»<sup>429</sup>. Dans le sonnet préface, par lequel il dédie son ouvrage à Alphonse Désilet, président de la Société des poètes canadiens-français de Québec, DesRochers reprend une idée que nous avons retrouvée autant dans ses écrits que dans sa correspondance (notamment avec les franciscains), qui fait de l'œuvre du poète une humble production artisanale:

Le livre que voici n'est l'œuvre d'un artiste:  
C'est tout au plus un humble ouvrage d'artisan,  
À qui mieux eût valu de rester paysan,  
Comme le furent tous ceux-là par qui j'existe.<sup>430</sup>

Cette mention récurrente est à mettre en parallèle avec la spiritualité de François d'Assise, son refus de l'intellectualisme et son désir constant de rester en harmonie avec la société. Ce sont des principes acquis dans son entourage social et familial, reconnus et intériorisés au Collège, que DesRochers applique quand il dit vouloir faire une œuvre d'artisan, simple, proche de l'Homme.

---

<sup>428</sup> DESROCHERS, Alfred, «Sur moi-même», Notes, Petit cahier noir, s.d.

<sup>429</sup> LÉGARÉ, Romain, «Préface», Alfred DesRochers, *Œuvres poétiques I*, Montréal, Fides, 1977, p. 9. (Coll. du Nénuphar).

<sup>430</sup> Alfred DesRochers, *Œuvres poétiques I*, op. cit., p. 75.

## *L'œuvre de la maturité*

### *La poésie religieuse, l'influence de la spiritualité*

Alfred DesRochers a écrit de nombreux poèmes d'inspiration religieuse qu'il publiait dans les annales et revues des diverses communautés de la Province de Québec. Ces poèmes n'avaient jamais fait l'objet d'une édition sous forme de recueil, jusqu'à ce qu'il projette de publier une édition complète de ses œuvres. Souvent sur commande, le poète confiait beaucoup de poèmes originaux aux revues, journaux et autres publications. Toute sa poésie religieuse fait partie de ces poèmes épars que Romain Légaré dit avoir mis bien du temps à retracer, car ils étaient fort nombreux: «Dans mes recherches, j'ai trouvé plus de 4 000 vers (4 551 exactement) que, pour la plupart, l'auteur n'avait plus en sa possession»<sup>431</sup>. Certains des poèmes qui forment le deuxième tome du recueil *Œuvres poétiques II, choix de poésie éparses*, sont des poèmes que l'on doit qualifier de poèmes religieux, car ils sont porteurs d'une spiritualité originale. Outre la spiritualité, nous trouvons dans ces œuvres de nombreuses références historiques concernant l'Ordre franciscain, certainement mémorisées par l'auteur au Collège de Trois-Rivières.

C'est dans l'*Almanach de Saint François* de 1931 que DesRochers publie le premier des six poèmes rédigés à la demande de ses amis franciscains qu'il offrira à ce périodique. Il s'agit d'un poème inédit que Romain Légaré n'a pas compilé, intitulé «Rime en marchant»<sup>432</sup> et dédié au père Bertrand, ancien professeur du poète au Collège séraphique. Parmi ces six poèmes, «Ballade mystique»<sup>433</sup>, «Écarlates appels»<sup>434</sup>, «La messe de saint Pierre-Baptiste»<sup>435</sup> sont redevables de la spiritualité et des dévotions franciscaines, deux des ces trois poèmes font référence à un des grands champs d'apostolat de l'Ordre, les missions, auquel les bénéfices des ventes de l'*Almanach de Saint-François*

---

<sup>431</sup> Romain Légaré, «Préface», *Œuvres poétiques I*, op. cit., p. 7.

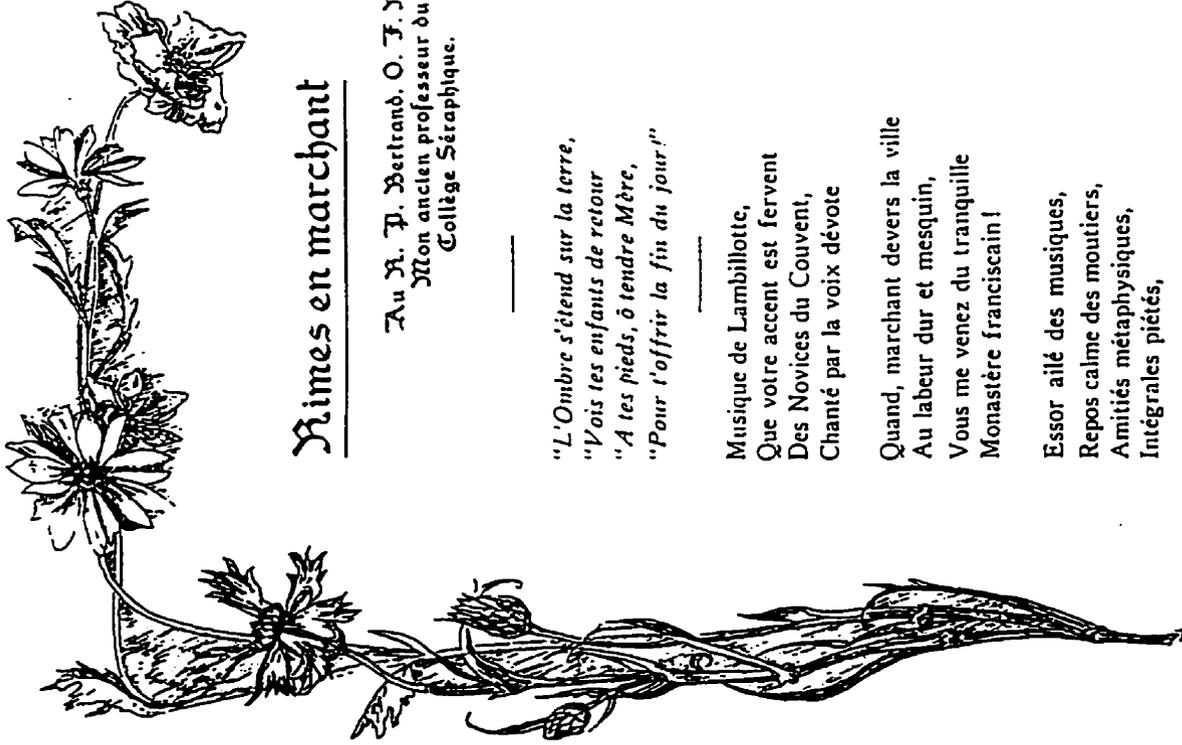
<sup>432</sup> *Almanach de Saint-François*, Montréal, Éd. des RR. PP. franciscains, 1931, s. p.

<sup>433</sup> *Almanach de Saint-François*, op. cit., 1933, p. 64.

<sup>434</sup> *Almanach de Saint-François*, op. cit., 1935, p. 59.

<sup>435</sup> *Almanach de Saint-François*, op. cit., 1934, p. 19.

sont destinés. Le poète y rend hommage aux missionnaires franciscains canadiens du Japon qui ont subi le martyre dans ce pays et sont vénérés par la communauté canadienne comme de véritables saints.



## Rimes en marchant

Au R. P. Bertrand, O. F. M.  
Mon ancien professeur du  
Collège Séraphique.

"L'Ombre s'étend sur la terre,  
"Vois tes enfants de retour  
"A tes pieds, ô tendre Mère,  
"Pour t'offrir la fin du jour!"

Musique de Lambillotte,  
Que votre accent est fervent  
Des Novices du Couvent,  
Chanté par la voix dévote

Quand, marchant devers la ville  
Au labeur dur et mesquin,  
Vous me venez du tranquille  
Monastère franciscain!

Essor ailé des musiques,  
Repos calme des moutiers,  
Amitiés métaphysiques,  
Intégrales piétés,

Elans de l'orgue et des pierres  
Vers l'amour et vers l'espoir,  
Ce sont mes ferveurs premières  
Que vous résumez, ce soir,

Et vous m'évoquez, musique  
Sereine et naïve, un peu  
De ma jeunesse mystique  
Qui s'appuyait aux prie-Dieu.

"L'Ombre s'étend sur la terre!"  
Et les frissons de la nuit  
Hantent mon cœur solitaire,  
Las du poids de l'aujourd'hui.

Quand donc chanterai-je encore:  
"Vois tes enfants de retour"  
Dans la chapelle sonore,  
Quand revient la fin du jour?

L'attrait d'un but éphémère  
Toujours m'empêchera-t-il  
"A tes pieds, ô tendre Mère",  
D'oublier le monde vil?

Mais la Ville au loin m'appelle:  
Les moines vont, d'un pas court,  
Deux-à-deux, à la chapelle  
"Pour t'offrir la fin du jour!"

Alfred Des Rochers  
De la Société des Poètes C.-F.

Sherbrooke, juillet 1930.

## BALLEADE MYSTIQUE



*E veux pleurer d'humbles confiteor  
Près des autels frangés de valenciennes  
Dont la blancheur en moi rayonne encor.  
Pour retrouver les extases anciennes  
Et les accords paisibles des antiennes  
Dont ma jeunesse émerveillait ses soirs,  
Je m'en reviens aux calmes reposoirs,  
Les bras chargés de lis et de jacinthes,  
Et, repentant, j'offre mes bons vœux  
Au seul amour sans déboire des saintes.*

*En leur bonté j'ai trouvé réconfort;  
Quand leur image, à travers les persiennes  
Me parvenait des vitraux pourpre et or,  
J'entreçais pour elles des neuvaines;  
Et vos parfums, roses de Louveciennes  
Religieux, montaient vers les vousoirs,  
En se mêlant à ceux des encensoirs  
Je n'avais pas alors connu d'étreintes  
Ni préféré l'amour des anges noirs  
Au seul amour sans déboire des saintes.*

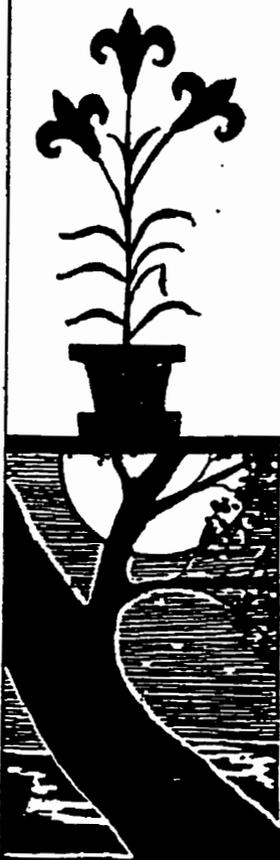
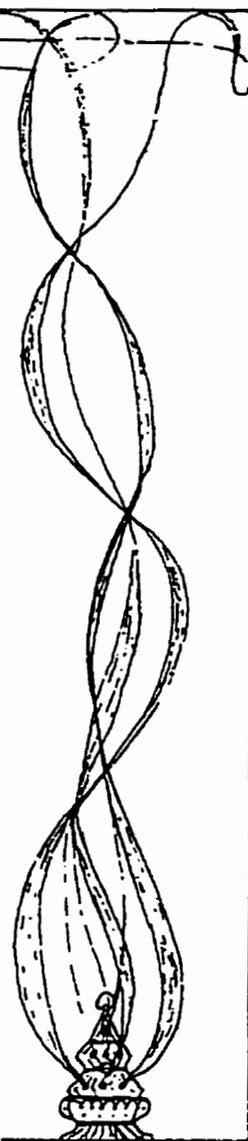
*J'ai caressé la chair. Je garde encor  
Le goût amer des voluptés humaines  
Par quoi mon rêve a chu dès son essor.  
C'est leur poison circulant en mes veines  
Qui m'enseigna la torture des haines.  
L'ombre odorante et fausse des boudoirs  
M'a trop voilé l'éclat des ostensoirs:  
Mon âme est lasse enfin de tant de feintes  
Je ne veux plus que tendre mes espoirs  
Au seul amour sans déboire des saintes.*

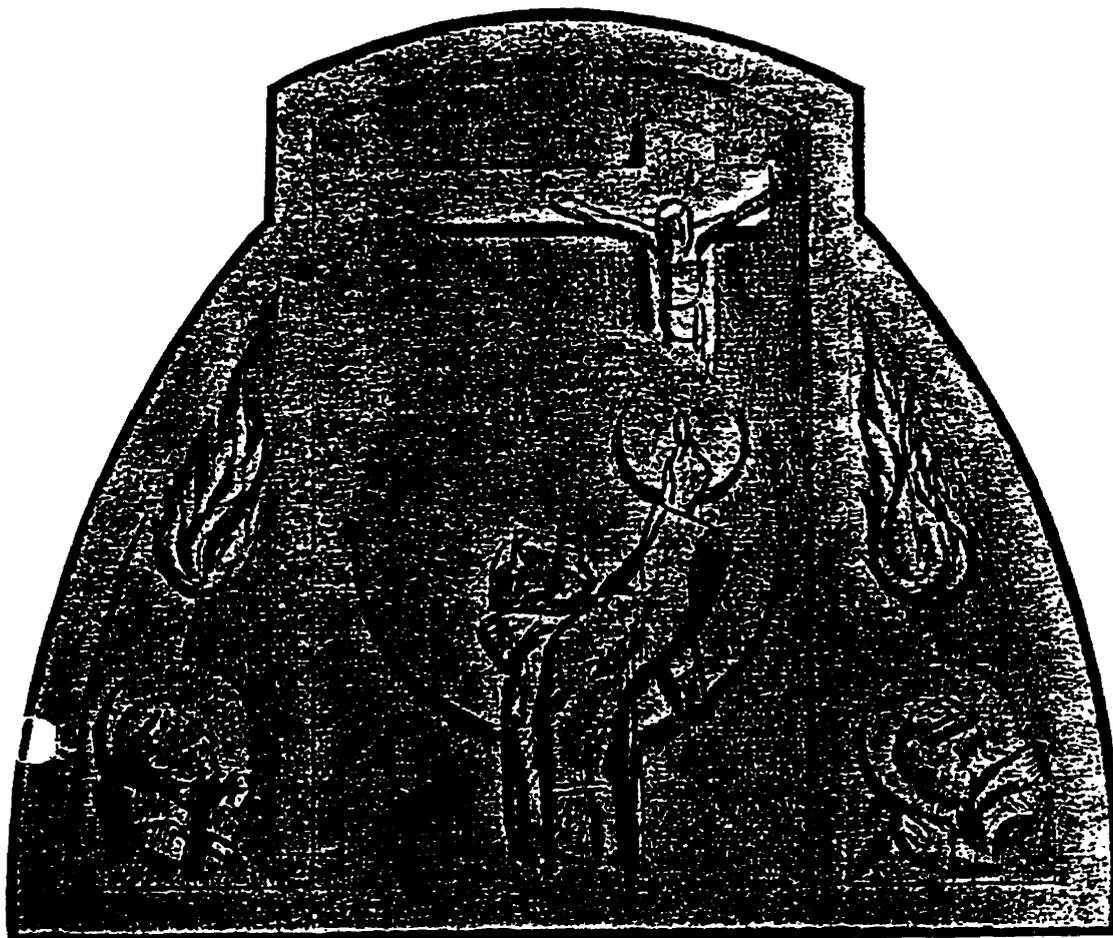
### ENVOI

*ANNE, MARIE et THERESE, miroirs  
Où resplendit la beauté des devoirs  
Sereinement acceptés et sans craintes,  
Portez mon cœur aux célestes ouvriers  
Au seul amour sans déboire des saintes.*

*Alfred DesRochers  
De la Société des Poètes C.-F.*

Sherbrooke, mai, 1931.





Sculpture sur bois pour le tableau des messes, au monastère de Québec (fr. Julien, o. f. m.)

## LA MESSE DE SAINT PIERRE-BAPTISTE

(Ecrit spécialement pour l'Almanach de saint François)

*... Saint Pierre-Baptiste disparut plusieurs fois de sa croix, on le vit célébrant la messe dans l'église que les Franciscains possédaient à Nangasaki, assisté du jeune Antoine . . . (Le Martyrologe.)*

A mes anciens confrères du Collège Séraphique.

Depuis que par la plaie ouverte de la lance,  
L'âme s'est envolée aux cieux, le vent balance  
L'incorruptible chair fleurante des Martyrs.



Les bourreaux, torturés déjà de repentirs,  
Endorment leur détresse aux plaisirs de la ville,  
Car l'heure est un prodige innombrable sur l'Ile:  
Le ciel s'est bigarré de croix rouges, le sol  
A palpité comme un oiseau qui prend son vol,  
On a vu même, à Méako, dans une église,  
Saigner l'image en pleurs de saint François d'Assise.

Or, à Nangasaki, minuit vient de sonner,  
L'heure même où pour nos péchés le Christ est né:  
Et voici que s'anime, en la chapelle basse,  
Une scène visible à la seule âme en grâce:  
L'encens épanche ses nuages de parfums,  
L'avant-nef se remplit de fidèles défunts  
Et leur chef, pour hausser l'éclat de ce miracle,  
Fléchit le genoux droit devant le Tabernacle,  
Ayant à son côté son jeune enfant de chœur.

Lors, la messe commence en toute sa splendeur:

Les répons alternés montant du sanctuaire,  
Le baiser déposé sur l'Évangéliste  
Et, malgré l'interdit formel du Mikado,  
La voix claire scandant les versets du Credo,  
Puis l'offertoire, la secrète murmurée,  
Et la préface mi-chantée, et l'assemblée  
Muette, agenouillée au timbre du Sanctus:

Et la messe en arrive aux trois: *Non sum dignus!*

Alors éclate le miracle des miracles,  
Si rare qu'on n'en lit de tels qu'aux saints Oracles:  
Tous ces chrétiens, depuis longtemps en paradis,  
Pieusement, les yeux baissés, comme jadis,  
Viennent en rangs pressés jusqu'à la Table-Sainte.

Le franciscain vers eux se tourne.

Dans l'enceinte,

Antoine lentement dit le Confiteor.

Et le prêtre, le front lauré d'un nimbe d'or,  
 Elève le ciboire et prend la sainte Hostie,  
 Puis, s'avançant vers ces défunts, les communie:  
 Car Dieu vient de permettre à ces âmes d'élus  
 L'indicible faveur qu'elles n'espéraient plus:  
 Celle d'associer l'adorable et divine  
 Substance au sang qui court dans l'humaine poitrine,  
 Et par là d'être encor hommes, malgré la mort!

Et sur Nangasaki langoureuse qui dort,  
 Des Séraphins, à fleur de toits, vont en phalanges

Pour comprendre un bonheur que Dieu refuse aux  
 Anges!



Janvier  
 1933

*Alfred Des Rochers*  
*de la Société des Poètes C.-F.*



d'après la peinture  
 de W. Oules

Fr. Julien  
 o. f. m.

**J. H. Card. NEWMAN**  
 1801 - 90

Le 14 juillet 1883, John Keble, fellow d'Oriel, prononça, devant les notables d'Oxford, son fameux discours sur l'«Apostasie nationale». Ce fut le commencement d'un réveil religieux en Angleterre, au milieu même de l'Eglise anglicane. Les chefs du mouvement s'appelaient Keble, Froude, Pusey et surtout John Henry Newman. En tant qu'essai de rénovation religieuse, au sein d'une communauté protestante, le mouvement d'Oxford devait faillir. Mais, par une heureuse disposition de Dieu, le catholicisme en bénéficia largement. Les principes et les doctrines des novateurs, magistralement exposés par Newman dans ses fameux «Tracts for the Times,» les rapprochaient de Rome. Les esprits sincères rompirent avec l'Eglise établie. Jamais la pauvreté de doctrine et la position équivoque de l'anglicanisme ne furent plus évidentes. Newman, la figure centrale du mouvement d'Oxford, se sépara de ses coreligionnaires. Après une étude patiente des origines chrétiennes, il se persuada que l'Eglise de Rome seule représentait la Tradition apostolique et patristique. En 1845, il se convertit au catholicisme. Toute la vie de Newman fut consacrée à la défense de sa nouvelle religion. Les catholiques se doivent d'honorer le grand converti, le champion du catholicisme en Angleterre, celui qui changea le mouvement d'Oxford en mouvement vers Rome.

## **NOTE TO USERS**

**Page(s) missing in number only; text follows. Page(s) were microfilmed as received.**

**UMI**

En 1933 DesRochers publie dans *Le Canada* un long poème rappelant la poésie du Moyen-Âge, «Servantois en l'honneur de Saint-François d'Assise»<sup>436</sup> qui sera repris en 1950 par la *Revue dominicaine*<sup>437</sup>. Au XIII<sup>e</sup> siècle, le servantois était un poème de forme fixe désignant des poésies religieuses, particulièrement des chansons à la Vierge<sup>438</sup>. DesRochers, lui, dédie son servantois au grand saint du XIII<sup>e</sup> siècle, François d'Assise. D'ailleurs certains vers de cette chanson nous permettent de penser qu'il aurait pu s'identifier à celui-ci: «L'Orford devient l'Alverne au ciel natal»<sup>439</sup>. Ce chant religieux, dédié au saint le plus social de l'Église catholique, exprime la colère et l'exaspération du poète, en 1933, face aux injustices et à la misère engendrée par la crise:

L'humanité n'a plus même l'espoir  
D'édifier sur terre une patrie  
Où chacun puise au bonheur, au savoir:  
Sa volonté, que le doute a meurtrie,  
Ne se peut plus hausser à l'idéal  
Du fraternel, du libre et de l'égal!<sup>440</sup>

Ce poème met en lumière la pensée sociale du poète qui écrira plus tard dans son *Petit cahier noir*: «On ne détruit pas ce qui n'existe pas encore... C'est à voir! Je songe au non conçu que la crise a tué»<sup>441</sup>. Cela nous permet de prendre conscience à quel point sa pensée, en cette période troublée, était proche de l'esprit de l'Ordre franciscain, en particulier de l'humanisme de François d'Assise qu'il prend comme confident de son exaspération.

La suite de sept sonnets publiés dans *l'Ordre*, en 1935, sous le titre «La corona»<sup>442</sup>, fait directement référence, d'après Romain Légaré, au séjour du poète à Trois-Rivières. Dans «Notes et variantes», le compilateur écrit:

436 DESROCHERS, Alfred, *Œuvres poétiques II*, Montréal, Fides, 1977, p. 67, (coll. du Nénuphar).

437 LÉGARÉ, Romain, «Notes et variantes», Alfred DesRochers, *Œuvres poétiques II*, Montréal, Fides, 1977, p. 200, (coll. du Nénuphar).

438 Le servantois ou serventois est l'équivalent en langue d'oïl du sirvent ou sirventès des troubadours de langue d'oc, Romain Légaré, *Œuvres poétiques II*, op. cit., p. 200.

439 Alfred DesRochers *Œuvres poétiques II*, op. cit., p. 67.

440 Alfred DesRochers *Œuvres poétiques II*, op. cit., p. 67.

441 DESROCHERS, Alfred, «Sur la société, la crise», Notes Petit cahier noir, s.d.

442 En italien «corona» désigne un chapelet, en littérature ce même mot a le sens de recueil: «corona di sonetti», renseignements donnés par Yvan Cloutier.

Cette «couronne» rappelle au poète la «couronne franciscaine», chapelet de sept dizaines consacré à glorifier les sept allégresses de la Très-Sainte-Vierge, qu'il récitait au collège des franciscains de Trois-Rivières.

Le dernier vers d'un sonnet est répété au premier vers du sonnet suivant, et le dernier de tous reprend le premier du début; ainsi s'enchaîne et se boucle la «couronne». <sup>443</sup>

Cette couronne mystique est également un hommage aux rhétoriciens du XV<sup>e</sup> et du début du XVI<sup>e</sup> siècle. Ces poètes attachaient une grande importance au style et à la versification, comme DesRochers qui s'identifie parfois à eux, notamment quand il écrit sa poésie religieuse.

La suite «Mes pèlerinages» est composée de trois séries de sonnets intitulés respectivement: «Neuvaine à sainte Anne de Beaupré»<sup>444</sup> (neuf sonnets), «Notre-dame du Cap et mystères du Rosaire»<sup>445</sup> (quatorze sonnets), «Chemin de croix à l'oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal»<sup>446</sup> (seize sonnets). L'ensemble de «Mes pèlerinages» a été écrit de 1961 à 1965: le poète y célèbre trois grands lieux de pèlerinages au Québec. Ces poèmes ont été publiés respectivement par *Les Annales de Sainte-Anne-de-Beaupré*, de juillet 1964 à mai 1965, *La revue Notre-Dame du Cap*, d'août 1961 à mars 1964, et *L'Oratoire, Annales de saint Joseph*, d'avril 1961 à septembre 1962.<sup>447</sup>

Ce thème du pèlerinage est un thème typiquement franciscain. En effet, Jean Hamelin, un des auteurs du volume *Les franciscains au Canada, 1890-1990*, dit que ceux-ci, revenus officiellement au Canada en 1890, seront des adeptes des grandes réunions, et que en particulier ils: «popularisent les pèlerinages: ils conduisent 900 sœurs tertiaires à Sainte-Anne-de-Beaupré le 16 juin 1894, puis 600 frères en grand habit le 28 juillet et plus de 1000 fidèles à Cap-de-la-Madeleine le 24 septembre»<sup>448</sup>.

---

<sup>443</sup> Romain Légaré, *Œuvres poétiques II, op. cit.*, p. 196.

<sup>444</sup> Alfred DesRochers, *Œuvres poétiques II, op. cit.*, p. 153.

<sup>445</sup> Alfred DesRochers, *Œuvres poétiques II, op. cit.*, p. 162.

<sup>446</sup> Alfred DesRochers, *Œuvres poétiques II, op. cit.*, p. 176.

<sup>447</sup> Romain Légaré, *Œuvres poétiques II, op. cit.*, p. 204.

<sup>448</sup> HAMELIN, Jean, «L'implantation», *Les franciscains au Canada, 1890-1990*, Sillery, Éd. du Septentrion, p. 33.

Les poèmes que DesRochers publie dans les années soixante sous le titre «Mes pèlerinages» sont, pour les trois séries, dédiés à des lieux de dévotions privilégiés par la communauté franciscaine, Sainte-Anne-de-Beaupré, Notre-Dame du Cap et Saint-Joseph du Mont-Royal. Une annonce publiée dans l'*Almanach de Saint-François* en 1934, sous le titre «Le patronage de saint Joseph», démontre combien la communauté a su de tout temps être le moteur de grands rassemblements religieux et comment les religieux utilisaient leur image historique à des fins de promotion apostolique:

Nous lisons dans les mémoires du père Le Caron: «1624, nous avons fait une grande solennité où tous les habitants se sont trouvés et plusieurs sauvages, par un vœu que nous avons fait à saint Joseph que nous avons choisi pour le Patron du pays et protecteur de l'église naissante». La piété des fidèles n'a jamais démenti cette consécration, ce qui prouve que saint Joseph a vraiment pris au sérieux son patronage canadien. Cette fidélité de part et d'autre sera désormais scellée dans la basilique qui dresse déjà ses épaules gigantesques sur les flancs du Mont-Royal. A côté du Sacré-Cœur de Montmartre et de Notre-Dame de Lourdes, il y aura dans le monde complétant la trinité terrestre: Saint-Joseph du Mont-Royal.<sup>449</sup>

Dans le même numéro de l'*Almanach*, à la page trente-six sous le titre «Le culte marial»<sup>450</sup>, le rédacteur, utilisant le même procédé (le rappel historique), présente un des deux autres grands lieux de pèlerinage franciscain, celui de Notre-Dame du Cap. Il rappelle le miracle du pont des chapelets et la figure marquante du bon père Frédéric<sup>451</sup>. Ces deux éléments seront repris par DesRochers dans la suite de quatorze sonnets intitulés «Notre-Dame du Cap et Mystères du rosaire»<sup>452</sup>; le troisième poème de cette suite fait référence à ce que la ferveur populaire nomme le miracle du pont des chapelets:

Il n'est recours qu'à Notre-Dame du Rosaire!  
Le curé forcera bien le ciel à plier:

<sup>449</sup> *Almanach de Saint-François, op. cit.*, 1934, p. 24.

<sup>450</sup> *Almanach de Saint-François, op. cit.*, 1934, p. 36.

<sup>451</sup> «Le culte marial». La première église qu'ils édifient, les franciscains la dédient à l'Immaculée Conception. Cela se passe plus de deux siècles avant la proclamation du dogme. À cette époque, les franciscains ajoutaient à leurs trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, le quatrième vœu de défendre toujours le privilège de Marie Immaculée. Aussi, par cette dédicace, en même temps qu'ils affirmaient une croyance, ils inauguraient au Canada le culte marial qui devait prendre de merveilleux développements et aboutir, par le pont fameux des Chapelets, au pèlerinage de Notre-Dame du Cap auquel saint François n'est pas étranger puisque l'un de ses fils glorieux au Canada y joua un rôle prépondérant: le bon Père Frédéric qui, mi-souriant, mi-pleurant raconta souvent les bontés de Marie. *Almanach de Saint-François, op. cit.*, 1934, p. 36.

<sup>452</sup> Alfred DesRochers, *Œuvres poétiques II, op. cit.* p. 162.

Le chapelet au chapelet sans fin lié  
Fera pont! Et la Vierge aura son sanctuaire!<sup>453</sup>

Le quatrième sonnet, «Le sourire de la Vierge, 22 juin 1888», non seulement fait référence au fameux «miracle des yeux» survenu le soir de l'inauguration, par Frédéric Janssoone, du sanctuaire de Notre-Dame du Cap, mais mentionne dans son titre cette date du 22 juin 1888, première date officielle, d'après les historiens, du troisième retour de la congrégation franciscaine au Canada.

Comme toujours la Vierge abaisse la paupière;  
Mais voici que son œil semble chercher le ciel,  
Et les trois se sont dit: «Mais est-ce bien réel?»  
La lumière se fait plus douce à la verrière.

Or, tout cela survint ici même: ces faits  
Ont pour témoins Lacroix, Janssoone et Désilet...<sup>454</sup>

La poésie religieuse d'Alfred DesRochers ne fait pas uniquement référence au franciscanisme puisqu'il s'est inspiré de Marguerite Bourgeoys, de Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Vierge, entre autres. Il fait de plus preuve d'une grande connaissance de la Bible et des Évangiles qui donnent naissance à plusieurs œuvres. Cependant, les seules références franciscaines dans sa poésie religieuse sont importantes. Avec la dédicace de «Rime en marchant», il témoigne de sa reconnaissance pour ses éducateurs et s'affiche comme un représentant de leur éducation. Il célèbre les grands apostolats de l'Ordre en donnant de la visibilité aux missionnaires canadiens et aux grands pèlerinages de la Province. Il rend hommage à la spiritualité et aux dévotions franciscaines dans ses poèmes de «La corona» et utilise des références historiques qui valorisent la congrégation en rappelant l'image hagiographique d'un des représentants célèbres du saint d'Assise au pays, le bon père Frédéric. Enfin, avec «Servantois pour saint François d'Assise» il associe l'humanisme franciscain à ses propres préoccupations sociales.

---

<sup>453</sup> Alfred DesRochers, *Œuvres poétiques II*, op. cit. p.164.

<sup>454</sup> Alfred DesRochers, *Œuvres poétiques II*, op. cit. p. 165.

Les poèmes de *L'offrande aux vierges folles* et d'*À l'ombre de l'Orford* sont en partie redevables du séjour d'Alfred DesRochers au Collège de Trois-Rivières où des confrères plus âgés et ses professeurs lui font découvrir une littérature et une poésie qui l'inspireront pour construire son œuvre. Dans ces deux recueils les références sont avant tout littéraires, scolaires même puisqu'elles proviennent d'une transmission de connaissances (issues d'un manuel ou prodiguées par un professeur), même si l'humanisme et l'esprit cosmique franciscain peuvent se retrouver dans plusieurs pièces.

Par contre, la poésie religieuse est porteuse de références spirituelles, sociales, historiques et apostoliques directement issues du franciscanisme et qui semblent avoir été parfaitement intériorisées par DesRochers.

#### *Romain Légaré: l'humble compilateur*

Pour terminer, nous pensons que nous devons mentionner l'action de Romain Légaré qui ferme la boucle de la présence franciscaine dans la vie d'Alfred DesRochers. Il est la confirmation de cette solidarité à la fois ténue mais inusable, qui lie les membres religieux ou laïcs de cette communauté. Il a été le compagnon d'études de DesRochers, est-ce pour cela qu'il apparaît aux yeux du poète comme plus digne de confiance que certains autres pour mener à bien le travail de préparation de l'édition de ses œuvres complètes? Il faut préciser qu'Alfred DesRochers a toujours eu à cœur de veiller à ses propres intérêts, ce qui rendait ses relations avec les éditeurs parfois difficiles<sup>455</sup>. Légaré a peut-être, grâce à une patience toute religieuse, su aplanir certains écueils et baliser une route pleine d'embûches.

Déjà à Trois-Rivières, étant lui-même poète à ses heures, il avait sympathisé avec Alfred DesRochers et, sa vie durant, il a continué à suivre la carrière du poète:

Au Collège séraphique de Trois-Rivières, Romain Légaré sympathisait avec Alfred DesRochers: tous deux possédaient des âmes de poètes. Par la suite, il continua à s'intéresser à la carrière du grand poète de notre terroir, il procura à celui-ci la dernière grande joie de sa vie, en faisant éditer par la maison Fides (col. du

---

<sup>455</sup> GIGUÈRE, Richard, «Alfred DesRochers et ses éditeurs : des relations d'affaires tendues», *L'Édition littéraire en quête d'autonomie, Albert Lévesque et son temps*, sous la direction de Jacques Michon, Sainte-Foy, Les presses de l'Université Laval; 1994, p. 13-21.

Nénuphar) les *Œuvres poétiques* de DesRochers en deux tomes; le deuxième collige des poèmes en quelque sorte inédits, parce que épars dans des périodiques à plus ou moins faible tirage et probablement recueillis par le père Romain lui-même<sup>456</sup>.

En 1959 il fut donc chargé par Clément Saint-Germain, le directeur des éditions Fides, de rassembler les poèmes épars de DesRochers afin de préparer le manuscrit de l'*Édition complète* de ses œuvres, cela à la suggestion du poète qui avait déjà commencé le travail. Cette édition, pour des raisons diverses, ne verra le jour que dix-huit ans plus tard, en 1977.

Dans l'allocution qu'il prononce à l'occasion du lancement des deux volumes des *Oeuvres poétiques* d'Alfred DesRochers chez Fides, Romain Légaré note:

J'ai fait mes recherches de compilateur dans l'intérêt des lettres, puisque la poésie de DesRochers en valait la peine. Je les ai faites aussi par amitié et par admiration pour le poète, puisque nous nous sommes connus au Collège séraphique des franciscains de Trois-Rivières, où Alfred a étudié pendant trois ans (de 1918 à 1921) et où il a rimé à tour de bras en découvrant «les chers, les bons, les braves Parnassiens»<sup>457</sup>.

Romain Légaré, en bon compilateur d'une œuvre qu'il admirait beaucoup, a fait un travail typiquement franciscain en se mettant au service de l'œuvre du poète, pour donner à voir le travail d'artisan de son ami. Celui qui avait écrit dans *Culture*, en 1942, «L'art manifeste la personnalité d'un peuple; et la littérature, qui est l'art le plus spirituel et le plus complet, exprime l'âme d'une collectivité, dessine la figure d'un pays»<sup>458</sup> a su apporter son humble contribution à la construction du patrimoine culturel de son pays.

\*\*\*\*\*

---

<sup>456</sup> VERVILLE, Bernardin, o.f.m., *Chroniques et documents*, vol. XXXIII, no 1, Janvier 1980, p. 76.

<sup>457</sup> LÉGARÉ, Romain, o.f.m., 6 octobre 1977, «Allocution, au lancement des volumes, chez Fides», Fonds Romain Légaré, Archives du couvent franciscain de Rosemont, Montréal. (Fonds non traité).

<sup>458</sup> Bernardin Verville, *Chroniques et documents*, op. cit., p. 76.

## **Conclusion**

Au Canada, les premiers détenteurs de la pensée franciscaine furent les récollets, les premiers missionnaires venus de France. Ces religieux, qui appartenaient à l'Ordre mendiant des frères mineurs, ont laissé dans la mémoire collective un souvenir impérissable; nous le retrouvons dans les chroniques populaires qui ont fait des récollets des héros mythiques. L'Ordre a su profiter de cet avantage pour établir solidement son image au sein de la population du Canada français, mais aussi chez les autochtones. Il est certain que sans le souvenir du doux récollet, toujours à l'écoute des plus humbles et des plus pauvres, la communauté franciscaine n'aurait pas traversé l'Atlantique trois fois en trois siècles. Dès les débuts de la colonie, la tradition franciscaine, représentée, entre autres, par les membres du Tiers-Ordre, s'est manifestée à tous les niveaux de la société; cette tradition s'est perpétuée sans discontinuer de 1615 à nos jours.

L'image sublimée du récollet, associée à la philosophie et à la culture de l'Ordre franciscain, a certainement coloré la pensée et la littérature du Canada français grâce à des écrivains et des penseurs formés selon l'esprit franciscain. Depuis les premiers textes des frères Sagard et Le Tac jusqu'aux revues sociales et étudiantes du vingtième siècle, les franciscains écrivent et publient sur le Canada et au Canada. L'importance du Tiers-Ordre, branche laïque de la congrégation, est un cas sinon unique, du moins très original, car c'est pour le Tiers-Ordre et grâce à lui que cette congrégation a produit et édité ce qui semble être les tirages les plus importants de l'édition canadienne naissante. En outre la popularité croissante du mouvement au XXe siècle et son encadrement nécessitent l'usage de l'imprimé, ce qui entraîne une forte augmentation des tirages. Citons comme exemple *La vie de Notre Seigneur Jésus -Christ*, livre écrit, édité et distribué par le père Frédéric Janssoone. En 1907, ce livre atteint après huit tirages, 42 000 exemplaires. On peut penser, avec Romain Légaré et Constantin Baillargeon, qu'il est le premier «best-seller» au Canada français<sup>459</sup>, et que le père Frédéric est «un pionnier de la diffusion de textes bibliques au Canada<sup>460</sup>».

---

<sup>459</sup> LÉGARÉ, Romain, o.f.m., et Constantin Baillargeon, o.f.m., *Le bon père Frédéric*, Montréal, Les éditions Paulines, Paris, Médiaspaul, 1988, p. 278.

<sup>460</sup> *Ibid*, p. 279.

Ce sera pour aider à la diffusion de ses imprimés que la congrégation, sollicitée et subventionnée par le Tiers-Ordre, fera l'acquisition de presses et créera des imprimeries pour faire en sorte que la propagation de ses livres, revues et publications diverses se fasse au plus bas coût possible.

\*\*\*\*\*

La place de la littérature dans les publications franciscaines est très importante. Cela tient au fait que le littéraire est inscrit dans la tradition franciscaine depuis la création de l'Ordre par le «jongleur de Dieu»<sup>461</sup>. Dès les débuts de la congrégation, les écrivains et les poètes ont été plus influencés par la figure et la vie de saint François que les exégètes par ses rares écrits, à l'exception de son «Cantique au soleil». L'imaginaire, qui depuis toujours a constitué la voie royale permettant à cette congrégation d'influencer le petit peuple, se retrouve dans les publications franciscaines du Québec. L'attachement que les frères mineurs ont pour la fiction et la légende vient non seulement de la tradition mais aussi du fait que ces genres, produits de l'imaginaire, servent particulièrement bien la diffusion de leur spiritualité faite de joie, d'amour et de sérénité.

Au Canada, l'œuvre éditoriale franciscaine se caractérise par un grand nombre de publications et par des tirages importants. Ces deux caractéristiques ont permis aux frères mineurs, prêcheurs et missionnaires, de diffuser la pensée du «Petit pauvre» et de soutenir leurs apostolats. La préférence que les éditeurs franciscains accordent au médium du périodique par rapport au livre se comprend quand on sait que le franciscain est avant tout un prêcheur. Des publications comme *l'Almanach de Saint-François* servent à appuyer leurs sermons et leurs homélies, à en prolonger les effets.

La prédominance donnée à la littérature, surtout à la poésie, contrairement aux publications d'autres communautés, fait l'originalité des publications franciscaines et en

---

<sup>461</sup> Ce qualificatif de «Jongleur de Dieu» donné au «Poverello» a été repris par Henri Queffélec dans le titre de son livre sur François d'Assise. Voir Henri Queffélec, *François d'Assise le jongleur de Dieu*, Paris, Calman-Lévy, 1982, 269 p.

particulier de l'*Almanach de Saint-François*. Ce parti pris correspond à la tendance populiste de la communauté qui entend s'attirer ainsi une «clientèle» populaire et se l'attacher. Il est accentué par la présentation matérielle de l'*Almanach* qui fait de cette publication un périodique à part tout à fait identifié aux franciscains, à leur spiritualité généreuse, à leur candeur joyeuse.

L'*Almanach de Saint-François*, grâce à son éclectisme éditorial, à sa bonne tenue typographique, et au soin apporté dans le choix de ses textes, sert l'image de la communauté dans la population tout en soutenant ses apostolats, particulièrement l'œuvre des missions extérieures. Avec une production faisant largement appel à l'imaginaire (57% des textes, dont 27% sont de poèmes) l'*Almanach* illustre bien la place particulière que l'édition franciscaine occupe dans le monde de l'édition religieuse au Canada français.

La répartition des textes entre deux ensembles prépondérants (57% des textes font appel à l'imaginaire et 43% sollicitent l'intelligence) illustre le paradoxe qui a, de tout temps, été celui des frères mineurs et que l'entreprise éditoriale franciscaine canadienne met en évidence: d'une part la congrégation des frères mineurs est un ordre mendiant proche du peuple, d'autre part, elle cultive une dimension intellectuelle malgré les réticences de son fondateur.

La communauté applique également ses choix esthétiques et littéraires à ses milieux de formations (collège et «studium»), reproduisant ainsi une tradition séculaire: mettre un genre littéraire, la poésie en l'occurrence, au service de sa spiritualité. Cette approche n'était pas sans susciter chez certains étudiants des désirs d'écriture et des vocations de poètes (en effet toute la poésie publiée par les *Cahiers franciscains*, *Nos cahiers* et *Carton violés*, est écrite par des clercs en formation ou par leurs professeurs).

Les périodiques aussi bien populaires qu'internes à la communauté ont avant tout un objectif de formation. Les périodiques populaires soutiennent la prédication des religieux et ils servent à publiciser les divers apostolats de l'Ordre. Les périodiques internes à la communauté, représentés, entre autres, par des publications étudiantes comme les *Cahiers*

*franciscains, Nos Cahiers* ou *Cartons violés*, n'ont au moment de leurs créations qu'un rôle d'incitation à l'écriture. Nées de structures pédagogiques instaurées au Collège séraphique et dans les «studium», les revues étudiantes ont pour but de donner au futur franciscain un outil qui l'incitera à écrire et à bien écrire, puisqu'il sera publié et lu. Cette incitation à l'écriture et en particulier à l'écriture littéraire doit, selon les pédagogues franciscains, aider le futur prêcheur à se rapprocher de la population qu'il va être amené à guider, en lui fournissant des outils propres à le soutenir dans sa tâche: l'aptitude, en particulier, à utiliser l'expression juste et le mot approprié pour convaincre. Ceci est considéré par les religieux comme une qualité primordiale pour un prêtre, qualité d'autant plus importante quand ce prêtre se destine à la prédication.

Mais lorsque l'importance de ces publications étudiantes va en augmentant au fil des années, celles-ci deviennent également des véhicules de la jeune pensée franciscaine. Ces trois périodiques se font l'écho de la pensée sociale et de l'esthétique de l'Ordre auquel les jeunes clercs en formation aspirent à appartenir. Cette esthétique fait du beau la justification de l'existence de Dieu et de toutes les formes d'art, la littérature, la musique, la peinture, une célébration de Dieu. Quelques étudiants en formation, nous pensons ici à Alfred DesRochers, se découvriront poètes et s'engageront sur la voie difficile de la création. Avec le temps, certains périodiques deviennent des revues modernes à haute tenue intellectuelle, comme les *Cahiers franciscains* qui évoluent progressivement vers *Nos cahiers* puis *Culture*, revue qui sera publiée jusqu'en 1970.

Il convient de noter toutefois qu'au niveau des idéologies, les frères mineurs du Canada, qui sont au début représentés par des clercs immigrés de France puis plus tard par leurs élèves, s'en tiennent à la ligne conservatrice mise en place par le clergé canadien au XIX<sup>e</sup> siècle. Les textes qu'ils écrivent et publient célèbrent, en plus de la religion catholique, François d'Assise, les grandes figures de l'Ordre et son histoire; ils chantent la patrie, le terroir et la famille. En cela les franciscains canadiens, tributaires d'une des branches les plus

austères de la communauté européenne, la branche des Observants, ne se distinguent pas des autres communautés et du clergé séculier du Canada français.

Cependant la tradition franciscaine, et cela depuis les prédications de Saint François, favorise l'émotion et la passion plutôt que la raison et la logique. L'édition de livres, de revues et de brochures est pour la communauté une façon de garder le contact avec la population et d'accumuler du capital social.

\*\*\*\*\*

Le franciscanisme, philosophie de l'amour et du beau, a eu certainement des influences au Québec. Dès le début de la colonie, la communauté des frères mineurs (les récollets) était la plus aimée car ses membres vivaient dans la simplicité et la pauvreté, comme la majorité de la population. Plus tard, au XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècles, les franciscains continueront de s'identifier à la fraction la plus modeste de la population tout en se conformant aux idéologies sociales de l'époque et aux courants littéraires en vogue. Le cas d'Alfred DesRochers démontre que la congrégation franciscaine a été manifestement présente dans la vie du poète et du journaliste et que l'esprit de François d'Assise se retrouve dans certaines de ses œuvres.

Alfred DesRochers, le poète des Cantons de l'Est, le chantre «des gens frustes de chez nous» et du «[...] Lumineux mendiant de l'Ombrie<sup>462</sup>» est, nous a-t-il semblé, un créateur dont l'esprit exprime bien la fibre franciscaine faite de générosité, d'humilité et de tolérance comme l'avait prêché le «Poverello» d'Assise.

Le poète de *l'Orford* ne consacre que quelques poèmes à la figure de François d'Assise, mais il est, dans la poésie et la littérature du Québec, le représentant d'une philosophie de la vie et de l'espoir que François d'Assise ne renierait pas. DesRochers, qui conserve les habitudes et la fierté de la société d'où il est issu, pense que le vers doit

---

<sup>462</sup> DESROCHERS, Alfred, *Œuvres poétiques II, Recueil colligés*, Montréal, Fides, 1977, p. 68, (coll. du Nénuphar).

«traduire le tempérament ou l'individualité de qui l'employait<sup>463</sup>». Son appartenance à une région, à une communauté, à un pays inspire toute son œuvre qui, pourtant, est universelle car elle porte l'humain en elle. Cette marque d'humanisme est la caractéristique essentielle de l'esprit franciscain. L'influence de la communauté religieuse et de son «alma mater» se reflète dans sa poésie parce qu'elle lui a offert ce qu'en fait il attendait et désirait: une douceur et une simplicité qui, en se déplaçant d'Assise à l'Orford, ont transcendé le temps et lui ont donné des marques de pérennité. Les influences littéraires du poète, influences acquises au Collège séraphique, portent aussi ces marques d'humanisme: le sonnet parmassien, le lyrisme et la pensée sociale de Victor Hugo possèdent ces caractéristiques fondamentales qui font qu'une œuvre atteint à l'universel.

Nous avons découvert et tenté de mettre à jour «une présence franciscaine» dans la vie d'Alfred DesRochers et par extension dans sa poésie. Nous en avons délimité la nature et la portée dans son œuvre. DesRochers nous semble avoir été attiré au Collège séraphique par la dimension sociale de l'Ordre, c'est-à-dire par le fait que les franciscains manifestent un intérêt marqué pour la population en général et, de façon plus particulière pour les plus humbles de la société. De plus ce collège, sans être une œuvre de charité, était une des maisons d'enseignement les moins coûteuses de la province. Elle recrutait ses élèves dans des milieux modestes, comme celui auquel appartenait le poète. En outre, l'attrait de l'aventure exotique qui attendait le missionnaire franciscain a intéressé le jeune homme jusqu'à ce qu'il comprenne que seule l'aventure littéraire pouvait le satisfaire. Amoureux de chansons anciennes (son père) et de littérature populaire (son frère), DesRochers découvre au Collège la tradition littéraire et poétique française. Son séjour à Trois-Rivières, qui transforme son existence, lui a inculqué des habitudes qu'il s'efforcera de conserver et de développer sa vie durant.

---

<sup>463</sup> DESROCHERS, Alfred, lettre post-scriptum accompagnant l'exemplaire de *À l'ombre de l'Orford*, envoyée aux 78 amis connaissances et parents du poète le 5 nov. 1929, en guise de vœux pour la nouvelle année 1930.

Au début des années trente, en affirmant son appartenance à la morale et à l'éthique franciscaines, Alfred DesRochers cherchera à se gagner la bienveillance d'une partie de «l'establishment» religieux de la province, en particulier de la critique cléricale qui l'avait sérieusement égratigné lors de la parution de *L'offrande aux vierges folles*. Le capital affectif qu'il a accumulé lors de son passage au Collège séraphique, il l'utilise pour assurer à la sortie d'*À l'ombre de l'Orford* une critique positive. En contrepartie, la notoriété du poète et le fait qu'il s'affiche comme un ancien du Collège séraphique attirent un certain prestige à la communauté franciscaine du Canada. Le Collège séraphique peut se targuer d'avoir contribué à la formation de celui que plusieurs critiques littéraires de l'époque considèrent comme le plus grand poète du Canada français dans les années trente.

À la lumière du cas DesRochers, nous pouvons penser que l'esprit de saint François et sa philosophie qui ouvre la porte à une vision positive du monde ont coloré l'esthétique littéraire québécoise. L'esprit de simplicité, l'amour de la nature et la joie caractéristique de la tradition des frères mineurs, se retrouvent chez d'autres écrivains et poètes qui ont été en contact avec la spiritualité franciscaine au cours de leurs études, de leurs lectures ou de leurs voyages. C'est là du moins une hypothèse, que d'une part une analyse comparative de textes franciscains anciens et de textes franciscains du Québec et de textes poétiques, de récits extraits du corpus québécois d'autre part, pourrait infirmer ou confirmer. Nous pensons en particulier au poète Roger Brien, qui fut lui aussi un élève du Collège séraphique de Trois-Rivières, à André Laurendeau qui revint complètement bouleversé d'un voyage à Assise où il a découvert la spiritualité de saint François. Nous pensons également à la tertiaire de Saint-François, Marie-Claire Daveluy, qui a été une des femmes les plus publiées dans *l'Almanach de Saint-François*. Plus précisément, nous pensons qu'il reste à étudier le rapport entre l'influence du franciscanisme maintes fois observée dans la culture populaire et sa reprise par des auteurs littéraires.

## **Bibliographie**

## 1- Histoire de la congrégation franciscaine

- CASGRAIN, Abbé H.R., «Les anciens Récollets premiers apôtres du Canada», *Revue du Tiers-Ordre et de la Terre Sainte*, Montréal, Éditions franciscaines, 1902, p. 268-272.
- DÉZIEL, Julien, «Brève histoire de notre imprimerie provinciale», *Chronique et document*, vol. 37, no 2, juin 1984, p. 12-27
- COLLABORATION (en), *C'était mon frère... Soixante-quinze ans de vie franciscaine au Canada. 1890-1965*, Montréal, Éditions Librairie Saint-François, 1965, 477 p.
- COLLABORATION (en), *C'était mon frère... Soixante-quinze ans de vie franciscaine au Canada. 1965-1976, Supplément I*, Montréal, Éditions Archives des franciscains, 1976, 232 p.
- COLLABORATION (en), *Cinquante ans de vie franciscaine à Québec, 1900-1950*, Québec, s. éd., 1951, 126 p.
- COLLABORATION (en), LEMAY, P. Hugolin, o.f.m, *Les Récollets de la Province de l'Immaculée Conception en Aquitaine missionnaires en Acadie*, Lévis, s. éd., 1912, 21 p.
- GOBRY, Ivan, *Saint François d'Assise et l'esprit franciscain*, Éditions du Seuil, Paris, 1959, 191 p., (coll. Maîtres spirituels).
- JOUBE, P. Odoric-Marie, o.f.m, *Les frères mineurs à Québec 1615-1905, simple coup d'œil historique*, Québec, Édition Couvent des Saints-Stigmates, 1905, 157 p.
- HAMELIN, Jean, (dir.), *Les Franciscains au Canada, 1890-1990*, Sillery, Éditions du Septentrion, 1990, 438 p.
- Le VII<sup>e</sup> centenaire de la mort de Saint François et les franciscains du Canada 1226-1926*, Montréal, Éditions La revue franciscaine, 1928, 362 p., (Coll. «Pax et Bonum» section hagiographie).
- Les Récollets et Montréal, huit manifestations commémorant le 250<sup>e</sup> anniversaire de l'établissement des récollets à Ville-Marie, 1692-1942*, préface de Marcel Trudel, Montréal, Éditions franciscaines, 1955, 285 p.
- LE TAC, Sixte, *Histoire chronologique de la Nouvelle France ou Canada depuis sa découverte (Mil cinq cents quatre) jusques en l'an mil six cents trente deux*, Montréal, Éditions Élysée, 1975, 262 p.
- MOURRE, Michel, *Dictionnaire d'histoire universelle I*, Paris VI<sup>e</sup>, Éditions universitaires, 1968.
- ..... *Dictionnaire d'histoire universelle II*, Paris VI<sup>e</sup>, Éditions universitaires, 1968.

SAGARD, Gabriel-Théodat, *Le grand voyage du pays des Hurons situé en Amérique vers la mer douce, es derniers confins de la Nouvelle-France dite Canada avec un dictionnaire de la langue huronne*, Nouvelle édition publiée par Émile Chevalier, Paris, Librairie Tross, 1865, v.1 206 p., v.2 210-268 p., Dictionnaire n.p.

Un Frère Mineur, *Les Récollets au Canada*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1921, 15 p. (Coll. historique).

VORREUX, Damien, *Cent ans d'histoire franciscaine 1892-1992*, Paris, Les éditions franciscaines, 1992, 268 p.

*Vingt-cinq années de vie franciscaine au Canada, 1890-1915*, Montréal, Éditions Revue du Tiers-Ordre et de la Terre-Sainte, 1915, 335 p.

## 2- La littérature et l'édition littéraire

BALIBAR, Renée, avec la collaboration de Geneviève Merlin et de Gilles Tret, *Les français fictifs, Le rapport des styles littéraires au français national*, Étienne Balibar et Pierre Macherey (préf.), Paris, Hachette littérature, 1974, 295 p., (Collection «analyse»).

BERNIER, Silvie, *Le discours parallèle, Le livre illustré dans le corpus littéraire québécois au XX<sup>e</sup> siècle*, Thèse de doctorat en philosophie (Ph.D), Université de Sherbrooke, 1987, 371 f.

BOLLEME, Geneviève, *Les almanach populaires aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècle, Essai d'histoire sociale*, Paris, Mouton & Co, la Haye, 1969, 147 p.

BRUNET, Berthelot, *Histoire de la littérature canadienne-française*, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1946, 186 p.

BOURDIEU, Pierre, «Le champ littéraire», *Actes de la recherche en sciences sociales*, no 89, sept. 1991, p. 4-46.

..... «Genèse et structure du champ religieux», *Revue française de sociologie*, vol. XII, no 3, juil.-sept. 1971, p. 295-335.

..... «Champ du pouvoir, champ intellectuel et habitus de classe», *Scolies*, vol. 1, 1971, p. 7-26.

PAUGAM, Jacques, *L'âge d'or du maurassisme*, Paris, Denoël, 1974, 428 p.

REUTER, Yves, «Le champ littéraire et ses institutions», *Pratiques, La littérature et ses institutions*, no 32, décembre 1981, p 5-29.

### 3- Histoire et histoire littéraire du Québec

- BÉLANGER, André-J., *L'apolitisme des idéologies québécoises, Le grand tournant de 1934-1936*, Québec, Les presses de l'Université Laval, 1974, 386 p., (Histoire et sociologie de la culture)
- GAGNON, Serge, *Le Québec et ses historiens de 1840 à 1920. La Nouvelle France de Garneaux à Groulx*, Sainte-Foy, Les presses de l'Université Laval, 1978, 474 p., (Coll. «Les cahiers d'histoire de l'Université Laval». 23).
- HAMELIN, Jean et Nicole GAGNON, Nive VOISINE (dir.), *Histoire du catholicisme québécois*, «Le XX<sup>e</sup> siècle», tome 1, 1898-1940, Montréal, Boréal Express, 1984, 504 p.
- LEMIRE, Maurice, (dir.), *La vie littéraire au Québec, 1764-1805*, Tome I, Sainte-Foy, PUL, 1991, 498 p.
- ..... *La vie littéraire au Québec, 1806-1839*, Tome II, Sainte-Foy, PUL, 1992, 498 p.
- LAPERRIERE, Guy; «Les congrégations religieuses au Québec», *Revue d'histoire ecclésiastique*, vol. 78, no 1, janvier-avril 1993, p. 78-89.
- ....., Guy; *Les congrégations religieuses, De la France au Québec, 1880-1914*, Sainte-Foy, Les presses de l'Université Laval, 1996, 228 p.
- LEMIRE, Maurice, *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec. 1900-1939, Introduction*, Montréal, Fides, 1980, p. XI-LXIX.
- LES SOEURS DE SAINTE-ANNE, *Histoire des littératures française et canadienne, D'après le programme d'études des écoles catholiques de la Province de Québec*, Lachine, Procure des missions, 1944, 567 p.
- ROY, Camille, Mgr, *Histoire de la littérature canadienne*, Québec, Imprimerie de l'Action sociale Ltée, 1930, 310 p.
- ..... *Manuel d'Histoire de la littérature canadienne de langue française*, Montréal, Librairie Beauchemin Ltée, (9<sup>e</sup> éd.), 1942, 191 p.
- ..... *Le VII<sup>e</sup> centenaire de la mort de saint François et les franciscains du Canada, 1226-1926, Préface*, Montréal, Édition La revue franciscaine, p. 7-10, (Collection «Pax Bonum», section Hagiographie).

#### 4- La littérature religieuse et saint François d'Assise

- BERTRAND, P., o.f.m, *Moissonneurs franciscains*, Montréal, Éditions Librairie de Saint-François, 1930, 198 p.
- BOFF, Leonardo, *François d'Assise, Force et tendresse. Une lecture à partir des pauvres*, Raymond Pratte et Ede Maria Valandro (trad.), Paris, Les Éditions du Cerf, 1986, 217 p., (coll. «Théologie»).
- BREMOND Henri, *Manuel de la littérature catholique en France de 1870 à nos jours*, Paris, Éditions Spes, 1939, 493 p.
- BRIEN, Roger, *Poète de l'amour, Commentaires sur François d'Assise*, Québec, Éditions de l'Écho, 1957, 199 p.
- BROUILLARD, Carmel, o.f.m, *Sous le signe des muses. Essais de critique catholique*, Montréal, Éditions Granger Frères , 1935, 241 p.
- CHENIQUE, François, *Le yoga spirituel de saint François d'Assise, Symbolisme du cantiques des créatures*, Paris, Dervy-Livres, 1978, 118 p, (Collection «Mystiques et religions»)
- ENGLEBERT, Omer, *Vie de Saint François d'Assise*, Paris, Albin Michel, 1977, 456 p.
- LABELLE, Lucien; o.f.m. *Regard sur un maître. Le père Odoric Bouffard, o.f.m ., (1908-1985)*, (extrait de *Chroniques et documents*, vol. 39, no 2, juillet.1986), Montréal, Éditions Province franciscaine Saint-Joseph du Canada, s.d., 31 p.
- LAURENDEAU, André, *L'actualité de Saint François*, Montréal, Éditions des amis de saint François, 1938, 39 p.
- LECLERC, Éloi, *Le cantique des créatures ou les symboles de l'union. Une analyse de Saint François d'Assise*, Paris, Éditions Le signe/Fayard, 1970, 279 p.
- LÉGARÉ, Romain et Constantin Baillargeon, *Le bon père Frédéric*, Montréal, Éd. Paulines, Paris, Médiaspaul, 1988, 415 p.
- MATURA, Thaddée, *François d'Assise, «auteur spirituel», Le message de ses écrits*, Paris, Les éditions du Cerf, 1996, 295 p., (Perspectives de vie religieuse).
- PARENT, Édouard, *Éphrem Longpré, Héraut de la primauté du Christ et de l'Immaculée*, Montréal, s.éd., 1985, 324 p.
- QUEFFÉLEC, Henri, *François d'Assise le jongleur de Dieu*, Paris, Calman-Lévy, 1982, 269 p.
- VORREUX, Damien, *François d'Assise dans les lettres françaises*, Julien Green, (préf.), Paris, Édition Desclée de Brouwer, 1988, 539 p., (Bibliothèque européenne).
- VAN DIJK, Willibrod-Christian, *Ce que croyait François d'Assise*, Paris, Mame, 1972, 138 p.

## 5- La littérature et l'édition franciscaines

- ANONYME, «Le franciscanisme dans la littérature d'aujourd'hui», *La Revue franciscaine*, no 12, décembre 1924, p. 476-478.
- BOURQUE, Luchésio, o.f.m, «Nos publications», *Studium. Revue trimestrielle*, vol. I, no 4, 1946, p. 427-447.
- BRETON, Valentin-M., o.f.m, *Du sujet dans l'œuvre d'art*, Montréal, Édition du Devoir, 1918, 28 p.
- BROUILLARD, Carmel, o.f.m, «Enquête sur la littérature», *Les cahiers franciscains*, vol. III, no 2, février 1934, p. 129-164.
- CLOUTIER, Yvan, «L'incursion des communautés religieuses dans l'édition littéraire: les franciscains, les dominicains, les frères et les pères de Sainte-Croix», *Cahiers de la société bibliographique du Canada*, vol. 32, no 2, automne 1994, p. 121-134.
- CLOUTIER, Yvan; «L'édition littéraire des communautés religieuses», *L'édition littéraire au Québec, I, 1900-1919: Une édition en gestation*, document de travail, produit par le Groupe de recherche sur l'édition littéraire au Québec, (prépublication), 1995, 69 f. (GRÉLQ, Université de Sherbrooke).
- CLOUTIER, Yvan, Jacques Michon, (dir.), «Du prêche et de l'imprimé: hégémonie et orthodoxie. L'Église catholique face à l'imprimé», *Édition et pouvoir*, Sainte-Foy, Presse de l'Université Laval, 1995, p.89-97.
- DAOUST, Juvenal, o.f.m, «L'âme poétique», *Studium. Revue trimestrielle*, vol. I, no 4, 1946, p. 305-326.
- ROMPRÉ, François, o.f.m, «Nos anciens dans l'arène», *Studium. Revue trimestrielle*, Montréal, Éditions des étudiants franciscains du Canada, vol. I, no 4, 1946, p. 510-547.

## 6- DesRochers et l'influence franciscaine

BERGERON, Cécile, *Le Collège Séraphique de Trois-Rivières (1952-1968), Étude de la tentative de transformation de l'institution traditionnelle en un collège renouvelé*, Mémoire de Maîtrise (Ma.) en sciences des religions, Université de Sherbrooke, août 1971, 221 f.

BONENFANT, Joseph, BOYNART-FROT, Janine, GIGUÈRE, Richard, et Antoine SIROIS, *À l'ombre de DesRochers. Le mouvement littéraire des Cantons de l'est, 1925-1950*, Sherbrooke, La Tribune et Éditions de l'Université de Sherbrooke, 1985, 381 p.

CHOQUETTE, Adrienne, *Confidences d'écrivains canadiens-français*, Trois-Rivières, Les éditions du Bien public, 1939, 236 p.

DESROCHERS; Alfred; *Œuvres poétiques I, Recueils colligés: L'offrande aux vierges folles; À l'ombre de l'Orford; Le retour de Titus; Élégies pour une épouse en allée*, (préf.) Romain Légaré, Montréal, Éditions Fides, 1977, 249 p., (Coll. du Nénuphar).

..... *Œuvres poétique II, choix de poésies éparses*, (préf.) Romain Légaré, Montréal, Éditions Fides, 1977, 207 p., (Coll. du Nénuphar).

..... *À l'ombre de l'Orford, L'offrande aux vierges folles*, Édition critique par Richard Giguère, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1993, p. 7-45. (coll. «Bibliothèque du Nouveau Monde»).

GIGUÈRE, Richard, «Les correspondances littéraires d'Alfred DesRochers», *Voix et images*, vol. XVI no 1 automne 1990, p. 7-78.

..... «Alfred DesRochers et la critique cléricale de son temps. Censure et autocensure de l'Offrande aux vierges folles (1928)», *Les facultés de lettres, Recherches récentes sur l'épistolaire québécois*, Département d'études françaises, Univ. de Montréal, fév. 1993, p. 163-181.

..... Jacques MICHON (dir), «Alfred DesRochers et ses éditeurs: des relations d'affaires tendues», *L'Édition littéraire en quête d'autonomie, Albert Lévesque et son temps*, Sainte-Foy, Presses de l'université Laval, 1994, 205 p.

..... «Introduction à l'édition critique», *À l'ombre de l'Orford, L'offrande aux vierges folles*, d'Alfred DesRochers, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1993, p. 7-45, (coll. «Bibliothèque du Nouveau Monde»).

## 7- Revues et périodiques

*Annuaire du Collège Séraphique des RR.PP. franciscains*, Trois-Rivières, Éditions Séminaire Saint-Antoine, no 1 (1927-1928), 70 p.; no 3, 1929-1930, 79 p.; no (1930-1931), 79 p.; no 5 (1931-1932), 83 p.

*Annuaire du Collège Séraphique des RR.PP. franciscains*, Éditions Séminaire Saint-Antoine, affilié à l'université Laval, no 6 (1932-1933), 90 p.; no 7 (1933-1934), 68 p.

*Annuaire du Collège Séraphique des RR.PP. franciscains*, Université Laval, Faculté des Arts, Séminaire Saint-Antoine, no 9 (1935-1936), 77 p.

*Annuaire du Collège Séraphique des RR.PP. franciscains*, Trois-Rivières, Université Laval, Séminaire Saint-Antoine, Section lettres, no 10, 1936-1937, 62 p.

*Almanach de Saint François*, Québec, Éditions du Couvent des saints Stigmates, (1917-1924), 80 p.

*Almanach de Saint François*, s.éd. 1925, 80 p.

*Almanach de Saint François*, Québec, Éditions du Couvent des saints Stigmates, 1926, 80 p.

*Almanach de Saint François*, s.éd. 1927, 80 p.

*Almanach de Saint François*, Québec, Éditions Le Couvent des saints Stigmates, (1928-1929), 80 p.

*Almanach de Saint François*, Montréal, Éditions Les R.R.P.P. franciscains du Canada, (1930-1949), 80 p.

*Cartons violés*, Québec, Éditions Les clercs du Studium franciscain de philosophie, (1932-1945).

*Chroniques et documents*, vol 30, no 2, novembre 1977.

*Chroniques et documents*, vol. XXXIII, no 1, 1980.

*Chroniques et documents*, vol. 40, no 2, juillet 1987, p. 136-140.

*Les cahiers franciscains*, Montréal, Éditions Les clercs du Studium franciscain de théologie, (1931-1935).

*Les missions franciscaines d'Égypte*, no 2, juillet 1951.

*Nos cahiers*, Montréal, Édition Les franciscains du Canada, (1936-1940).

*Studium, Revue trimestrielle*, Éditions des étudiants franciscains du Canada, vol.I , no 4.

## 8- Catalogues

TANGUAY, Jasmin, *Catalogue de bibliographies franciscaines du R.P. Hugolin-Marie Lemay, o.f.m.*, Université de Sherbrooke, Groupe de recherche sur l'édition littéraire au Québec, 1995, 170 f. [14].

VANNUCCI, Simone, *Almanach de Saint-François, 1917-1940, index*, Université de Sherbrooke, Groupe de recherche sur l'édition littéraire du Québec, Novembre 1995, 120 f.

..... *Almanach de Saint-François, 1941-1949, index*, Université de Sherbrooke, Groupe de recherche sur l'édition littéraire du Québec, 1995, 55 f.

..... *Les Cahiers franciscains, index*, Université de Sherbrooke, Groupe de recherche sur l'édition littéraire du Québec, 1995, 21 f.

..... *Nos Cahiers, index*, Université de Sherbrooke, Groupe de recherche sur l'édition littéraire du Québec, 1995, 17 f.

..... *Cartons violés, index*, Université de Sherbrooke, Groupe de recherche sur l'édition littéraire du Québec, 1995, 25 f.

**9- Fonds d'archives**

Fonds Alfred-DESROCHERS, (P 0006), Archives nationales du Québec à Sherbrooke.

**10- Archives des Franciscains, Montréal**

Archives textuelles, (126 m).

Imprimés: 22 périodiques, livres et brochures, publiés par les franciscains du Canada, (52 m).

Archives du père Adélarde-BERTHOLD, o.f.m., Couvent des franciscains de Rosemont, Montréal, (fonds non traité).

Archives du père Romain-LÉGARÉ, o.f.m., Couvent des franciscains de Rosemont, Montréal, (fonds non traité).

Archives du Collège séraphique de Trois-Rivières, Couvent des franciscains de Rosemont, Montréal, (fonds non traité).

## **Annexes**

## **Annexe I**

Poèmes inédits d'Alfred DesRochers publiés par les *Annuaire du Collège Séraphique* et dans *Les missions franciscaines*.

## A l'Alma Mater

---

*J'ai retu le collège où, sourde à la clameur  
Qu'au milieu des cités lancent les multitudes,  
Ma jeunesse écoutait l'appel des altitudes  
Et rêvait de touer l'avenir au Seigneur.*

*J'ai humé de nouveau cet air plein de ferveur  
Où les saints dévouements deviennent habitudes,  
Et sous les traits sereins de compagnons d'études,  
J'ai reconnu la face auguste du bonheur.*

*Malgré ce qui s'efface et malgré ce qui change,  
Malgré l'isolement, le blâme ou la louange  
Et malgré les espoirs que la vie a déçus,*

*Mon cœur et mon esprit alors ont pu revivre  
L'instant inoubliable et transitoire où j'eus  
La révélation du devoir et du livre.*

ALFRED DESROCHERS,  
1918-1921

AVRIL 1931.

Un tel retour à saint Thomas c'est donc la réhabilitation d'un régisseur qui éclaire l'esprit, en le retenant dans une liaison étroite avec le Créateur. Que de maux seraient évités, si non seulement les sciences venaient apporter aux vérités religieuses leur confirmation, mais encore si l'on demandait à l'enseignement chrétien les véritables notions de l'autorité et de la société, telles que Dieu les veut.

Quand Léon XIII, le 7 mars 1894, donnait à l'Institut Supérieur de Philosophie sa constitution définitive, il s'adjoignait, pour le succès de son entreprise, le concours éclairé de Monseigneur Mercier et de ses collègues qui servirent excellemment ses intentions d'abord en Belgique, et bientôt à l'étranger.

Aujourd'hui, à peu près le même corps professoral, sous la présidence de Monseigneur Noël, maintient et favorise la première impulsion. Des divers pays d'Europe et d'Amérique on vient bénéficier de son savoir et les hautes qualités de son enseignement ajoutent à la célébrité de l'Université de Louvain.

*P. Edmond Gaudron, O.M.F., 1911-1917  
Etudiant en Philosophie à Louvain.*

### Sonnet à la gloire du vers

---

*Que ton art soit ton seul idéal, ô poète,  
Et porte haut l'orgueil de maîtriser le vers:  
Il n'est pas de labeur plus noble en l'univers  
Que celui de polir une stance parfaite.*

*Souviens-toi que le vers fut élu du prophète  
Pour parler du Seigneur à son peuple pervers,  
Ne te laisse jamais abattre d'un revers:  
Que ton ambition soit d'arriver au faite.*

*Pour cela, que toujours tu soignes ton « Métier »:  
N'use jamais d'un mot qui ne va qu'à moitié,  
Tu renierais alors ce qu'honoraient les pères;*

*Gardé dans un coffret fait de cèdre incarnat,  
C'est le rythme qui fut, durant des millénaires,  
Le ciboire du Verbe avant qu'il s'incarnât.*

*Alfred Des Rochers. 1917-1921*

### Sonnet très familier:

Pour évoquer un temps très très lointain.  
A son Ex. Mgr. Cayer, ofm, en souvenir de la rue Marquette à Sherbrooke.

#### I

Près de trente quatre ans ont passé, Monseigneur,  
Depuis ces jours de juin de la première guerre...  
Tu sortais de troisième et récitais Homère,  
Moi, je peinais chez Jenks(1) comme apprenti mouleur.

Nous partagions la même cour, qu'une rumeur  
De moineaux et d'enfants emplissait de lumière  
Trop matin et trop tard au dire de ma mère,  
Car l'heure de Borden(2) exerçait sa rigueur.

Pendant que j'ébauchais quelques chansons ineptes,  
Le soir sur le perron, tu songeais au précepte:  
«Vac mihi si non evangelisa vero»

Et de l'autre côté de la rue, un confrère(3)  
Se préparait de même à l'état le plus noble,  
Or c'est ainsi que je me crus missionnaire

(1) Industriel et commerçant en acier de Sherbrooke.

(2) Heure avancée du temps de guerre(1917) mise en vigueur par Sir Borden, 1er ministre du temps.

(3) Adélard Berthold, ofm

#### II

Mais tu me fus d'abord un précepteur charmant  
Lozeau, Chapman, Casgrain, Fréchette et Crémazie  
M'avaient contaminé du mal de poésie  
Je passais le plus clair de mes soirs en rimant.

Ces vers dont je rêvais de faire un monument.  
Je les voulais de la plus stricte orthodoxie:  
Nombre, alternance, hiatus, crase, ô frénésie  
Comme j'en cherchais les pourquoi, les comment!

Sûr de moi, comme tous les ignorants peccables,  
J'aspirais d'impartir à mes frustes vocables  
L'attrait mystérieux des idoles d'Ankor...

Votre diplomatie et votre patience  
Y trouvèrent leur fait. Et si je rime encor,  
Ce péché, c'est sur vous qu'il retombe, Excellence!

Alfred DesRochers, Clair Valley, 1951.

Extrait de: *Les missions franciscaines d'Égypte* no 2, 11 juillet 1951, p. 15-16. Jubilé sacerdotal de S.E. Mgr Cayer, 1926-1951.

Archives, Vicaria apostolique, 10 rue Sidi Metwalli, Alexandrie, Égypte.

## **Annexe II**

Texte de l'abbé Albert Tessier sur le jeune Alfred DesRochers, étudiant au Collège séraphique de Trois-Rivières. *Annuaire du Collège Séraphique*, Éd. Collège Séraphique, Trois-Rivières, 1932-1933, p. 267-268.

## Le Séraphique Alfred DesRochers

---

J'ai un peu de difficultés à unir dans mon esprit les images que fait surgir mon titre! Ce qu'il y a d'extatique dans le premier terme s'adapte imparfaitement à l'autre extrémité du tableau!

Il n'y avait en tout cas rien d'éthéré dans la physionomie du jeune homme de 17 ans qui vint s'ajouter à la famille séraphique trifluvienne au début de septembre 1918: des yeux perçants fouillant droit dans la chair des gens et des choses, une chevelure opulente se déroulant en panache, des traits rudes, des membres durcis par le travail, la démarche dégingandée et décidée d'un homme qui sait où il va!

Le jeune homme que l'idéal franciscain avait attiré aux Trois-Rivières n'était pas un novice dans l'existence. Il avait vécu et lutté! En moins de 89 semaines, de 1915 à 1918, son activité impétueuse s'était exercée en 29 emplois différents, y compris un stage de deux ans et demi à la fonderie Jenkses, comme mouleur en fonte! Ces contacts diversifiés avec les réalités de la vie avaient m ri DesRochers et avaient singulièrement accru son sens d'observation. Il apportait au collège un esprit ardent, avide de connaissances, désireux de se soumettre aux fécondes disciplines de l'intelligence.

La nouvelle recrue entra en éléments. Tout en évoluant de son mieux à travers le mécanisme des déclinaisons et des conjugaisons latines, Alfred DesRochers prit contact avec les auteurs, continua d'alimenter son besoin exubérant de rythme et d'images. Il fit des vers, comme il en avait fait jadis, à la "petite  cole", aux dépens de l'institutrice et de ses camarades. Avec l'âge et l'expérience, le respect de l'autorité était venu, mais une certaine indépendance de ton et de mesure persistait. Pour avoir commis des vers parnassiens et des sonnets-tropicaux d'une fantaisie exagérée, le poète encaissa des rappels à la sagesse, qui, une fois, prirent même le ton austère d'un zéro de discipline!

DesRochers a vécu trois ans dans l'atmosphère sereine et salubre du Collège Séraphique. Je l'ai entendu répéter à plusieurs reprises qu'un de "ses rares regrets, c'est de n'avoir pu poursuivre jusqu'au bout ses études classiques." Il reconnaît que les quelques années passées avec les éducateurs franciscains ont eu la plus heureuse influence sur son esprit. Sans altérer sa puissante originalité, la discipline qu'il a puisée sous leur direction a tourné vers des efforts plus méthodiques et plus féconds les énergies fougueuses de son tempérament.

Dans ses rêves de séraphique, l'ancien mouleur en fonte avait entrevu des sommets. Il ne s'en est pas détourné depuis. Il y tend avec persévérance. Il en a déjà atteint quelques-uns. D'autres plus purs le sollicitent. Son cran et son énergie lui permettront de s'y hisser. Les nécessités matérielles de l'existence n'ont éteint aucune des flammes qui brûlent en lui. DesRochers nous réserve d'émouvantes ascensions!

ALBERT TESSIER, ptre.

---

## HENRI GAGNON

---

Dit le Who's Who:

"GAGNON, Lt-Colonel Henri, vice-président et directeur-gérant du "Soleil", Québec, Qué.; président du "Bulletin de la Ferme (limitée)", journal agronomique hebdomadaire; premier vice-président de la Presse Canadienne; ancien président de l'Association des journaux quotidiens du Canada; membre du comité consultatif de l'Audit Bureau of Circulations, de Chicago. Né à Montréal, Qué., du mariage de David Gagnon et Clémentine Lévesque, tous deux de Rivière-Ouelle (Kamouraska), Qué., a fait ses études à Montréal. S'est activement occupé de questions sociales, politiques et de bienfaisance; directeur-général de la campagne de souscription organisée en faveur de l'Université Laval et de l'École Normale Supérieure; membre à vie du Conseil des Gouverneurs de l'Université Laval; organisateur en chef de la souscription prélevée pour l'érection d'un monument à feu le Cardinal Elzéar-Alexandre Taschereau, qui fut dévoilé le 17 juin 1925,

### **Annexe III**

**Texte de la conférence sur l'Humanisme. Fonds Alfred DesRochers; ANQ-S.**

*Retourne-moi le machin*

L'Humanisme, au sens qu'il est employé aujourd'hui par un certain groupe, et dont je vais essayer de vous faire l'exposé, est une doctrine philosophique et sociale qui semble destinée à prévaloir demain. La littérature n'étant que le miroir des idées d'une époque, l'humanisme se trouve par le fait même à devenir doctrine littéraire. C'est à ce dernier point de vue --et à ce point de vue seulement-- que se limitera ma causerie.

L'humanisme veut une échelle de valeurs dont l'homme, suivant la conception aristotélicienne, serait le sommet. Comme on voit c'est un simple renouement au lieu de la tradition qu'a brisée l'explosion romantique. Si l'on veut que la vie ait un sens il faut remettre l'homme au centre de l'univers.

L'homme est un être composé d'un corps et d'une âme, doué d'une intelligence et d'une volonté libre. Par conséquent, l'homme, dans l'univers, représente la valeur suprême; et dans l'homme lui-même il y a encore une échelle de valeurs. Ce sont donc les qualités qui nous font humains qui doivent avoir la préséance. Si tout n'est pas sur un pied d'égalité, il faut qu'on choisisse.

L'homme peut vivre sur trois plans différents, suivant qu'il fera dominer l'une ou l'autre des qualités qui le font humains, ou qu'il suivra la partie animale de son être. Il peut vivre sur le plan mystique, sur le plan rationnel ou sur le plan instinctif. Ce sont un peu les trois âmes que Platon donne à l'homme: le nous, le thymos et l'épithiméticon.

La fin de l'homme est de glorifier Dieu et la sagesse suprême, par conséquent, consiste à vivre sur le plan mystique. Mais je laisse de côté l'exposition de cette partie de la doctrine humaniste qui traite du sens religieux, à mes anciens maîtres et compagnons d'étude qui ont persévéré; ils ont, pour ce faire, la grâce d'état et des connaissances théologiques qui ne manquent.

Le sens mystique transcende la littérature à qui il ne reste plus que les deux plans inférieurs. De toutes les qualités qui font humains, c'est la raison qui est la plus grande. Cet axiome ne fut jamais mis en doute aux époques classiques. Mais le romantisme est survenu un jour, proclamant que la nature était l'essentiel. C'est contre cette dernière conception que réagit l'humanisme.

Dans les phrases qui vont suivre, j'essaierai de faire voir que le classicisme est chose de raison, tandis que le romantisme est chose d'instinct. Et quoique le moi soit haïssable, je m'efforcerai de démontrer que l'assimilation des principes classiques que m'ont inculqués mes anciens maîtres est la cause majeure des quelques succès que j'ai pu obtenir, entre autre celui de me faire décerner le titre de poète le plus humain du Canada français.

-II-  
LES IDEES CLASSIQUES

Le sens des valeurs implique un classement, une répartition des tâches, l'ordre, en un mot. Aux époques classiques, la littérature n'a jamais été autre chose qu'un moyen restreint d'égarer les loisirs d'un nombre restreint de personnes que leurs goûts personnels et leur formation rendaient aptes à jouir de ce moyen. C'était là la fin de la littérature. Il y avait des philosophes, des moralistes, des économistes pour prendre soin des autres besoins intellectuels de l'homme.

Si la littérature était indépendante de la théologie, la morale ou la philosophie, elle suivait les mêmes grandes lignes que ces genres supérieurs. C'était même leur alliée. Suivant la même échelle de valeurs, elle étudiait l'homme et ses réactions en face de tel ou tel problème, en tirait des conclusions qui étayaient les enseignements des grands genres. Tout cela se faisait sans prêche ni empiètement sur le territoire des voisins. Ce se faisait naturellement et simplement, parce que chacun avait la même conception de la vie.

Et cette conception, comme je le disais tout à l'heure, c'est celle que l'humanisme veut réintégrer dans le domaine littéraire, la conception aristotélicienne de l'homme centre de l'univers, ~~à cause de ses qualités humaines~~ à cause de ses qualités humaines dont la raison est la première.

La raison implique la faculté de choisir, de contrôler, donc un sens moral. Il s'ensuit que les œuvres littéraires traitant de sujets moraux sont les plus humanistes. Les idées romantiques ont eu beau bouleverser tout un continent et l'ensanglanter pour assurer leur triomphe, l'homme moral n'a pratiquement pas changé au cours des vingt-cinq siècles de notre culture.

Le principe de la dualité, du bien et du mal, est encore sa loi fondamentale; la stabilité de la société comme la jouissance des fruits de la civilisation a toujours dépendu et dépendra toujours d'un certain contrôle que l'homme peut exercer par l'entremise de sa volonté raisonnable sur les instincts animaux de son être; la discipline et la dignité de la vie humaine sont les résultantes de ce contrôle par la raison--acte suprême de l'humanité.

Il en découle que littérairement tout ce qui ~~manifestement~~ ~~forme~~ n'a pas l'étude de l'homme moral comme fin est chose secondaire, puisque cette étude--secret de la pérennité des classiques--est l'invariant de toute œuvre littéraire et même de toute œuvre d'art.

Jetons un coup d'œil sur les grands héros classiques et nous verrons qu'ils sont tous conformes à la doctrine humaniste. Ils agissent avec un profond sens moral des actes bons ou mauvais, d'après des préceptes universellement reconnus à l'âge où ils vivaient.

Prenez comme exemple Phèdre, de Racine, auquel il faut toujours revenir quand nous parlons classicisme. Phèdre brûle d'un amour incestueux pour Hippolyte, le fils de Thésée, son époux. Elle essaie de tuer cet amour; elle hante même d'en haïr l'objet; elle le persécute pour se faire accuser qu'elle le hait.

Je n'ai pas à vous faire le résumé de cette tragédie que vous connaissez tous, ni à vous montrer que l'héroïne glisse pas à pas dans le crime, toujours consciente--comme l'est aussi le spectateur--d'un sens profondes valeurs morales. Il y a en elle un être instinctif que domine un être humain, faible, mais qui se rend compte de mal agir. L'héroïne manque à son devoir, mais le sens de ce devoir lui reste présent, comme il reste présent à quiconque lit cette tragédie ou la voit jouée. Et, bien qu'il n'y ait aucune prédication, c'est un spectacle moralisateur au plus haut degré. On a reproché à cette tragédie d'être trop humaine, d'aviver les passions en les peignant trop bien. N'oublions pas que la littérature n'est qu'un moyen restreint d'égayer les loisirs de personnes ayant les aptitudes de jouir de ce moyen. Ne brisons pas la belle ordonnance classique. Ne mêlons pas les genres. N'exigeons pas de la littérature plus que de la plus belle fille du monde. L'une et l'autre ne peuvent donner que ce qu'elles sont. Ce faisant, elles remplissent le plus beau rôle qu'elles puissent jouer, parce qu'elles sont dans l'ordre et un spectacle d'ordre est toujours un spectacle moralisateur.

Si, par accident, quelques uns ont à en souffrir, c'est en nombre infime et parce qu'ils ont oublié la fin de la littérature. Ils n'étaient pas du nombre de ceux à qui l'oeuvre était destinée.

On a dit que le seul moyen d'atteindre un but, c'était de se l'assigner et savoir ensuite où placer ses dix prochains pas. Assignons-nous l'idéal classique et transposons sur le plan humain dans la littérature les principes religieux qui sont nôtres et nous saurons où placer nos dix prochains pas. Nous serons dans la voie d'une littérature canadienne, si une telle chose doit faire partie du patrimoine de nos petits-enfants--ou de vos petits-neveux.

Et (qu'on me permette ici une parenthèse, c'est un problème angoissant pour ce coupon de culture gréco-latine que nous sommes sur le continent nord-américain, de savoir si la littérature fera partie de l'héritage que nous laisserons. Car avec une population trois fois plus grande qu'en 1860; avec une instruction secondaire dix fois plus répandue et plus solide; avec des écrivains--exception faite de votre conférencier--infiniment supérieurs et dans tous les domaines, il est impossible d'avoir, dans le Québec, une revue littéraire qui vaille les Soirées Canadiennes ou la Revue Canadienne. Dans les journaux d'information de langue française, dont le tirage global atteint 350,000 exemplaires par jour, on ne trouvera pas une demi heure de lecture raisonnable par semaine. Je ne crois pas qu'un livre canadien ait 100 lecteurs dans la province, en dehors de nos maisons d'éducation. (Fermons la parenthèse)

Si la littérature est en passe de disparaître de l'héritage humain, tout au moins chez nous, il doit y avoir des coupables quelque part. Si nos productions littéraires sont si pauvres, n'est-ce pas à cause de leur ~~manque~~ illogisme en face des faits?

Par notre formation familiale et religieuse, comme par notre tempérament et par les enseignements qu'on nous donne, nous sommes des classiques, c'est à dire des humanistes. Au moment où l'humanisme redevenait de mode, nous avons l'occasion de nous mettre à date, en oubliant que nous sommes 50 ans en arrière du

chanoine Chartier et en nous soumettant à la discipline classique de l'ordre dès que nous prenons la plume pour écrire une ligne qui portera notre nom. Ne faisons plus du classicisme une affaire d'entraînement préliminaire, mais la grande ambition de notre vie.

Ce nous est plus facile qu'à tout autre peuple, parce que la hiérarchie des valeurs nous est plus familière qu'à tout autre. Nous n'avons pas réellement à nous sortir du marécage romantique, parce que de fait nous n'y sommes jamais pénétré.

Ne nous attardons plus à faire du romantisme, du parnassisme, du décadent, du symbolisme, etc. Écrivons simplement en nous inspirant des maîtres qu'on nous commande d'apprécier durant nos études. Soyons des classiques et nous serons à date; il est impossible que les théories humanistes ne soient pas les théories de demain. Et pour les connaître à fond, ces théories, lisons les auteurs classiques; lisons Corneille, lisons surtout Racine et nous saurons quoi faire.

La théorie classique, je le répète pour la vingtième fois, c'est la hiérarchie des valeurs avec le choix qu'elle implique. Prenons l'homme comme objet; observons qu'il est double, et peut-être que nos petits-enfants écriront l'épopée canadienne le plus beau spectacle qui se soit probablement déroulé sous les cieux depuis l'existence de l'humanité.

Demander aujourd'hui à un de nos auteurs arrivés de chanter l'épopée canadienne est impossible, parce qu'il n'en est pas un seul qui ait le point de vue humaniste, seul capable d'animer les héros que furent nos ancêtres. Nous avons fait d'eux des demi-dieux sans en conter la légende. Ils sont maintenant si grands que nous n'osons leur toucher. Nous les avons dépouillé de la dualité qui seule rend un personnage littéraire. Dès que nous prenons la plume, il semble qu'il faille perdre le sens du réel. Ceux qui ont créé notre race étaient des humains. Nous ne les mettrons au rang des dieux qu'en les peignant tels qu'ils furent, des êtres humains, d'une humanité supérieure, mais humaine.

Actuellement notre histoire est un domaine inexploité; à peine si, pour employer une savoureuse expression de chez nous, on l'a "pillé", et la plupart de temps ce fut de façon incompetente. Quelle raison avons-nous de chanter les pagées de clôture quand nous avons une humanité qui transcende presque jusqu'au divin?

Il faut réagir contre le sentimentalisme romantique qui infeste notre littérature. Le salut s'assurera par le rétablissement de l'ordre, c'est à dire la répartition adéquate des fonctions, par un retour aux belles ordonnances des périodes classiques. Comme on l'a dit, l'éducation d'un enfant commence avec son grand père. L'âge d'or du classicisme intégral au Canada, je crains fort que nul de nous ne le voie. Soyons satisfaits d'y apporter notre mince contribution. Soyons les Desportes, les Bartaut, les Malherbe si possible, d'un Corneille et surtout d'un Racine à venir.

L'histoire n'est qu'un perpétuel recommencement: un abus amenant une réaction qui prend plus ou moins de temps à atteindre son apogée pour retomber en décadence. Entre la publication de

inauguration de la période classique en France, et la publication de l'Épique, il s'étend une intervalle de 128 ans. Les races destinées à apporter quelque chose au patrimoine de l'humanité sont patientes et travailleuses. Soyons l'un et l'autre. Préparons l'éducation de nos petits-enfants.

Commençons par réagir contre le romantisme. Revenons en à la tradition.

-III-

LES IDEES ROMANTIQUES

Sachons d'abord ce qu'est le romantisme. La définition la plus facile serait de dire qu'il est le contraire du classicisme. Son essence, c'est le culte de la nature. Dans la nature tout est bon. L'homme n'est qu'un composant infinitésimal de l'univers. Il n'y a pas de loi commune; la loi reconnaît avec chaque individu. L'instinct, premier donc de la nature à la vie animale est la valeur suprême. C'est l'anarchie.

AN point de vue romantique, la raison n'est que la mémoire d'expériences passées, méditation d'anciennes sottises. Il ne s'agit plus de s'astreindre la discipline de l'ordre; mais dans un monde où tout est divers et sur un pied d'égalité, il n'y a qu'à traduire son individualité. La loi ne peut qu'être personnelle.

Les valeurs renversées forment un amas égalitaire où chacun prend ce qui lui plaît. Rousseau rejette toutes les institutions basées sur la raison pour demander le retour à la nature. Bernardin de Saint-Pierre et surtout Chateaubriand vont demander des leçons à la nature. Lamartine et Hugo emboîtent le pas, et nous voyons cette abomination au point de vue classique de la description de la nature pour le plaisir de la description: coucher de soleil, nuits de toutes les saisons, et de tous les climats, etc. etc. Je me demande ce que dirait le vieux Boileau s'il lui était donné de lire un de nos recueils de morceaux choisis...

Jamais dans toute la littérature classique vous ne trouverez de ces descriptions di bravura ou ne passent pas même l'ombre d'un être humain. Il y a de merveilleuses descriptions dans Homère; vous ne trouverez peut-être pas de plus beaux paysages que dans le Prométhée enchaîné d'Eschyle; vous lirez d'exquis peintures dans Virgile; mais toujours ces descriptions serviront de décors à des actes humains; elles ne seront jamais la cause d'un écrit; elles ne sont là que pour leur UTILITÉ immédiate à des êtres humains.

Ces effusions à la nature et les petits chagrins délayés en deux tomes des romantiques devaient fatalement amener des réactions et des filiations. Il y en eut de toutes sortes. Je passerai sous silence tous les ismes qui infestèrent la littérature française durant le dix-neuvième siècle et dont la nomenclature seule durerait une demi-heure. J'aurais aimé vous parler de trois poètes qui dans le XIX<sup>ème</sup> siècle eurent jusqu'à un certain degré une conception presque classique de la littérature: Alfred de Vigny, Baudelaire et Leconte de Lisle; mais ce serait le sujet de toute une causerie.

Quand je parle de romantisme, il faut bien comprendre que je parle de toute la lignée et non seulement de ce qu'il est convenu d'appeler le romantisme intégral. Celui-ci est bien

aux idées classiques. A part que dans le Québec, je ne crois pas qu'on puisse trouver de vrais romantiques dans le monde. Mais l'essence du romantisme demeure et c'est ce qu'il faut combattre.

La réaction qui commence, ~~ambiguë~~ est beaucoup plus difficile à conduire à bonne fin que toutes celles qui ont marqué la fin d'abus dans le passé. Autrefois, quand une réaction se faisait, le point discuté était commun aux deux parties. On ne se chicanait que sur la forme et souvent que pour la forme. La théorie de l'homme au centre de l'univers et de la raison faculté suprême ne fut jamais mise en doute jusqu'à Rousseau, du moins en littérature.

Aujourd'hui, le champ de bataille n'est plus commun. Imaginez deux pays ayant à régler ~~par~~ une question par voie des armes et dont l'un voudrait de la Mandchourie et l'autre des plaines de l'Argentine pour guerroyer. C'est le cas des humanistes et des héritiers du romantisme à l'heure actuelle. Les premiers prétendent renouer avec la tradition; les autres prétendent qu'il n'y a pas de renouement à faire puisque la tradition n'a jamais été rompue. Et si l'on étudie leur argumentation, il faut reconnaître que c'est un sophisme bien construit. Voyons un peu cette argumentation.

Le romantisme est né de la science, fruit des efforts des grands humanistes du passé. Voilà les ancêtres du romantisme et de toutes les hérésies littéraires dont nous souffrons; parce que ce sont eux qui ont rétréci la merveilleuse vision qu'on se faisait de l'humanité depuis Aristote--et même depuis que l'homme pense--jusqu'à Galilée et ses successeurs. Aristote, avait placé l'homme au centre de l'univers. Tout n'existait que pour lui. La sagesse suprême était de jouir raisonnablement de tout. Il fallait ordonner sa vie de façon à ne pas éparpiller ses efforts en des poursuites secondaires. La connaissance de soi--et par conséquent de l'humanité dont chacun est un composant--était l'ultime poursuite. Tout ce qui n'avait pas trait à l'homme raisonnable était insignifiant.

Cette conception de l'homme roi de la création fut couramment acceptée durant près de vingt siècles. Saint Thomas d'Aquin catholicisa la doctrine d'Aristote en lui donnant une fin autrement élevée, mais reposant sur les mêmes bases. La sagesse ne fut plus de mener une vie raisonnable au simple point de vue humain, mais de se conduire raisonnablement en vue d'acquérir le bien suprême: la connaissance de Dieu et l'acquisition de la vie éternelle. Si la religion catholique n'avait pas d'autres preuves de sa divinité, c'en serait une irréfutable qu'une religion s'assimile une philosophie essentiellement rationnelle. Mais c'est là considération en dehors du sujet.

Jusqu'à la Renaissance, à part quelques questions indiscrettes de l'experimentaliste franciscain Roger Bacon, nul ne mit en doute les assertions d'illius philisophi. Tous ses prédicaments étaient acceptés sans bénéfice d'inventaire: ille dixit. Mais avec la Réforme et le développement des sciences positives, tout fut soumis à la question et l'expérience dévoila qu'une infinité de prédicaments dans le monde physique ne supportaient pas l'épreuve des faits.

Au lieu de voir en cela des accidents secondaires, n'infirmant en rien les données métaphysiques, on sauta à la conclusion que

classique dont le XVII<sup>ème</sup> siècle marqua l'apogée en France. Mais c'était toujours au nom de la raison qu'on revisait les valeurs. On déclarait irraisonnables les raisonnements des scholastiques, c'est tout.

Et c'est ainsi que Francis Bacon écrivait son "Novum Organum", que Montaigne se demandait: "Que sais-je?", que Descartes offrait sa Méthode, ont préparé le "fléau romantique". C'est encore au nom de la raison et d'un humanisme mal compris que le classicisme à son déclin sabota les dogmes et dépeupla le ciel au XVIII<sup>ème</sup> siècle.

Mais plus encore que la philosophie, la science, toujours mal comprise, amena le romantisme. Le télescope de Galilée, découvrant que la terre n'est qu'un satellite d'un grain de poussière dans le ~~univers~~ système universel, fit faire une chute d'importance à la conception classique de l'humanité.

Comment l'homme, si infime en regard de ce grain de poussière dont il est le parasite serait-il le centre de l'univers. Comment la fautive raison qui ne lui a pas révélé plus tôt la fausseté de ce mythe serait-elle la faculté transcendante? Le doute est entré dans le cœur de l'homme et du doute à la négation il n'y a qu'un pas.

La désintégration de l'idéal humaniste est commencée. Rousseau pourra venir faire le procès de la raison et instaurer le culte de la nature et du sentiment. Si la raison ne nous a valu que déboire, faisons l'essai du sentiment. Peut-être ramènera-t'il la quiétude.

Mais il ne l'a pas ramené. Et de toute la production romantique, il ne restera bientôt que les seules œuvres qui jaillies du fontaine humain de leurs auteurs, incorporent les qualités des œuvres classiques.

Car, c'est Pascal, le génie religieux du classicisme qui le dit: "Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme est encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt. Et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien".

Mon exposé est bien incomplet. Je n'ai pas su vous faire voir que le classicisme était la loi de l'unité, tandis que le romantisme était l'anarchie des pluralités secondaires. J'ai bien mal dit ce que tous vous savez: Le classicisme, c'est le classement hiérarchique des valeurs avec la raison pour sommet, la raison qui coordonne toutes les autres facultés de l'âme et leur fait donner, pour employer un terme commercial que le besoin du pain quotidien me force à employer souvent: le maximum de rendement; tandis que le romantisme a pour principe moteur le sentiment, source d'anarchie. Le classicisme est une aristocratie; le romantisme, une démocratie.

J'aurais aimé vous parler de quelques auteurs canadiens qui ont une conception très proche de l'humanisme. Harry Bernard, entre autres, et Maurice Hébert, qui dans le Cycle de Don Juan nous donnera peut-être la première œuvre classique du Canada français, s'il la parachève jamais, sont des écrivains qui promettent beaucoup. Le temps m'a manqué, pour colliger les documents.

Mais si nous voulons faire oeuvre classique, il faut d'a-  
bord que nous extirpions de notre esprit cette idee de régio-  
nalisme d'abord qui est la maladie d'une moitié de nos auteurs,  
tandis que l'autre moitié, par réaction, fuit de l'exotisme, et  
que les deux factions oublient d'être humains.

Je risque peut-être de scandaliser quelques uns de mes audi-  
teurs en affirmant que le régionalisme, tel que pratiqué, est  
un genre faux. Amicus Plato, sed magis amica veritas. La litté-  
rature, à son plus haut période, est le reflet des idées courantes  
d'une époque. Et l'on ne peut se faire croire que le sentimen-  
talisme de nos terroiristes soit l'idéal de notre race. Nous  
avons trop de bon sens pour cela. Nous avons une formation  
classique trop solide pour être intéressés à la poésie des  
pagées de cloture.

-III-

~~Littérature nationale~~

Nous aurons une littérature nationale, quand nous aurons  
créé des oeuvres littéraires qui peignent des êtres humains.  
Nous n'avons pas à craindre ce mot-là. Il n'est pas trop vaste.  
Nous pouvons être humains sans cesser d'être canadiens. Nous  
n'aurons d'existence canadienne même qu'au jour où nous serons  
humains. Race comptant plus de trois millions d'habitants et  
possédant un organisme social comme s'en possède peut-être  
pas une autre race civilisée au monde, nous avons tous les élé-  
ments capables de créer des êtres caractéristiques, mais humains.

C'est vers la peinture de ces êtres qu'il faut s'orienter.  
Reléguons le romantisme au musée de javeliers, des fanaux à  
chandelle et des couvertures en poil de vache. Ne parlons pas  
de ces objets, sauf en relation de ceux qui en fissent usage.

-IV-

Et maintenant, j'en arrive à la partie la plus ennuyeuse de  
ma causerie. Comment j'ai tenté d'appliquer mes idées, ou ~~autres~~  
mieux les idées qu'on m'a inculquées, dans les minces plaquettes  
dont je suis l'auteur.

Grand père d'un poète, du moins espérant l'être, j'ai commen-  
cé son éducation en écrivant l'Offrande aux Vierges Folles,  
poèmes à base morale; puis en parlant d'hommes au lieu de  
juments grises dans ma suite régionaliste à l'Ombre de l'Or-  
ford. Ai-je bien ou mal agi? Il faudra attendre l'oeuvre de  
mon petit-fils pour en juger honnêtement.

En tout cas, ces deux oeuvres m'ont valu des compliments dont  
je m'étonne et que je reporte à ceux qui m'ont formé. L'Offran-  
de aux Vierges Folles m'a aussi valu le reproche de poseur au  
poète maudit. Voyons, est-ce que j'ai la mèche fatale des esthé-  
tes qu'on décore d'ordinaire de ce titre? Ceux qui me connais-  
sent d'ailleurs peuvent me rendre ce témoignage que je déteste  
toutes les poses.

Je ne puis condéder que l'Offrande soit une oeuvre immora-  
le. Dans son inspiration et de facture, elle est catholique. Le  
symbole des Vierges Folles est évangélique. Les poèmes n'ont  
rien de païen qu'ils recouvrent. Ils sont à base d'inquiétude  
morale d'ordre chrétien. Le catholicisme est une religion à base

Tout homme subit les assauts du mal, comme tout homme, à ses heures, est sous l'empire du bien.

L'oeuvre d'art implique une souffrance morale. Une extase, ou la plus mince des consolations, c'est du bonheur. Le bonheur n'est artistique que s'il est dans l'expectative. Et tous les motifs de l'offrande aux Vierges Felles obéissent à cette loi.

Ensuite, il y a la question de l'apprentissage. Le vers français est un art; par conséquent, malgré l'exemple de tous ceux qui s'improvisent poètes, présuppose des exercices. Croyez-vous, par exemple, que c'est un grand hommage à rendre à Dieu, un digne tribut de reconnaissance de nous avoir fait une âme à son image et ressemblance, que de lui présenter des poèmes, comme on en voit tant, où seuls les O, les qui et les points d'exclamation se comprennent? S'il est orthodoxe d'envoyer nos futurs décorateurs d'autels à l'étranger y étudier l'académie d'après nature, pourquoi serait-il défendu au poète, dont les auditeurs sont en nombre infiniment plus restreint que les spectateurs de l'artiste, d'apprendre son métier sur des sujets matériels?

La question de l'apprentissage littéraire en est une qui me passionne et si jamais ~~je~~ j'ai l'occasion de parler encore devant un auditoire aussi distingué que, récemment, je prendrai ce thème comme sujet.

En attendant cette occasion, je crois m'appliquer à suivre les enseignements que j'ai reçus ici même, en étant aussi humaniste, donc classique que le permet mon tempérament et mes études incomplètes. Je mets aussi toute ma conscience à faire aussi bons que je le puis les mauvais vers dont je suis l'auteur. Et je crois ainsi, malgré toutes mes déficiences, être au moins d'esprit avec mes anciens maîtres et mes anciens compagnons d'étude.

*Puis peroraison personnelle*

## **Annexe IV**

**Texte de la lettre-préface accompagnant la plaquette *À l'ombre de l'Orford*, envoyée aux 78 amis et parents du poète le 5 nov. 1929 en guise de vœux pour la nouvelle année 1930.**

**Fonds Alfred DesRochers; ANQ-S.**

# A MON TRES CHER AMI EMILE CODERRE

et par son entremise à tous ceux qui m'intéressent:

Do Your  
Shopping  
Early!  
(Les Affiches).

Bonne et Heureuse Année  
Santé, Bonheur, Joie en ce Monde  
Et le Paradis à la Fin de vos Jours.

Do Your  
Shopping  
Early!  
(Les Affiches).

P. S.—Pour publier des vers français, en Amérique du Nord, il faut souffrir d'un déplacement du sens des valeurs. Si l'on employait autrement le temps qu'il faut pour servir un volume et l'arriver qu'il en coûte pour l'éditer, on pourrait, par exemple, aller aux "rues" trois fois par semaine durant deux ans. En outre d'être moins fatiguant, ce dernier genre d'amusement contribuerait au maintien de la Société. On ferait aussi communautaire, puisque le Sou du Poëte est une partie importante des revenus de l'Assistance Publique.

Mais quinqué a le mal de rimer fait passer son amusement personnel avant le bien général. Or, je l'ai, ce mal; et malgré mes vingt-huit ans bien sonnés depuis un mois, je ne puis me résoudre à suivre les dictons si chers de la raison, et je vous arrive encore avec une plaquette de vers.

"Une plaquette?"—Eh bien, oui! Mon manque de sens social s'élève encore dans le choix de ce format; au lieu de faire un épais volume de 100 pages, je vous présente une simple plaquette de 64 pages. Je prie l'industrie du papier d'un profit dont elle a pourtant besoin par le temps qui court. Je réduis, du même coup, des deux tiers, la durée d'impression, et cela ainsi le département de l'accise d'une somme qui représenterait peut-être l'augmentation annuelle de salaire d'un fonctionnaire.

Comme on a dit de mon "Offrande aux Vierges Folles", plaquette d'un format identique, qu'elle était incommode, je sens le besoin de justifier mon choix. Je n'ai opté pour la plaquette qu'après mûres réflexions. C'est le format le plus commode qui soit: il est justement de la bonne épaisseur pour équilibrer un meuble botté, entre autres qualités pratiques. Elle est courue à la broche, ce qui la rend très résistante. Elle est simple; on peut la glisser dans sa poche, en allant au bureau, pour amuser les compagnons. Chacune de ses pages contient autant de vers qu'on en peut lire sans mal de tête. Elle contient de plus des pages blanches, pour l'inscription des numéros de téléphone, des dates de bridge-parties. En un-mot, c'est parfait, comme format.

Je comprends que pour orner un pan de mur, un épais volume relié est mieux. Nous avons pourtant une profusion de spécialistes en ce genre de décorations murales. Pourquoi vouloir que j'entre dans une profession encombrée?

Franchement, là, toutes ces raisons sont, diront les gens instruits, SUPERFÉTATOIRES. La seule, l'unique raison qui m'a fait adopter ce format, c'est que, chacun le sait, je suis un pauvre diable. Je ne puis payer \$400 pour me faire éditer "comme du monde". Etant pauvre diable, mes relations sont restreintes et, naturellement, avec des personnes de mes moyens. Je ne puis "toquer" assez de gens pour recouvrer les sommes qu'une édition régulière me coûterait. Et voilà pourquoi votre fille est muette.

Alors, comme j'ai un certain nombre de bienfaiteurs, ceux-ci m'aident à payer mes frais d'impression et les soixante-dix-huit personnes qui s'intéressent aux vers canadiens peuvent savoir que je rime.

On me reprochera aussi, probablement, d'avoir pris un caractère "huit-priut-gras", pour l'impression de mes vers. On m'en blâmera au point de rue ART, GOUT, etc. Je m'en fous. D'abord comme Corbière (ah! un polite maudit): "L'art ne me connaît point, je ne connais point l'Art". Ensuite, j'ai adopté ce caractère en songeant à mes bienfaiteurs. Ceux-ci offrent ma plaquette à leur amie. Or, pour ne pas contrecarrer les habitudes des amis de mes amis, j'ai pris un caractère auquel ils étaient habitués. Voyez, c'est la même que celui des "factures" (serpens de mer, vers à deux têtes, description d'épave collecteur, etc.), que la Presse manuelle avec son "France-est-est-est" nant, au Canada, un franc-rimeur qui prenne autant de soins pour contenter tout le monde et son père.

## II

Cette plaquette-ci est la première partie d'une suite que je me propose—ou mieux qu'on me force—d'écrire. Le plan comprend, outre le Cycle des Bois et des Champs, que voici, le Cycle des Demeures et des Routes et une longue machine où l'Orford (1) parlerait.

On peut rire de cette ambition. Pour ma part, je ne connais rien de plus risible que l'ambition, surtout si pour se matérialiser, elle nécessite autre chose qu'un effort de jambes. Mais ça m'amuse de la maintenir, cette ambition, puisque il m'est défendu d'en avoir d'autres, au point de vue versification, s'entend. Quand je dis "défendu", il faut que je m'explique.

L'an dernier, je publiais une autre plaquette de vers: L'Offrande aux Vierges Folles. Cette œuvre, je m'étais appliqué à la faire suivant l'idéal que j'avais de la poésie lyrique. J'imaginai que le vers était un moyen d'expression participant d'au moins trois arts: sculpture, peinture et musique; mais qu'il devait, sous peine de ne rien valoir, traduire le tempérament ou l'individualité de qui l'employait.

Je pensais même qu'en Canada français, le franc-rimeur, puisque c'était la seule liberté dont il pût jouir, pouvait être de rimer sur des thèmes en accord avec sa mentalité. Quand j'écrivis librement, je fusais fidèle que j'avais de la poésie lyrique. Je croyais, comme l'a dit Loti, dans son discours de réception à l'Académie, que: "les trois poètes—dans le sens le plus large et le plus libre du mot—naissent avec deux ou trois chansons qu'il leur faut à tout prix chanter, mais qui sont toujours les mêmes... ceux qui en savent chanter davantage, les ont trouvées ailleurs qu'au fond de leur âme".

Partant de ce principe, et le tempérament d'un écrivain portait vers l'analyse, je trouvais absurde qu'il synthétisât; ou, s'il était né poète, qu'il jouât à la garde-malade, les rôles me paraissant absolument non-interchangeables. J'ai vieilli de onze mois, depuis.

Et en vieillissant, je me suis aperçu que je me trompais. J'en fais l'aveu très ingénu. Je me croyais naïf. Huit des onze personnes qui ont parlé de l'Offrande ont déclaré que je faisais fausse route. Vex populi, vox Dei. Je ne suis pas encore garde-malade, mais grâce aux bons conseils et aux bons exemples qu'on me donne, j'espère le devenir.

Je puis dire que je mettrai autant de probité à le faire que j'en mis à ouvrir les vers que j'ai faits jusqu'à date. Et peut-être que je n'ai pas à regretter du tout mon erreur de jeunesse. Si nos décorateurs d'autel apprennent l'appréciation de la ligne en peignant des métriques, peut-être est-il bien que j'aie fréquenté les vierges folles, avant de parler des roches au passage. Si l'on trouve que mon style n'est pas approprié au sujet, je m'en lave les mains. Je tente loyalement de faire ce qu'on m'a conseillé. Ce style est le seul que je puisse manier. Si l'on n'a pas un quelconque art littéraire, ce n'est pas ma faute.

Qu'on se en ricanes pas. J'ai colligé avec soin tous les paragraphes où l'on parlait de l'Offrande. Si l'un me recommandait d'imiter Beauchemin, l'autre me trouvait vieux-jeu. J'ai donc condensé le tout pour obtenir la formule suivante: Parle du passé en étant nouveau. Il me restait donc à prendre dans le passé ce que mes prédécesseurs avaient négligé. Comme je suis une des sixante-dix-huit personnes qui lisent les vers canadiens, je crois ne pas avoir trop ennuie de "double-tes". Mes sonnets sur la vie de chrétien ne me semblent pas être des décalques des vers de Chapman sur le même sujet.

J'ai toujours cru qu'il fallait une cause au poème, et les chansons populaires—qui sont peut-être le plus bel exemple de poésie pure, tirées qu'elles ne sont pas astreintes à l'extrême bon-goût classique—n'échappent pas à cette loi. Décendant d'une longue lignée de bûcherons, j'ai moi-même gagné ma vie, un certain temps, à manier la cantouque. J'ai donc entendu un nombre infini de chansons populaires. Le rôle prépondérant qu'y joue la nature m'a semé remarquable. Puisqu'en Canada, nul ne peut parler des générations qui hantent son cœur de chair sans être un poète au poète maudit, j'ai voulu que tenter de recréer les situations dont naquirent les chansons ou les refrains populaires n'était pas, en fin de compte, une entreprise plus vaine qu'une autre.

Je pourrais continuer à vous entretenir de mes vers encore longuement, car je les aime comme mes enfants. Mais, pauvre diable, je suis obligé d'agir comme tous les pauvres diables envers leurs enfants: on les fait avec plaisir; on les voit partir avec peine; mais une fois partis, ils font qu'ils s'en tirent par eux-mêmes. Et s'ils sont surpris, ce n'est pas notre faute, vers ou enfants.

## III

J'ai tenté consciencieusement de justifier les vers de cette plaquette. Malheureusement je n'en puis justifier l'envoi. Ma seule excuse, c'est que ça m'amuse. Si ça vous amuse de le recevoir, j'ai le bonheur aussi parfait qu'on peut l'avoir en ce

monde. Amusons-nous et que tout en reste là. Ni vous, ni aucun de ceux qui recevront cette plaquette, n'avez la moindre obligation d'en parler dans un journal ou une revue. Cette plaquette étant un amusement, je serais désolé qu'elle devint une source d'ennuis. Or, l'appréciation d'un livre est chose éphémère à bien des points de vue: elle est éphémère pour qui la fait et surtout pour les périodiques qui les publient. L'espace disponible dans ces véhicules de la pensée est toujours rare et l'on peut en user de cent autres façons plus pratiques pour les lecteurs.

Pourquoi, je me le demande presque tous les jours, gaspille-t-on un si grand espace dans nos journaux et revues à parler de livres canadiens? En Canada, nous lisons de livres canadiens que ceux qui en font ou profitent d'en faire. Or, nous autres ne représentons pas un vingt-cinquième de un pour cent de notre population totale. C'est un amusement en criant qu'on accorde tant d'importance à une si infime minorité.

Il y a, je l'ai dit plus haut, sixante-dix-huit personnes, en Canada, qui lisent des vers canadiens. Par un heureux hasard, elles sont toutes du nombre de mes parents, mes bienfaiteurs, mes amis et mes connaissances. La liste s'en trouve en appendice à ce post-scriptum. En faisant la distribution de mes plaquettes, j'ai suivi l'ordre alphabétique, sauf pour les quinze premiers numéros que j'offre à mes parents et à ceux à qui je dois le plus.

S'il se trouve de mes amis les plus chers qui reçoivent un numéro dérogé, ils en attribueront le fait à leur amabilité, tout comme moi, j'attribue mon mal de rimer à la même cause.

Et maintenant, et je termine là-dessus, je tiens à dire que j'en fais autant que mon voisin, malgré mon passé hétérodoxe, pour le maintien de la tradition. Il paye quinze sous chez Woodborth la carte de bons souhaits qu'il vous adresse. Or, une fois les contributions de mes bienfaiteurs encaissées, c'est exactement ce que me coûte chacune de mes plaquettes. Et elles ne sont pas importées d'Allemagne, mais bien en étoffe du pays d'un travers à l'autre.

Salut,

Alfred DesROCHERS.

Sherbrooke (2), 5 novembre 1929.

(1)—Le mont Orford, 2900 pieds d'altitude, est situé à l'ouest de Sherbrooke, c'est l'un des plus hauts sommets de la province de Québec. (Géographie des Dames de la Congrégation).

(2)—Sherbrooke, chef-lieu du comté du même nom, 29,000 habitants; au centre des Cantons de l'Est. Evêché, collège classique, 7 paroisses catholiques, usines métallurgiques, manufactures textiles, etc. Au confluent des rivières Saint-François et Magog. Terminus du chemin de fer Québec Central; aussi desservi par les voies du C. P. R. et du C. N. R. Chef-lieu du district judiciaire de Saint-François. Deux juges résidents de la Cour Supérieure, etc.

## Justification du Tirage :

- No. 1—M. Alphonse Desilets — Grâce à lui, je rime encore;
- 2—M. Florian Fortin — Grâce à lui, je tiens emploi;
- 3—M. Louis Dantin — Son soleil fit mon aurore;
- 4—M. Emile Coderre — C'est l'autre moitié de moi.

5 à 15—Mes parents.

~~16—R. P. Adélarde, o. f. m.~~  
~~17—R. P. Ambroise, o. f. m.~~  
~~18—R. P. Armand, o. f. m.~~

19—M. Germain Beaulieu  
~~20—Abbé F. E. Bégin~~  
~~21—M. Alph. Bergeron~~  
22—M. Harry Bernard  
23—Mlle Jovette-A. Bernier  
~~24—R. P. Bertrand, o. f. m.~~  
25—M. C. M. Boissonneault  
26—Mlle Lilliane Boisvert  
27—M. Arthur Bouchard  
28—M. Georges Bouchard  
~~29—Mme M. H. Bowen~~

30—Dr F. O. Call  
~~31—M. Jean Charbonneau~~  
32—M. Robert Choquette

~~33—R. P. Damase, o. f. m.~~  
~~34—Hon. L. A. David~~  
35—M. Francis DesRoches  
36—M. Rosaire Dion  
37—Mme Eva-O. Doyle  
~~38—Dr A. N. Dupuis~~  
~~39—M. P. E. Durocher~~

40—M. Léo Gagné  
~~41—Hon. A. Gauthier~~  
42—M. H.-M. Gendreau  
43—M. Aurèle Goyer  
~~44—Abbé A. Goyette~~

~~45—M. Edouard Hains~~  
46—M. J.-C. Harvey  
47—M. Maurice Hébert  
~~48—M. Alph. Hébert~~  
~~49—R. P. Hubert, o. f. m.~~

~~50—M. Léo Lamoignon~~  
~~51—Mlle Alice Lemieux~~  
~~52—M. Jean-Paul Lesort~~  
~~53—M. Albert Lévesque~~

~~54—R. P. Marcel Marie, o. f. m.~~  
~~55—Hon. Honoré Mercier~~  
~~56—M. Édouard Morin~~

57—Hon. Jacob Nicol, C. L.  
~~58—M. G. A. Normand~~

~~59—M. L. O. O'Neill~~ (OK)

60—M. Albert Pelletier  
~~61—Hon. G. B. Proulx~~  
~~62—M. Aimé Pilon~~  
~~63—M. Danase Potvin~~

~~64—Mme E. L. Ranger~~  
~~65—M. L. P. Robidoux~~  
~~66—M. J. A. Morin~~  
67—Mlle Simone Routier

~~68—M. J. D. St-Laurent~~  
~~69—Abbé N. St-Laurent~~  
~~70—M. Aloise Saint-Mare~~  
~~71—Abbé Arthur Soudreau~~  
~~72—M. G. J. Simard~~

~~73—Mme F. Vallières~~

74 à 77—avec mes excuses, à ceux que j'ai pu oublier.

78—Pour moi-même, au cas où la fantaisie me prendrait un beau jour de me relire.

30 à reporter

*Bernard Morin*

## Table des tableaux et graphiques

### Tableaux

- Tableau I: Les œuvres franciscaines publiées pendant la période de 1931 à 1941 réparties selon les genres, p. 70.
- Tableau II: Le genre essai au cours de la période 1931 à 1941, p. 71.
- Tableau III: Les illustrateurs et graveurs dans l'*Almanach de Saint-François*, 1930-1949, p. 81.
- Tableau IV: Classification des textes dans l'*Almanach de Saint-François*, p. 99.
- Tableau V: Textes de l'*Almanach de Saint-François*, réparties par genres, 1917-1929, p. 104.
- Tableau VI: Textes de l'*Almanach de Saint-François*, réparties par genres, 1930-1939, p. 105.
- Tableau VII: Textes de l'*Almanach de Saint-François*, réparties par genres, 1940-1949, p. 105.
- Tableau VIII: La production littéraire des *Cahiers franciscains* par genres, 1931-1935. p. 145.
- Tableau IX: La production littéraire de *Nos Cahiers* par genres, 1936-1939, p.153.
- Tableau X: La production littéraire de *Cartons violés* par genres, 1932-1945, p. 156.

### Graphiques

- Graphique I: Les genres dans l'*Almanach de Saint-François*, 1917-1949, p. 103.
- Graphique II: L'évolution de la poésie publiée dans l'*Almanach de Saint-François*, 1917-1949, p. 110.
- Graphique III: Répartition des essais publiés dans l'*Almanach de Saint-François*, 1917-1949, p. 114.
- Graphique IV: Répartition des chroniques publiés dans l'*Almanach de Saint-François*, 1917-1949, p. 117.
- Graphique V: Nationalité des auteurs qui publient dans l'*Almanach de Saint-François*, 1917-1949, p. 120
- Graphique VI: La production littéraire des *Cahiers franciscains*, 1931-1935. p. 146.

- Graphique VII: Évolution de la poésie dans *Les cahiers franciscains* et dans *Nos cahiers*, 1931-1939, p. 150.
- Graphique VIII: La production littéraire de *Nos cahiers franciscains*, 1936-1939, p. 152.
- Graphique IX La production littéraire de *Cartons violés*, 1931-1945, p. 157.

### Table des illustrations

- Illustration 1: *Almanach de Saint-François*, 1917, page couverture couleur, p. 82.
- Illustration 2: *Almanach de Saint-François*, 1918, pages intérieures, p. 83
- Illustration 3: *Almanach de Saint-François*, 1918, page intérieure, p. 84
- Illustration 4: *Almanach de Saint-François*, 1918, page intérieure, p. 85.
- Illustration 5: *Almanach de Saint-François*, 1919, page intérieure, p. 86.
- Illustration 6: *Almanach de Saint-François*, 1924, page couverture, p. 87.
- Illustration 7: *Almanach de Saint-François*, 1924, pages intérieures, p. 88.
- Illustration 8: *Almanach de Saint-François*, 1933, page couverture, p. 89.
- Illustration 9: *Almanach de Saint-François*, 1934, pages intérieures, p. 90.
- Illustration 10: *Almanach de Saint-François*, 1941, page couverture, p. 91.
- Illustration 11: *Almanach de Saint-François*, 1942, page couverture couleur, p. 92.
- Illustration 12: *Almanach de Saint-François*, 1947, pages intérieures couleurs, p. 93.
- Illustration 13: *Almanach de Saint-François*, 1947, pages couverture couleur, p. 94.
- Illustration 14: *Les cahiers franciscains*, vol. IV, no 4, 1935, pages intérieures, p. 139.
- Illustration 15: *Cartons violés*, vol. IV, no 2, mai 1941, pages intérieures, p. 140.
- Illustration 16: *Nos cahiers*, vol. 1, n<sup>o</sup> 3, octobre 1936. pages intérieures, p. 141.
- Illustration 17: *Almanach de Saint-François*, 1931, poème illustré, p. 210.
- Illustration 18: *Almanach de Saint-François*, 1933, poème illustré, p. 211.
- Illustration 19: *Almanach de Saint-François*, 1934, poème illustré, p. 212-215.

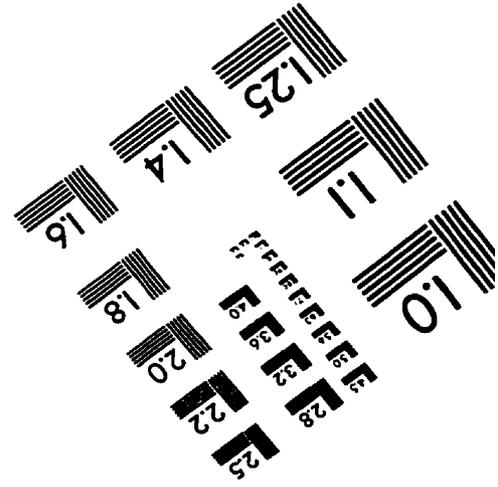
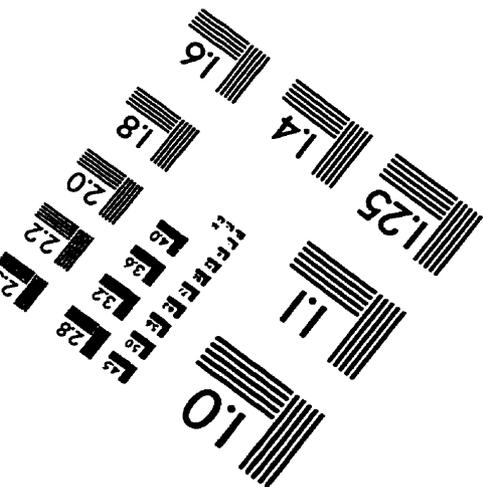
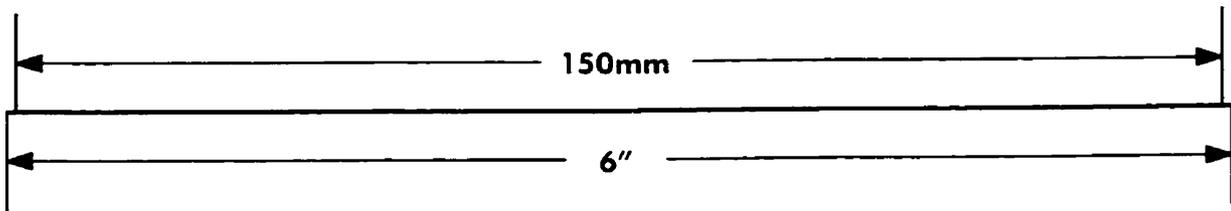
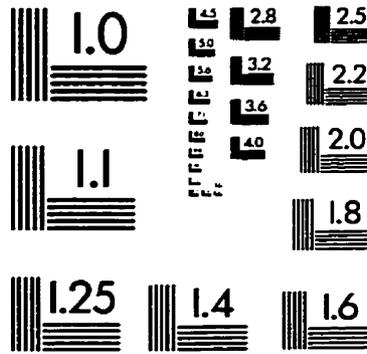
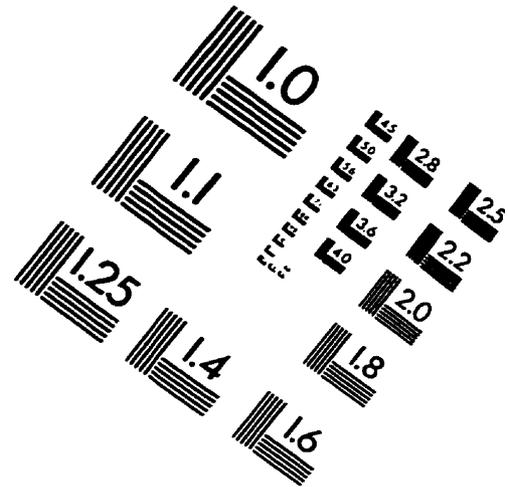
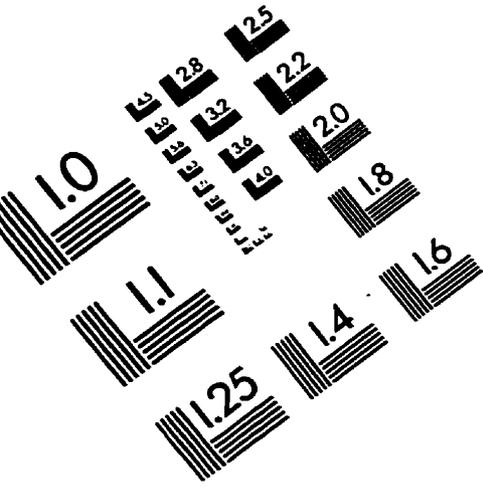
## Table analytique des matières

<b>Résumé</b> .....	2
<b>Remerciements</b> .....	3
<b>Sommaire</b> .....	4
<b>Introduction</b> .....	5
<b>Chapitre 1: Les franciscains au Québec</b> .....	21
<b>Une histoire faite de départs forcés et de retours attendus     1615-1949</b> .....	21
<b>Les récollets en Nouvelle-France</b> .....	23
<i>L'avant-garde missionnaire</i> .....	23
<i>Une trop longue absence</i> .....	30
<i>Un premier retour attendu</i> .....	33
<i>Nouveau départ</i> .....	33
<b>Le retour des Frères mineurs au XIXe siècle</b> .....	35
<i>L'influence du Tiers-ordre et de Frédéric             Janssoone</i> .....	35
<i>Un retour désiré et contesté à la fois</i> .....	39
<i>Comment les événements français font avancer la                 cause franciscaine au Canada</i> .....	39
<i>Le premier couvent</i> .....	40
<i>L'implantation définitive à Montréal. L'aide populaire                 par l'intermédiaire du Tiers-Ordre</i> .....	41
<i>«Le marcottage canadien»</i> .....	44
<i>Expansion et canadianisation</i> .....	46
<i>La culture au service du petit peuple</i> .....	48
<b>Les apostolats franciscains au Canada</b> .....	49
<i>La force du souvenir: le Tiers-Ordre</i> .....	49
<i>L'œuvre des simples: la tempérance</i> .....	50
<i>L'œuvre de la tradition: les missions</i> .....	51
<i>L'œuvre de l'avenir: l'éducation</i> .....	52
<i>L'œuvre de la durée: l'apostolat de la presse</i> .....	53
<b>Chapitre 2: L'édition populaire franciscaine</b> .....	58
<b>Mode de production des livres et des périodiques</b>	
<b>Une publication populaire: L'Almanach de Saint-François</b> .....	58
<b>L'imprimerie, la diffusion, l'édition</b> .....	62
<i>L'imprimerie</i> .....	63
<i>La diffusion</i> .....	66
<i>L'édition</i> .....	67
<b>Une publication populaire: L'almanach de Saint-François</b> ....	72
<i>Historique de la revue, analyse de sa présentation</i> .....	72
<i>Mise en page, papier et illustrations</i> .....	75

<b>Contenu éditorial</b> .....	95
<i>Les genres littéraires</i> .....	98
<b>La poésie, premier élément du paradoxe</b> .....	107
<i>La place de la poésie dans l'Almanach de Saint-François et son évolution de 1917 à 1949</i> .....	109
<b>L'essai et la chronique, l'autre élément du paradoxe</b> .....	114
<i>L'essai</i> .....	114
<i>La chronique</i> .....	117
<b>Les auteurs qui publient dans l'Almanach de Saint-François</b> .....	120
Chapitre 3: L'éducation franciscaine, la littérature et l'édition .....	126
<b>La formation littéraire chez les franciscains</b>	
<b>L'édition au service de l'enseignement</b> .....	126
<b>La formation franciscaine: un moyen de reproduire des valeurs franciscaines</b> .....	128
<i>Les collèges séraphiques</i> .....	129
<i>Les «studium»</i> .....	132
<b>La littérature comme outil de formation</b> .....	133
<i>L'«académie» littéraire</i> .....	133
<i>Les cercles littéraires</i> .....	135
<b>Les revues étudiantes</b> .....	137
<i>Les cahiers franciscains</i> .....	144
<i>L'essai</i> .....	147
<i>La poésie</i> .....	148
<i>Nos cahiers</i> .....	150
<i>Cartons violés</i> .....	154
<i>Les genres dans Cartons violés</i> .....	157
<b>La poésie et les arts dans les revues étudiantes</b> .....	159
<b>Les franciscains et la littérature</b> .....	162
Chapitre 4: Influence de la tradition franciscaine dans le champ littéraire du Québec ....	167
<b>Le cas Alfred DesRochers</b> .....	167
<b>L'homme</b> .....	170
<i>Les attaches sentimentales</i> .....	170
<i>Le Collège séraphique</i> .....	171
<i>Les attaches littéraires</i> .....	177
<i>Les attaches sociales</i> .....	182
<b>L'épistolier</b> .....	184
<i>Le père Adélarde Berthold</i> .....	186
<i>Le père Gilles Labelle</i> .....	190
<i>Le père Carmel Brouillard</i> .....	192
<b>Le conférencier</b> .....	194
<i>Conférence sur «l'Humanisme»</i> .....	195
<i>Conférence sur la poésie religieuse</i> .....	199
<b>Le poète et son œuvre</b> .....	201
<i>L'œuvre de la jeunesse</i> .....	203
<i>L'offrande aux vierges folles, À l'ombre de l'Orford</i> ...	203
<i>L'œuvre de la maturité</i> .....	208

<i>La poésie religieuse, l'influence de la spiritualité</i> .....	208
<i>Romain Légaré: l'humble compilateur</i> .....	220
<b>Conclusion</b> .....	222
<b>Bibliographie</b> .....	230
<b>Annexes</b> .....	240
<b>Tables des tableaux et graphiques</b> .....	245
<b>Table des illustrations</b> .....	247

# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (QA-3)



**APPLIED IMAGE, Inc**  
1653 East Main Street  
Rochester, NY 14609 USA  
Phone: 716/482-0300  
Fax: 716/288-5989

© 1993, Applied Image, Inc., All Rights Reserved